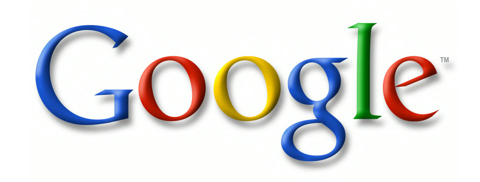


THÉATRE

DE

GEORGE SAND

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

THÉATRE

DE

GEORGE SAND

FRANÇOIS LE CHAMPI

LE DÉMON DU FOYER — MAITRE FAVILLA

FRANÇOISE

*



PARIS

COLLECTION HETZEL

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE

—

Quand nous avons abordé le théâtre, le matérialisme l'avait envahi. A la suite des événements politiques, les maîtres s'en étaient un peu retirés; les talents de second et de troisième ordre n'avaient pas cherché à lui imprimer une direction nouvelle, et nous n'avions pas la prétention d'y apporter la moindre découverte. Le succès très-inattendu d'un ouvrage très-simple (*François le Champi*) ne nous enivra pas, et depuis, jamais l'ambition de supplanter personne ne nous a jeté dans ces luttes fiévreuses qui font, de la vie des auteurs dramatiques, une vie à part, toute d'émotions violentes ou de poignantes anxiétés. On assure que, sans cette agitation, sans les ardentes rivalités, sans les petites perfidies, sans la rage du succès à tout prix, on ne peut arriver aux grands triomphes : nous ne le croyons pas; nous avons vu des preuves du contraire, même chez les auteurs les plus suivis, les plus applaudis et les plus enrichis.

La grande force et la seule vraie, c'est le talent. Tout le reste est factice, et le succès même ne prouve pas toujours, car s'il en est de légitimes, il en est aussi de scandaleux : l'histoire est là pour l'attester.

Si le talent est tantôt accueilli, tantôt repoussé au théâtre; si l'ineptie, aujourd'hui sifflée, le lendemain couronnée, y

subit absolument les mêmes vicissitudes que le génie, peu importe, en vérité. De tous temps, le public des théâtres a été mobile, distrait, prévenu, impatient, glacé ou passionné au gré de mille circonstances fortuites qui n'ont rien de commun avec l'art, et qui ne l'empêchent pas de revenir, en temps et lieu, à des réparations éclatantes.

Nous ne conseillerons donc jamais à personne de prendre le succès du moment pour une preuve absolue, et nous plaindrons toujours un écrivain qui sacrifie sa propre conviction à cette chance douteuse et fragile.

Ceci posé, nous ne raisonnerons donc pas du théâtre, au point de vue de ce qui plaît ou ne plaît pas à la foule, de ce qui tombe ou réussit, pour parler la langue des combattants. Nous nous placerons sur un terrain plus calme et nous rappellerons le véritable but de l'art dramatique.

Nous demanderons ici la permission de renvoyer le lecteur à quelques pages insérées dans ce recueil et dont nous avons fait précéder la publication de *Comme il vous plaira.* Elles se résument ainsi : chaque soir, une notable partie de la population civilisée des grandes villes consacre plusieurs heures à vivre dans la fiction. Chaque soir, un certain nombre de théâtres ouvre ses portes à quiconque éprouve le besoin d'oublier la vie réelle, et ce besoin est si général, que très-souvent tous ces théâtres sont pleins. Cela existe depuis les temps les plus reculés, cela existera toujours. Jamais l'homme ne se passera du rêve; sa vie réelle, celle qu'il se fait à lui-même ne lui suffit pas. Il faut qu'il l'oublie et qu'il assiste à une sorte de vie impersonnelle, représentation d'un monde tragique ou bouffon qui l'arrache forcément à ses préoccupations individuelles.

Ce besoin de spectacle qui prouve moins le vide ou le loisir de l'existence, que la soif d'illusions inhérente à la vie humaine, peut cependant entraîner la société au plus dur scepticisme,

de même qu'elle peut l'élever aux plus nobles aspirations. Tout dépend de la nature des fictions qui servent d'aliment à cet éternel et invincible besoin.

Pour l'artiste sérieux, auteur ou acteur, qui consacre sa vie à la production de ces fictions, il y a donc bien loin d'un succès de mode et d'argent à un succès de raison et de sentiment. Pour lui, le succès n'existe pas s'il n'a produit que l'étonnement, et s'il n'a rien fait pénétrer dans ces hautes régions de l'âme. Si Molière ne provoquait que le rire, il y a longtemps qu'il serait oublié, et il faudrait, aujourd'hui déjà, l'exhumer comme une curiosité littéraire passée de mode. Molière peint les caractères bien plus que les ridicules, et enseigne plus encore qu'il ne divertit. C'est pourquoi, après avoir lutté avec grand effort et souvent à ses dépens contre les bouffons italiens, il les a fait oublier, pour s'emparer d'un immortel triomphe.

Les bouffons italiens, de leur côté, avaient eu leur gloire et leur raison d'être préférés à la mauvaise comédie de mœurs. Ils avaient tenu le sceptre du rire dans le monde entier, parce qu'ils avaient été, eux aussi, un progrès et un enseignement. Leurs masques exprimaient des types psychologiques. Pantalon n'était pas seulement un disgracieux cacochyme, c'était surtout un avare et un vaniteux. Tartaglia n'eût pas amusé une heure, s'il n'eût été que bègue et myope. C'était un sot et un méchant sot. Le public des Atellanes lui-même, bien plus sérieux qu'on ne pense, voulait deviner l'homme moral à travers l'homme physique. Le difforme était déjà pour lui l'expression du vicieux ou du malin, Silène le ventru obscène, ou Ésope le sage bossu.

Ce qui était vrai à l'enfance de l'art, l'est encore aujourd'hui. Les fictions scéniques n'existent qu'à la condition d'enseigner. La très-sage maxime :

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux,

confirme cette assertion. Ce qui n'enseigne rien lasse vite et ennuie souverainement, et dans tout ce qui amuse réellement, même sous la forme la plus légère et la plus bouffonne, il y a un fonds de critique sérieuse, n'en doutez pas, témoin *Robert Macaire* dont l'interdiction a été, suivant nous, un fait de pruderie très-mal entendu. Défense fut faite, ce jour-là, de tuer l'escroquerie par le ridicule, la plus mortelle de toutes les armes françaises.

Malgré l'évidence banale des vérités que nous venons de rappeler, une grande erreur s'est glissée dans la moderne littérature dramatique : c'est le besoin d'attirer le public en vue de toute autre chose que de parler à ses bons instincts. Pour bon nombre d'auteurs, de comédiens et de directeurs de théâtres, il ne s'agit plus que de découvrir *la fibre du succès d'argent.* Cela se conçoit de reste et ne nous indigne pas autant que les gens qui ne connaissent pas la situation des choses derrière la rampe. L'auteur qui n'obtient pas le *succès d'argent* ne trouve plus que des portes fermées dans les directions de théâtre. Le comédien qui ne fait pas recette est bientôt *remercié.* Le directeur qui n'est pas payé de ses dépenses est ruiné et parfois déshonoré. Dans un temps d'activité extraordinaire, comme celui où nous vivons, il faut plus que jamais réussir : l'erreur n'est donc pas de vouloir réussir.

Mais vouloir réussir sans méthode et sans conviction, c'est écrire sur le sable et bâtir sur le vent; c'est ce qui arrive aujourd'hui à nombre de théâtres que l'on qualifie d'heureux ou de malheureux, parce que la pensée qui les guide est complétement livrée au hasard, et que le hasard seul les vide ou les remplit. On s'est tellement habitué à ne plus compter sur la valeur des choses littéraires, qu'on entend dire à chaque instant aux gens de théâtre : ceci est bon, mais n'aura pas de succès. — Cela est stupide, mais réussira. — Ou bien encore, en parlant de situations impossibles ou de dénoûments

absurdes : notre public aime ces choses-là. — Ou bien : c'est trop bien écrit; le public n'écoute pas ce qui est bien écrit. — Ou bien : ne faites pas de grands caractères, le public ne les comprend pas. — Ou bien : vos personnages sont trop honnêtes : le public les trouvera invraisemblables; faites des gens réels, très-réels. — Le public veut voir sa propre image et traite de fantaisie les conceptions élevées. En cela beaucoup de critiques sont comme lui. — Ou bien : cherchez les *effets*. Le public veut des *effets*. Il ne tient pas à ce qu'ils soient amenés d'une façon logique, pourvu qu'elle lui semble ingénieuse, et avec lui tout l'art consiste à tirer d'une situation très-tendue un effet très-inattendu. Le public veut être surpris. Tout ce qui peut le persuader ou l'attendrir est épuisé. Donnez-lui du poivre, il ne sent même plus le goût du sel.

Pauvre public ! S'il entendait comme on le traite dans les conseils de la facture dramatique, il n'aurait pas assez de sifflets pour se venger.

Et pourtant tout cela est faux. Le public n'aime pas ce qui l'étonne sans le convaincre; il ne hait pas ce qui est grand, il écoute ce qui est bon. Il aime même ce qui est beau. Seulement, il est public, c'est-à-dire qu'il est homme et qu'il se trompe en masse comme l'individu se trompe en détail. Il prend souvent le cuivre pour l'or et l'argent pour le plomb. Cela est inévitable. S'ensuit-il qu'il faille se faire faux-monnayeur ?

Non, car si votre conscience ne répugne pas à ce métier, l'expérience vous prouvera bientôt que le métier ne vaut rien. Ce public, si facile à duper, a ses jours de clairvoyance où il vous condamne rigoureusement. Le plus souvent, mal disposé aux exécutions brutales, et craignant de se tromper encore, il apporte au théâtre la froideur du dégoût et de la méfiance, ou bien il n'y vient pas du tout, ce qui est pire. Il peut fort bien être injuste à ses heures, il peut ne pas comprendre un



chef-d'œuvre, mais il peut tout aussi bien le sentir et le proclamer si son heure est venue. Avec lui, vos prévisions sont incessamment déjouées, car il est mobile, comme tout ce qui est gouverné par une impression immédiate, et quand vous prononcez qu'il n'aime pas ceci ou cela, quand vous vous vantez de le connaître, vous êtes sans cesse à la veille d'une déception, que vous tâchez d'expliquer après coup, mais que vous n'expliquez réellement pas; car on vous voit alors faire rudement la critique de ce que vous aviez jugé bon, ou porter aux nues ce dont vous aviez douté.

Quel sera donc l'élément de certitude du succès ? Prenez-en votre parti, il n'y en a pas. Une représentation théâtrale sera toujours un coup de dés, où la main tremble à celui qui les a pipés, mais où celui à qui sa conscience d'artiste ne reproche rien peut porter beaucoup de calme, et prévoir la mauvaise chance avec beaucoup de philosophie. Il y a là pourtant, nous le savons, danger de vie ou de mort pour le directeur aux abois, pour l'acteur contesté, pour l'auteur qui a rêvé la gloire et la fortune avec passion. Tous trois, sans doute, doivent trembler si leur caractère n'est pas à la hauteur du péril où leur ambition les a jetés. Mais le public se soucie fort peu de tous vos rêves ou de toutes vos craintes. Il se dit que si vous n'êtes pas brave, vous avez été fou de l'affronter. N'attendez pas mieux de ce maître caressé et flatté d'avance par vos concessions. Vous avez peut-être épié en imagination son sourire, convoité sa bienveillance, frémi devant la pensée de son sarcasme. Inutile, inutile ! Il est là, et il ne fera que ce qui lui plaît.

Dès lors à quoi bon sacrifier sa conscience à une éventualité insaisissable ? En ceci comme en tout, la vie est un jeu de hasard où l'unique certitude est dans le sentiment que l'on porte en soi-même. Déloyal, vous pouvez être châtié. Probe, vous pouvez être écrasé : voilà l'inconnu de votre avenir;

mais vous serez, à votre choix, probe ou déloyal. Cela en dit assez pour que vous puissiez voir très-clairement l'emploi et le but de votre vie.

Il y a cependant des chances, direz-vous : l'esprit et le talent chercheront toujours à se les rendre favorables. D'accord, et la conscience aussi pourra le chercher; mais si vous séparez l'habileté de la conscience, vous n'avez plus que la moitié de vos moyens, et vous diminuez d'autant vos chances de succès. Échouer faute d'habileté n'est pas une honte. Au théâtre, où l'on a beaucoup d'esprit, on a inventé un mot pour ces sortes de chutes : *le succès d'estime*. Mais tomber dans son armure d'habileté, c'est une véritable condamnation si les raisons de la chute sont morales.

Et puis, il faudrait s'entendre sur ce mot d'habileté. Si c'est de faire *avaler* au public une situation fausse et des résolutions incompatibles avec le caractère des personnages, en vue d'un *effet heureux*, l'habileté n'est pas grande. En toutes choses, dans l'art comme dans la vie, dès que l'on se débarrasse de la conscience, on simplifie beaucoup les questions. Mais si l'habileté consiste à faire accepter à un public, prévenu et malveillant, des situations logiques et fortes, des résolutions nobles et généreuses, oh! alors, vous êtes dans la bonne voie et vous avez pour vous la bonne chance, car si ce capricieux public dénie quelquefois les succès légitimes, du moins il ne revient pas sur ceux qu'il a légitimement consacrés, et les générations confirment les équitables jugements des générations précédentes.

On entend souvent dire d'un auteur, d'un artiste, d'un spéculateur, d'un homme à succès quelconque, comme il est habile! Comme il connaît son public! Ce qui, en certaines occasions et à propos de certaines personnes, équivaut à ceci : Comme il est insolent! Comme il méprise l'art ou l'honnêteté!

On dit que nous traversons un temps où le monde appartient aux habiles. Nous ne demandons pas mieux. Nous ne croyons pas l'homme habile nécessairement fourbe, et, en fait d'écrivains, nous en connaissons de très-forts dans la conduite de leurs travaux et de leurs affaires, dont la loyauté est réelle et la conscience irréprochable. Aussi, chez ceux-là, point d'escamotage de la vérité, en vue de ménager l'hypocrisie des temps ou l'inintelligence des masses. Quand l'auteur de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde* présente un sujet ou un personnage scabreux, il les présente de face et les met en plein jour. Il est habile, c'est vrai; mais son habileté serait vaine, s'il n'avait le courage de l'esprit et la puissance du talent. Nous en connaissons d'autres, moins également heureux, mais non moins vaillants, qui croient et savent aussi que l'artiste véritable ne doit pas suivre le public, mais le devancer, et faire bon marché de ses injustices.

Pour nous-même, qui avons eu au théâtre de grands succès, et aussi des succès d'estime, c'est-à-dire des insuccès, nous ne varierons pas dans notre respect pour le public, et, par ce qui précède, on voit comment nous entendons ce respect. Chercher à lui plaire par des habiletés puériles et de lâches sacrifices à son prétendu manque d'idéal ne serait pas, selon nous, le respecter; ce serait, au contraire, le mépriser profondément. Ce que nous respectons en lui, ce n'est ni le bruit de ses mains, ni le contenu de sa bourse : il est souvent mal à propos avare ou prodigue de ces choses-là. S'il est, à un jour donné, dans une veine de scepticisme et de dédain pour la poésie de l'âme, c'est tant pis pour lui bien plus que pour nous. Un autre jour, il sera mieux disposé, et qu'il le soit pour nous ou pour un autre qui l'aura mieux mérité, ce sera toujours tant mieux. Ce que nous trouvons d'infiniment respectable chez lui, c'est le progrès qu'il est toujours capable de faire et dont il ne se défend pas de propos

délibéré. Ce que nous ne nous lasserons pas de flatter en lui, c'est le beau côté de la nature humaine, ce sont les instincts élevés qui, tôt ou tard, reprennent le dessus. Quant à ses accès de mauvais prosaïsme et d'engourdissement du cœur, nous ne les guetterons pas pour les encenser, et quand nous serons aux prises avec ses préjugés et ses erreurs, nous le défions bien de nous faire transiger, dût-il nous placer entre les sifflets et les grosses recettes.

Avec cette résolution, que nous n'avons jamais dissimulée, nous aurons peut-être plus de revers que de triomphes; mais il est certain que nous n'aurons jamais ni humiliation ni regret de nos travaux dramatiques.

En défendrons-nous ici la valeur contre les attaques parfois amères, parfois irréfléchies de la critique? Non. La critique au jour le jour des représentations théâtrales, c'est encore le public, une élite quant à l'esprit, mais tout aussi variable et sujette à erreur que la masse. Parfois elle nous a soutenu, parfois elle a cherché à nous décourager. Nous l'attendons à des jours plus rassis et à des jugements moins précipités. Ce qu'elle nous accordera un jour, ce sera de n'avoir pas manqué de conscience et de dignité dans nos études de la vie humaine; ce sera d'avoir fait de patients efforts pour introduire la pensée du spectateur dans un monde plus pur et mieux inspiré que le triste et dur courant de la vie terre à terre.

Nous avons cru que c'était là le but du théâtre, et que ce délassement, qui tient tant de place dans la vie civilisée, devait être une aspiration aux choses élevées, un mirage poétique dans le désert de la réalité.

Sous l'empire de cette conviction, nous n'avons pas voulu essayer de procéder par l'étude du réel aride, et présenter au public un daguerréotype de ses misères et de ses plaies. On en plaçait bien assez devant ses yeux. L'école du positif est nombreuse, et, pour quelques-uns qui ont le droit d'en faire

sortir de robustes enseignements, parce qu'ils en ont la puissance, beaucoup d'autres ne réussissent qu'à montrer le laid et à blaser le public sur ce triste face à face. D'autres, plus coupables encore et poussant plus loin l'adulation, ont réussi à le faire rire paternellement de ses vices.

Nous n'étions pas tenté d'entrer dans cette voie, et personne n'a encore osé nous reprocher de ne l'avoir pas fait : mais quelques-uns nous ont reproché notre culte pour l'artiste, notre optimisme dans les solutions trop morales de l'action, notre respect pour la simplicité des moyens, et beaucoup d'autres choses auxquelles nous ne répondrons pas. Nous nous bornerons à dire que, nous sentant poussé par un esprit de réaction contre le laid, le bas et le faux, nous avons suivi la pente qui nous emportait en sens contraire. Il était bien naturel qu'un romancier fût romanesque. Qu'il ait manqué de talent, c'est possible; mais comme ce n'est point là ce qu'on lui a reproché, comme, en cherchant à le détourner de son but, certains critiques, et même certains amis, s'en sont pris à ce qui faisait son seul mérite, la foi au bien, il est en droit de résister à des remontrances qu'il ne saurait comprendre et à des menaces qui ne sauraient l'intimider.

GEORGE SAND.

Nohant, 1er février 1860.

FRANÇOIS LE CHAMPI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE
POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DE L'ODÉON
LE 25 NOVEMBRE 1849

A M. BOCAGE

DIRECTEUR DU THÉATRE DE L'ODÉON.

—

Mon ami, vous me conseillez de faire précéder d'une courte préface la publication de la pièce de *François le Champi*. Mais je ne pourrai que répéter ce que j'ai dit dans la préface du roman dont cette pièce est le résumé : c'est que le rêve de la vie champêtre a été l'idéal de tous les temps et de tous les peuples. Depuis les pâtres de Longus jusqu'aux nymphes de Trianon, disais-je, les poëtes, les peintres, les musiciens, ont célébré la vie pastorale, donnant à chaque phase de l'existence de ce songe d'innocence et de bonheur les formes de la mode régnante.

Le sombre Shakspeare a fait des bergeries ni plus ni moins que le doux Virgile; Cervantes, le Tasse, Molière et Jean-Jacques Rousseau en ont fait ausssi. Il est donc bien certain que la vie des champs est le refuge de toutes les imaginations, et que tous les hommes, depuis le grand poëte que la nature inspire jusqu'au bon bourgeois que la campagne réjouit, ont besoin de se représenter l'âge d'or dans les siècles de fer.

Notre siècle a donné un autre caractère à la pastorale. On

n'a plus fait des bergers, mais des paysans. Il en devait être ainsi; l'art cherchait la réalité, et ce n'est pas un mal; il l'avait trop longtemps évitée ou sacrifiée. Il a peut-être été un peu trop loin. L'art doit vouloir une vérité relative plutôt qu'une réalité absolue. En fait de bergerie, Sedaine, dans quelques scènes adorables, avait peut-être touché juste et marqué la limite.

Je n'ai pas prétendu faire une tentative nouvelle; j'ai subi comme nos bons aïeux, et pour parler comme eux, la *douce ivresse* de la vie rustique. En lisant le *Comme il vous plaira* de Shakspeare, et en lisant aussi Sedaine, j'ai ri et pleuré. Et puis j'ai vu et entendu au village, où j'ai presque toujours vécu, des choses qui m'ont fait rire et pleurer en même temps : c'était comme les naïvetés de l'enfance, mêlées aux austérités philosophiques et religieuses de la vieillesse. Rien ne ressemble moins à un agneau qu'un chêne, et pourtant le chêne et l'agneau s'harmonisent dans le paysage. La symphonie pastorale de Beethoven a des accents terribles et des naïvetés sans exemple : c'est bien comme dans la nature.

J'ai cherché à jouer aussi de ce vieux luth et de ces vieux pipeaux, chauds encore des mains de tant de grands maîtres, et je n'y ai touché qu'en tremblant, car je savais bien qu'il y avait là des notes sublimes que je ne trouverais pas.

Mais j'y ai trouvé du plaisir, et un jour, par hasard, vous avez eu du plaisir aussi à entendre bégayer, sous mes doigts inhabiles, ce vieux instrument de la fantaisie des siècles. Vous avez voulu essayer de faire résonner sur une grande scène dramatique, et les mélodies champêtres du vieux Berri, et le vieux langage de ses paysans. Il fallait tout le courage d'un véritable artiste, comme vous l'êtes, pour risquer des formes si simples devant un public habitué à d'habiles combinaisons et à des émotions fortes.

Le public a goûté cette simplicité de moyens. Il a fait bon

accueil à des formes enfantines, à des scènes de mœurs naïves. J'en remercie beaucoup le public, non pas pour moi comme individu, mais pour nous deux comme artistes. Je l'en remercie pour tout ce qui n'est pas moi dans ma pièce, c'est-à-dire pour l'excellente mise en scène que vous seul avez composée, et qui fait tout le charme, toute la grâce et toute la vérité de l'action. Je l'en remercie pour certaines formes de langage qui ne sont pas de moi, car je n'ai fait que les entendre et les retenir; pour les chants populaires que M. Ancessy a recueillis et agencés avec tant de goût et d'habile simplicité. Il m'eût été bien pénible, je l'avoue, que les sifflets acquis à ma prose eussent couvert la pure mélodie de la chanson de Jeanne d'Arc et la solennelle antienne des noces. Mais je remercie surtout le public d'avoir mis de côté toute prévention contre l'auteur et le sujet, pour écouter les éminents acteurs qui l'ont si bien récompensé de son attention. Ils ont fait de rien quelque chose, et de peu beaucoup. Madame Laurent a créé le type de la femme honnête et bonne, de la mère à la fois austère et tendre. Jamais on n'a moins *joué* un rôle, jamais on ne l'a mieux fait sentir. M. Deshayes, dans celui de Jean Bonnin, aurait suffi tout seul au succès de la pièce. Jamais je n'ai encore rencontré dans les traînes de la vallée Noire un paysan si paysan, un Berrichon si Berrichon, et, pourtant, je les connais, les paysans berrichons! M. Clarence a donné au Champi une élévation et une tendresse pénétrante qui font couler des larmes; madame Deshayes est une Mariette ravissante, madame Moreau-Saint. une commère de village consommée, et si belle, que l'on comprend bien qu'elle ait fait tourner la tête à défunt maître Blanchet; mademoiselle Biron a fait d'un petit rôle [illegible] premier rôle : elle est butorde et elle est gracieuse, lou[illegible] brusque et sensible. Cette tête de madone, [illegible] reine, ne sont pas invraisemblables sous ce cos[illegible]

les allures de servante. Comment fait-elle? demandez cela à la nature, qui fait tous les jours de pareils miracles. N'avez-vous jamais vu Nausicaa tordant le linge à la fontaine et Calypso trayant les vaches? Cela se voit aux champs, et cette fois cela s'est vu au théâtre. Quant à mademoiselle Volnais, qui avait quatre paroles à dire, elle a su être un petit garçon si gentil et si bon, qu'on voudrait en être la mère.

Et vous, mon ami, vous avez mis, à relier et à marier dans un doux tableau tous ces talents et toutes ces grâces, l'intelligence du cœur. C'est pour cela que le public attendri ne s'est pas demandé s'il y avait là un auteur et une pièce. Il a vu de bons paysans et un intérieur rustique, il s'est laissé gagner à un sentiment de bonhomie et de candeur qui est au fond du cœur humain, et qui se retrouve même dans les temps agités et malheureux. Hélas! c'est là qu'on a le plus besoin de prendre à deux mains ce pauvre cœur que Dieu a fait tendre et faible, que les discordes civiles rendent amer et défiant. En interrogeant ses palpitations, chacun devrait se dire avec la naïveté berrichonne : Mon Dieu, je suis pourtant bon, d'où vient donc que je suis méchant?

L'auteur doit des remercîments à la critique des journaux qui s'est montrée, comme le public, portée à la bienveillance, et désarmée de ses préventions personnelles devant un essai sans audace et sans prétention. Une de ces critiques contenait quelque chose de très-vrai et que je crois utile de rappeler. Elle a dit que le paysan était intéressé par habitude, généreux et dévoué par occasion; qu'il se rendait aux bonnes raisons et savait alors se résigner, se sacrifier même, avec plus de calme et de grandeur que les gens éclairés; que nous attachions nous autres, enfants du siècle, plus d'importance à nos passions qu'elles n'en méritaient réellement, et qu'à cause de cela nous n'avions pas dans le sacrifice la simplicité antique, le stoïsme religieux de l'homme des champs. Cela

est parfaitement vrai. Mais ce n'est pas exclusivement vrai pour le paysan. Cela est généralement vrai pour le peuple. Donnez-lui de bonnes raisons, donnez-lui l'éducation du cœur, et vous verrez comme le bon grain germera dans la bonne terre. Il n'y a pas de mauvaise terre, les agriculteurs vous le disent : il y a des ronces et des pierres, ôtez-les; il y a des oiseaux qui dévorent la semence, préservez la semence. Veillez a l'éclosion du germe, et croyez bien que Dieu n'a rien fait qui soit condamné à nuire ou à périr.

Quant à vous, mon ami, qui avez des premiers lancé l'art dramatique dans les voies hardies du romantisme ; vous à qui de grands poëtes ont dû de grands succès, et qui, avec eux, avez accompli une transformation théâtrale, vous vous êtes montré artiste bien complet et bien généreux en me forçant, en quelque sorte, à vous laisser tenter une expérience si opposée aux habitudes du théâtre moderne. A Dieu ne plaise que cette apparition soit taxée de retour aux formes classiques! Je suis trop de mon temps pour désirer qu'une école qui a eu ses époques de grandeur et de décadence, comme toutes les écoles, vienne remplacer tout ce que le génie du nouveau siècle a acquis de beau et de bon au théâtre. Il y a eu excès de séve dans la production; mais un excès de sobriété dans les moyens serait pire, et ferait succéder un système un peu bête à un système un peu fou. Je n'ai pas peur que vous vous y laissiez prendre. Il y aura une école nouvelle qui ne sera ni classique ni romantique, et que nous ne verrons peut-être pas, car il faut le temps à tout, et nous sommes un peu plus d'hier que de demain, vous et moi ; mais, sans aucun doute, cette école nouvelle sortira du romantisme, comme la vérité sort plus immédiatement de l'agitation des vivants que du sommeil des morts. Je trouve que la critique a parfois un peu déraisonné sur ces questions d'école. On a voulu procéder par réactions de systèmes. Les réactions sont toujours des

pas en arrière qui manquent leur effet et vous emportent en avant malgré vous. Chénier est un romantique; *Lucrèce* et *Agnès de Méranie* d'un côté, *la Ciguë* et *Gabrielle* de l'autre, ne sont point des œuvres classiques, quoi qu'on ait dit. Si le *Champi* était quelque chose, ce serait plutôt une pastorale romantique dans le vrai sens du mot. Mais laissons là le *Champi,* laissons là les systèmes, et finissons cette causerie par le souvenir de notre vieille amitié, qui m'est plus précieuse qu'un succès de théâtre.

GEORGE SAND.

Paris, décembre 1849.

PERSONNAGES

MADELEINE BLANCHET, meunière...	Mme LAURENT.
MARIETTE BLANCHET, sa belle-sœur.	Mme DESHAYES.
FRANÇOIS LE CHAMPI.............	M. CLARENCE.
SÉVÈRE, paysanne riche.................	Mme MOREAU-SAINTI.
JEAN BONNIN, neveu de Sévère.......	M. DESHAYES.
JEANNIE, fils de Madeleine..............	Mme VOLNAIS.
CATHERINE, servante de Madeleine.....	Mlle BIRON.

La scène se passe au moulin du Cormier.

AVIS. — MM. les administrateurs des théâtres des départements ont fait demander à M. Bocage la distribution de *François le Champi*.

MM. les administrateurs sont autorisés à distribuer les rôles de cet ouvrage sans avoir égard à la vieille distribution des emplois.

La musique est indispensable. Elle se compose de vieux airs berrichons recueillis par l'auteur, orchestrés et mis en rapport avec les scènes qu'ils accompagnent, par M. ANCESSY. S'adresser à M. ANCESSY, chef d'orchestre de l'Odéon.

NOTA. — Les personnages sont placés ici dans l'ordre scénique.

FRANÇOIS LE CHAMPI

ACTE PREMIER

Un intérieur rustique. A la droite du spectateur, une grande cheminée avec banc pour s'asseoir dans l'intérieur de l'âtre. En avant de la cheminée, une petite table couverte de pelotes, de corbeilles et de chiffons, au-dessus de laquelle une glace, attachée à la muraille, est penchée en avant. La glace a un grand cadre de bois découpé à l'ancienne mode. — A gauche du spectateur, une porte conduisant à la chambre de Madeleine; à côté, une vieille crédence servant de secrétaire. — Au fond, une porte à double battant donnant sur la campagne, qui est couverte de neige et qu'on voit à travers le battant supérieur qui est vitré. Au fond, à gauche du spectateur, un escalier de bois conduisant à la chambre de Mariette.

SCÈNE I

CATHERINE, MARIETTE.

(**Mariette, debout devant le miroir, ajuste sa cornette; Catherine balaye.**)

CATHERINE.

Dame! ça vous va bien, tout de même, ces affiquets noirs et blancs!... Vous ressemblez quasiment comme ça à une belle petite pie!

MARIETTE.

Ne m'en parle pas, Catherine; pour moi, je ne vois rien de si laid que le deuil.

CATHERINE.

C'est triste, si vous voulez, parce que ça rappelle la mort,

et vous aimeriez mieux vos tabliers roses et vos coiffages à dentelles.

MARIETTE.

Est-ce que c'est gai, d'être toujours triste et de ne voir personne?

CATHERINE.

Prenez donc patience un brin, demoiselle Mariette, il n'y a pas un mois que votre défunt frère était là, jurant après ses ouvriers, et grondant à son moulin, comme le feu dans une grange à paille. Il me semble par moments que je l'entends encore.

MARIETTE.

Il ne faut pas mal parler des morts, Catherine.

CATHERINE.

Oh! celui-là aurait tort de venir se plaindre, car, ni durant sa vie, ni depuis sa mort, personne ici ne l'a contrarié. Il a été soigné et choyé, dans sa maladie, aussi chrétiennement que s'il avait été un homme bien mignon, à preuve que sa pauvre chère veuve en est malade de fatigue... Mais, est-ce qu'elle ne m'appelle point? (Elle entre chez Madeleine, dont la porte est entr'ouverte.)

SCÈNE II

MARIETTE, seule.

Il est vrai qu'elle a bien rempli ses devoirs; mais, qu'elle soit malade ou non, elle n'est point gaie, la pauvre Madeleine! Ah! je m'ennuie, il n'y a pas à dire!

SCÈNE III

MARIETTE, JEAN, qui est entré à pas de loup, sans être vu de Mariette.

JEAN.

Oh! la v'là!... je ne lui veux point parler; elle se fâche-

rait... Je vais simplement lui faire déclaration de mes sentiments d'une manière bien adroite... Elle ne me voit point... c'est bon! (Il approche de la cheminée, et accroche au manteau un bouquet de verdure, avec des rubans; puis il se retire comme il est entré, en marchant avec des précautions comiques.)

SCÈNE IV

CATHERINE, MARIETTE.

MARIETTE, sortant de sa rêverie.

Eh bien, est-ce que ma belle-sœur se réveille?... A-t-elle du mieux?

CATHERINE.

Elle parlait en rêvassant, et elle continue de dormir sur son fauteuil. C'est toujours la même chose, pas plus de couleurs qu'une morte, et pas plus de souffle qu'un poulet. Il faut qu'elle soit bien malade, allez, pour être comme ça, elle qui a tant de courage! (Elle regarde Madeleine par la porte entr'ouverte.) Pauvre chère femme! Non, il n'y a pas de femme pour être brave femme comme cette femme-là! (Elle pleure.)

MARIETTE.

Ne te désole donc pas, Catherine. Qu'est-ce que nous deviendrons, Jeannie et moi, si tu perds courage?

CATHERINE.

Jeannie! pauvre cher enfant du bon Dieu!... dire que le voilà tout seul à présent pour faire des ouvrages d'homme qu'il n'a pas la force de faire!... je m'en vas lui bailler un coup de main au moulin. Vous, demoiselle, vous allez garder votre belle-sœur, pas vrai?

MARIETTE.

Sois tranquille, j'en aurai grand soin.

CATHERINE.

Oh! vous n'en sauriez trop avoir! car, si vous la perdiez,

voyez-vous, vous ne retrouveriez pas quelqu'un pour vous aimer comme elle vous aime... et ça ne serait pas... (Elle hausse les épaules et sort.)

SCÈNE V

MARIETTE, seule.

Ça ne serait pas madame Sévère!... cette fille-là ne peut pas la souffrir. Elle est aimable, pourtant, la Sévère!... toujours gaie, elle... (Elle aperçoit le bouquet.) Ah! par exemple, voilà un bouquet qui s'est planté là tout seul, car je n'ai vu personne. C'est pour moi, bien sûr. (Examinant les rubans.) Du rose! c'est une fille à marier... du bleu! un garçon qui veut épouser... un ruban noir! c'est pour dire qu'on plaint mon deuil... et c'était à la cheminée, suivant la coutume du pays, pour signifier qu'on se présenterait dans l'année. C'est assez gentil, l'idée du mariage... mais qui sera le galant? Bien sûr, il rôde par ici, car il n'y a qu'un instant qu'il est entré. (Elle va regarder à la fenêtre.) Ah! c'est un jeune homme... qui paraît très-bien, ma fine!... mais je ne le connais point. Tiens! il caresse le chien, et le chien le caresse comme si c'était qu'il le connaît... Ah! il vient ici. (Elle court vers la glace et ajuste ses cheveux.)

SCÈNE VI

FRANÇOIS, MARIETTE.

(François a un paquet au bout de son bâton, il secoue la neige qu'il a sur lui et entre sans frapper, mais en regardant autour de lui avec émotion.)

FRANÇOIS.

Excusez-moi, jeunesse; mais c'est toujours bien ici le moulin du Cormier et la demeurance à madame Blanchet?

MARIETTE, à part.

Jeunesse!... en voilà un qui ne se gêne pas. (Haut.) Et qu'est-ce que vous lui voulez donc, à madame Blanchet?

FRANÇOIS.

Ah!... grand merci, demoiselle. (Il s'élance vers la chambre de Madeleine, Mariette se place devant.)

MARIETTE.

Eh bien donc!... est-ce qu'on entre comme ça dans la chambre d'une malade?

FRANÇOIS.

Elle est malade?... Ah! mon Dieu!

MARIETTE.

Oui, elle l'est. Et vous, qui êtes-vous?... car je ne vous ai jamais vu dans le pays d'ici.

FRANÇOIS.

Mon Dieu, mon Dieu!... elle est bien malade, je gagerais?

MARIETTE.

Gagez si vous voulez; mais je n'ai point à vous répondre, puisque vous ne vous faites point connaître.

FRANÇOIS.

Malade!... et je ne le savais point!

MARIETTE.

Mais n'essayez donc pas d'entrer; vous allez la réveiller... Ah çà! vous ne m'écoutez point. (Elle se place devant la porte de Madeleine.) Voudriez-vous entrer malgré moi?... Vous me faites peur!... Catherine, oh! Catherine!

FRANÇOIS. Il regarde Madeleine par la porte entr'ouverte.

Oui, oui, bien malade, je le vois: et je reviens peut-être pour la voir mourir!... Je viens trop tard, quoi!...

MARIETTE.

Catherine! (François va à la cheminée, jette son paquet à terre, enfonce son chapeau sur ses yeux, et s'assied dans l'âtre, la tête dans ses mains.)

SCÈNE VII

MARIETTE, CATHERINE, FRANÇOIS.

CATHERINE, essoufflée.

Vous m'appelez, demoiselle Blanchet?... Notre maîtresse est éveillée?... il faut la faire boire. (Elle s'approche du feu pour prendre la tisane et se relève effrayée. Il fait sombre.) A qui diantre sont ces jambes-là?... Oh là! vous m'avez quasiment fait peur, vous!... Tiens!... ça ne répond point; avec ça que la demoiselle a laissé mourir le feu. (S'approchant de Mariette.) Ah! demoiselle... déjà un de vos galants à la maison?... C'est trop tôt!... vrai, c'est trop tôt.

MARIETTE, à demi-voix.

Oui!... un beau galant!... c'est plutôt un voleur... ou un fou... ou un sourd; enfin, je ne sais qui c'est; et c'est de peur que je t'ai appelée.

CATHERINE, élevant la voix.

Oh! n'ayez crainte; je suis là, et Jeannie n'est pas loin.

FRANÇOIS, sortant de sa rêverie.

Jeannie!... où est-il Jeannie?... Il n'est pas malade, lui?...

CATHERINE, grossissant sa voix.

Il est grand comme un chêne, hardi comme un soldat, et corporé comme un charpentier, entendez-vous?... et à nous deux on ne vous craint guère, comprenez-vous?

FRANÇOIS, se parlant à lui-même.

Ah! Dieu soit loué!... ce cher petit enfant!

CATHERINE, à Mariette.

Voyez-vous, demoiselle, qu'il n'est point sourdaud, et qu'il connaît Jeannie!...

MARIETTE, à Catherine.

Raison de plus, il a quelque mauvaise idée.

CATHERINE.

Mais moi, s'il nous ennuie, je saurai bien lui jeter un landier à la tête. Mais, qui... Dieu permis, sera cet homme-là?... Je veux lui faire tomber son chapeau dans les cendres pour voir si c'est un loup-garou ou un homme baptisé. (Catherine s'avance vers François.)

MADELEINE, dans la coulisse.

Catherine!

FRANÇOIS, se levant.

Catherine, votre maîtresse vous appelle; vous ne l'entendez donc pas?

MADELEINE, dans la coulisse.

Catherine!

CATHERINE.

Dieu du ciel!... c'est la vérité, et je m'y en vas. Venez, demoiselle, c'est l'heure de la changer d'air, et nous allons rouler son fauteuil par ici... J'y vas, j'y cours, not' maîtresse, j'allume une clarté!... (Pendant ce temps elle a allumé un flambeau et entre dans la chambre avec Mariette.)

SCÈNE VIII

FRANÇOIS. (Il regarde dans la chambre.)

Et voilà comme elle est faible à présent! elle ne marche plus! Pauvre chère âme!... va!... c'est moi qui te porterai. (Il va pour entrer, et s'arrête.) Non, il ne faut pas qu'elle me voie tout d'un coup, ça pourrait lui causer trop de saisissement. (Il se retire vers la cheminée pendant que Catherine et Mariette roulent Madeleine dans son fauteuil sur le devant du théâtre.)

SCÈNE IX

MARIETTE, MADELEINE, CATHERINE, FRANÇOIS.

MARIETTE.

Vous serez mieux ici que dans votre chambre, ma sœur, vous aurez plus d'air.

MADELEINE, d'une voix faible.

Oui, c'est vrai, je suis bien, très-bien, mon enfant...

CATHERINE.

Oh! oui, bien, bien!... C'est toujours comme ça que vous dites; et je vous dis, moi, que vous êtes mal; la force ne vous revient pas; ça n'est pas naturel, et vous m'impatientez quand vous dites que vous ne souffrez point.

MADELEINE.

Tu le vois, Mariette, elle me gronde; c'est à force de m'aimer, cette bonne fille.

CATHERINE.

C'est vrai que je vous aime; mais c'est vrai aussi que vous n'êtes point raisonnable. Il faut vous plaindre; au moins on saura ce que vous avez.

MADELEINE.

Catherine, tu te tourmentes trop, tu te fatigues... et toi aussi, ma petite mignonne. Et Jeannie, où est-il, mon Jeannie?... (Elle se retourne et voit François.) Ce n'est pas Jeannie qui est là?... il n'est point encore de si belle taille... Qui est, mes enfants, si je ne rêve, cet homme qui reste là sous la cheminée?

FRANÇOIS, à part.

Elle ne me reconnaît pas!...

CATHERINE.

Ne vous inquiétez point, notre maîtresse; c'est un étranger qui n'est pas d'ici... j'allais le mettre dehors quand vous m'avez appelée.

MADELEINE, regardant toujours François.

Ne le mettez pas dehors, mes enfants, car je le connais, moi, et il a bien agi en venant ici... Approche donc, mon fils... (François se jette à ses genoux; elle l'embrasse.) Je demandais tous les jours au bon Dieu de pouvoir te donner ma bénédiction.

FRANÇOIS.

Ah! ma chère mère!... je suis si content de vous voir... que je ne peux rien vous dire.

MADELEINE.

Et Jeannie qui me parlait de toi encore ce matin!... qu'il va être content!... Catherine, Mariette, appelez Jeannie, qu'il vienne vite!...

CATHERINE.

Mais, c'est donc... mais oui, ça l'est, ça n'est pas possible... si, c'est lui... c'est notre champi... c'est François!... Ah! bonjour donc, mon pauvre François!... dame! c'est que tu as tant changé, depuis quatre ou cinq ans...

FRANÇOIS.

Six ans!... ma bonne Catherine... J'avais bonne envie de te sauter au cou; mais j'étais trop tourmenté, vois-tu.

CATHERINE.

Oh bien, nous nous embrasserons tout à l'heure; je cours chercher Jeannie d'abord. (A Mariette.) Venez, demoiselle, venez lui annoncer la chose.

MARIETTE, à Catherine.

Tiens, tiens!... c'est là ce fameux champi? (Elles sortent par le fond.)

SCÈNE X

MADELEINE, FRANÇOIS.

MADELEINE.

Ah! je veux bien mourir à présent, si c'est la volonté du bon Dieu; car j'aurai vu tous mes enfants élevés.

FRANÇOIS.

Vous êtes donc en danger de mourir, madame Blanchet?...

MADELEINE.

Non, mon François, j'espère que non.

FRANÇOIS.

Ah! vous voilà si faible et si pâle, que j'ai grand'crainte... et cette crainte-là m'ôte tout le sang du cœur; mon Dieu, vous étiez malade comme ça, et vous ne me l'avez pas fait assavoir?

MADELEINE.

Je te savais dans une bonne place, et je ne voulais point te déranger de ton ouvrage. Comment donc as-tu fait pour venir de si loin?...

FRANÇOIS.

Ce n'est pas bien loin, allez!... dix lieues de pays pour venir vous voir, ça ne m'a coûté qu'une enjambée. Et pourtant, la route m'a paru longue... Ah! faut-il!... la neige m'écolérait, parce qu'elle m'empêchait de marcher mon pas. Et puis, quand j'ai vu la fumée sur le toit, j'ai dit : C'est bon, la maison est habitée... Ah bien oui! mais ça pouvait être par d'autres; car je savais que vos affaires étaient en mauvais arroi, et que votre mari ne vous avait laissé que des dettes... Et quand j'ai vu l'endroit si changé, la moitié des arbres coupée, le moulin qui a perdu la parole, et la roue toute prise dans la glace... je me suis dit : Voilà une maison qui va à sa ruine; une meule qui n'a plus de grain... plus de chevaline au pré... plus de volature dans la cour, ça ne va plus!... ça ne va plus!... et il est grand temps que j'arrive.

MADELEINE.

Comme ça me fait plaisir d'entendre ta voix... malgré qu'elle soit bien changée.

FRANÇOIS.

Ah dame! ce n'est plus la voix d'un enfant; mais c'est toujours le même cœur; allez!... c'est toujours l'amitié de votre champi, l'enfant de l'hospice que vous avez recueilli, élevé, instruit, choyé, comme si c'était le vôtre; et ce cœur-là, voyez-vous, madame Blanchet, il est à vous, comme celui de

votre fils Jeannie est à vous. Mais je vous parle trop, et peut-être que mon parlage vous casse la tête?

MADELEINE.

Tout au contraire, et il me semble que, de t'avoir vu, ça me fera du bien.

FRANÇOIS.

De m'avoir vu? Vous croyez donc que je vas vous quitter? Oh! que non pas!... Tenez... quand j'ai appris la mort de votre mari... c'est pourtant un homme qui vous a causé bien des peines! un homme très-dur et point juste; qui a mangé son bien et le vôtre avec une femme qui ne vaut rien. Un homme qui vous a reproché le pain que vous me faisiez manger, et qui m'a forcé de vous quitter... Eh bien! c'est égal, quand j'ai pensé qu'il était le père de Jeannie, je me suis dit: Bien sûr que madame Blanchet le pleure comme une honnête femme et une bonne chrétienne qu'elle est; et là-dessus j'ai quasiment pleuré, moi aussi; mais alors je me suis dit : A présent, champi, ton devoir est de tout quitter pour aller servir celle qui t'a servi de mère, et me voilà; et je ne m'en vas plus... à moins que vous ne me chassiez!...

MADELEINE.

Ah! bon cœur... qu'as-tu fait là?... tu as quitté de bons maîtres et de gros profits pour une pauvre maison dont il faudra bientôt que je sorte moi-même, car tu ne sais pas combien je suis dans la peine.

FRANÇOIS.

Je m'en doute, et c'est pour ça que je suis venu. Allons, madame Blanchet, ayez fiance en moi; je m'entends un peu aux affaires, grâce à vous, puisque vous m'avez fait apprendre à lire, ce qui est la clef de tout pour un paysan. J'ai du courage, de la santé, et ce que je veux est diantrement bien voulu. Laissez-moi faire, et ne vous tourmentez pas, car, avant tout, je veux vous voir guérie.

MADELEINE.

Tiens!... tu me donnes si bon espoir, qu'il me semble l'être déjà.

JEANNIE, *dehors.*

Où est-il, mon François! Ah! François.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARIETTE, CATHERINE, JEANNIE.

(*Jeannie et François se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

FRANÇOIS.

Oh! comme il est joli! comme il a profité!... Tu n'es pas pas encore si gros ni si grand que la Catherine voulait bien le dire; mais ça me fait plaisir, Jeannie, parce que je m'imagine que tu auras encore besoin de moi pour me faire faire tes petites volontés.

JEANNIE, *gaiement.*

Oui, mes quatre cents volontés, comme tu disais dans le temps.

FRANÇOIS.

Oui-da, il a bonne mémoire. Oh! que c'est donc mignon, Jeannie, de n'avoir point oublié son François!... Mais, est-ce que nous avons encore tant de volontés que ça?

JEANNIE.

Oh! je n'en ai plus qu'une, mais elle est grosse comme moi! c'est de voir ma mère mignonne guérie.

FRANÇOIS.

C'est très-bien parlé ça, Jeannie; va, j'ai la même volonté, et le bon Dieu nous contentera. Nous allons si bien la soigner, notre mère mignonne, et la réconforter, que nous la ferons bientôt rire de nos folletés comme autrefois. (*Pendant ce qui précède, Catherine a servi une table.*)

CATHERINE.

Ah çà, c'est à mon tour de l'embrasser, ce champi! (*Elle*

l'embrasse.) Ah ! je croyais bien, mon pauvre François, que tu ne retournerais jamais. Allons, il faut te réchauffer l'estomac. (Elle fait asseoir François de force et se met à genoux en face de lui, les coudes appuyés sur la table.) Mais voyez donc, notre maîtresse, comme il est devenu beau ! Il m'aurait fallu du temps, quant à moi, pour le réclamer ! Est-il beau !... l'est-il !... et qu'il a de la barbe pour de bon !... (Elle se frotte la joue.) Dame ! ça ne piquait pas du tout quand tu es parti... et à présent ça picote. Quels bras !... quelles mains !... un ouvrier comme ça en vaut deux. Combien donc est-ce qu'on te paye là-bas ?

MARIETTE, à Madeleine.

Est-elle hardie, cette Catherine, d'examiner comme ça ce garçon ?

MADELEINE.

C'est qu'elle l'a vu tout petit, et qu'elle le regarde aussi comme son enfant.

MARIETTE, lui versant à boire.

Mangez donc mieux que ça !... vous ne vous nourrissez quasi point. Catherine, fais donc flamber le feu, il ne fait point chaud ici.

FRANÇOIS.

Ne faites pas attention à moi, demoiselle... (la regardant), demoiselle Blanchet, car, sans vous offenser, vous ressemblez à votre défunt frère.

MADELEINE.

Oui, c'est ma petite belle-sœur. Tu ne la connaissais pas, François ?... Elle est avec moi depuis six ans !... depuis ton départ. Avec Jeannie et toi, ça me fait trois beaux enfants !... Mais mange donç !

FRANÇOIS, se levant.

Je suis si content d'être là, que je n'ai envie de boire ni de manger... Mais vous toussez beaucoup, madame Blanchet ?

CATHERINE.

C'est que, de vrai, il ne fait point chaud ici. (Musique; la même qui a servi à l'entrée.) Je vas vous remettre dans votre chambre, notre maîtresse, et vous y servir votre soupe.

FRANÇOIS, à Madeleine qui veut se lever.

Qu'est-ce que vous faites? vous voulez donc vous rendre plus malade?

MADELEINE.

Tu as raison, mes forces ne sont pas encore revenues.

FRANÇOIS.

C'est moi qui roulerai le fauteuil de madame Blanchet; il y a si longtemps que je n'ai eu le contentement de la servir! (Il roule Madeleine dans sa chambre.)

JEANNIE, prenant l'écuelle.

Et c'est moi qui la ferai manger. (Il suit sa mère et François.)

SCÈNE XII

CATHERINE, MARIETTE.

(Catherine range la table.)

MARIETTE.

Dis-moi donc, Catherine, qu'est-ce que c'est qu'un champi?

CATHERINE.

Voilà que vous me demandez des choses... je ne sais comment vous dire... Un champi... c'est un champi... quoi!

MARIETTE.

Je sais bien que cela veut dire un enfant trouvé dans les champs... un enfant abandonné de père et de mère.

CATHERINE.

Eh bien! oui, voilà ce que c'est.

MARIETTE.

Ce n'est pas leur faute, pourquoi les méprise-t-on?

CATHERINE.

Parce que la misère les rend quelquefois mauvais. Mais ce n'est point le cas pour notre champi, à nous !... Nous l'avons bien élevé; il a toujours montré de l'esprit, de la conduite, et un cœur!...

MARIETTE.

Et alors, pourquoi donc est-ce que mon frère l'avait chassé?

CATHERINE.

Qui est-ce qui vous a dit ça?... ce n'est pas moi.

MARIETTE.

Enfin, tu vois bien que je le sais.

CATHERINE.

Et moi, je sais qui vous l'a dit : c'est la Sévère... Elle ne vous a peut-être pas dit le reste?...

MARIETTE.

Quoi donc ?

CATHERINE.

C'est que dans ce temps-là... elle trouvait le petit champi déjà bien à son gré... et que c'est à cause qu'il n'a pas voulu la trouver au sien, qu'elle l'a fait chasser par ses menteries... Tenez, tenez, votre madame Sévère gouvernait un peu trop votre défunt frère, et leur amitié n'était pas déjà une si belle chose... Mais vous m'en feriez dire plus que je ne veux ; je m'en vas dans le moulin arranger le lit de notre François.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *entendant les derniers mots de Catherine.*

Non, Catherine, j'arrangerai bien ça moi-même. Demoiselle Mariette, voulez-vous aller aider votre belle-sœur, qui veut se coucher? (*Mariette entre chez Madeleine, et tire la porte.*)

SCÈNE XIV

FRANÇOIS, CATHERINE.

FRANÇOIS.

Ah çà, écoute, toi, Catherine, dis-moi, en deux mots, où en sont les affaires de la maison.

CATHERINE, *pleurant.*

Ah ! mon pauvre François, tout va pour le plus mal ; car cette méchante femme nous en veut trop.

FRANÇOIS.

Ne pleure pas ; ça me gêne pour entendre. Quelle méchante femme veux-tu dire ?... la Sévère !...

CATHERINE.

Eh ! oui, Sévère la mal nommée, comme tu l'appelais dans le temps ; la vilaine créature à maître Blanchet, qui a ruiné le défunt, et qui, à présent, voudrait ruiner la veuve et l'enfant !

FRANÇOIS.

Je sais qu'elle le faisait boire, et que, quand il était comme ça tout emflambé de vin et de folie, elle lui faisait signer tout ce qu'elle voulait. Je parie qu'elle dit qu'il est mort son débiteur ?

CATHERINE.

Elle montre un billet de quatre cents pistoles, et les gens de loi disent qu'il est bon ; mais, moi, je jurerais mon chrême et mon baptême qu'il a été payé ; car, trois jours avant de tomber malade, notre maître lui a porté sur son cheval quatre gros sacs d'écus, je les ai vus ; et, depuis, il cherchait un papier, une quittance, qu'il disait avoir reçue ; et il est mort comme ça... parlant toujours de la chose dans son délire

FRANÇOIS.

Ah ! c'est bon à savoir, ça ; mais comment la Sévère a-t-elle su que la quittance était égarée ?

CATHERINE.

Hélas! mon Dieu, elle l'a su par une personne qui n'aurait pas dû le dire, mais qui a la langue aussi légère que la tête; par la petite Mariette, sœur du défunt.

FRANÇOIS.

Oh! est-ce que cette jeunesse fréquente la Sévère?

CATHERINE.

Que voulez-vous? son frère l'y conduisait, et elle veut la marier avec Jean Bonnin, son neveu...

FRANÇOIS.

Comment! ce petit Jean qui était si simple?

CATHERINE.

Il n'est plus si petit; mais il est toujours aussi fafiot. La Sévère, qui fait métier de présenter des galants à la petite, favorise son neveu, comme de raison. La petite est coquette... elle n'ose plus aller chez la Sévère... mais la Sévère lui parle sur les chemins, ou le dimanche à la messe. Elle la flatte, et j'ai grand'crainte qu'elle ne la gouverne trop. Par son moyen, elle sait tout ce qui se fait ici, et elle s'en servira pour nous ruiner.

FRANÇOIS.

Mais, moi, je suis là, et nous verrons bien!... Tu es sûre que M. Blanchet avait payé, tu le lui as entendu dire?.

CATHERINE, levant la main.

Aussi vrai que je n'ai jamais volé, moi.

FRANÇOIS.

En ce cas, c'est sûr, et c'est tout ce qu'il me faut. Tranquillise-toi, Catherine, et d'abord commençons par le plus pressé. Où est le meunier?

CATHERINE*.

Parti, François; on lui devait deux ans de gages.

Catherine, François.

FRANÇOIS.

Et le garçon de moulin?

CATHERINE.

C'est notre pauvre petit Jeannie qui fait aller le moulin à lui tout seul; mais bientôt il n'aura pas grand'peine, car toutes nos pratiques nous ont quittés. Quand on est dans le malheur!... Nous sommes là sans un denier... tout est saisi, bientôt nous n'aurons pas un morceau de pain, pas un œuf, pas un fagot!...

FRANÇOIS.

Ai-je bien fait de revenir!... Allons, Catherine, j'ai gagné un peu d'argent chez mes maîtres, et j'apporte de quoi remédier au plus gros du dommage. Nous allons racheter le nécessaire, et quant au moulin, s'il y a du désarroi, je n'ai pas besoin de charron pour le remettre en danse... (A Jeannie qui sort de chez sa mère.) Il n'est point tard, et il faut que mon Jeannie, qui est preste comme un papillon, coure bien vite, ce soir et encore demain matin, dire à toutes nos pratiques que le moulin crie comme dix mille diables, et qu'il y a à la meule un rude meunier qui attend le grain.

JEANNIE.

J'y vas, j'y cours, mon François.

CATHERINE.

Prends donc tes sabots et ton bonnet de laine!

JEANNIE.

Non, non; j'irai plus vite comme je suis. (Il sort en courant. Catherine le poursuit pour lui faire prendre son bonnet.)

FRANÇOIS.

A présent, Catherine, donne-moi la clef de la crédence... c'est bien toujours là que tu ranges tous les papiers?..

CATHERINE, lui donnant la clef.

Tous les papiers du défunt y sont, et mêmement tous ceux que les huissiers ont apportés depuis. Moi, je n'y connais

rien... bonnes gens!... Mais puisque tu sais lire dans les écritures, tu vas examiner tout ça...

FRANÇOIS.

Et maintenant, va dormir, Catherine.

CATHERINE.

Oh! non pas; je ne quitte jamais notre maîtresse la nuit... elle est si faible!

FRANÇOIS.

Mais la demoiselle Mariette la veille bien à son tour?

CATHERINE.

Oh! ma fine, jamais; c'est jeune, voyez-vous; ça ne connaît pas la peine; d'ailleurs, moi, ça m'est égal; je dors un peu sur ma chaise; et il y a ma foi bien un mois que je ne me suis pas couchée chrétiennement dans un lit deux heures d'affilée.

FRANÇOIS.

C'est pour ça que tu vas dormir dans le tien bien chrétiennement toute la nuit; et mademoiselle Mariette veillera sa belle-sœur; je t'en réponds, j'y aurai l'œil.

CATHERINE.

Oh! ça fâcherait peut-être madame Blanchet. Elle craint de contrarier cette petite; et d'ailleurs il faut la veiller malgré elle.

FRANÇOIS.

Fais ce que je te dis. Vois-tu, Catherine, il faut m'obéir pour un peu de temps. Quand tout ira bien ici, tu me commanderas à ton tour.

CATHERINE.

Allons, je ne sais pas comment ça se fait, mais tu parais avoir si bonne tête et si bon cœur, que le commandement soit ton droit. (Elle sort.)

SCÈNE XV

FRANÇOIS, seul. (Il va devant la crédence et l'ouvre.)

D'abord, je vas me débarrasser de ma ceinture, et serrer ici les écus que j'ai gagnés. (Il ôte sa ceinture et met l'argent dans la crédence.) Voilà mes six années de gages comme garçon meunier; il ne s'en manque guère... j'ai bien fait d'économiser!... Je savais bien qu'au train dont marchait maître Blanchet, sa femme et son enfant auraient besoin du champi un jour ou l'autre... Quant à ça!... (Il tire un portefeuille et l'ouvre) non, il vaut mieux le garder sur moi jour et nuit, c'est plus sûr... ça ne gêne pas, ces petits morceaux de papier fin... ça ne fait pas plus de bruit dans la poche qu'une miette de pain dans un bonnet... C'est drôle!... et dire que ça vaut quatre mille francs!... un beau champ de blé, quoi!... On ne voit pas souvent de ça dans nos campagnes; mais moi, je sais que c'est bon et que ça payera les dettes de Madeleine.... Quant à celle qui m'a envoyé ça, bénie soit-elle, quand même! O ma pauvre mère!... vous aviez de quoi élever votre champi, mais vous avez eu peur du monde, parce que le monde est sans pitié!... Quand j'ai reçu ce cadeau-là, bien en secret, par les mains d'un prêtre, ça m'a fait d'abord plus de peine que de plaisir... ça voulait dire : — Tiens! voilà de l'argent, tu ne me connaîtras jamais... et moi, j'aurais mieux aimé embrasser celle qui m'a mis au monde! Eh bien, merci, ma mère! (Il baise le portefeuille) tu m'as rendu un plus grand service que je ne pensais... puisque tu m'as donné le moyen de sauver celle qui m'a tenu lieu de toi! (Il remet le portefeuille dans sa poche.) Allons, voyons ces paperasses. (Il examine les papiers.)

SCÈNE XVI

FRANÇOIS, JEAN BONNIN, entrant avec précaution.

JEAN, à part.

Toi, je t'ai bien vu entrer, mais je ne te vois pas faire mine de sortir... Qu'est-ce que ça signifie? serait-ce un galant pour la Mariette?... (Il regarde François à la dérobée.) Un beau gars, ma foi, un jeune homme, et qui a du dequoi, d'après ses habits!... Oh! je te ferai causer! j'en veux savoir le fin mot!... (Il tousse.)

FRANÇOIS, sans se retourner.

Te voilà déjà revenu, Jeannie?

JEAN, il tousse encore.

Jeune homme!

FRANÇOIS, se retournant.

Plaît-il?

JEAN.

Sans vous commander, peut-on vous demander si vous n'avez point vu un laurier?

FRANÇOIS, l'examinant.

Un laurier?

JEAN.

Oui, un bouquet de laurier avec des rubans, comme qui dirait une engageure qu'on met à la cheminée.

FRANÇOIS, l'examinant.

Ah! bon, un bouquet pour demander le cœur et la main d'une jeune fille à marier?... Je n'ai rien vu... C'est donc vous qui l'aviez apporté, ce bouquet?

JEAN.

C'est peut-être bien vous?

FRANÇOIS.

Et si c'était moi?

JEAN.

Dame! faudrait s'expliquer! (A part.) Voilà un homme qui est fin!

FRANÇOIS.

Eh bien! on s'expliquera quand vous voudrez, Jean Bonnin.

JEAN, à part.

Il me connaît, et je ne le connais point... il est plus fin que moi.

FRANÇOIS.

Vous voilà tout interloqué; on dirait que vous avez oublié votre nom, en venant ici. Au moins vous n'auriez pas dû oublier votre parenté, car m'est avis que le neveu de madame Sévère devrait faire un peu plus de façons pour entrer dans la maison et pour vouloir entrer dans la famille de madame Blanchet.

JEAN.

C'est-il de sa part que vous me baillez mon congé?

FRANÇOIS.

Non, ce n'est qu'un conseil d'ami.

JEAN.

Vous n'êtes point mon ami; je ne vous connais point.

FRANÇOIS.

Eh bien! dites à votre tante que vous avez vu le champi, et qu'il est céans.

JEAN.

Le champi!... Comment, c'est vous!... c'est toi, François?... Oh! c'est bien différent, nous n'avons jamais été ennemis, que je sache... Oh! bien! je veux causer avec toi; demain j'irai te trouver dans le moulin, et si tu veux me rendre service, je te payerai à boire, mais là, tout ton soûl!

FRANÇOIS, souriant.

Je ne demande pas mieux.

JEAN.

Eh bien! c'est dit, à demain!... je m'en vas... parce que je ne dois pas venir ici... c'est trop tôt... c'est trop tôt. La main, François?...

FRANÇOIS, lui donnant la main.

Soit!...

JEAN, à part, en sortant.

Étais-je bête!... de me molester l'esprit pour un champi!... C'est égal... je ne vas pas loin... je veux le voir sortir... il est fin... (Il sort.)

SCÈNE XVII

FRANÇOIS, seul, rangeant la crédence.

Le voilà enchanté de moi! C'est si peu de chose qu'un champi!... on ne le craint pas, et, au besoin, on l'achète... parce que c'est pauvre!... Bon, je te confesserai plus que tu ne me confesseras, toi! Mais la diable de quittance n'est point ici : elle aura été soustraite ou brûlée par mégarde!... diantre!... (Il ferme la crédence.)

SCÈNE XVIII

MARIETTE, FRANÇOIS.

MARIETTE.

Eh bien! vous êtes donc encore ici, monsieur François? Où donc est la Catherine? voilà ma belle-sœur endormie, et c'est l'heure de nous reposer tous.

FRANÇOIS.

Vous êtes donc bien fatiguée, demoiselle? A vous voir si fraîche... je ne l'aurais point cru.

MARIETTE, montant l'escalier.

C'est donc un tort à vos yeux d'avoir bonne mine?

FRANÇOIS, *s'approchant de l'escalier.*

Non; mais j'ai fait une comparaison de votre mine si brillante avec celle de la pauvre Catherine, et, que voulez-vous que je vous dise?... j'ai pris plus d'intérêt à regarder la pauvre servante qui meurt comme un bon cheval sous le harnais, que la belle jeunesse qui reluit comme une aube au printemps.

MARIETTE.

Est-ce que Catherine s'est plainte d'être fatiguée?... pourquoi ne me l'a-t-elle point dit?...

FRANÇOIS.

Le courage ne se plaint jamais; c'est au bon cœur de deviner quand il souffre.

MARIETTE.

Et vous l'avez deviné?... A ce compte, c'est Catherine qui a le courage, c'est vous qui avez le bon cœur... et moi, qu'est-ce que j'ai?

FRANÇOIS.

Vous avez votre beauté pour vous consoler du mal des autres.

MARIETTE, *descendant les marches.*

C'est tout!... Savez-vous, monsieur le meunier, que si vous me dites mes vérités, j'en sais dire aussi, et qu'on ne me gagne guère à ce jeu-là!...

FRANÇOIS.

Dites, belle Mariette, dites ce que vous avez au fin bout de la langue. Vous voulez dire que je suis un insolent de vous parler en ami; moi qui ne suis rien, moins que rien... un champi!...

MARIETTE, *embarrassée.*

Oh! je n'ai pas eu l'idée de vous reprocher... Vous me croyez bien mauvaise, je le vois... Pourtant, nous ne nous connaissons que de tantôt; et je pourrais vous demander de quel droit vous me souhaitez penser à votre mode.

FRANÇOIS.

Mon droit?... vous le connaissez bien! c'est le droit du champi... de l'enfant qui a été recueilli ici par la charité de madame Blanchet... ce qui est cause qu'il a le devoir de l'aimer comme sa mère, à seule fin de la récompenser de son bon cœur.

MARIETTE, *émue.*

Je n'ai rien à blâmer là-dessus, maître François, et peut-être que, vous aussi, vous prendrez une meilleure idée avec le temps.

FRANÇOIS, *avec franchise.*

Il ne tiendra qu'à vous, et je ne demande pas mieux... Voulez-vous me donner une poignée de main?

MARIETTE, *minaudant.*

C'est un peu trop tôt... je pense...

FRANÇOIS, *souriant.*

Vous ne voulez point?... ce sera pour plus tard... Où allez-vous donc, mademoiselle Mariette?

MARIETTE, *se dirigeant vers sa chambre.*

Eh! je vas chercher mon manteau et ma coiffe pour veiller Madeleine.

FRANÇOIS.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas seulement la plus jolie fille du monde, et que vous êtes bonne aussi, comme un petit ange! Allons!... voulez-vous me donner la main, à présent?

MARIETTE.

Puisque vous me le demandez si honnêtement... (*François lui baise la main; pendant ce temps, Jean Bonnin passe la tête par la porte et fait un geste de désespoir comique; il disparaît aussitôt, et François sort après lui.*)

MARIETTE, *seule, montant à sa chambre.*

Tiens!... tiens!... comme il m'a baisé la main! c'est gentil, ça!... ça n'est pas des manières de paysan...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte, seulement la porte du fond est grande ouverte et l'on voit la campagne au printemps

SCÈNE I

FRANÇOIS, JEANNIE, MADELEINE appuyée sur le bras de CATHERINE.

FRANÇOIS.

Allons, madame Blanchet, il faut vous promener souvent pour reprendre vos forces; voilà le printemps, le rossignol qui chante, la rivière qui cause, le soleil qui se fait clair et beau. (A Jeannie.) Soutiens-la bien, petit, car elle n'est pas encore des plus fortes, notre mère mignonne.

JEANNIE.

N'aie pas peur, mon François, je la conduirai aussi adroitement que tu me conduisais quand j'étais petit.

MADELEINE.

Oh! je ne tarderai pas à vous aider à l'ouvrage, mes pauvres enfants, je me sens tous les jours mieux.

CATHERINE.

Dame! ç'a été un peu long; mais voilà que vous reprenez comme un rejet. M'est avis, madame Blanchet, que la maladie vous a rajeunésie; vous voilà aussi blanche qu'une bourgeoise, et ça ne vous gâte point. C'est pourtant à ce François-là que nous devons le contentement de vous voir guérie!

JEANNIE.

Oui, c'est à lui; depuis trois mois qu'il est revenu à la maison, il nous a porté bonheur en tout.

MADELEINE.

Je le crois bien, il s'y emploie du matin au soir. Eh bien, tu parais soucieux, François?

CATHERINE.

Je sais ce qu'il a; quelqu'un nous a dit ce matin que la Sévère voulait recommencer ses chicanes au sujet du billet de quatre mille francs de M. Blanchet.

MADELEINE.

Ah! mon Dieu, elle n'y a pas renoncé? ce serait notre ruine.

FRANÇOIS.

Elle n'oserait, ce sont des menaces pour vous effrayer; mais soyez sûre qu'elle ne s'embarquera pas dans une si mauvaise affaire. (Catherine va à la fenêtre.)

MADELEINE.

Si pourtant mon mari n'avait pas payé?

FRANÇOIS.

C'est ce que je saurai, pas plus tard qu'aujourd'hui; j'ai trouvé un prétexte pour y aller, chez la Sévère, et j'y vais de ce pas.

CATHERINE, regardant par la fenêtre.

Oh! ma fine, vous n'aurez pas besoin d'aller bien loin, car la voilà qui vient ici. (Elle ferme la porte du fond.)

MADELEINE.

Ici, la Sévère! elle ose venir chez moi? Oh! c'est une grande hardiesse!

FRANÇOIS.

Oui, bien grande; mais elle n'y reviendra pas deux fois, car je veux la recevoir. Sortez par ici, ma chère mère (il montre la chambre de Madeleine), pour ne la point rencontrer, et promenez-vous au bout du jardin pour ne la point entendre, ça ne vous ferait que du mal.

CATHERINE, regardant toujours par le fond.

Il paraît qu'elle n'a point osé se risquer seule, car elle

amène ici son gros innocent de neveu, qu'elle veut faire épouser à mademoiselle Mariette.

FRANÇOIS.

C'est bon, va au-devant d'eux, et dis-leur que la demoiselle est ici. (Catherine sort.)

MADELEINE.

Mais où donc est-elle, Mariette?

FRANÇOIS.

Chez la Sévère, comme tous les jours; mais elles n'auront pas suivi le même chemin et ne se seront pas rencontrées. (François va vers la fenêtre.)

MADELEINE.

Mon Dieu, est-il possible que cette enfant s'obstine dans une pareille amitié? Ah! je l'entends, cette vilaine femme; allons-nous-en, mon Jeannie, et toi, François, ne te querelle pas avec son neveu.

FRANÇOIS, riant.

Ah! pour cela, il n'y a point de danger. (Madeleine et son fils sortent par la porte de côté.)

FRANÇOIS.

A nous deux, maintenant, dame Sévère!

SCÈNE II

FRANÇOIS, SÉVÈRE, JEAN BONNIN.

SÉVÈRE.

Eh bien, cette grosse niaise de servante qui nous disait que la Mariette était céans! je ne vois que le beau meunier à la veuve.

FRANÇOIS.

Dites le serviteur de madame Blanchet, pour vous obéir, pas moins, dame Sévère.

SÉVÈRE.

Ah! tu es devenu bien honnête avec les années, champi, tu n'étais pas comme ça quand on t'a chassé de la maison.

FRANÇOIS.

Puisque, par l'effet de votre bonté, j'ai été forcé de voyager, madame Sévère, c'est à vous que j'ai l'obligation d'avoir appris l'honnêteté; et s'il vous plaisait me laisser causer un brin avec vous, vous ne me trouveriez peut-être plus si mal éduqué que par le temps passé.

SÉVÈRE.

Tiens, il a appris à parler, ce garçon-là. (A part.) Et il est, ma foi, devenu joli homme tout à fait. (A Jean Bonnin.) Eh bien, qu'est-ce que tu fais là, comme un nigaud, à regarder les images de la cheminée? Dirait-on pas que tu as froid! il faut être plus dégourdi que ça quand on vient voir sa belle. Allons, éveille-toi, cherche-la dans le moulin ou dans le verger, puisqu'elle n'est point dans la maison.

FRANÇOIS, à Jean Bonnin.

Vous souhaitez voir notre jeune demoiselle? je crois bien qu'elle est allée jusque chez sa cousine Fanchon.

JEAN BONNIN.

Diantre, ce n'est point tout près d'ici! c'est égal, je m'en y vas. (Il sort.)

FRANÇOIS, à part.

Va, mon garçon, et tâche de la rencontrer.

SCÈNE III

FRANÇOIS, SÉVÈRE.

SÉVÈRE.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez à nous conter, le beau meunier?

FRANÇOIS, *d'un ton patelin.*

Je voulais vous parler d'affaires; mais vous dites là un mot... Dame! on vous en conterait bien, si on l'osait! C'est que vous êtes diantrement belle femme, da! vous n'avez point empiré, depuis que je ne vous ai vue d'aussi près; vous êtes encore fraîche comme une guigne, et je ne m'étonne point que défunt maître Blanchet eût perdu l'esprit à cause de vous!

SÉVÈRE, *à part.*

Je vois ce que c'est; on me flatte, on a peur. (*Haut.*) Voyons, c'est-il par malice, ou par enjôlerie, que tu me contes ces sornettes-là? Crois-tu que je ne sache pas où tu veux en venir?

FRANÇOIS.

Oh! pouvez-vous dire ça! vous savez bien que, pour de la malice, je n'en ai jamais été cousu... Vous vous mettez dans l'esprit que je vous demande grâce pour cette pauvre madame Blanchet, qui a son sort entre vos mains, et que je voudrais vous amener à un petit arrangement? La vérité est que cette femme est malheureuse, et qu'il ne dépendrait que de vous de la mettre sur les chemins, une besace au dos et un bâton de misère à la main.

SÉVÈRE.

Sans doute, il ne tient qu'à moi. (*A part.*) Et c'est à quoi je ne manquerai point, si je puis.

FRANÇOIS.

Oh! vous ne feriez point une pareille chose! vous avez le cœur trop bien placé, et vous ne voudriez point non plus lui subtiliser l'amitié de sa petite belle-sœur, qu'elle aime comme son enfant, et qu'elle élève depuis quasiment cinq ou six années.

SÉVÈRE.

Ah! nous y voilà! Nous savons tous que la petite a du bien, qu'on serait assez aise d'en conserver la tutelle pour parer à de gros embarras, sauf à lui rendre des comptes plus

tard, comme on pourra ! On voudrait bien l'empêcher de venir chez moi, parce qu'elle risque d'y rencontrer galant à son gré, et que le plus tard on la mariera, le plus longtemps on verra reluire ses écus ; mais la petite a une bonne tête. Dieu merci, on ne la renfermera pas comme un oiseau dans une cage. Elle n'a ni père ni mère, elle fait ce qu'elle veut, pense comme elle l'entend, et le mari qu'elle choisira, il faudra bien qu'on s'en accommode ! (Ils vont s'asseoir à droite)

FRANÇOIS, à part.

C'est donc comme ça qu'on endoctrine cette jeunesse ! (Haut.) Moi, je ne vous en dirai rien, madame Sévère. Je ne sais pas toutes ces affaires-là, et ne me mêle point de ce que veut ou ne veut pas la demoiselle de céans. Je sais seulement qu'il y a des personnes qui, pour avoir plus d'âge et de corpulence, n'en sont pas moins bonnes à regarder.

SÉVÈRE, à part.

Diantre ! il me regarde avec des yeux !... C'est qu'il a fièrement bonne mine, ce garçon-là. (Haut.) Allons ! qu'est-ce que tout ça signifie ! est-ce pour ton compte ou pour celui de la veuve Blanchet que tu me flattes ?

FRANÇOIS, faisant le simple.

Oh ! pour le compte de madame Blanchet, à quoi bon ? Vous ne lui voulez point de mal ! vous êtes si bonne ! vous vous divertissez un peu à lui donner du tourment ; mais vous êtes trop juste pour vouloir réclamer ce qui ne vous serait point dû !

SÉVÈRE.

Ce qui ne me serait point dû ? Est-ce que quelqu'un ici se permet d'en douter ?

FRANÇOIS.

Dame ! oui, un peu...

SÉVÈRE.

Ah ! voilà qui est fort. Défunt Blanchet m'a-t-il fait des billets, oui ou non ?

FRANÇOIS.

Oh ! oui.

SÉVÈRE.

Et m'a-t-il jamais payée ?

FRANÇOIS, changeant peu à peu de ton.

Eh ! oui.

SÉVÈRE.

On ose dire ça ? où est ma quittance ? peut-on me la montrer, ma quittance ?

FRANÇOIS, élevant la voix *.

Parbleau ! oui. (Ils se lèvent.)

SÉVÈRE, troublée.

Comment, oui, oui ? Il n'y a pas besoin de tant crier, je ne suis point sourde. Faites-la donc voir cette quittance ? je serais bien aise qu'on me la fît voir !

FRANÇOIS.

On vous la fera voir devant les juges si vous voulez plaider ! (A part.) Elle est bien inquiète.

SÉVÈRE, se remettant.

Ah ! bien, je connais ça ; on veut m'éprouver, on croit me faire peur ! Tu joues mal ton rôle, champi ; tu as cru me prendre au piége ; (avec un rire forcé) mais c'est peine perdue, mon gars ; je suis dans mon droit, et je plaiderai jusqu'à ce qu'elle paraisse, cette fameuse quittance.

FRANÇOIS, tranquillement et feignant de chercher sa poche.

Vous voulez donc la voir absolument, cette pauvre quittance du bon Dieu ? (A part.) Voyons jusqu'où elle ira ! le premier papier venu ! (Il tire un papier de sa poche, en ayant l'œil sur tous les mouvements de Sévère.) Oh ! elle est écrite de votre belle main, madame Sévère, et, quand je l'ai retrouvée, j'ai eu envie de baiser votre signature.

* Sévère, François.

SÉVÈRE, voulant saisir la quittance.

Ce ne peut être ma signature, voyons !...

FRANÇOIS, remettant tranquillement le papier dans sa poche.

Prenez donc garde, madame Sévère, vous allez vous échauffer le sang ! et, à cette heure, auriez-vous point affaire à votre logis ? J'ai dans mon idée que vous feriez bien d'y retourner, car il y a ici un bon bras...

SÉVÈRE, effrayée.

Malheureux, tu oses menacer une femme !

FRANÇOIS.

Non pas, non pas; je dis qu'il y a ici un bon bras pour vous reconduire, si vous voulez l'accepter.

SÉVÈRE.

J'entends, et c'est bien assez; mais ne crois pas, champi, m'avoir fait peur ni regret; vous direz du mal de moi ! je ne m'en embarrasse guère, et vous verrez comme je sais prendre les devants.

FRANÇOIS.

A cela, il n'y aura rien de nouveau !

SÉVÈRE.

Si fait, il y aura du nouveau, et, si vous parlez mal de moi, vous en entendrez parler aussi. Ah ! c'est comme ça ! tu as voulu me jouer ! Je m'en vas, mais vous ne tarderez point à me revoir, et je ne me tiens pas loin. A bientôt, beau meunier. (Elle sort.)

SCÈNE IV

FRANÇOIS, seul.

J'en étais bien sûr, elle a donné dans le piége; elle ne plaidera point; pour être malhonnête, on n'est pas toujours habile ! mais j'ai peut-être été un peu vite avec elle; elle s'en va furieuse !... Ah ! qu'elle ne lâche point un mot contre Madeleine !...

SCÈNE V

MARIETTE, *venant du dehors*, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Ah! vous voilà de retour, demoiselle?

MARIETTE, *assise à gauche.*

Eh bien, François, qu'est-ce que ça vous fait que je sois ici ou ailleurs?

FRANÇOIS.

Ça ne me regarde point, et pourtant j'y fais attention, comme vous voyez...

MARIETTE.

Allons, laissez-moi, et gardez vos observations pour vous, je ne suis pas en humeur de me laisser taquiner aujourd'hui.

FRANÇOIS.

J'en sais bien la cause, et ne vous la demande point.

MARIETTE.

Quelle cause est-ce que vous supposez?...

FRANÇOIS.

C'est donc vous qui me questionnez à cette heure? Eh bien, j'obéirai à votre premier commandement... je garde mes idées pour moi.

MARIETTE, *se levant.*

Eh! vous m'impatientez; qu'est-ce que vous voulez me donner à entendre? vous êtes toujours après moi.

FRANÇOIS.

Non; c'est vous qui voulez me forcer à parler, et c'est moi qui veux me taire.

MARIETTE *hausse les épaules d'un air de dépit.*

Qui donc est venu ici, que je vois les chaises dérangées?

FRANÇOIS.

Vous voyez bien que vous m'abîmez de questions; qu'est ce que ça vous fait que les chaises soient dérangées?

MARIETTE.

Ça m'est fort égal ; mais je dis qu'il est venu ici quelqu'un.

FRANÇOIS.

Vous ne l'avez donc pas rencontrée ?

MARIETTE.

Qui ?

FRANÇOIS.

Vous en venez pourtant !

MARIETTE.

D'où ?

FRANÇOIS.

Est-ce que je vous le demande ?

MARIETTE.

Ah ! finissez ces jeux-là, François, ou nous nous brouillerons ensemble.

FRANÇOIS.

Est-ce que c'est possible ?

MARIETTE.

Quoi ?

FRANÇOIS.

De nous brouiller.

MARIETTE.

Vous croyez donc que nous sommes trop bons amis pour ça !

FRANÇOIS.

Tout au contraire ; je crois que nous sommes brouillés de naissance, et que nous n'y pouvons rien changer.

MARIETTE.

Voilà une parole bien aimable !

FRANÇOIS.

Il faut qu'elle vous plaise, puisque vous me la demandez.

MARIETTE.

Moi, je vous la demande ?

FRANÇOIS.

N'auriez-vous pas trouvé mauvais si je l'avais entendu autrement ?

MARIETTE.

Oh ! que vous me tourmentez, François ! Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve, et, si c'est cela, il faut le dire : vous me détestez ?

FRANÇOIS.

Ma foi, vous le mériteriez bien !

MARIETTE, très-animée, le regardant.

Allons ! dites ce que vous avez contre moi ; ce sera plus tôt fini.

FRANÇOIS.

Vous êtes déjà lasse de la dispute ! vous êtes donc malade aujourd'hui ?

MARIETTE.

Il y aurait de quoi l'être, d'être toujours moquée, molestée et blâmée par vous !

FRANÇOIS.

Quand vous voudrez que je vous parle sérieusement et de bonne amitié, vous me le ferez savoir.

MARIETTE.

Eh bien ! je vous le demande tout de suite ; dépêchez-vous, ou je m'en vas !

FRANÇOIS.

Vous y retournez sitôt ?

MARIETTE.

Ah ! c'est trop, je n'en peux pas supporter davantage ! (Elle pleure.)

FRANÇOIS, un peu ému.

Voilà que vous vous en prenez à vos beaux yeux, à présent, Mariette ?

MARIETTE, pleurant.

Ça vous fait plaisir de me chagriner et de me mettre hors

de moi ! réjouissez-vous donc, vous avez votre divertissement comme vous l'avez souhaité.

FRANÇOIS, lui prenant la main.

Voyons, Mariette, ne pleurez point et ne prenez point en mal ce que je vas vous dire : il ne faut plus aller chez la Sévère, ma bonne demoiselle ; ce n'est pas la place d'une personne comme vous.

MARIETTE, assise à droite.

Et qui vous dit que je la fréquente déjà tant ?

FRANÇOIS.

Vous avez beau vous en cacher, je vous dis, moi, que vous y allez un peu plus souvent que tous les jours, et que vos moutons sont gardés par le tiers et le quart (qui cause de vous), tandis que vous courez sur des chemins où vous auriez dû laisser pousser l'herbe bien haute, avant que d'y mettre le pied ! Je sais bien qu'on se divertit et qu'on est fêtée au logis de la Sévère. On y rencontre des galants qui, tous, sont pour le bon motif ; car vous êtes riche, et vous pourriez vous passer d'être belle, avec les prétendants que la Sévère vous présente à choisir ; mais ça flatte toujours d'être courtisée et louangée, et, pour ce plaisir-là, vous ne craignez pas de faire à Madeleine un chagrin qui lui fend le cœur.

MARIETTE.

Madeleine ! Madeleine ! pourquoi me parlez-vous de Madeleine ? Elle sait bien que je ne songe point à la chagriner ; mais vous, si vous avez du déplaisir, dites-le, et je verrai ce que j'ai à répondre. Pourquoi est-ce que vous fourrez toujours ma belle-sœur là dedans ? (Elle se lève.)

FRANÇOIS.

Mariette, il ne manque pas de gens qui aimeraient à vous persuader à leur profit ; mais, quant à moi, je ne saurais le faire au détriment de l'amitié que vous devez à Madeleine.

MARIETTE.

Toujours Madeleine ! Elle a ses raisons pour m'empêcher de me marier.

FRANÇOIS.

Oh ! fi ! demoiselle, voilà la Sévère qui parle par votre bouche; eh bien ! je vous dis, moi, que Madeleine vous aime plus que vous ne méritez; la pauvre chère âme ne sait que se désoler, et, vous connaissant précipiteuse et combustible comme votre défunt frère, elle craint d'augmenter le mal en vous contrariant; elle espère que, de vous-même, vous vous dégoûterez de son ennemie; mais puisque vous n'avez pas le cœur de blâmer ce qui est méprisable, Madeleine devrait vous arrêter au penchant de votre perdition.

MARIETTE, en colère.

Oui-da, et pardi, on va obéir comme un enfant de deux ans aux volontés d'une belle-sœur ! Dirait-on pas que je lui dois soumission ? Et où prend-elle que je perds mon honneur ? Dites-lui, s'il vous plaît, qu'il est aussi bien agrafé que le sien, et peut-être mieux. Je sais qu'en allant chez la Sévère je n'y fais point de mal, et cela me suffit.

FRANÇOIS.

A savoir. Et tenez, Mariette, vous avez trop de presse d'y aller; n'y retournez plus, croyez-moi, ou, à la parfin, je croirai que vous n'y allez à de bonnes intentions.

MARIETTE.

C'est donc décidé, maître François, que vous allez faire toujours le maître d'école avec moi ! Vous vous croyez l'homme de chez nous, le remplaçant de mon frère, pour me faire la semonce ! Je vous conseille de me laisser en repos. (Elle rajuste sa coiffe devant le miroir.) Votre servante; si ma belle-sœur me demande, vous direz que je suis chez la Sévère, et, si elle vous y envoie me chercher, vous verrez comment vous y serez reçu.

FRANÇOIS.

A votre aise, demoiselle ! je quitte la partie, et vous laisse le chemin libre; ne craignez point que j'aille contrarier vos amoureux, ça ne se fait que pour les personnes que l'on tient en grande amitié et en grande révérence. (Il sort par la chambre de Madeleine.)

SCÈNE VI

MARIETTE, seule.

Ah ! que voilà de mauvaises paroles ! il n'a point d'amitié pour moi. (Elle se jette sur une chaise et sanglote.)

SCÈNE VII

SÉVÈRE, MARIETTE.

SÉVÈRE.

Eh bien, qu'est-ce que je vois ! ma pauvre mignonne tout en larmes ? Ah ! je le vois bien, Mariette, on vous moleste par trop, ici !

MARIETTE.

Non, ce n'est pas ça ! c'est un chagrin que j'ai.

SÉVÈRE.

Pauvre petite chère amie ! la voilà qui a ses jolis yeux rouges comme braise ! Ah ! Mariette, Mariette, vous n'avez point de fiance envers moi et vous ne me dites point tout !

MARIETTE.

Qu'est-ce que vous voulez donc que je vous dise, Sévère ? Ce que j'ai, je ne le sais pas moi-même !

SÉVÈRE.

Moi, je le sais; votre belle-sœur vous déteste, parce que vous êtes trop jeune et trop gentille, à côté d'elle ; ça marque trop son âge, et c'est autant par jalousie que par intérêt qu'elle veut vous empêcher de plaire aux hommes.

MARIETTE.

Je n'ai jamais dit ça. Sévère! ne me faites pas dire ça! je vous dis que mon chagrin me vient de moi-même!

SÉVÈRE.

Alors, mignonne, c'est que vous avez une peine d'amour, et je gage que je sais pour qui?

MARIETTE.

Si vous le savez, dites-le donc, car pour moi, je n'oserais me fier aux idées qui me viennent dans la tête.

SÉVÈRE, *avec volubilité.*

Je n'irai pas par quatre chemins, Mariette; vous avez du goût pour mon neveu, pour ce pauvre Jean Bonnin, qui n'ose point vous parler, parce qu'il est honteux, cet enfant-là, et alors, vous croyez qu'il ne vous aime point. Mais moi, je vous dis qu'il en tient pour vous autant que vous pouvez le souhaiter. Je suis venue avec lui, justement, parce qu'il veut vous présenter sa demande, et parce que je prévois qu'il sera mal reçu ici, et que je n'entends point qu'on lui fasse d'affront. Il est votre amoureux attitré, puisqu'il vous plaît; vous avez le droit de le recevoir, comme il a celui de vous fréquenter; et si votre monde veut l'éconduire, il faut que je sois là, pour vous donner protection et savoir qui de vous ou de votre belle-sœur est céans la fille à marier.

MARIETTE, *distraite.*

Votre neveu est venu? je ne le vois point.

SÉVÈRE.

Votre meunier l'a envoyé chez votre cousine Fanchon, disant que vous y étiez.

MARIETTE.

Je n'y étais point, et il le savait bien, puisqu'il épie tout ce que je fais.

SÉVÈRE.

Ah ! le champi s'est amusé à faire courir mon neveu comme ça pour se gausser de nous ?

MARIETTE, pensive.

Dites donc, Sévère, est-ce que vous penseriez, d'après cela et d'autres choses encore que je vous dirai, que notre meunier serait comme jaloux, comme amoureux de moi ?

SÉVÈRE.

Voyez-vous ce drôle, il se permet aussi de vous en conter ? vous ne me l'aviez jamais dit, Mariette.

MARIETTE.

Non, Sévère, il ne m'en conte point ; tout au rebours, il me contrarie et me reprend sur toutes choses. Il a une façon d'être avec moi, à quoi je ne comprends rien ; tantôt complaisant et amiteux, comme si nous étions frère et sœur ; tantôt grondeur et répréhensif, comme s'il se croyait mon oncle ou mon parrain.

SÉVÈRE.

Franchement, Mariette, ce païen de meunier vous a jeté un charme.

MARIETTE, après s'être caché un instant la figure dans les mains.

Éh bien, je crois que vous avez dit le fin mot, Sévère, c'est comme un charme qu'il a jeté sur moi ! Tant plus il me moleste, et tant plus je suis obligée de penser à lui ! Les plus belles louanges des autres ne me font qu'un petit plaisir ; le moindre mot de lui me rend fière et me contente... Vous direz peut-être que c'est la coquetterie qui me tient, et le dépit que j'ai de voir qu'il sait si bien se défendre de moi. C'est possible, mais pas moins, j'en sèche de souci... Quand je vas chez vous faire la charmante avec d'autres, c'est tout bonnement parce que j'enrage contre lui, et que je voudrais le faire enrager contre moi ! quand je crois que je l'ai rendu jaloux,

je suis contente, et quand je crois qu'il ne l'est point, je voudrais être morte ! (Elle se met à pleurer, Sévère la flatte et la caresse.)

SÉVÈRE, à part.

Je m'étais toujours doutée de ça !

SCÈNE VIII

FRANÇOIS, sans être vu, MARIETTE, SÉVÈRE.

FRANÇOIS, sur le seuil de la porte du fond.

Déjà la Sévère à l'œuvre ! (Il écoute sans se montrer.)

SÉVÈRE.

Oh ! foin du champi ! Comment, mignonne, une fille de votre rang épouserait un champi ! J'en aurais honte pour vous, ma pauvre âme, et encore ce n'est rien ! Il vous le faudrait disputer à votre belle-sœur, car il est son bon ami ; aussi vrai que nous voilà deux ! (François est au moment de se montrer, il fait un geste d'indignation et se cache de nouveau.)

MARIETTE.

Là-dessus, Sévère, je ne puis vous croire ; ma belle-sœur est une honnête femme, et d'ailleurs elle est d'un âge...

SÉVÈRE.

Elle n'a guère que trente ans, et ce champi n'était encore qu'un galopin, que... est-ce que vous ne savez point la cause pourquoi votre frère l'a chassé ?

MARIETTE.

Vous me l'avez déjà donné à entendre, mais...

SÉVÈRE.

Mais vous en doutez ? en ce cas vous êtes la seule, car tout le monde sait bien qu'un beau jour votre frère le trouva en grande accointance avec sa femme, et l'assomma à bons coups du manche de son fouet, puis le jeta hors de son logis.

FRANÇOIS, à part.

Oh ! menterie abominable !

MARIETTE.

Vous ne mentez point, Sévère? vous en feriez serment?

SÉVÈRE.

Je le tiens du pauvre défunt, qui n'était point si heureux ni si honoré chez lui qu'on veut bien le dire.

MARIETTE.

Et alors, il tentera de l'épouser, à présent qu'elle est veuve?

SÉVÈRE.

Savoir! il paraît qu'il commence à s'en dégoûter, puisqu'il vous honore de son attention; mais c'est un grand innocent qui, sa vie durant, sera gouverné par la veuve, et vous n'aurez de son amitié que ce qu'il conviendra à la veuve de vous en laisser. Voyez si ça vous flatte!

MARIETTE.

Si c'est là le train qu'elle mène, je lui conseille de me blâmer et de vous critiquer, à présent! Eh bien! je vas la saluer, moi, et m'en aller demeurer avec vous... et si elle s'en offense, je lui répondrai, et si elle veut me contraindre, je plaiderai, et la ferai connaître pour ce qu'elle est, entendez-vous?...

SÉVÈRE.

La loi vous donnera tort, parce que vous êtes mineure; il y a un meilleur remède, mignonne : c'est de vous marier au plus vite; elle ne vous refusera pas son consentement, parce qu'elle doit voir que le champi vous courtise. Vous ne pouvez pas attendre, voyez-vous, parce qu'on dirait bientôt de vilaines choses, et personne ne voudrait plus vous épouser. Mariez-vous donc, et prenez celui que je vous conseille.

MARIETTE.

C'est dit, je vous donne ma parole; allez chercher votre neveu, Sévère, et qu'il vienne tout de suite ici faire sa demande.

SÉVÈRE.

C'est ça; courage, mon enfant, voilà comment il faut mener les affaires! (Elle sort par le fond; Mariette remonte à sa chambre.)

SCÈNE IX

FRANÇOIS, *seul.*

Oh! j'en ai lourd comme un rocher sur le cœur! Oh! méchante! méchante Sévère! Et cette petite jeunesse de Mariette qui croit à cela! Mon Dieu que le monde est vilain, et que les cœurs sont injustes! (*Il s'assied à droite.*) Est-ce que je serais devenu fou? Où diantre la Mariette a-t-elle pris que j'étais amoureux d'elle? mais Madeleine... dire que je me permets d'être amoureux de celle-là... par exemple, faut avoir une insolence! Et pourtant, M. Blanchet m'a renvoyé par jalousie! est-ce possible? oser dire qu'il m'a frappé! ah! je n'avais pas dix-sept ans, mais je l'aurais mis en menus morceaux! Ah! pauvre chère femme! (*se levant*) quand j'ai été petit, on t'a tourmentée à cause du pain que tu me faisais manger... quand j'ai été grand, on t'a offensée et humiliée pour l'honnête amitié que tu me portais! J'ai toujours été pour toi une cause de dommage et de chagrin! Mon Dieu, ces idées-là me troublent la tête, et je suis comme si je marchais sur un brasier!... J'en ai comme de la honte, comme de la colère, comme de la peine... et je ne sais quoi encore qui fait que le cœur me saute, comme si j'étais content... Être le mari de Madeleine! et pourtant, elle m'a bien aimé comme son enfant, et ça, c'est la plus grande et la plus belle des amitiés qu'une femme puisse donner; les autres ne viennent qu'après... Elle ne me méprise point pour être champi, elle! J'ai encore mes quatre mille francs, toutes les dettes payées, et je serais bien pour elle un bon parti, comme ils disent. Elle ne regarde point à l'argent; mais, à cause de son fils, elle doit consulter la raison... Il faut un homme ici pour travailler le bien et gouverner les affaires, il faudra toujours qu'elle se remarie... Se remarier avec un autre que moi!... tonnerre!... Ah! c'est moi!

c'est moi qu'il faut qu'elle choisisse; comment donc se fait-il que je n'y aie jamais songé? Merci, mon Dieu, c'est vous qui avez forcé le diable à se confesser; merci, Sévère! c'est vous qui, en voulant me faire du mal, m'avez enseigné mon devoir... Je m'en vas tout de suite trouver Madeleine, et lui conter tout ça, car j'en ai la fièvre! Ah! bon, la voilà qui rentre... (Il va pour entrer dans la chambre de Madeleine.) Mais Jeannie est avec elle!... non, il s'en va... Allons!... voilà qui est drôle!... je n'ose point! non, vrai, je n'ose point! j'ai honte! et de quoi donc? Est-ce que tu as peur, champi, avec ta chère mère Madeleine? allons donc! François, du courage! (Il va jusqu'à la porte et il revient précipitamment.) La voilà qui vient par ici; j'ai comme un éblouissement... comme une idée de me sauver!... (Il se retire vers la cheminée.)

SCÈNE X

MADELEINE, FRANÇOIS.

MADELEINE.

Te voilà! Eh bien! tu as vu la Sévère... que s'est-il passé?

FRANÇOIS.

Ah! oui... la Sévère!... je l'ai vue et entendue. Elle n'osera plaider.... mais vous n'avez point fini avec elle... sa méchanceté est grande, et, tant qu'elle vivra, elle tentera de vous faire des ennemis.

MADELEINE.

Je n'en doute pas! mais, la méprisant trop pour vouloir en tirer vengeance, je n'ai que faire de savoir le mal qu'elle peut dire de moi.

FRANÇOIS.

Oh! je n'ai garde de vous le répéter! je n'oserais... mais il faut que je vous prévienne d'une chose... c'est qu'elle va revenir ici tout à l'heure.

MADELEINE.

Encore !...

FRANÇOIS.

Elle veut commencer à se venger de vous, en vous brouillant avec la petite Mariette... et pour cela elle doit vous la demander en mariage pour son neveu.

MADELEINE.

Jean Bonnin ?... Il ne lui convient pas ! elle a trop d'esprit pour se soumettre à un homme qui n'en a point.

FRANÇOIS.

Oh ! ne craignez pas qu'elle se soumette à personne... elle le fera marcher !... elle a une tête !... Il est riche, il est honnête garçon et ne tient point de sa tante. C'est l'homme qu'il faut à Mariette... croyez-moi, ma chère mère, et, d'ailleurs, tant plus vous voudrez l'en dégoûter... tant plus elle s'y obstinera.

MADELEINE.

François, avant de te répondre là-dessus, il faut que tu me donnes ton cœur à connaître, car je veux de toi la vérité.

FRANÇOIS.

Soyez assurée, ma chère mère, que je vous ai donné mon cœur comme à Dieu, et que vous aurez de moi vérité de confession.

MADELEINE, lui prenant les deux mains.

François, voilà que tu es dans tes vingt-deux ans, et que tu peux songer à te marier !... N'aurais-tu point d'idée contraire ?

FRANÇOIS, ému.

Non, non, madame Blanchet... je n'ai point d'idée contraire... à la vôtre...

MADELEINE.

Je m'attendais à ce que tu me dis... Eh bien !... puisque j'ai deviné ton idée, François, sache donc que c'est la mienne aussi.

FRANÇOIS.

Oh! que me voici réconforté par cette parole-là!... ma chère Madeleine!... j'en suis étouffé de joie, et je ne sais comment vous remercier de m'avoir si bien compris.

MADELEINE.

J'y avais peut-être songé avant toi!

FRANÇOIS.

Vrai?... oh!... qu'est-ce que vous me dites là! il y a peut-être bien longtemps que j'y songe sans y penser et sans oser me questionner là-dessus.

MADELEINE.

C'est bien ce que je voyais; j'attendais à connaître si la personne te prendrait en amitié... et vous vous donniez parfois tant de dépit l'un à l'autre, que je n'osais m'y fier... mais ce dépit-là commence à devenir bien clair pour moi... et je pense qu'il est temps que vous vous disiez la vérité. Eh bien, donc!... pourquoi me regardes-tu d'un air confondu?

FRANÇOIS, abattu.

Je voudrais bien savoir de qui vous me parlez, ma chère mère, car, pour moi, je n'y comprends rien!

MADELEINE.

Non, vraiment? tu ne sais pas? est-ce que tu voudrais m'en faire un secret?

FRANÇOIS.

Un secret à vous? Oh! vous me traitez bien mal, Madeleine, et ne me connaissez point. Tenez, je me sens comme si j'allais étouffer, comme si j'allais me fâcher... comme si j'allais pleurer!...

MADELEINE.

Eh bien! enfant, tu as du chagrin! parce que tu es amoureux, et que les choses ne vont point comme tu voudrais!..

FRANÇOIS.

Bien vrai, elles vont tout au rebours!

MADELEINE.

Tu vois bien, tu as du dépit ; mais moi, je t'assure que Mariette n'aime point Jean Bonnin, et qu'elle ne se retourne vers lui que par un dépit pareil au tien. Est-ce que je ne vois point ce qu'il y a au fond de vos petites fâcheries? va, c'est un grand bonheur pour moi de penser qu'elle t'aime, et que, marié à ma belle-sœur, tu demeureras près de moi et seras dans ma famille! que je pourrai, en vous logeant, en travaillant pour vous, en élevant vos enfants, m'acquitter de tout le bien que tu m'as fait ; par ainsi, assure-moi donc ce bonheur-là, et guéris-toi de ta jalousie. Si Mariette aime à se faire brave, c'est qu'elle veut te plaire ; si elle est devenue un peu fainéante, c'est qu'elle pense trop à toi ; et si elle me répond avec un peu d'humeur, c'est qu'elle a du souci, et ne sait à qui s'en prendre ; mais la preuve qu'elle est bonne et qu'elle veut être sage, c'est qu'elle te souhaite pour son mari.

FRANÇOIS.

C'est vous qui êtes bonne, madame Blanchet ; car vous croyez à la bonté des autres, et vous êtes trompée. Tenez, je ne suis pas venu ici pour vous y apporter la brouille et la défiance ; mais vous m'obligez à vous dire que cette fille ne vous aime point ; et vous pensez après cela que je peux l'aimer! Allons! c'est vous qui ne m'aimez plus...

MADELEINE.

Eh bien! François, qu'est-ce que ça veut dire! C'est la première fois de ta vie que tu me fais des reproches. Ne t'en vas donc pas comme ça, ce serait mal, vois-tu, et il ne faut pas se quereller avec une mère, comme on peut le faire avec une amoureuse. (Elle va s'asseoir dans le fauteuil.)

FRANÇOIS, au fond à droite.

Oh! vous en connaissez la différence mieux que moi. Laissez-moi prendre l'air, madame Blanchet, je reviendrai tout à l'heure ; mais, pour le moment, je me sens affolé de chagrin.

MADELEINE, écoutant et se levant.

Tais-toi, et reste. J'entends la voix de cette Sévère; ne me quitte pas, François, cette femme-là me fait autant de mal que de peur!

FRANÇOIS, passant sa main sur sa figure.

Non, non, ne craignez rien, ma chère mère, je suis là et je reprends mes esprits.

SCÈNE XI

Les Mêmes, JEAN, SÉVÈRE, MARIETTE, CATHERINE.

(Sévère et Jean entrent par le fond. Mariette descend de sa chambre.)

SÉVÈRE*.

Excusez si je vous dérange de votre compagnie, madame Blanchet... mais je ne viens point ici pour y prendre racine. Puisque vous étiez avec votre confident, vous pouvez savoir ce qui m'amène; et, d'ailleurs, voilà mon neveu qui vous le dira en personne, et qui n'est point disposé à se laisser éconduire par des étrangers.

JEAN.

Doucement, ma tante... il n'est point nécessaire de le prendre sur ce ton-là; je parlerai bien moi-même. — Madame Blanchet et la compagnie (il salue à droite et à gauche), par le respect que je vous dois, je me rends auprès de vous pour le motif du mariage, à celles fins de vous témoigner ce que j'en pense; vous demendant, premièrement, de vos nouvelles au sujet de votre santé, laquelle me sera toujours sensible, ainsi que le cœur et la main de mademoiselle la citoyenne Mariette Blanchet, ici présente, votre honorée belle-sœur et ma légitime épouse, s'il plaît à Dieu et à votre bon consentement;... laquelle je vous prie de me donner pour femme, sans vous

* Catherine, François, Mariette, sur l'escalier, Madeleine, Jean, Sévère.

offenser de mon discours, et de croire à mes bonnes intentions que vous devez considérer au rapport de mon petit avoir dont je peux vous rendre bon compte et bien assorti aux apports de mademoiselle Blanchet; qui seront toujours, ainsi que je le dois, en état de bonne gestion, et ma femme pareillement, sans en excepter ma future belle-sœur, au vis-à-vis de qui je prétends me comporter honnêtement, et cultiver ses biens, si faire se peut, selon ma suffisance et la connaissance que j'en ai reçue. Par ainsi, madame Blanchet, vous comprenez la conséquence de la chose et l'exposition que je vous en fais, du mieux qu'il me sera donné, et pour la suite de mes jours, en vous admonestant à bonnes intentions, de me bien comporter, ainsi que les enfants qui en pourront résulter, dont vos bons exemples seront toujours devant leurs yeux. Souffrez-moi donc d'en recevoir votre parole en vous transmettant la mienne... que j'en retranche si quelque chose vous en a déplu... et encore que.... (Il tousse.)

MADELEINE.

Jean Bonnin, mon enfant, vous devez comprendre que, dans les rapports où je me trouve avec certaine personne de votre famille (Mariette descend la scène), il m'eût été plus agréable de vous voir seul ici; je vous engage à y revenir une autre fois, et alors nous causerons ensemble avec plus d'amitié et moins de cérémonie.

JEAN.

Qu'à cela ne tienne!... Ma tante a fait son office de parente en se présentant avec moi pour certifier de mes bonnes intentions; à présent elle peut s'en aller, et je la remercie.

SÉVÈRE, bas à Jean.

Grand imbécile, va!... ce n'est pas comme ça qu'il faut dire!

JEAN, haut.

Si fait! Je crois parler comme il faut.

SÉVÈRE, *haut avec aigreur.*

Et tu ne vois donc pas que c'est une manière de t'éconduire toi-même? qu'on ne veut dire ni oui ni non?... et que ça durera comme ça jusqu'à la majorité de la Mariette?

MADELEINE.

Jean Bonnin, croyez bien que Mariette Blanchet ne dépend que d'elle-même, et que le jour où elle souhaitera sérieusement et sincèrement vous avoir pour mari, je n'aurai aucune objection à faire contre votre conduite et les autres convenances.... mais, comme Mariette ne m'a encore jamais parlé de ses intentions ni des vôtres, vous me permettrez bien de la consulter avant de vous donner réponse.

SÉVÈRE.

Eh bien! Mariette, vous ne dites rien? Vous êtes cependant ici pour vous expliquer, et je ne vois pas qu'il soit besoin de parler en secret avec votre belle-sœur, lorsque nous savons tous que votre volonté est d'épouser Jean Bonnin, mon neveu, avec ou sans le consentement d'autrui.

MARIETTE, *qui s'est avancée près de Madeleine* *.

Pardon, Sévère, si vous n'êtes point reçue ici comme je le souhaiterais ; je vais sortir avec vous pour causer de nos affaires, comme je vous l'ai promis. Mais, auparavant, je dirai à ma belle-sœur que mon parti est pris, et que j'ai fait choix ; je n'ai point de confidence à échanger avec elle, et je lui déclare, devant ses amis et ses conseils, que j'agrée la demande de Jean Bonnin, et que je désire n'être point contrariée là-dessus.

MADELEINE.

J'espère bien, Mariette, que nous serons toujours d'accord sur les intérêts de votre bonheur. Vous devez savoir combien je respecte vos secrets, puisque, les connaissant mieux que

* Catherine, Mariette, Madeleine, Jean, Sévère, François dans le fond.



vous-même, je ne vous ai jamais fait de question. Prenez donc le temps de réfléchir, et ne quittez pas la maison avec un prétendu qui n'a pas encore reçu ma parole. Je vous demande seulement trois jours pour m'entendre avec vous; après quoi je vous autoriserai à faire ce que vous jugerez à propos.

SÉVÈRE, à Mariette.

C'est-à-dire qu'on vous défend de répondre à l'invitation que je vous ai faite de venir dîner chez moi, en raison de vos accordailles.

MARIETTE, avec aigreur.

Vous le voyez, Sévère, je ne suis point libre, et je me vois forcée de souffrir les volontés de ma belle-sœur.

CATHERINE.

Ah! demoiselle, pouvez-vous parler comme ça, quand vous êtes la maîtresse ici! et plus, peut-être, que vous ne devriez!

SÉVÈRE.

Jusqu'à la servante qui vous fait la leçon et qui se mêle de vous morigéner!... Je m'en vas, Mariette; je suis bien aise d'avoir vu comment vous étiez traitée ici, et je saurai dire à ceux qui vous blâment d'y être que, si vous y restez, c'est contre votre volonté.

FRANÇOIS, s'avançant.

Jean Bonnin, vous êtes un honnête homme, et vous n'êtes point assez simple pour ne pas voir que cela ne peut être supporté plus longtemps.

JEAN.

Allons-nous-en, ma tante, et ne dites plus rien, vous gâteriez la sauce. Sans adieu, madame Blanchet, et votre serviteur, croyez-le bien!... A l'honorable plaisir de vous revoir, mam'selle Mariette. (Il prend le bras de sa tante sous le sien, bon gré, mal gré.)

SÉVÈRE, à Jean.

Tu ne seras jamais qu'un âne, tiens !...

JEAN.

Et vous, vous avez le diable au corps, vrai !... (Ils sortent en se querellant, Mariette remonte dans sa chambre et jette la porte derrière elle avec violence.)

SCÈNE XII

CATHERINE, MADELEINE, FRANÇOIS, JEANNIE.

MADELEINE va s'asseoir sur le fauteuil.

Ah ! mes enfants, je ne sais pas ce que j'ai fait de mal, mais j'en suis bien punie ! Mariette !... ma pauvre enfant ! elle me fend le cœur !

JEANNIE, entrant.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ?... La Sévère sort d'ici et ma pauvre maman pleure !...

FRANÇOIS, le poussant dans les bras de Madeleine.

Tenez !... en voilà un du moins qui vous aime !

JEANNIE, embrassant sa mère.

Oh ! si je vous aime ! (Groupe autour de Madeleine.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor. On voit quelques bottes de paille, en dehors devant la porte. Catherine est assise sur une gerbe, et Madeleine est assise sur la chaise qui est près de cette même porte. Elles font des liens.

SCÈNE I

CATHERINE, MADELEINE.

CATHERINE.

Je me console de tout, en vous voyant si bien revenue à la santé, notre moulin si bien achalandé, vos terres si bien cultivées, tous vos créanciers satisfaits, mon Jeannie qui pousse comme un charme, et mes vaches qui sont grasses comme des grives ; avec ça que l'année est bonne et que nous avons beau temps pour rentrer la moisson ; mais tout ça n'empêche pas notre François d'être triste, j'en tombe d'accord, et le bon Dieu seul peut savoir ce qu'il a.

MADELEINE.

Mais, vois-tu bien comme il est changé ? j'ai grand'peur qu'il ne tombe malade à son tour.

CATHERINE.

Mais, moi, je ne puis point croire ce que vous dites : qu'il a un amour contrarié pour la Mariette : m'est avis, tout au rebours, qu'il ne s'en soucie point du tout.

MADELEINE.

Et pourtant, c'est depuis le jour où Jean Bonnin est venu nous la demander, et qu'elle s'est décidée pour lui, sans en vouloir démordre, que François est tombé dans cette peine.

CATHERINE.

Oui, mais il y aura bientôt trois mois, et je peux bien vous assurer que, depuis ce temps-là, François et la Mariette ne se sont pas dit quatre paroles.

MADELEINE, se levant*.

Raison de plus; auparavant, ils se taquinaient; à présent, ils se boudent; rien ne m'ôtera de l'idée que Mariette va contre son cœur en laissant sa promesse à un autre; j'ai fait mon possible pour lui tirer la vérité, j'y ai perdu ma peine; à toutes mes raisons, elle me répond un mot bien dur (Catherine se lève) et qui lui a été soufflé par la Sévère : que celles qui aiment les champis les gardent.

CATHERINE.

Voyez-vous, elle dit ça! ma fine, elle ne sait ce qu'elle dit : un champi comme notre François vaut mieux qu'un noble comme il y en a!... N'est-ce point votre pensée, madame Blanchet?

MADELEINE.

Sans doute; mais je n'aurai point ce bonheur-là, de mettre François dans ma famille; la chose va tous les jours de mal en pis.

CATHERINE.

Bah! ne vous eu inquiétez pas tant... Si François a une attache pour Mariette, il s'en guérira en la voyant mariée; la chose ne va point tarder, puisque le dernier ban est publié, et que voici la demoiselle à la fin de son deuil.

MADELEINE.

Et pourtant, Mariette n'est pas si bien décidée qu'elle veut le faire accroire; Jean Bonnin en a du souci, et la Sévère pareillement... Mais voilà François, je vas essayer encore une fois de le confesser, et, si je n'y réussis point, il faudra que j'y renonce. (Catherine sort en portant les liens.)

* Catherine, Madeleine.



SCÈNE II

FRANÇOIS, MADELEINE.

MADELEINE.

Eh bien ! toujours cet air chagrin !

FRANÇOIS.

Et vous, toujours cet air inquiet ! j'ai envie de vous gronder, madame Blanchet; car, enfin, vous vous tourmentez de tout.

MADELEINE.

Mais je vois que tu maigris et que tu n'as point la mine que tu avais il y a trois mois.

FRANÇOIS.

C'est qu'il y a trois mois le soleil était moins chaud et l'ouvrage moins pressant; voulez-vous donc qu'en temps de moisson je sois frais comme une pâquerette ? tout le monde est bien de même depuis que l'on coupe le blé.

MADELEINE.

Oh ! il y a le feu du soleil et le feu de la fièvre, j'en connais la différence... me jurerais-tu que tu n'as aucun souci ?

FRANÇOIS.

Est-ce qu'il est possible de vivre vie mortelle sans avoir quelque ennui ?... Par exemple, j'en ai un que je puis vous dire, et à quoi il faut bien que nous cherchions remède ensemble.

MADELEINE.

Ah ! enfin, dis-le donc !

FRANÇOIS.

Ce n'est point ce que vous croyez, et ce que c'est, vous ne vous en doutez seulement pas !...

MADELEINE.

Parle.

FRANÇOIS.

Ça me gêne à vous dire, et pourtant je ne dois pas le taire plus longtemps : c'est que la Sévère ne lâche point de vous décrier, et qu'elle en dit de si belles sur votre compte, que le monde commence à le croire et à jaser aussi. Bon Dieu !... je voudrais bien les tenir un petit moment au bout de mon bras, ceux qui répandent de pareilles choses !

MADELEINE.

Allons, ne te fâche pas, et apprends-moi donc ce qu'on dit de moi, car je ne saurais deviner.

FRANÇOIS.

On dit, on dit!... ça me pèse!... eh bien! c'est Mariette qui a une jalousie contre vous, en quoi la Sévère la pousse à vous noircir, et à elles deux, elles disent contre vous... à cause de moi, des choses... allons, c'est lâché, des choses qui vous font du tort.

MADELEINE.

Vrai !... voilà qui est mal ; et quelle sorte de jalousie peut-on mettre dans la tête de cette pauvre petite folle de Mariette à propos de moi ? On t'a trompé, François, cela ne se peut. Je ne suis plus faite pour inquiéter une jeune et jolie fille ; j'ai quasi trente ans, et, pour une femme de campagne, qui a eu beaucoup de peine et de fatigue, ce n'est plus le temps de mettre son bonnet sur l'oreille et de songer à plaire. Si je ne suis point d'âge à être ta mère, je suis du moins de cette apparence-là, et le démon seul peut penser que je te regarde autrement que comme mon fils.

FRANÇOIS.

Et pourtant, M. Blanchet avait une mauvaise idée comme ça, quand il vous a obligée de me chasser !

MADELEINE.

Tu sais donc ça à présent, François? je ne te l'aurais ja-

mais dit : une si vilaine idée doit te peiner et te confusionner autant que moi... n'en parlons point, et pardonnons encore cela à mon défunt mari. Je croyais que toute une vie de raison, de chagrins et d'honnêteté m'avait acquis le droit d'être respectée ; mais, puisque la méchanceté n'épargne personne, prenons cela en patience, comme le reste. Allons, retourne faire engranger la récolte, et ne te fatigue point ; surtout ne t'afflige point à cause de moi, j'en ai bien supporté d'autres !... et si ma pauvre Mariette ne veut point revenir à la raison, c'est à moi de te chercher une jeune, belle et bonne femme, et nous la trouverons bien, pauvre enfant ; va, nous la trouverons bien ! (Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE III

FRANÇOIS, s'asseyant à droite.

Je n'oserai jamais lui dire ce que j'ai dans le cœur... je n'ai plus mon franc parler avec elle, moi qui étais si heureux de l'aimer, quand je croyais ne pas tant l'aimer !... C'était toute ma consolation de penser à elle, et maintenant, c'est tout malheur et tout désarroi !... Allons ! ne m'aimez point, Madeleine ! c'est bien assez de ce que vous avez fait pour moi, et je n'ai point droit de vous en demander plus ; vous m'avez connu trop enfant et trop misérable, je vous ai été trop longtemps un sujet de compassion et une cause de chagrin ; à cette heure, vous ne sauriez avoir de moi ni joie ni fierté. (Il met sa tête dans ses mains.)

SCÈNE IV

JEAN BONNIN, entrant furtivement, FRANÇOIS

JEAN, parlant à lui-même.

Oh ! ma fine, je l'ai bien dépistée, ma grosse tante ; elle voulait me tourmenter, mais ça ne sera pas encore pour au-

jourd'hui : j'ai attrapé la passerelle, j'ai sauté dans les vignes, et elle n'osera point venir me relancer jusqu'ici. (Apercevant François.) Ah! dis donc, François, bonjour; est-ce que tu as vu la Mariette, à ce matin?

FRANÇOIS, se levant.

Bonjour, mon garçon; je n'ai point vu Mariette, mais je retourne à mon ouvrage, et, si je la rencontre, je lui dirai que tu es ici. (Il sort.)

JEAN, souriant.

Oui, François... oui, François.

SCÈNE V

JEAN BONNIN, seul.

Voilà un garçon qu'est bien honnête, malgré tout ce que ma tante veut en dire! c'est qu'elle n'est point commode, ma tante! elle veut si bien me conseiller, qu'elle me ferait passer pour une bête, et avec ça je me sens bien d'être un peu plus fin qu'elle. Si je l'avais écoutée, j'aurais gâté mes affaires, je me serais querellé avec tout le monde; au lieu que, ménageant l'un et épargnant l'autre, j'ai mené ça par un petit chemin qui va plus droit qu'une faucille. Je vois bien que la Mariette n'est point affolée de moi, mais ça m'excite au lieu de me dégoûter, et, puisque je l'aime, nom d'une serpe, il faudra bien qu'elle m'aime aussi. Dame, on est rusé, mais on est amoureux tout de même, et tant plus je me sens épris, tant plus je me sens madré.

SCÈNE VI

SÉVÈRE, JEAN BONNIN.

(Sévère, qui est entrée avec précipitation, lui frappe sur l'épaule.)

JEAN.

Oh! ne tapez donc pas si fort. Comment, vous voilà ici?

vous voulez donc encore une fois vous faire enseigner le chemin de la porte !

SÉVÈRE.

Tu dois savoir qu'on ne m'intimide point.

JEAN.

Oh ! je vous connais, et ce que vous avez dans la tête vous ne l'avez point sous vos semelles; mais qu'est-ce que vous venez encore manigancer ici ?

SÉVÈRE.

Tu le sauras; et d'abord, quand je te cherche d'un côté, pourquoi est-ce que tu te sauves de l'autre ?

JEAN.

C'est que vous me tourmentez trop ; vous songez à contenter votre rancune contre madame Blanchet et contre son meunier, beaucoup plus qu'à faire réussir mon mariage, et vous ne craignez point tant de me nuire que vous ne souhaitez vous venger d'autrui.

SÉVÈRE.

Tant pis pour toi, Jean, c'est ta faute, il ne fallait pas prendre parti pour mes ennemis, il fallait rester du mien ; tu t'es imaginé que tu réussirais sans moi, et je te ferai voir que je peux défaire tout ce que j'ai fait.

JEAN.

Ça veut dire que vous venez conter du mal de moi à ma future ?

SÉVÈRE.

Peut-être, si tu ne vas pas comme je veux ; et comme je gouverne à mon gré sa petite cervelle, j'y ferai entrer qui je voudrai à ta place.

JEAN.

A savoir si vous la gouvernerez toujours ! mais enfin, qu'est-ce donc que vous voulez ?

SÉVÈRE.

Je veux que tu la brouilles avec Madeleine, que tu l'engages à venir me voir souvent, chose qu'elle néglige (et je parie que cela vient de toi); enfin, que le jour de votre mariage vous fassiez un éclat et quittiez la maison, en disant bien haut que vous ne pouvez point supporter plus longtemps le scandale du commerce avec le champi; voilà tout ce que je veux, et je ne te réclamerai plus rien.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, MARIETTE, qui entre doucement et les écoute.

JEAN.

Vrai, plus rien du tout?

SÉVÈRE.

Vrai... et les cent pistoles que tu m'as promises pour pot-de-vin de l'affaire?

JEAN.

Cent pistoles, que vous dites! Ah! comme vous y allez! si j'ai promis quelque petite chose, comme cadeau de noces, ce n'est pas moitié de ce que vous annoncez.

SÉVÈRE.

Voilà que tu renies ta parole, à présent?

JEAN.

Non, ma tante, j'ai promis cinquante pistoles, et vous en avez déjà reçu la moitié; vous aurez l'autre si j'épouse Mariette, aussi vrai que voilà mon chapeau! Mais, nom d'une trique, vous ne m'en soutirerez pas davantage, et j'agirai avec la famille de Mariette comme il conviendra à moi et à mon épouse.

SÉVÈRE.

En ce cas, j'évente la mèche, je dis tout à ta future, elle te

met à la porte; je perds deux cent cinquante bons francs, mais tu perds même somme que tu m'auras toujours donnée pour te présenter et te recommander à la Mariette

MARIETTE, se montrant *.

Qu'est-ce que j'entends là! comment, Jean Bonnin, vous auriez donné de l'argent pour me faire croire que vous m'aimiez?

SÉVÈRE.

Oui, il en a donné; je suis contente que ça s'explique devant vous, Mariette, et je vas tout vous raconter.

JEAN.

Et moi aussi, Mariette, je vas tout vous raconter.

SÉVÈRE.

J'aurai l'avance.

MARIETTE.

Ce n'est pas la peine; si votre neveu a donné de l'argent, c'est vous qui l'avez reçu, et j'estime la chose aussi mauvaise d'un côté comme de l'autre.

SÉVÈRE, avec volubilité.

Ce n'est pas ce que vous croyez, ma mignonne. Voilà un imbécile qui est venu me trouver un beau matin, en me disant: J'ai vu Mariette Blanchet, elle me convient, je voudrais être son mari. Eh bien, mon garçon, que je lui dis, ta fortune emboîte la sienne, ça pourrait s'arranger. Oui, fit-il, mais je ne suis point hardi, et, quand je n'ai point appris mes compliments par cœur, j'ai la langue un peu épaisse.

JEAN.

Oh! vous ne l'avez point, et si, fait-elle plus de bruit que le battant d'une cloche.

SÉVÈRE.

Tais-toi; je dis la chose comme elle est. Sur ce, que je lui

* Mariette, Sévère, Jean.

dis, je parlerai pour toi, et je te ferai entrer en connaissance avec cette jolie fille. — Oui, ma tante, mais il y a d'autres galants qui en veulent; vous serez obligée de les éconduire, ce qui vous fera des ennemis; je veux vous dédommager, voilà cent pistoles qui seront pour vous, si vous lui dites du bien de moi et du mal des autres.

MARIETTE.

Et c'est ce que vous avez fait.

SÉVÈRE.

Je ne l'ai fait que par amitié pour lui, et je n'ai voulu accepter que cinq cents francs, non pas comme une condition, mais parce que j'avais des embarras.

JEAN.

Laissez donc, vous avez déjà reçu, dans l'année, plus de trois mille francs de tous les autres prétendants de Mariette.

SÉVÈRE.

Tu en as menti! Eh bien, puisque tu le prends comme ça, j'en dirai encore plus. Je dirai qu'à présent tu nies que je t'ai rendu service, parce que, selon toi, la Mariette est affolée de ta personne. Oui, Mariette, il dit que je vous ai trompée, et que la Madeleine est une honnête femme, que le champi a été votre amant, et non pas le sien, et il n'a point le cœur de chercher querelle à ce champi, qui, à son dire, vous fait l'affront de vous abandonner après vous avoir séduite; et il dit encore que, si vous n'avez point été sage, il s'en consolera bien avec votre dot. Mais moi, de si vilains sentiments me révoltent, à la fin, je ne veux point que vous soyez trompée comme je l'ai été par ce petit serpent-là; je le croyais un bon enfant, bien amoureux de vous; mais renvoyez-moi ça, tout de suite, car j'aimerais mieux vous voir mariée avec le champi qu'avec un sujet si traître, si poltron et si intéressé.

JEAN, faisant le geste d'ôter son chapeau.

Merci, ma tante, allons, vous avez dit le tout, et le restant avec. A présent, voulez-vous me laisser plaider, Mariette?

MARIETTE.

Mon jugement est tout porté; mais parlez, Jean, afin que je sache lequel, de vous ou de votre tante, est le plus haïssable.

JEAN.

D'abord, le commencement de ce qu'elle a dit est faux, le milieu aussi, et la fin de même. Je m'accuserai dans les choses où je suis fautif, et c'est à cela, Mariette, que vous connaîtrez si je dis la vérité. Premièrement, je n'ai jamais été trouver ma tante pour me faire présenter à vous; je ne pensais point au mariage, c'est elle qui m'a mis ça dans la tête; mais, à l voir si empressée de vous faire épouser, je me méfiais de votre conduite. Oh! dame! je dis tout, moi, vous voyez. Diantre! ce n'est pas tout d'être riche et jolie, c'est bien quelque chose, mais je ne suis pas si sot que de vouloir me passer de l'honnêteté. (A part.) Ah! diantre non! (Haut.) J'avais une idée contre ce beau meunier, qui était dans la maison, et alors... alors j'ai épié, j'ai espionné, je me suis caché dans tous les coins, j'ai écouté à toutes les portes, et, ma foi, j'ai découvert ce que je voulais savoir, ce que ma fine tante ne savait point ou ne voulait point me dire. Ah! ma tante, ça vous étonne; voilà un compliment qui n'est pas appris par cœur.

SÉVÈRE.

Imbécile! (Elle va s'asseoir à droite *.)

MARIETTE.

Et qu'est-ce que vous avez appris et découvert, Jean? j'espère que vous voudrez bien le dire.

JEAN.

Oui, Mariette, je le dirai, car nous sommes là pour ne rien

* Mariette, Jean, Sévère.

nous cacher. Eh bien, j'ai découvert que vous aviez du goût pour le champi et que vous n'en étiez que plus sage, parce que le champi n'y correspondait point du tout. Pour lors, je me suis dit : Voilà une fille superbe, une fille de grand esprit, qui ne serait point pour le nez de Jean Bonnin, si le dépit d'une autre amourette ne l'y poussait point un peu. Et alors, comme, à force de vous épier, j'étais devenu amoureux comme un fou, je me suis demandé si ce ne serait pas un assez grand bonheur que de gagner petit à petit votre amitié, sans vous contrarier, et sans perdre patience. Et là-dessus j'ai été trouver ma tante, et je lui ai dit : Je vois clair à me conduire, ne vous mêlez de rien. Mais elle, qui ne connaît que son intérêt, m'a menacé de vous dire tant de mal de moi que jamais vous ne voudriez me regarder. Alors j'ai fait comme les autres, j'ai donné de l'argent à ma tante pour l'engager à ne rien dire contre moi... Grondez-moi, si vous voulez, Mariette, car si ma tante avait connu mon amour, elle aurait bien pu me faire donner tout ce que j'ai au monde; mon sang et mes écus, rien ne m'eût paru trop cher pour n'avoir point d'ennemi auprès de vous. Elle m'a servi à sa manière, elle vous a dit du mal de mes rivaux, chose que je n'exigeais point. Voyons, Mariette, est-ce que je suis mauvaise langue, moi, est-ce que je vous ai jamais dit du mal de quelqu'un, même un mot contre ce François, dont j'étais bien un peu jaloux, malgré moi?

MARIETTE.

C'est la vérité.

JEAN.

Eh bien! donc, croyez-moi, quand je vous dis que je vous aime. Dire que je suis fâché du bien que vous avez, serait mensonge et niaiserie, et pourtant, devenez pauvre, et vous verrez si je ne vous épouse pas, quant au reste.

MARIETTE.

C'est assez, Jean. Vous êtes un honnête homme et un bon cœur, et votre tante m'est assez connue. Il y a déjà quelque temps que j'ouvre les yeux, et que j'ai sujet de me méfier d'elle. Adieu, Sévère, je vous prie de ne jamais venir ici pour moi, autrement je me joindrais aux autres pour vous en faire sortir.

SÉVÈRE.

Tudieu! ça va bien; et voilà la petite qui se met aussi contre moi! Oh! Mariette, vous n'y songez point, j'en sais long sur votre compte, et ce n'est point après toutes les confidences que j'ai reçues de vous qu'il est prudent de vous brouiller avec la Sévère.

JEAN.

Assez, ma tante; on ne vous écoute point. Je connais Mariette mieux que vous, et vous ne réussirez point à me dégoûter d'elle. Allons, détalez, car vous m'échauffez le sang, et j'oublierais le respect que je vous dois.

SÉVÈRE.

Tu me le revaudras, toi.

JEAN.

On ne vous craint plus, on vous connaît; on sait bien que vous ne faites de mal qu'à ceux dont vous n'avez point peur. (Sévère sort en montrant le poing.)

SCÈNE VIII

JEAN BONNIN, MARIETTE, assise à droite.

JEAN.

Et à présent, demoiselle Mariette, voulez-vous me pardonner ce qu'il y a de mauvais en moi?

MARIETTE.

Je n'ai rien à vous pardonner, Jean, car je n'ai pas de reproches à vous faire.

JEAN.

Mais, moi, j'en aurais un peu contre vous, et si j'osais...

MARIETTE.

Dites, je crois que vous ne pouvez point me fâcher.

JEAN.

C'est que le jour de notre mariage n'est pas fixé, et que tout en me disant que vous ne le retarderez point, vous ne m'avez point l'air d'une personne qui se hâte.

MARIETTE.

Que voulez-vous, Jean, puisque vous savez tout, pouvez-vous me blâmer d'attendre, pour être votre femme, d'être bien assurée que je ne pense pas à un autre?

JEAN.

Mais puisque l'autre ne pense point à vous!

MARIETTE.

Ne me parlez plus de lui, Jean, je n'ai rien à vous dire là-dessus, et cela doit s'arranger en moi-même avec le temps et l'assistance du bon Dieu.

JEAN.

Oh! je ne veux point vous tourmenter, et, pour ce qui est de vous, donnez-moi un bon soufflet, si je vous impatiente; mais, pour ce qui est de François, j'en veux parler, vu que je n'ai point de dépit contre lui, et mêmement que je l'aime à cause qu'il ne vous aime point.

MARIETTE, *se levant.*

Eh! vous m'impatientez; qu'est-ce que vous en savez?

JEAN.

Je vas vous le prouver; Mariette, ne vous fâchez point : on n'aime pas deux femmes à la fois, et, tant qu'à moi, je pourrais bien passer vingt ans dans la maison d'ici sans songer à votre belle-sœur, puisque c'est vous que j'aime et non point elle.

MARIETTE.

C'est donc vrai, ce que dit là-dessus la Sévère? elle ne m'a donc point trompée, dans cette chose-là?

JEAN.

Si fait, elle vous a vilainement et mauvaisement trompée.

MARIETTE.

Allons, est-ce vrai, oui ou non? car vous dites le pour et le contre, et l'on ne saurait vous comprendre.

JEAN.

Je vas vous dire la franche marguerite; il est faux, aussi faux qu'un faux louis est un faux louis, que votre belle-sœur se conduise mal et songe au champi; la pauvre chère femme, elle n'y songe non plus qu'à moi, et elle l'aime comme elle aime Jeannie, son garçon; si elle l'aimait, est-ce qu'elle vous tourmenterait pour l'épouser?

MARIETTE.

Vous savez donc ça, aussi, vous? vous savez donc tout?

JEAN.

Dame! ça m'intéresse un peu, moi, ces affaires-là!

MARIETTE.

Vous croyez donc qu'elle agit de bonne foi?

JEAN.

Et vous, vous pensez le contraire?

MARIETTE.

Oh! je ne sais plus ce que je crois et ce que je ne crois pas! Votre méchante Sévère m'a rempli la tête de tant de propos et de soupçons, que j'en serais devenue folle.

JEAN.

Ecoutez votre raison et votre cœur, demoiselle Mariette; votre belle-sœur est une femme bien honnête et bien raisonnable; elle vous aime et voit que vous aimez François; elle voudrait vous le faire épouser; vous n'auriez donc qu'un mot

à dire si François vous en disait trois; mais François ne vous en dit pas seulement deux, et alors...

MARIETTE.

Et alors François est amoureux de ma belle-sœur, laquelle n'est point amoureuse de lui?

JEAN.

Dame, il faut que tout le monde ici ait la cocote aux yeux pour ne point voir la chose.

MARIETTE.

Et il voudrait l'épouser?

JEAN.

Bédam!

MARIETTE.

Et il n'est triste et malade que parce qu'elle n'y consent point?

JEAN.

Trédam!

MARIETTTE.

Mais elle n'y consentira jamais, parce qu'il est trop jeune pour elle!

JEAN.

Oh! là-dessus, vous jugez mal; votre belle-sœur n'est ni vieille, ni déchirée; elle a été jolie femme et n'a pas fini de l'être... Croyez-vous donc que vous ne serez plus bonne à regarder dans dix ou douze ans d'ici? Diantre! j'espère bien être, dans ce temps-là, aussi amoureux et aussi fier de vous que je le suis à cette heure.

MARIETTE.

Au fait ma belle-sœur est fort bien, et je ne sais pourquoi Sévère, qui a dix ans de plus qu'elle, voulait me la faire trouver si vieille.

JEAN.

Et puis, voyez-vous, Mariette, l'amitié, quand elle est forte, ne regarde point à cela; le champi a aimé Madeleine quasi

depuis qu'il est au monde. Il l'aimait que vous n'étiez point née ; il l'a aimée avant de vous connaître, il l'aime encore depuis, et il l'aimera le restant de ses jours ; il n'ose s'en confier à personne ; mais Jean Bonnin connaît bien la mouche qui l'a mordu.

MARIETTE.

Il est vrai, Jean, que vous êtes grandement clairvoyant !... et je ne m'en doutais point.

JEAN.

Mais ma clairvoyance ne fait point de peur à Mariette Blanchet, parce que Mariette n'aura jamais rien de mauvais à cacher, et, comme elle a de l'esprit pour deux, elle serait fâchée que son mari n'en eût point pour un.

MARIETTE.

Jean, voilà bien la preuve de ce que vous dites... nous nous marierons dimanche qui vient.

JEAN.

C'est dit ?...

MARIETTE.

C'est dit.

JEAN.

Oh ! ne vous en dédites plus, car je deviendrais fou !...

MARIETTE.

Voilà Madeleine, laissez-moi avec elle, je veux lui parler. Jean, vous serez content de moi.

JEAN.

Allons donc !... à la bonne heure !... (Il sort, après avoir salué, du fond, Madeleine qui entre.)

SCÈNE IX

MADELEINE, MARIETTE.

MADELEINE, sortant de sa chambre.

Eh bien ! ma petite, je mets donc Jean Bonnin en fuite ?

pourquoi cela? Lui a-t-on fait croire, à lui aussi, que j'étais son ennemie? (Mariette se jette à ses pieds.) Eh bien! eh bien! ma chérie, pourquoi est-ce que tu pleures? embrasse-moi donc!

MARIETTE.

Non, ma sœur, je resterai à vos genoux jusqu'à ce que vous m'ayez accordé deux choses.

MADELEINE.

Dis donc vite, car je suis pressée de te les accorder.

MARIETTE, se levant.

D'abord, il faut que vous me rendiez votre amitié comme je l'avais autrefois.

MADELEINE.

Tu ne l'as jamais perdue; tu m'as fait de la peine, c'est vrai; mais il ne dépendait pas de moi de t'aimer moins pour ça.

MARIETTE.

Vous auriez dû me détester et me chasser de chez vous, car j'ai été plus mauvaise que vous ne pensez; j'ai été ingrate envers vous qui m'avez élevée, choyée, gâtée; oh! gâtée, c'est le mot; et c'est pour ça que j'ai abusé et que je me suis laissée aller à des choses contre vous, dont j'ai tant de honte et de regret à présent que j'en suis malade.

MADELEINE.

Allons, tu vas te rendre malade, à présent! il ne me manquerait plus que ce chagrin-là! Voyons, viens t'asseoir là... et tes coudes sur mes genoux, comme quand tu avais douze ans et que je te faisais répéter ton catéchisme. Allons, la seconde chose que tu dois me demander? je la sais peut-être

MARIETTE.

Non, ma sœur, ma petite maman, vous ne la savez point; vous croyez que j'aime François et que je ne veux plus de Jean Bonnin : eh bien, c'est le contraire; je ne pense plus à François, depuis que je sais qu'il aime une autre que moi, et



cela est cause que j'aime tout à fait Jean Bonnin, qui est un garçon d'esprit sous son air simple, et un honnête homme très-amoureux de moi.

MADELEINE.

Pour honnête homme, je l'ai toujours tenu pour tel; pour homme d'esprit, j'ai remarqué ces derniers temps qu'il jugeait bien et ne manquait point de finesse. Si tu l'aimes, je l'aimerai. Mais alors, quelle est donc celle que François préfère à ma petite Mariette?

MARIETTE.

Vous le savez, ma sœur, vous le savez bien, et à présent nous le savons aussi; oh! n'en rougissez point!... vous méritez bien qu'on vous aime mieux que la petite Mariette, car vous êtes meilleure qu'elle, et d'ailleurs vous avez fait tant de bien à François, qu'il serait un ingrat s'il avait pu penser à une autre qu'à vous.

MADELEINE.

Moi, (elles se lèvent toutes les deux) moi!... Est-ce que tu rêves, Mariette?

MARIETTE.

Comment, vous ne le savez pas?

MADELEINE.

Je le sais si peu, que je ne le crois pas.

MARIETTE.

Il n'avait jamais osé vous le dire, et vous n'en aviez seulement pas l'idée! Et Sévère, qui disait... Oh! méchante Sévère, que vous m'avez fait de mal!... (Jean Bonnin paraît dans le fond et appelle François du geste.)

MADELEINE.

Allons, oublie-la, et n'écoute plus jamais ses menteries. Tu vois que tu peux encore ramener François.

MARIETTE.

Non, ma sœur, non, vous dis-je; je suis trop fière pour continuer d'aimer qui ne m'aime point, et je vous aime trop

pour ne pas vouloir que vous épousiez celui qui vous aime si bien et qui vous rendra si heureuse.

MADELEINE.

Épouser François, moi ! mais c'est une folie !

SCÈNE X

TOUT LE MONDE, moins la SÉVÈRE*.

FRANÇOIS.

Hélas ! oui, ce serait une folie... si vous le haïssez.

MADELEINE.

Te haïr, moi !... mais t'épouser !...

FRANÇOIS.

Eh bien ! oui, épouser François qui mourra de chagrin si vous ne l'aimez point, car il vous a aimée toute sa vie sans le savoir ; François qui est assez riche pour rendre votre fils heureux ; François qui demande pardon à Mariette d'avoir méconnu son bon cœur ; François qui vous demande, à vous, de le prendre pour mari ou de le renvoyer de chez vous, parce qu'il ne peut plus vivre avec ce secret-là, qui l'étouffe et le tue !

JEAN.

Oui, madame Blanchet, voilà le fin mot, et, pour ma part, je vous demande d'épouser François, à seules fins que Mariette m'épouse. (Il fait passer Mariette auprès de Madeleine.)

MARIETTE.

Dites oui, ma bonne sœur, et nous serons tous contents !

CATHERINE.

Dites oui, not' maîtresse, car jamais vous ne trouverez un meilleur mari pour vous, un meilleur maître pour moi et un meilleur père pour Jeannie !

* Jeannie, François, Madeleine, Bonnin, Mariette, Catherine.

MADELEINE.

Et toi, Jeannie, tu pleures et ne dis rien ; oh! toi avant tout, Jeannie !...

JEANNIE.

Dame, il dit comme ça qu'il va s'en aller ; et pourquoi est-ce, maman, que tu ne veux pas le faire rester ?

MADELEINE.

Mon Dieu, c'est comme un rêve, et vous ne me donnez pas le temps de me reconnaître !... Allons ! puisque tout le monde le veut ici, il faudra peut-être bien que je finisse par le vouloir moi-même !

FIN DE FRANÇOIS LE CHAMPI.

LE

DÉMON DU FOYER

COMÉDIE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DU GYMNASE
LE 1er SEPTEMBRE 1852.

PERSONNAGES

LE MARQUIS........................ M. LAFONTAINE.
LE PRINCE........................... M. DUPUIS.
LE MAESTRO.......................... M. GEOFFROY.
CAMILLE CORSARI........... ...... Mme ROSE-CHÉRI.
FLORA CORSARI..................... Mlle LUTHER.
NINA CORSARI...................... Mme CHÉRI-LESUEUR.
BEPPO, domestique des demoiselles Corsari. M. ANT. BLONDEL.
UN MAITRE D'HOTEL................... M. ANTONIN.
UN GARÇON D'HOTEL.
UN CHIRURGIEN.
DEUX LAQUAIS DU PRINCE.

La scène est aux environs de Milan au premier acte,
à Gênes au second.

LE
DÉMON DU FOYER

ACTE PREMIER

Dans une villetta aux environs de Milan. Un petit salon de campagne, goût italien, fort modeste. Porte au fond et fenêtres ouvertes d'où l'on voit un jardin. Porte à droite et à gauche.

SCÈNE I

LE MAESTRO, LE MARQUIS; **ils entrent.**

LE MAESTRO.

C'est ici! reposez-vous.

LE MARQUIS.

Eh bien!

LE MAESTRO.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien, cher maestro, me direz-vous enfin pourquoi nous avons quitté Milan, et à qui nous venons rendre visite dans cette petite maison des champs?

LE MAESTRO.

Patience donc, signor marchese! Je vous annonce une surprise, et vous ne vous y prêtez pas du tout! Asseyez-vous. Vous êtes ici comme qui dirait dans ma famille.

LE MARQUIS.

A la bonne heure. Je vous ai donné ma journée; faites de

moi ce que vous voudrez. Est-ce que nous sommes chez une femme? Oui! voilà un vêtement de femme.

LE MAESTRO.

Vous êtes chez des femmes.

LE MARQUIS.

Tant mieux, si par hasard elles sont jeunes et belles.

LE MAESTRO, *avec une intention comique.* (*S'asseyant.*)

Pas du tout. Elles sont vieilles et laides. Mais, que vous êtes curieux! changeons de propos pour vous faire enrager! Vous avez donc été content hier à la Scala?

LE MARQUIS.

Dites ravi, transporté! Votre opéra est un chef-d'œuvre.

LE MAESTRO.

Oh! des chefs-d'œuvre!... on n'en fait plus.

LE MARQUIS.

On a dit ça de tout temps, et on en a toujours fait.

LE MAESTRO.

Que je suis fâché de n'avoir pas su que vous étiez là! La représentation m'eût intéressé davantage si j'avais senti dans la salle un dilettante tel que vous.

LE MARQUIS, *lui prenant la main.*

Dites mieux, un ami dévoué.

LE MAESTRO.

Ah! les amis sont si indulgents!

LE MARQUIS.

Pas toujours!

LE MAESTRO.

Je parle des amis qui nous aiment, et non pas de ceux qui nous détestent : nous avons beaucoup de ces derniers dans les arts!

LE MARQUIS.

Mais moi, j'espère que...

LE MAESTRO.

Oh vous! je crois que vous m'aimez, car je sais que je vous aime! Ah çà, vous n'avez donc encore vu personne à Milan, mon Vénitien?

LE MARQUIS.

Ma foi, non! Arrivé à six heures, je n'ai pas même pris le temps de m'habiller pour aller au théâtre. J'avais faim et soif de bonne musique, et j'avais là aussi un intérêt de cœur.

LE MAESTRO.

Ah oui-da!

LE MARQUIS.

Quoi! Puis-je, en savourant votre œuvre, ne pas m'enorgueillir de votre succès? Puis-je oublier que je suis votre compatriote et que j'ai eu l'honneur d'avoir pour professeur de musique, dans mes jeunes ans, un pauvre artiste, bien longtemps méconnu, qui a été enfin proclamé un des premiers compositeurs de l'Italie? Et tenez, Santorelli, je me rappellerai toujours que si vous n'avez pas fait de moi un élève digne de vous... hélas! les enfants des riches ne sentent pas toujours le prix des bienfaits qu'on leur prodigue!... du moins, vous avez ouvert mon âme au sentiment du grand et du beau. Vous me versiez votre enthousiasme, et je crois que si je suis devenu un homme de cœur, c'est beaucoup à vous que je le dois.

LE MAESTRO, *ému.*

Cher enfant!... (*Se reprenant.*) Cher marquis!...

LE MARQUIS, *lui donnant la main.*

Ah! ne vous reprenez pas! Dites comme autrefois.

LE MAESTRO.

Eh bien, oui, mon cher enfant, mon cher Paolino! Tenez ça me fait toujours du bien de vous revoir, ça me rajeunit! Pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver après le spectacle!



LE MARQUIS.

J'étais en habit de voyage, et d'ailleurs je ne voulais pas mêler mon compliment aux compliments de tout le monde. Mais ce matin, ma première pensée, ma première visite ont été pour vous! Que je vous remercie de m'avoir pris pour compagnon de votre promenade! Je craignais de vous trouver si occupé...

LE MAESTRO.

Oh! il n'y a pas d'occupation qui tienne! Je viens ici tous les jours. C'est si près de la ville, d'ailleurs! (Un temps bien marqué.) Vous me disiez donc que vous avez été content aussi de la débutante?

LE MARQUIS, avec une certaine exaltation.

La Corsari? Ah! mon ami! J'en suis charmé, trop charmé, peut-être!

LE MAESTRO.

Ah bah?

LE MARQUIS.

Vous savez bien que j'ai la tête vive : vous me l'avez souvent reproché. Eh bien, cette fois, me blâmez-vous de trouver que le talent et la voix de la Corsari sont les plus pénétrants, les plus sympathiques qu'il y ait au monde? Suis-je fou de n'avoir pas dormi de la nuit?

LE MAESTRO.

Ma foi, non! Je suis fier d'elle. C'est mon élève.

LE MARQUIS.

On me l'a dit à Venise.

LE MAESTRO.

Parle-t-on déjà un peu d'elle à Venise? Il n'y a pas plus d'un mois qu'elle est au théâtre.

LE MARQUIS.

Encore un mois, et l'on en parlera dans toute l'Italie, n'en doutez pas. C'est un talent vrai, une destinée sûre.

LE MAESTRO.

C'est mon avis! Sans être de la première beauté, elle est agréable!

LE MARQUIS.

Elle m'a paru belle à ravir : je ne peux pourtant pas dire que j'aie vu ses traits. J'étais placé loin et je n'avais pas de lorgnette. Je m'étais caché seul dans une petite loge pour n'avoir à causer avec personne et pour savourer votre musique en avare. Et puis, que vous dirai-je? Je n'étais pas pressé de voir de près l'ange d'harmonie qui chantait pour mon âme. Je ne regardais pas la Corsari. Je voulais l'aimer d'un amour immatériel...

LE MAESTRO.

Allons! c'est bien vous! Et sa sœur, l'avez-vous remarquée?

LE MARQUIS, avec insouciance.

Non! a-t-elle une sœur?

LE MAESTRO.

Celle qui chantait le second rôle?

LE MARQUIS, cherchant à se souvenir.

Ah oui! une belle voix.

LE MAESTRO.

Et une jolie personne!

LE MARQUIS.

Je n'y ai pas fait attention. Elle n'a ni âme, ni talent! mais pardonnez ma franchise. Elle est peut-être aussi votre élève?

LE MAESTRO.

Oh! celle-là n'a eu qu'un maître, la paresse... Mais en fait de paresse... conçoit-on celle de mes vieilles dames? Elles ne nous savent pas ici. Je vais les chercher.

LE MARQUIS.

Vous me quittez? Si quelqu'un vient ici en votre absence, quelle figure absurde vais-je faire, moi qui ne sais pas où je suis?

LE MAESTRO.

Allons! il faut bien que je vous le dise. Il est temps. Vous êtes chez la Corsari.

LE MARQUIS, *avec élan.*

En vérité? Oh! merci, merci, mon ami!

LE MAESTRO.

Oh! oh! c'est donc une passion? Si vite que ça?

LE MARQUIS, *souriant.*

Qui sait? J'ai le cœur libre, et l'on dit que le sien est encore tout entier à la muse!

LE MAESTRO.

C'est vrai! on lui rend justice; son cœur est libre et pur!

LE MARQUIS.

Merci! merci encore pour ce que vous me dites là.

LE MAESTRO.

Doucement, doucement, Paolino!... Vous êtes un homme de premier mouvement... un homme d'honneur, je le sais... Mais ici... Écoutez... Je veux... je dois vous dire tout. Après cela, je serai tranquille. Sachez donc que toute atteinte portée au repos, au bonheur, à la considération de la Corsari serait un attentat contre moi-même.

LE MARQUIS.

Parlez, ami, j'écoute.

LE MAESTRO.

Vous avez vu dans votre enfance, à Venise, la pauvre Éléna Corsari, une actrice de quelque mérite, une femme dont le cœur valait mieux que la tête, et dont j'ai toujours été l'ami sincère, bien qu'elle se soit vite lassée de partager ma mauvaise fortune. Elle est morte, il y a dix ans, ne laissant rien au monde... que trois filles... dont une, celle qui vous a charmé...

LE MARQUIS.

Oh! mon ami, je comprends qu'elle ait le feu sacré, celle-là.

LE MAESTRO.

Elles étaient dans la misère, et j'avais alors à peine de quoi vivre. Mais comment pouvais-je séparer ce que Dieu avait uni par le sang! Je me chargeai des trois orphelines. L'aînée, qui est une bonne âme, m'a aidé à élever les deux autres. Dieu merci! nous voici tous à flot. Ces filles respectent le souvenir d'une tendre mère et ne doivent jamais rien savoir du secret que je vous confie.

LE MARQUIS.

Oh! soyez sûr...

LE MAESTRO.

Oui, oui, mais ce n'est pas tout! Un homme de votre rang peut être le frère et l'ami de la fille du maestro, mais rien de plus... (*Ils se donnent la main.*) Non, vous ne l'oublierez pas, vous! (*Il sort ému par le fond.*)

SCÈNE II

LE MARQUIS, *seul.*

Moi! je ne l'oublierai pas, car c'est à mes yeux un titre de plus, un titre de noblesse! Ah! mon cher maître! le meilleur ami de mon enfance, vous me croyez donc bien changé! imbu des préjugés et des ambitions du monde... Eh bien, je me sens fier d'être encore, à vingt-cinq ans, le garçon naïf et droit que vous avez connu... De plus, je suis libre!... On vient... c'est elle! Cette parure exquise... cette démarche aisée... Oui! oh! je suis ému!

SCÈNE III

LE MARQUIS, FLORA CORSARI, *mise avec goût et recherche, et s'avançant avec assurance; elle entre par la gauche.*

FLORA.

Mille pardons, monsieur le marquis, le maestro nous avait

bien parlé de vous, mais il ne vous attendait pas sitôt à Milan. Et nous n'espérions pas l'honneur de votre première visite!

LE MARQUIS.

Signora Corsari, je me sens si troublé en vous voyant, que je n'entends pas ce que vous me dites.

FLORA.

Vraiment? Mais si votre émotion allait me gagner, il nous serait difficile de causer ensemble.

LE MARQUIS.

Eh bien, ne causons pas! Laissez-moi vous regarder. Je vous ai entendue hier! Votre voix est là! (Il met la main sur sa poitrine.) Mais je ne vous avais pas vue. Mon Dieu, vous n'aviez pas besoin d'être si belle!

FLORA, minaudant.

Vous êtes louangeur, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Oh! ne vous alarmez pas : ne prenez pas ma franchise pour de l'audace. Je passe dans le monde pour bizarre parce que je suis simple, et pour sauvage parce que je suis sincère. J'ai un culte pour le talent et pour la beauté : que pouvez-vous trouver là d'extraordinaire, et qu'y a-t-il de plus respectueux que l'admiration? Tenez, signora, je fais plus qué de vous admirer, je vous aime! Oui, je vous aime comme on aime le beau et le vrai. Dites que vous acceptez un enthousiasme digne de vous par sa pureté, et laissez-moi toucher votre main en signe d'estime et de confiance.

FLORA.

Ma main?... mais je ne sais si je dois... (Elle donne la main et dit à part:) Oh! il est encore plus galant que le prince!

LE MARQUIS, lui baisant la main.

Oui, vous devez croire en moi, en moi qui n'ai vécu que par vous, hier, pendant trois heures. N'est-ce rien que de faire

vivre l'âme et la pensée, et ne vous dois-je pas pour cela une reconnaissance ardente?...

SCÈNE IV

LE MARQUIS, FLORA CORSARI, NINA CORSARI

NINA, entrant par la gauche. Elle est mise en bourgeoise sans prétentions, et a de la rondeur dans les manières.

Bonjour, monsieur le marquis. Ma sœur Camille était retenue par le maestro, elle vous prie de l'excuser, mais elle va venir vous saluer. (A Flora.) Tiens! tu es là? comme tu t'es faite belle, ce matin!

FLORA, avec humeur.

Mais pas plus qu'à l'ordinaire, je crois! (Bas au Marquis.) C'est notre sœur aînée, une bonne fille,. très-bourgeoise et assez ennuyeuse. Vous plaît-il de faire un tour sur la terrasse avec moi, en attendant mon autre sœur?

LE MARQUIS.

Que m'importent vos sœurs, pourvu que je sois près de vous? Ah! c'est vous seule...

FLORA.

Vrai? Donnez-moi donc le bras!

LE MARQUIS.

Je n'osais pas vous l'offrir. (Ils sortent par le jardin.)

SCÈNE V

NINA, seule. Elle a été chercher son ouvrage sur une meuble, au fond, à droite, pendant l'aparté de Flora et du Marquis. Elle les regarde sortir avec étonnement.

Tiens! comme elle vous l'emmène? Est-ce qu'elle s'est mis en tête de l'accaparer? Est-elle drôle! Prend-elle des airs dégagés, à présent!

SCÈNE VI

NINA, LE MAESTRO, CAMILLE CORSARI. Ils entrent par la gauche; Camille est mise avec une simplicité extrême.

LE MAESTRO.

Eh bien! où est-il donc passé, mon marquis?

NINA.

Ah! ma foi, Flora l'a déjà déniché. Voyez! elle l'emmène au jardin!

CAMILLE.

Eh bien! qu'est-ce que ça fait, bonne sœur? le marquis est un homme de bonne compagnie, et puisque le maître nous dit que nous pouvons agir avec lui comme avec un ami...

LE MAESTRO, prenant le bras de Camille.

Oui, oui! Allons les rejoindre.

NINA, travaillant toujours.

Pourvu que ça ne la mette pas de mauvaise humeur pour toute la journée!

LE MAESTRO, s'arrêtant.

Pourquoi donc ça?

NINA.

Parce que votre marquis lui en conte déjà. Il lui parlait avec feu quand je suis entrée; il lui baisait la main, et crac! elle a tourné les talons, comme elle fait toujours, quand on dérange ses coquetteries!

LE MAESTRO.

Ah çà, elle est donc toujours d'une coquetterie effrénée, la petite sœur? (A Camille.) Tu me disais que ça se corrigeait! son « fiasco » sur la scène aurait dû pourtant lui prouver que la beauté sans le talent...

NINA.

Bah! elle dit que le talent sans la beauté est moins encore.

LE MAESTRO, piqué, se retournant vers Camille.

Prétend-elle que sa sœur soit laide?

NINA.

Elle prétend être plus belle et se dédommager dans le monde des succès que Camille lui enlève au théâtre.

LE MAESTRO.

Dans quel monde? Se croit-elle une grande dame, par hasard?

NINA.

Les grands seigneurs lui font croire qu'elle est quelque chose!

LE MAESTRO.

Qui ça?

NINA.

Tous ceux qui viennent flâner dans les coulisses.

LE MAESTRO,

Dites-moi, avez-vous remarqué que le prince Valdimonté s'occupât d'elle?

NINA.

Oh! celui-là ne lui dit rien de trop.

LE MAESTRO.

Faites-y attention, à ce fameux ami de l'art qui n'entend rien à la musique! à ce protecteur désintéressé des cantatrices, dont l'unique passion est de compromettre celles qui sont encore pures, et dont tout le système consiste à ne leur inspirer aucune méfiance! Si Flora l'écoutait...

NINA.

Elle n'écoute personne, mais elle se vante de charmer tout le monde!

LE MAESTRO.

Eh bien, moi... je finirai par lui dire, à cette péronnelle...

CAMILLE.

Ah! mon ami, n'est-ce pas son droit de se consoler un peu, par ses charmes, des froideurs du public pour son talent?

LE MAESTRO.

Son talent ! Comme si elle en avait !

CAMILLE.

Raison de plus pour ne pas lui reprocher les innocentes compensations de la coquetterie.

LE MAESTRO.

Tiens, Camille, tu la gâtes, que c'est ridicule !

NINA.

Oh ! oui, par exemple !

CAMILLE.

Parle donc, toi, gâteuse d'enfants, qui nous a élevées toutes deux, avec quelle douceur, quelle tendresse, quelle patience !

NINA, pleurant.

Toi... tu m'en as récompensée !... Mais elle ! elle me fera mourir de colère et de chagrin !

LE MAESTRO.

Allons, allons ! la sœur aînée ! ne vous montez pas la tête à présent ! elle se corrigera... nous la corrigerons, que diable ! Il ne faut pas pleurer comme ça à tout propos ! Ça peut faire du mal à Camille, vos petites querelles d'intérieur. Songez qu'elle chante pour le public, à présent, et qu'il ne faut pas qu'une cantatrice ait des émotions en dehors du théâtre.

NINA, essuyant ses yeux.

C'est vrai... Mais si vous saviez de quoi Flora nous menace ?

LE MAESTRO.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? Me cache-t-on quelque chose ici ? Je veux tout savoir, moi !

NINA s'est levée.

Non, rien, des enfantillages ! Elle ne pense pas à ce qu'elle dit !

LE MAESTRO.

Si fait ! Il y a quelque chose... que tu me diras, toi... Mais

pour le moment... (Se retournant vers Camille.) Allons donc rejoindre mon marquis. Il paraît nous avoir oubliés.

CAMILLE.

Rien ne presse, maître.

LE MAESTRO.

Pourquoi donc ? Je suis pressé, moi, de te présenter un de mes meilleurs amis, un homme dont je fais le plus grand cas, et dont je t'ai souvent parlé.

CAMILLE.

Eh ! mon Dieu, est-il convenable que je montre plus d'impatience qu'il n'en fait voir lui-même ?... (Nina a fait des signes au Maestro pour l'engager à persister dans son intention d'aller au jardin. Camille s'interrompt en voyant ces signes.)

LE MAESTRO.

Allons, allons, je comprends que la Florine commence à trop prendre sa volée !

CAMILLE.

Eh ! non, maître, c'est une enfant !

LE MAESTRO.

Tu la vois à travers toi-même... Et moi, je me méfie de sa légèreté... Je n'entends pas qu'elle s'émancipe comme ça ! Ça n'est pas à cause d'elle, je m'en moque.

CAMILLE.

Oh ! mon ami.

LE MAESTRO, fâché.

Oui, je m'en moque ! Mais c'est à cause de toi. Je ne veux pas que Camille ait une sœur qui se conduise mal sous ses yeux... ça retomberait sur toi... et sur Nina. N'est-ce pas, Nina ? Allons, parle, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

CAMILLE, qui a passé près de Nina.

Non, non, pas encore. Tu sais comme il la gronde quelquefois...

NINA, au Maestro.

Un autre jour! Ce n'est peut-être pas ce que je m'imaginais.

LE MAESTRO.

Allez toutes les trois au diable! Ah! les femmes! J'aimerais autant me faire un archet d'une toile d'araignée que de compter sur un brin de franchise ou de raison de leur part!

CAMILLE, triste et tendre.

Allons... voilà que vous vous fâchez contre moi, à présent!

LE MAESTRO.

Et toi, voilà que tu as les yeux pleins de larmes! C'est ça, pleure, je te le conseille! Serre-toi le gosier, éraille-toi la voix... S'il n'y a pas de quoi se damner!...

SCÈNE VII

NINA, LE MAESTRO, CAMILLE, FLORA, LE MARQUIS.

LE MAESTRO.

Allons donc, marquis, que devenez-vous?

LE MARQUIS.

Mais, rien... (à part) pas même amoureux. (Il salue Camille.) Signora...

LE MAESTRO, bas au Marquis.

Ne lui dites-vous rien?

LE MARQUIS, de même.

Ah! c'est l'autre!... Je ne sais que lui dire.... (Haut.) Signora, j'ai eu le plaisir de vous entendre hier... vous avez votre part... vous contribuez certainement au grand succès du chef-d'œuvre...

LE MAESTRO, à part.

Que diable lui chante-t-il là?

CAMILLE, *avec sincérité.*

Épargnez-moi les compliments d'usage, monsieur le marquis. Quand on parle de l'œuvre du maître, les artistes ne comptent guère, et rougissent presque d'être cités après lui.

LE MARQUIS.

Vous êtes extrêmement modeste, signora. C'est une rare qualité... (*à part*) que n'a pas sa sœur! (*Au Maestro, montrant Camille.*) Eh bien, sa figure et sa voix sont très-sympathiques. Elle a l'air d'une bonne fille.

LE MAESTRO, *à part.*

Une bonne fille! une bonne fille! Ah çà, mais...

CAMILLE.

Vous allez nous faire le plaisir de prendre le chocolat avec nous, n'est-ce pas, monsieur le marquis?

NINA.

Ah! oui, par exemple! C'est moi qui le fais, et le maestro peut vous en donner des nouvelles. Je vais le servir. (*Elle sort.*)

FLORA.

Apportez-le ici, la salle à manger est si petite et si laide!...

LE MAESTRO, *pendant que Nina sort par la gauche et que Flora s'étend nonchalamment sur la causeuse.*

Bah! qu'est-ce que ça fait au marquis que la salle à manger ne soit pas belle! Il sait bien que vous ne gagnez pas encore trente mille francs par saison!

FLORA, *au Marquis, qui parait rêveur.*

Est-ce que vous êtes triste, marquis?

LE MARQUIS, *se réveillant.*

Triste, moi? pourquoi donc? (*Il s'approche d'elle.*)

FLORA.

Alors, vous êtes gai. Tant mieux, car je ne puis souffrir la réflexion et la mélancolie. Je voudrais voir tout en rose, vivre de rêves et d'illusions...

LE MARQUIS.

Moi aussi. Malheureusement, toutes choses ne s'arrangent pas au gré de notre fantaisie, et l'esprit le plus riant voit ses illusions lui échapper...

FLORA, baissant la voix. (Le Maestro, qui l'observe, va doucement se placer derrière la causeuse pour écouter. Pendant ce temps, Camille essuie les tasses avec soin et prépare la table.)

On dirait que c'est à cause de moi que cette idée vous vient ! Tenez, vous êtes soucieux, convenez-en. Est-ce que j'ai dit quelque chose, dans le jardin, qui vous ait attristé ?

LE MARQUIS.

Oui, plusieurs choses qui m'ont étonné, au point que...

LE MAESTRO.

Elle a dû dire mille sottises !

FLORA.

Ah ! vous nous écoutiez ?

LE MAESTRO.

Eh bien, pourquoi pas ? avez-vous des secrets à lui confier ?

LE MARQUIS, étonné.

Oh ! non, certes ! La signora prétendait qu'elle n'aimait pas énormément la musique et voulait me faire dire que je n'y tenais pas non plus. Qu'elle me pardonne ma franchise, mais j'ai cru voir là une affectation...

LE MAESTRO.

Ma foi, non ! Elle vous a dit ce qu'elle pense. Elle n'aime que le caquetage et les chiffons.

LE MARQUIS, stupéfait.

Ah ! vraiment ! est-ce possible ? (Flora s'évente avec dédain.)

LE MAESTRO, apercevant Camille qui met le couvert.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là, toi ?

CAMILLE.

Je suis sûre que vous avez faim, et je me dépêche...

LE MAESTRO, lui ôtant la serviette des mains.

Tu sais que je ne veux plus que tu t'occupes du ménage. C'était bon avant le succès, tout ça ! On pouvait douter de l'avenir, et se tenir prête à rentrer modestement dans la médiocrité. Mais à présent, ces soins-là ne te conviennent plus. Est-ce que tu en as le temps ? est-ce que ces mains-là sont faites pour essuyer la vaisselle ?

CAMILLE, baissant la voix. (Le Marquis commence à l'observer attentivement et à l'écouter. Il s'est levé.)

Oh ! cher maître, voulez-vous donc que Nina ait toute la peine ? c'est un plaisir pour moi de l'aider !

LE MAESTRO, haut.

Que Nina se repose si bon lui semble. N'avez-vous pas des domestiques ? je vous en ai choisi deux très-bons. Où sont-ils ? Est-ce que tu les a gâtés, comme tu gâtes tout ce qui t'approche ? (Allant au fond.) Beppo, où êtes-vous donc ? Beppo !

CAMILLE.

Il est sorti.

LE MAESTRO.

Pourquoi à l'heure du déjeuner ?

FLORA, d'un ton d'autorité.

C'est moi qui l'ai envoyé à la ville.

LE MAESTRO.

Vous avez eu tort ! pourquoi l'avez-vous envoyé à la ville ?

FLORA.

J'avais besoin d'un diadème.

LE MAESTRO.

Pourquoi faire, un diadème ? pour éblouir les oiseaux de votre jardin ?

FLORA, avec humeur.

Eh ! non, pour mon rôle.

LE MAESTRO.

Quel rôle? est-ce que vous allez faire la prima-donna, ce soir?

CAMILLE.

Elle a la fantaisie d'un bandeau de perles. Qu'est-ce que ça vous fait, maître?

LE MAESTRO.

Moi, je n'entends pas ça. Une confidente porte de simples bandelettes de laine. Elle n'aura, mordieu! pas de perles.

FLORA, en colère.

Quelle tyrannie! c'est pour m'humilier, pour me rabaisser toujours.

LE MAESTRO.

Oh! fâchez-vous et frappez du pied! vous n'aurez pas de diadème, car cela ne vous fera pas mieux chanter, et si vous n'êtes pas contente, je vous retire le rôle.

FLORA.

Ah! si vous croyez que j'y tiens, par exemple!...

CAMILLE, la caressant.

Flora! chère petite, je t'en supplie! (Flora sur la causeuse où elle suffoque de dépit. Camille la console et l'embrasse. Le Maestro, irrité, a envie de casser une chaise et reprend sa lecture.)

LE MARQUIS, à part, sur le devant de la scène, observant les deux sœurs.

Cette petite robe grise... cette figure douce, cette humble, cette modeste créature... c'est la vraie Corsari, la grande artiste, la Cendrillon de génie!... mon rêve, mon idéal... Et je m'étais trompé! oh, que je suis heureux!

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, NINA, qui apporte une grande chocolatière. Le Marquis court au-devant d'elle, la débarrasse et verse le chocolat dans les tasses.

NINA.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, faisant dans son empressement quelques gaucheries.

Laissez-moi faire, signora. J'ai la passion de ces détails du ménage.

LE MAESTRO.

Allons, bon! voilà le marquis faisant le service de la table, à présent! Où donc est Marotte? a-t-elle été chercher un manteau de brocart pour cette princesse?

CAMILLE.

Mon cher maître, de grâce, vous la rendez malade, cette pauvre enfant!... et cela me fait mal aussi, à moi!

LE MAESTRO, avec un mélange de colère et de bonté.

Il ne manquerait plus que ça! Allons, allons, Florine! enfant gâté! démon!... petite!... à table. Voulez-vous faire une scène devant un étranger?

FLORA.

C'est vous qui...

CAMILLE, bas.

Tais-toi donc! tu auras ton bandeau, je m'en charge!

LE MAESTRO, voyant le Marquis qui apporte le guéridon.

Mais où diable est donc Marotte? Nina, l'avez-vous renvoyée? C'est de l'avarice que de vous obstiner à cette vie bourgeoise!

NINA.

Ah! ne me grondez pas; ce n'est pas ma faute. Elle est partie! (Bas.) Flora la faisait damner: mais ne dites rien. Voyez, Camille pleure à la dérobée!

CAMILLE.

Allons, déjeunons, maître, voilà votre chaise, votre tasse.

LE MAESTRO, regardant la tasse.

Non! elle a été remplacée.

FLORA.

C'est moi qui l'ai cassée hier, dans un moment d'impatience, voulez-vous me battre pour une tasse?

LE MAESTRO, à part.

Ah! que ça me ferait du bien!

LE MARQUIS, à Flora, en lui offrant une tasse.

Aurai-je l'honneur...? (Le Maestro s'impatiente.)

FLORA, repoussant la tasse.

Je n'ai pas faim.

CAMILLE.

Je t'en prie, ma chérie, mange un peu! essaye, l'appétit te viendra. (Le Maestro hausse les épaules en voyant bouder Flora.)

LE MARQUIS, à Flora, insistant pour lui offrir sa tasse.

Signora... (Flora refuse.)

LE MAESTRO, NINA, CAMILLE.

Ah!...

LE MARQUIS, à Nina, se hâtant de changer la conversation.

Vous aimez la campagne, signora!

NINA.

Oui, puisque Camille l'aime.

LE MARQUIS.

Oh! alors, qui ne l'aimerait! La signora Flora doit l'aimer aussi?

FLORA.

Moi? je la déteste!

LE MARQUIS.

C'est étonnant. Peut-on vivre ailleurs qu'à la campagne? (A Nina, lui montrant Camille.) Et les fleurs?

NINA.

Les fleurs? elle en est folle.

LE MARQUIS.

J'en étais sûr.

FLORA, railleuse.

Et les petits oiseaux, les petits agneaux, tous les innocents animaux?

NINA.

Eh bien, oui !... elle gâte tout ça ! elle a les goûts d'un enfant !

LE MARQUIS.

Elle est un peu comme Dieu, qui aime et protége la faiblesse.

LE MAESTRO, étonné, regardant le Marquis.

Ah çà, pourquoi ne lui parlez-vous pas à elle-même ?

LE MARQUIS.

Mais c'est que je n'ose pas !

CAMILLE.

En vérité ? pourquoi donc, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Ah ! vous le demandez ?

LE MAESTRO.

Parlez-lui musique !

LE MARQUIS.

Non, car malgré moi je lui parlerais d'elle-même, et je me suis promis de ne lui adresser aucune sorte d'éloge.

LE MAESTRO.

Vous me disiez pourtant...

LE MARQUIS.

Oh ! ne lui répétez rien de ce que j'ai pu dire hors de sa présence. Il y a au fond de l'humilité des grandes âmes une dose d'orgueil bien légitime. Elles sentent que s'il est permis à tout le monde de les adorer, il n'est pas permis à tout le monde de le leur dire. Si j'étais vous, je lui dirais... mais je ne suis que moi, et je ne lui dirai rien, dussé-je étouffer !

LE MAESTRO.

A la bonne heure ! (A part.) Je me disais aussi, qu'est-ce qu'il a donc ?

FLORA, avec dépit.

Le marquis possède toutes les formules de la louange! J'espère, Camille, que tu es contente?

CAMILLE.

Je suis reconnaissante de l'intention, mais je n'accepte pas...

NINA.

Il faut accepter ce qui vient du cœur, va! et l'on voit bien que chez lui c'est le cœur qui parle. Moi, je l'en remercie pour toi. Tiens... (Elle tend la main au Marquis qui la baise. Flora éclate de rire. Nina a fait un exclamation d'étonnement.)

LE MAESTRO.

Ah! ah! vous avez donc fini de pleurer? A présent, de quoi riez-vous?

FLORA.

De la figure de Nina quand on lui baise la main. Elle n'est pas habituée à ça.

LE MARQUIS.

C'est peut-être un peu familier de ma part. La signora Nina voudra bien pardonner à un moment d'effusion...

NINA.

Oh! je vous pardonne bien, allez!

FLORA, qui rit toujours, au Maître.

Ah! voyons, maestro, ne me faites pas ces yeux terribles! j'ai comme ça des envies de rire, moi; ça me vient sans motif, comme les effusions de monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Sans motif?... dois-je dire le mien?

LE MAESTRO.

Oui, dites-le, Paolino!

LE MARQUIS.

Je vois vite, comme je sens vite toutes les choses du cœur, et j'ai vu et senti tout de suite, dans les yeux et dans l'accent de la signora Nina qu'elle aimait sa sœur Camille avec passion.

NINA.

Oh ! ça, c'est ce qui s'appelle avoir la vue bonne.

CAMILLE, prenant la main de Nina.

Et vous avez vu qu'elle m'aime ainsi parce qu'elle est un ange !

LE MARQUIS.

Ce qui le prouve bien, c'est qu'elle m'a compris, elle.

NINA, à Camille.

A cause de ce qu'il pense de moi, tu devrais bien aussi lui tendre la main.

LE MAESTRO.

Oui, et c'est par là que vous eussiez dû commencer ; car il est mon enfant, lui aussi !

CAMILLE, tendant la main au Marquis.

Je le sais.

LE MARQUIS ne lui baise pas la main, mais la garde dans les siennes avec émotion.

Je suis bien heureux ! merci ! le plus beau moment de ma vie est celui où vous m'acceptez pour votre serviteur.

LE MAESTRO.

Dites son frère.

LE MARQUIS.

Non, son esclave !

FLORA, se levant de table avec colère.

De mieux en mieux ! le marquis a une puissance d'expansion vraiment remarquable. Est-ce qu'il est toujours comme ça ? c'est bon à savoir. C'est très-amusant !

LE MARQUIS, se levant et s'approchant de Flora.

Pourquoi donc, signora ? parce que je me suis exprimé devant vous en admirateur de la beauté ?

FLORA, à demi-voix.

Ne trouver que cela à louer dans une femme équivaut parfois à une injure.

LE MARQUIS, *haut.*

Ai-je dit cela, mon Dieu? n'ai-je pas admiré aussi l'étendue de votre voix?

CAMILLE, *avec empressement.*

N'est-ce pas, qu'elle a une voix magnifique? Elle en a beaucoup plus que moi, cela est certain, et quand elle voudra travailler un peu...

LE MARQUIS.

Ah! il faudrait qu'elle eût l'amour de l'art, et elle s'en défend! mais il n'y a pas de crime à cela, on n'est pas forcé d'aimer la musique pour être une personne de mérite. Quand on a la bonté, le dévouement, la simplicité! (*A Flora.*) Tenez, signora, si votre sœur n'avait pas son admirable talent, elle commanderait encore la tendresse et le respect par les qualités de son âme.

FLORA, *bas au Marquis.*

Vous les avez appréciées bien vite, ces qualités-là...

LE MARQUIS.

Comme j'ai apprécié les grâces de votre personne. (*Pendant qu'ils causent ensemble, Nina et Camille rangent. Le Maestro les aide en montrant de l'humeur chaque fois que Camille touche à quelque chose.*)

FLORA, *au Marquis.*

Tenez, monsieur, convenez que vous m'avez prise tantôt pour Camille?

LE MARQUIS.

Quelle plus humble flatterie eussé-je pu vous adresser si je l'avais fait exprès?

FLORA, *avec une rage concentrée.*

Ah! ceci est une insulte!

LE MARQUIS.

Dieu me préserve d'en avoir eu la pensée!

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, BEPPO, apportant un écrin.

LE MAESTRO.

Ah! le voilà, ce fameux diadème.

CAMILLE, prenant l'écrin des mains du domestique.

Non, ne parlons plus de cela; c'est quelque chose pour moi.

FLORA, inquiète.

Mais non!... c'est...

CAMILLE, lui remettant l'écrin à la dérobée.

Cache-le et ne dis rien. Je te réponds qu'il consentira à te le laisser porter ce soir. (Haut.) Allons-nous au jardin, maître? il fait si beau!

LE MAESTRO.

Oui, allons respirer dehors à pleins poumons, et plus de querelles, j'en ai assez!

NINA.

Oh! moi, j'en ai la tête fendue! (Camille prend le bras de Nina, à laquelle le Marquis s'empresse d'offrir le bras de l'autre côté. Le Maestro sort le premier en donnant quelques ordres au domestique. Camille se retourne vers Flora avant de sortir.)

CAMILLE.

Eh bien, viens-tu, chère enfant?

FLORA.

Oui, oui, je vous suis.

SCÈNE X

FLORA seule, ouvrant l'écrin.

Il a dit qu'il m'écrirait par cette occasion... Oui... (Elle lit.) « D'abord, permettez-moi de changer quelque chose à votre « commande, et de remplacer par de vraies perles... » (Elle regarde le bandeau.) Tiens, c'est vrai, elles sont superbes! Mais

pourquoi me donne-t-il cela? à quel propos un pareil présent? Je n'en veux pas! (Elle jette le bandeau sur le divan et continue la lettre.) « Si vous êtes décidée à suivre mon conseil, vous « me le direz aujourd'hui. J'irai vous faire ma cour à la « *villetta.* « Votre ami, le prince de ***. »

Ici? Il compte venir ici aujourd'hui? O ciel! tout serait perdu! on m'accuserait... Il croit donc que je suis maîtresse de mes actions!... Oh! si je l'étais!... je ne resterais pas une heure sous le coup de l'outrage que je subis...

SCÈNE XI

FLORA, LE PRINCE, par la porte de gauche. Il entre avec beaucoup d'aisance, comme chez lui.

LE PRINCE.

Ah! vous venez seulement de recevoir ma lettre? En ce cas, vous ne m'avez pas attendu longtemps.

FLORA.

Ah! prince, vous me perdez en venant ainsi me surprendre.

LE PRINCE, avec le flegme d'un grand seigneur.

Tiens! pourquoi donc ça?

FLORA.

Mais vous ne savez donc pas dans quel retraite nous vivons ici?

LE PRINCE.

Si fait. Mais il n'y a pas de porte fermée pour le protecteur et l'ami des artistes.

FLORA.

Camille prétend n'avoir pas besoin d'autre protection que celle du maestro.

LE PRINCE.

Ah! oui-da! Elle se trompe bien! Il est donc jaloux comme un tigre, le vieux maître?

FLORA.

Oui, jaloux de notre réputation à l'excès. Comment avez-vous fait pour entrer ici sans le rencontrer?

LE PRINCE, *s'asseyant fort à l'aise.*

Je n'ai rencontré personne. Un domestique m'a ouvert une porte de jardin. J'ai dit que je n'avais pas besoin d'être annoncé; j'ai suivi une allée, j'ai trouvé une autre porte, et me voici : c'est pas plus malin que ça. Ah çà, ma chère enfant (*il regarde sa montre*), il faut que je sois à Gênes demain soir; j'y reste douze heures et je repars pour Naples. Si vous voulez que je vous y conduise, prenez vos gants et votre chapeau.

FLORA.

Mon Dieu! comme cela? sans réflexion? sans consulter mes sœurs?

LE PRINCE.

Ça ne me regarde pas, et vos réflexions doivent être faites. Vous m'avez dit hier au soir au théâtre : « Je veux quitter Milan! » Je vous ai dit : « Vous ferez bien. Le succès de votre sœur empêchera toujours le vôtre. C'était une bêtise de vous faire débuter avec elle. Je vous ai avertie, vous n'avez pas voulu me croire, à présent vous en mordez vos jolis doigts! » Vous m'avez demandé si je pourrais vous faire avoir un engagement à *San Carlo*. Je vous ai dit qu'il y en avait un vacant et qu'on me le proposait pour une petite personne de ma connaissance, mais que j'étais libre d'en disposer à mon gré, et que je vous donnerais la préférence de bon cœur. Je vous répète ce matin qu'il n'y a pas à hésiter, vu que je pars pour Naples tout de suite, et que si vous n'êtes présentée par moi, vous ne serez pas admise.

FLORA.

Vous partez tout de suite?

LE PRINCE.

Mais oui, me voilà en route. J'ai laissé ma voiture à trente

pas d'ici; j'y ai même fait mettre à tout hasard quelques paquets pour vous. Je croyais que c'était une affaire arrangée... Voyons, est-il vrai, oui ou non, que vous soyez malheureuse dans votre famille? Vous vous faites passer pour une victime; je n'en sais rien, moi!

FLORA.

Oh! je suis malheureuse, n'en doutez pas... Je meurs, j'étouffe ici!

LE PRINCE.

Non, vous éclatez.

FLORA.

Tout pour elle! toujours elle! Ce n'est pas seulement en public, c'est partout... c'est tout le monde!

LE PRINCE.

Dame! vous êtes jolie; elle en souffre peut-être...

FLORA.

Ah! que n'ai-je le droit de haïr Camille!... Mais elle affecte avec moi une douceur... des airs de supériorité, de faiblesse maternelle... et si j'en rougis, si j'en suis humiliée, on me fait passer pour un monstre d'ingratitude. Et le maestro! je le hais, lui! Je hais les stupides remontrances de la Nina: je hais Milan, ce public impitoyable qui me lorgne et ne m'écoute pas! Je hais cette maison où l'on me renferme... par jalousie, peut-être. Non, je ne peux pas vivre ainsi, moi, c'est impossible! Il me faut la liberté, il me faut un autre air que celui que je respire, un autre monde, un autre ciel. Tenez, emmenez-moi si c'est possible, ne me laissez pas réfléchir... Je suis perdue, mon Dieu! Mais on l'a voulu : on m'a humiliée! emmenez-moi. (Elle va, accablée, s'asseoir sur le divan.)

LE PRINCE, en fumant.

Vous croyez que vous serez perdue? Ah çà, *qu'est-ce que c'est* donc que ces idées-là? Est-ce que je vous fais des conditions, moi? Me prenez-vous pour un gazetier ou un directeur

de spectacle? Je suis l'ami des artistes, et assez bien pourvu de tout ce qui fait la vie agréable pour être un ami désintéressé. Est-ce que j'ai cherché à vous séduire? Je ne me suis pas aperçu de ça. Voyons, il faut vous décider, pourtant.

FLORA.

Mais comment partir? on va m'en empêcher.

LE PRINCE.

Ah! si vous demandez la permission, c'est bien certain, mais si vous ne la demandez pas... Allons, faites comme la Fausta, comme la Molini, comme la petite Sartori, que j'ai soustraites aux tyrannies de l'amour ou de la famille, et qui m'ont dû leur avenir. Les amis sont bons à quelque chose, que diable! mais il faut les aider par un peu de courage et de résolution. Est-ce qu'il n'est pas dans la destinée des artistes de brûler une bonne fois leurs vaisseaux? Eh bien! voulez-vous me donner le bras?

FLORA.

Mais si nous rencontrons quelqu'un?

LE PRINCE.

Nous ne rencontrerons peut-être personne. Est-ce que cette forteresse redoutable n'a pas une poterne, une porte de dégagement?

FLORA.

Oui... attendez!... Il faut que j'écrive à ma sœur. (Elle va au fond écrire.)

LE PRINCE.

Dites que vous partez volontairement, mais ne dites pas où vous allez, c'est inutile...

FLORA.

Ne craignez rien. (Elle ferme la lettre, met l'adresse et cachette la lettre.) Allons!

LE PRINCE.

Et votre mantelet?

FLORA, agitée.

Oui, oui, par ici!

LE PRINCE, tranquillement, lui montrant son cigare.

Vous permettez?

FLORA.

Venez!... (Ils sortent à gauche.)

SCÈNE XII

LE MAESTRO, entrant le premier, CAMILLE, NINA, LE MARQUIS.

CAMILLE, entrant du fond.

Eh bien! où est-elle donc? Elle ne veut donc pas se promener avec nous? (Ouvrant la porte de droite.)

LE MAESTRO.

Pouah! Qu'est-ce qui a fumé ici? Est-ce que c'est la Flora qui se donne de ces genres-là?

CAMILLE, appelant.

Flora! Flora!

NINA.

Ah dame! elle boude, c'est une fois de plus!

LE MAESTRO.

Laissez-la faire, ça se passera plus vite.

CAMILLE, ouvrant l'autre porte de côté.

Mais si elle était malade...

LE MAESTRO, la retenant.

Elle n'est jamais malade! Ah çà, vas-tu encore lui demander pardon des chagrins qu'elle te cause? C'est trop fort, je te le défends.

CAMILLE.

O maître! vous êtes aussi trop sévère pour elle.

LE MAESTRO.

Je ne le suis pas assez!

NINA, trouvant la lettre laissée sur la table.

Tiens, Camille! une lettre pour toi... Eh bien... on dirait son écriture!

CAMILLE.

Dieu! elle m'écrit! qu'est-ce que cela veut dire...

LE MAESTRO, prenant la lettre.

Quelque folie ou quelque malice! Donnez-moi ça. (Il ouvre la lettre. Camille est pâle et tremblante et s'appuie, sans en avoir conscience, sur le bras du Marquis, qui s'est élancé vers elle avec intérêt.)

NINA, lisant à côté du Maestro.

« Adieu, mes sœurs, oubliez-moi. Je pars sans vous maudire, je vais chercher la liberté. »

CAMILLE. Elle se laisse presque tomber dans les bras du Marquis.

Elle s'est tuée!

LE MAESTRO.

Eh! non, elle s'est fait enlever.

CAMILLE, avec douleur.

Oh! mon Dieu!

NINA.

Il faut empêcher cela, Beppo! Beppo! (Elle va au fond, elle revient et sonne avec une clochette qui est sur la table.)

CAMILLE.

Que faire? Où la retrouver?

LE MAESTRO, allant à la porte de droite.

Bah! c'est une menace. Je parie qu'elle est dans sa chambre.

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, BEPPO.

BEPPO, ahuri.

Vous cherchez la signora? Elle est partie!

CAMILLE.

Par où? comment?

BEPPO.

Je viens de la voir monter dans un beau carrosse de poste, six chevaux, deux postillons, ventre à terre.

LE MARQUIS.

Par quelle route?

BEPPO.

La route du Midi.

NINA.

Avec qui?

BEPPO.

Un cavalier bien mis, qui est venu tout à l'heure comme pour rendre visite, et qui m'a envoyé chercher sa voiture arrêtée à l'entrée du village.

LE MAESTRO.

Il n'a pas dit son nom?

BEPPO.

Il a dit: « ce n'est pas la peine. » J'ai cru qu'il était de la maison, moi, je suis tout nouveau ici.

LE MAESTRO.

C'est bon! va-t'en! (Beppo sort, le Marquis le suit, lui parle et rentre.)

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, LE MAESTRO, NINA, CAMILLE.

CAMILLE, au Maestro.

Mon ami, il n'y a pas un instant à perdre. Il faut courir après elle!

LE MAESTRO.

Qui, moi? que je coure avec mes jambes après une voiture à six chevaux!

NINA.

Nous irons tous!

LE MAESTRO.

Ça ne nous fera pas aller plus vite. Nous sommes venus à

pied, le marquis et moi. Le remise qui vient tous les jours vous prendre pour aller au théâtre ne sera ici que dans deux heures...

NINA.

Mais dans le village, on peut louer... allons-y nous-mêmes!

LE MAESTRO.

Doucement, pas de bruit, pas d'esclandre! nous ne rattraperons pas la poste avec une carriole de louage. Nina, où peut vouloir aller votre sœur? Qu'est-ce que vous aviez ce matin sur le bout de la langue?

NINA.

Elle nous menaçait depuis quelques jours d'accepter un engagement qu'on lui proposait à Naples.

LE MAESTRO.

Par quel intermédiaire?

NINA.

Elle ne voulait pas le dire.

LE MAESTRO.

Alors, c'est lui.

CAMILLE.

Qui donc?

LE MAESTRO.

Le prince! Mes enfants, prenez-en votre parti, votre sœur est perdue!

CAMILLE.

Non!... il est temps de la sauver!

LE MAESTRO, l'arrêtant.

Vous ne la sauverez pas. Elle courra plus vite que vous, ou refusera net de vous suivre. Ne faut-il pas que sa destinée s'accomplisse?

NINA.

Quelle destinée donc?

LE MAESTRO.

Celle que cherchent fatalement les êtres qui haïssent le travail : le désordre !

CAMILLE.

La honte !... non ! il n'en sera point ainsi ! je la persuaderai, je la ramènerai.

NINA.

Oui, oui, tu as raison. Viens !

LE MAESTRO, retenant Camille avec autorité.

Non ! tu n'iras pas. Vous êtes folles ! tu ne t'exposeras pas aux quolibets, aux impertinences d'un homme qui ne respecte aucune femme ! J'irais plutôt moi-même... et j'irai !...

CAMILLE.

Hélas ! elle vous résistera. Vous ne saurez pas...

LE MAESTRO.

Eh bien, qu'elle aille à tous les diables et qu'elle se perde si bon lui semble ! Qu'est-ce que ça me fait, à moi ? huit jours plus tôt, huit jours plus tard, elle vous échappera, puisqu'elle s'est mis en tête de se passer de nous. C'est un tyran, un fléau que cette fille. Oublions-la, mordieu !

CAMILLE, à Nina, avec énergie.

Oublier notre sœur ! nous ? l'enfant que notre pauvre mère nous a confiée à son lit de mort, et dont nous répondons devant Dieu ! Partons, Nina ! nous irons à pied, nous irons n'importe comment. Nous irions au bout du monde s'il le fallait ! et Flora nous marchera sur le corps plutôt que d'entrer dans le chemin de l'infamie ! Viens, viens ! (Elle s'attache à Nina.) Non, maître, non ! je vous résisterai pour la première fois de ma vie ! vous abandonnez, vous condamnez... moi j'aime, et j'absous... j'irai ! partons ! (Elle tombe suffoquée de sanglots dans les bras de Nina.)

SCÈNE XV

Les Précédents, BEPPO.

BEPPO, au Marquis, bas.

Monsieur le marquis, le cheval que vous avez demandé est là, et il est bon. (Le Marquis lui fait signe, Beppo s'éloigne.)

CAMILLE, comme effrayée, au Marquis.

Ah! vous nous quittez?

LE MARQUIS.

Camille, écoutez-moi, je suis votre ami, votre esclave, je vous l'ai dit. Vous voulez que votre sœur revienne, elle reviendra! Fallût-il la ramener de force, fallût-il... je jure par ce qu'il y a pour moi de plus sacré au monde, je jure par *vous*, qu'avant trois jours vous reverrez Flora!

CAMILLE, avec effusion.

Oh! soyez béni, vous! (Le Marquis lui baise la main.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

A l'Albergo Reale, à Gênes (vieux palais). Un salon très-riche. Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE I

LE PRINCE entre par le fond donnant le bras à FLORA. Ils sont précédés par LE DIRETTORE de l'hôtel, en habit noir, cravate blanche, gros favoris, l'air obséquieux. UN GARÇON de l'hôtel et DEUX DOMESTIQUES du Prince suivent en portant des paquets.

LE PRINCE, à Flora.

Eh bien, chère belle, nous voici à Gênes. (Il regarde sa montre.) En vingt-quatre heures, c'est un peu long. Ce maudit accident nous a retardés... Et vous vous êtes impatientée! Ah! vous n'êtes guère patiente, j'ai vu ça! Vous êtes comme était la Bettina! (Au Directeur de l'hôtel.). Qu'est-ce que c'est? Ah! oui, l'appartement. (A Flora.) Il est bien, n'est-ce pas? (A demi-voix.) Pour une chambre d'auberge. (Haut.) Madame le prend.

LE DIRECTEUR de l'hôtel.

C'est...

LE PRINCE.

C'est tout ce qu'il vous plaira, parbleu!

LE DIRECTEUR.

Oh! je sais que Son Excellence ne marchande pas; mais c'est que l'appartement n'est libre que jusqu'à demain matin sept heures. Il est retenu par une famille anglaise. Mais alors, il y en aura un autre tout aussi beau qui sera vacant.

LE PRINCE.

Demain matin, nous serons partis à cinq heures, par le vapeur de Naples. Donc, Madame reste ici.

LE DIRECTEUR.

Si Son Altesse veut voir l'appartement qu'elle a demandé pour elle-même...

LE PRINCE, à ses laquais.

Allez voir ça. (Au Directeur.) Moi, je m'accommode de tout. (Un des laquais sort avec le garçon et la valise du Prince. L'autre entre à gauche sur l'indication du Directeur de l'hôtel avec les paquets de Flora.) C'est la chambre de la signora? (A Flora.) Voyez d'abord si elle vous plaît!

FLORA.

Oh! je ne suis pas habituée à tant de luxe.

LE PRINCE.

A quelle heure voulez-vous dîner, chère?

FLORA, préoccupée.

Je ne sais pas... Quand vous voudrez!

LE PRINCE.

Eh bien... dans deux heures, croyez-vous? (Flora fait signe que oui machinalement.)

LE PRINCE, au Directeur.

Faites-nous dîner dans deux heures.

LE DIRECTEUR.

Où aurai-je l'honneur de faire servir Leurs Excellences?

LE PRINCE, à Flora.

Dites, voulez-vous dîner chez moi, ou me permettez-vous de venir dîner ici? (Flora paraît embarrassée.) Aimez-vous mieux dîner seule? Faites comme vous voudrez, chère!...

FLORA.

Si vous le permettez, alors, je dînerai seule. Je me sens très-fatiguée.

LE PRINCE.

A votre aise.

FLORA.

Vous ne m'en voulez pas?

LE PRINCE.

Moi? allons donc! Pourquoi ça? (*Au Directeur.*) Vous ferez servir la signora à cinq heures. Moi, je dînerai dehors. (*Le Directeur salue très-bas, et sort avec un laquais du Prince.*)

SCÈNE II

FLORA, LE PRINCE.

FLORA.

Prince, vous me comblez de soins et d'attentions!... Je ne voudrais pas vous être à charge...

LE PRINCE.

Ça veut dire qu'il faut que je m'en aille et que je ne revienne pas de la soirée?

FLORA.

Vous avez des affaires ici, vous l'avez dit.

LE PRINCE.

Et vous, Flora, auriez-vous quelqu'un à voir?

FLORA, *naïvement.*

Moi? je ne connais personne à Gênes!

LE PRINCE.

Je le crois au ton dont vous le dites. Mais une fois pour toutes, chère, je vous demande une chose, une seule. C'est d'avoir en moi la plus entière confiance; si vous avez en tête quelque petit roman qui vous ait décidée à fuir en ma compagnie, contez-moi ça tout bonnement. Est-ce que vous me prenez pour un grondeur comme votre maestro?

FLORA.

Je vous jure que je n'aime et ne veux aimer personne.

LE PRINCE.

Tiens! vous êtes comme était la Félisina! Mais vous ne tiendrez peut-être pas mieux parole qu'elle!...

FLORA.

Vous croyez qu'une femme ne peut pas vivre sans amour?

LE PRINCE.

Si fait, quand elle est laide, il faut bien qu'elle s'y habitue : et comme vous êtes fort jolie... Mais je ne vous fais pas de compliments, ce serait de mauvais goût. Vous avez le cœur libre, c'est une bonne situation pour entrer dans la carrière du théâtre. Un amant est toujours un maître ou un esclave, et l'un est aussi embarrassant que l'autre. Prenez donc ceci pour votre code particulier : Rester libre et n'avoir que des *amis*.

FLORA, se levant.

Comme on vous calomniait à la maison! Nina prétendait que vous me donneriez de mauvais conseils si je causais avec vous.

LE PRINCE.

Ah! cette bonne Nina, elle croit encore aux roués de la Régence! Elle les connaît... de réputation! Elle les a vus au théâtre ou dans les romans. Un tas de chenapans qui font et disent les choses les plus bêtes!... C'étaient de grands sots, nos aimables aïeux, s'ils se conduisaient avec les femmes comme on les fait agir dans la littérature moderne! Allons, chère, je vous laisse. Changez de toilette, ça vous reposera. Je vais en faire autant et reviendrai voir si vous n'avez pas d'ordres à me donner, et puis j'irai un peu dans le monde... ou au théâtre.

FLORA.

Ah! vous irez au théâtre? Est-ce qu'il y a des talents ici?

LE PRINCE.

Il y a la Franceschi que je suis en train d'engager pour Londres. C'est une belle méthode. Voulez-vous l'entendre?

FLORA.

Oh! je voudrais bien voir si elle a plus de succès que Camille!...

LE PRINCE.

Eh *ben*, je vas vous chercher une loge.

FLORA.

Attendez! Non! je ne dois pas me montrer.

LE PRINCE.

Qu'est-ce qui vous connaît, ici?

FLORA.

Mais, vous, il n'y a pas une ville d'Italie où vous ne deviez être connu de tout le monde? Cela attirerait tout de suite l'attention sur moi.

LE PRINCE.

Oh! vous ne risquez pas d'être compromise avec moi, chère! On sait que je ne suis pas galant, que j'aime les artistes pour l'art... Et, d'ailleurs, allez-vous donc vous soucier de tous les sots propos? Au théâtre, voyez-vous, ce n'est pas comme dans la vie bourgeoise. Il n'y a pas de vertu qui serve, personne n'y croit. On passe pour aimable ou sotte, pour savoir se conduire avec esprit ou pour avoir une mauvaise tête, mais on ne passe jamais pour invincible, le fût-on bien réellement.

FLORA.

Oh! c'est effrayant, ce que vous dites là! Le maestro assurait le contraire, pourtant!

LE PRINCE.

Le maestro a ses raisons... vis-à-vis de Camille!...

FLORA.

Lesquelles donc?

LE PRINCE.

Ça ne vous regarde pas. Allons, viendrez-vous au théâtre? Quel mal y voyez-vous?

FLORA.

Aucun, certainement! mais je n'ose pas!... Je ne me suis jamais montrée en public sans mes sœurs.

LE PRINCE.

Alors il fallait donc me dire de les enlever avec vous; autrement, vous ne sortirez jamais de votre chambre!

FLORA.

Enlever! Quel mot dites-vous là? Est-ce qu'on pourrait croire que vous m'avez enlevée?

LE PRINCE.

Ma chère enfant, les mots sont des mots. Dans ce monde, tout ça ne prouve pas grand'chose. A force de croire à tout sur le compte des femmes, on arrive à n'y plus croire à rien. Faites comme je vous dis, c'est-à-dire faites tout ce que vous voudrez. Soyez même vertueuse si c'est votre plaisir, mais ne vous laissez jamais enchaîner par personne, et quand vous courrez ce danger-là, consultez-moi, appelez-moi à votre secours, vous verrez que je vous dirigerai bien! A tantôt, chère, je reviendrai voir si vous voulez sortir ou rester. (Il conduit Flora par la porte de gauche et va pour sortir lui-même par celle du fond. Pendant qu'il s'arrête pour jeter un coup d'œil significatif vers la porte que Flora a refermée sur elle, le Marquis entre par le fond. En se retournant, le Prince se trouve face à face avec lui.)

SCÈNE III

LE PRINCE, LE MARQUIS.

LE PRINCE, très-tranquillement

Tiens, c'est vous, marquis? par *qué* hasard?

LE MARQUIS, de même.

Ce n'est point par hasard, prince, je vous cherche.

LE PRINCE.

Tant mieux, vraiment! Ah çà, vous arrivez donc de Venise?

LE MARQUIS.

J'arrive de Milan.

LE PRINCE.

Vous étiez à Milan? Je n'en savais rien, moi qui en suis parti d'hier. Asseyez-vous donc!...

LE MARQUIS.

Vous êtes ici... chez vous?

LE PRINCE.

Naturellement. Voyons, à quoi puis-je vous être bon à Gênes? Je n'y suis pas pour longtemps, je vous avertis; je m'embarque pour Naples au point du jour.

LE MARQUIS, *s'asseyant.*

C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour m'acquitter de ma commission. Je viens chercher une jeune personne que vous emmenez.

LE PRINCE.

Ah bah!

LE MARQUIS.

Vrai!

LE PRINCE.

Ah! mon cher, que c'est de mauvais goût ce que vous faites là!

LE MARQUIS.

Je le sais, c'est du plus mauvais goût, et je le fais.

LE PRINCE.

Vous tenez donc absolument à passer pour un original?

LE MARQUIS.

Non, je n'y tiens pas absolument.

LE PRINCE.

Eh *ben*, alors, ne faites donc pas de pareilles folies!

LE MARQUIS.

Je ferai celle-là, si vous le permettez.

LE PRINCE.

Et... si je ne le permets pas?

LE MARQUIS.

Vous êtes libre!

LE PRINCE.

C'est donc une querelle que vous me cherchez? Quel drôle de corps vous êtes!

LE MARQUIS, se levant.

Et si je vous trouvais plaisant de me le dire?

LE PRINCE, se levant à son tour.

Oh! ne nous fâchons pas, je vous en prie! ce serait trop ridicule. (Il va s'assurer que la porte de Flora est fermée et revient.) Voyons, à qui en avez-vous? Je veux bien faire tout ce qu'il vous plaira, moi; je ne suis pas méchant. J'ai donné trop de gages dans ma vie pour avoir besoin de faire la mauvaise tête, j'espère!

LE MARQUIS.

Je sais qu'à toutes les armes vous êtes le plus redoutable duelliste de l'Italie.

LE PRINCE.

Et vous?

LE MARQUIS.

Moi, je ne me suis encore battu que deux fois, et deux fois j'ai été blessé.

LE PRINCE.

Alors... gare à la troisième! Tenez, ça m'ennuierait beaucoup de me rencontrer avec un homme malheureux à ce jeu-là. Tout peut s'arranger si vous me parlez franchement.

LE MARQUIS.

Je le veux bien.

LE PRINCE.

Vous êtes donc l'amant de la petite Flora?

LE MARQUIS.

Non.

LE PRINCE.

Mais vous voulez l'être?

LE MARQUIS.

Dieu m'en garde!

LE PRINCE.

Eh bien, alors?...

LE MARQUIS.

Je suis amoureux de sa sœur Camille, et j'ai donné ma parole d'honneur à Camille de lui ramener Flora.

LE PRINCE.

Ah! vous êtes l'amant de la Corsari? Eh *ben,* j'en suis bien aise pour vous, cher! vrai! je vous en fais compliment, et même j'en suis fort jaloux. Comment diable avez-vous fait pour l'apprivoiser?

LE MARQUIS.

Je ne suis pas son amant, je suis épris d'elle et rien de plus.

LE PRINCE.

Alors, c'est une bêtise! Le vieux maestro est son amant en titre.

LE MARQUIS, fort tranquillement.

Vous en avez menti, monsieur.

LE PRINCE.

Hein?

LE MARQUIS, de même.

J'ai eu l'honneur de vous dire : vous en avez menti.

LE PRINCE, de même.

Fort bien! Vous voulez absolument vous battre? Quelle diable d'idée vous avez là! Voyons, mon cher, vous êtes insupportable! Ce que vous voulez n'a ni rime ni raison. Sommes-nous au temps des enlèvements de vive force? Êtes-vous assez singulier pour vous imaginer que cette fille ne me suit pas de son plein gré?

LE MARQUIS.

Je suis très-persuadé qu'elle vous suit de son plein gré.

LE PRINCE.

Eh bien donc? me faites-vous un crime de lui avoir conseillé de quitter le théâtre de Milan pour celui de Naples?

LE MARQUIS.

Je ne m'attribue pas le droit de juger votre conduite.

LE PRINCE.

Vous voyez donc bien que vous avez grand tort de me dire des impertinences? Convenez que vous avez eu tort, et quittons-nous bons amis.

LE MARQUIS.

J'ai peut-être eu tort, mais il m'est impossible de vous quitter sans emmener mademoiselle Flora.

LE PRINCE.

Encore! et comment diable vous y prendrez-vous, si elle refuse de vous suivre?

LE MARQUIS.

Comme je suis très-certain qu'elle s'y refusera, je suis forcé de vous prier de l'abandonner.

LE PRINCE.

De mieux en mieux! diable d'homme!... vous m'amusez, parole d'honneur! Et... qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

LE MARQUIS.

Écrivez-lui deux mots pour lui dire que son emploi à San Carlo a été donné, qu'une affaire imprévue vous oblige à partir pour Venise ou pour Palerme, et que vous lui conseillez de retourner dans sa famille.

LE PRINCE.

Ah! il faudra que j'aille à Palerme ou à Venise pour vous complaire?

LE MARQUIS.

Non, il suffit que vous changiez d'hôtel; ici, je me charge du reste.

LE PRINCE.

Vous êtes trop bon. Ah çà! parlez-vous sérieusement?

LE MARQUIS.

Très-sérieusement.

LE PRINCE, *s'asseyant.*

Convenez qu'il faut que je sois bien patient pour ne pas vous envoyer promener.

LE MARQUIS.

Refusez-vous?

LE PRINCE.

Belle question!

LE MARQUIS.

Alors...

LE PRINCE, *sans se lever.*

Alors, quoi?

LE MARQUIS.

Alors, il faut que j'aie l'honneur de vous rappeler que je vous ai donné tout à l'heure un démenti des plus grossiers.

LE PRINCE.

C'est vrai que vous avez été fort grossier. Trop pour que ce fût volontaire et naturel de la part d'un homme comme vous. C'est donc la Corsari qui vous a fait jurer de me chercher noise? quel chevalier vous faites!

LE MARQUIS.

La signora Corsari ne m'a rien demandé du tout. C'est moi qui lui ai juré de vous tuer si vous ne consentiez à lui rendre sa sœur.

LE PRINCE.

Fort bien! mais si c'est moi qui vous tue?

LE MARQUIS.

Ce ne sera pas ma faute.

LE PRINCE.

Vous voulez qu'elle vous pleure; c'est très-beau! Allons, je vous assure que pour moi, ça m'est fort désagréable! Avez-vous des témoins?

LE MARQUIS.

Ils sont tout prêts.

LE PRINCE.

Vous me donnerez bien un quart d'heure pour trouver les miens?

LE MARQUIS.

Un quart d'heure, pas davantage.

LE PRINCE.

Je vous trouve charmant. Non, d'honneur, c'est charmant! Attendez! je vas dire à la petite que je sors.

LE MARQUIS, se mettant devant la porte de Flora.

Pardon! vous ne lui parlerez pas avant de sortir avec moi...

LE PRINCE.

Mais, mon cher, j'ai envie de vous traiter comme un fou que vous êtes, et de vous jeter par les fenêtres.

LE MARQUIS.

Ça, c'est plus difficile que de me tuer en duel. Je suis très-fort aux armes naturelles et je frappe comme un marteau de forge.

LE PRINCE.

Allons! je n'entends rien, moi, au duel des crocheteurs! Venez, puisqu'il n'y a pas moyen de se débarrasser de vous autrement! avez-vous des pistolets, au moins?

LE MARQUIS.

Non! mais vous devez avoir les vôtres.

LE PRINCE.

Je ne me bats pas avec. Je les connais trop... D'ailleurs, c'est trop sérieux avec moi... Je suis un peu moins fort à l'épée. Et vous?

LE MARQUIS.

Moi, je n'ai rien à dire, je suis l'agresseur.

LE PRINCE.

A l'épée donc! Tenez; nous irons dans le jardin du comte Fortuni. J'y ai déjà eu une affaire, et il doit être chez lui, à cette heure-ci. Dépêchons-nous, je veux mener au spectacle cette pauvre petite à qui vous prétendez ravir son protecteur. (Il va chercher son étui à cigares, en prend un, le met dans sa bouche, en offre un au Marquis qui refuse poliment.) Voulez-vous?... Sacrebleu, que vous m'ennuyez avec votre fantaisie! je ne voulais plus avoir de ces histoires-là...

LE MARQUIS.

J'en suis désolé, mais...

LE PRINCE.

Passez!

LE MARQUIS.

Après vous. (Ils sortent.)

SCÈNE IV

FLORA seule, elle sort de sa chambre, elle a une autre coiffure et un autre mantelet.

Cette voix... ai-je rêvé? c'était la sienne! (Elle va à la porte et regarde.) Je ne vois pas sa figure... mais c'est lui, c'est le marquis. Est-ce possible? pourquoi viendrait-il ici? Non, je suis folle! il n'a ni l'envie ni le droit de courir après moi... ce n'est pas moi qui lui plais; il se garderait bien de quitter Camille, il l'aime! Eh! que m'importe! le prince a raison, je ne dois aimer personne... Ce pauvre prince! il est bon et loyal; mais je ne sortirai pas avec lui... on croirait peut-être qu'il m'enlève en effet... et j'en rougirais! Ah! ce n'est pas pour lui que je me résignerais à être calomniée! N'y pensons plus... mais si c'est là le commencement de ma liberté, je vais bien m'ennuyer, moi! (Elle s'assied tristement.) Il faut donc toujours

dépendre de quelqu'un, ne fût-ce que de soi-même!... Ah! Camille, tu ne t'ennuies jamais!... j'oublierai!... je serai belle, insouciante, gaie!... je n'entendrai plus applaudir et louer Camille!... (Elle se retourne et voit Camille derrière elle. Elle fait un cri et cache sa figure dans ses mains.)

SCÈNE V

CAMILLE, FLORA.

CAMILLE, entrant du fond, se jetant à son cou.

Ma sœur! ma Flora, ma bien-aimée!... (Elle la couvre de baisers.) Embrasse-moi donc! je suis si heureuse de te revoir!

FLORA.

Oui, oui, bonjour, Camille. Pourquoi es-tu venue ici? Qu'est-ce que tu me veux?

CAMILLE.

Ce que je veux! c'est toi que je veux sauver et ravoir! je ne veux pas qu'on me vole ma sœur, moi!

FLORA.

Tu ne veux pas?... ainsi, tu as couru après moi? est-ce que tu es seule?

CAMILLE.

Non, Nina et le maestro sont venus.

FLORA.

Ah! le maestro? le conciliateur est bien choisi!

CAMILLE.

Comment! lui qui, au milieu du plus beau succès de sa vie, consent à me laisser partir, à m'accompagner, à laisser doubler nos rôles... tout cela pour toi...

FLORA.

Comme je ne compte pas l'en remercier, je désire ne pas le voir. Je suis ici chez moi.

CAMILLE.

Chez toi, pauvre enfant!...

FLORA.

Camille, si vous venez pour m'insulter par vos soupçons...

CAMILLE.

Des soupçons? non! je n'en ai pas, moi! mais tu es aigrie, je m'en doutais bien! aussi ai-je voulu te voir seule d'abord! car tu n'as rien contre moi, et tu vas revenir tout de suite: dis! chère petite! il le faut, vois-tu.

FLORA.

Et pourquoi ça?

CAMILLE.

Tu le demandes? eh bien... pour moi d'abord! pour que je ne meure pas de chagrin. Est-ce que tu ne m'aimes plus? est-ce que tu n'aurais pas pitié de moi?

FLORA.

Pitié de toi! quelle ironie! ah! qu'il y a de mépris dans ta douceur, ma pauvre Camille!

CAMILLE.

Du mépris? est-ce à moi que tu dis cela?

FLORA.

Eh bien, oui, c'est toi que je quitte, c'est toi que je fuis, c'est toi qui me tues!

CAMILLE.

C'est donc vrai? O ma sœur! que tu me fais de mal! Mon Dieu! je croyais t'avoir si bien aimée! Depuis le jour où notre mère nous laissa orphelines... j'avais douze ans... et j'avais déjà renoncé à vivre pour moi-même. Déjà je sentais que je me devais à toi tout entière! Je comprenais bien que Nina, cet ange de dévouement et de courage, manquait parfois d'adresse pour te convaincre et te diriger. Je m'en attribuais davantage. Me suis-je donc trompée? Où est le mot blessant,

ou seulement froid, que je t'aie jamais dit? Quel est celui de tes désirs, de tes caprices, que je n'aie pas contenté? O Flora! voici la première fois que je remets sous tes yeux une vie de tendresse et d'abnégation que je t'ai consacrée... Ne prends pas cela pour un reproche; c'est toi qui me forces à me justifier. Pardonne-le-moi! Quand on supplie l'objet aimé, on ne veut pas être méconnu; on a le droit de lui montrer qu'on le préfère à soi-même!

FLORA.

Eh bien, Camille... je veux te croire... Oui, tu m'aimes... oui, tu m'as toujours aimée... Mais tu n'as peut-être pas toujours fait ton possible pour ne pas m'écraser de ta supériorité. Il fallait attendre pour te produire au grand jour que j'eusse autant de talent que toi.

CAMILLE.

Elle me reproche cela aussi! Elle ne se souvient plus de rien! moi qui avais l'effroi et la haine du théâtre! moi qui n'aimais que la retraite, la campagne, la vie intime! Elle a déjà oublié que je n'ai consenti à débuter que pour lui procurer un peu de richesse et de luxe, à elle!

FLORA.

C'est vrai, Camille! c'est moi qui t'ai tourmentée pour signer ton engagement! J'étais folle... Comment as-tu pu m'écouter, toi qui étais si sage? Eh bien, vois-tu, ce sont tes débuts, c'est ton succès, qui m'ont anéantie! O Camille! tu n'as rien compris à la matinée d'hier?

CAMILLE.

Hier? non! que s'était-il donc passé? Je ne m'en souviens plus, moi! J'ai la tête brisée!

FLORA,

Hier... il est venu chez nous un jeune homme riche, beau, charmant! l'air aisé d'un grand seigneur avec l'âme ardente d'un artiste... J'aurais pu l'aimer peut-être, cet homme-là...

Il n'avait rien de ce qui me rend dédaigneuse pour les autres. Il arrive, il me prend pour toi : comment cela se fait-il? je n'en sais rien... Peut-être parce que j'avais une belle robe et de l'assurance. Il me parla... avec quelle passion, quel enthousiasme et quel respect! Ah! Camille, tout ce qu'il t'a dit en me parlant a laissé là... une trace brûlante, un monde de délices, d'orgueil, de rage et de honte!... Et moi, je ne m'apercevais pas de sa méprise! Je buvais le poison de ses louanges maudites!... Tu lui es apparue. Il s'est avisé de son erreur... et, dès ce moment, il a su trouver pour toi des louanges plus exquises, des adorations plus humbles et plus tendres que toutes celles qu'il m'avait adressées. Tu es devenue son dieu, et moi, je n'ai plus été pour lui que l'enfant gâté dont on raille les caprices et à qui on fait la leçon. O Camille! cet homme m'a perdue, car il a mis entre toi et moi un abîme de désespoir et de jalousie que rien ne pourra combler!

CAMILLE, *troublée.*

Dis-moi, Flora, ce jeune homme, l'as-tu vu depuis que tu es ici?

FLORA.

Lui? ici? C'était donc lui? J'en étais sûre! Il est venu avec toi!

CAMILLE.

Il est parti seul, le premier, pour te suivre, pour te sauver.

FLORA.

Pour me sauver, lui? Il m'aimerait donc?

CAMILLE.

Qui sait? Pourquoi non? Ce que j'affirme, c'est qu'il a fait serment de te ramener... c'est qu'il te cherche.

FLORA.

Camille, tu me trompes : c'est toi qu'il aime! Aie donc la franchise et le courage de me le dire!

CAMILLE.

Quel air de menace! Est-il possible, ô mon Dieu! que pour un étranger, pour un inconnu, ma sœur me maudisse et m'abandonne!

FLORA.

Tu ne m'abandonnerais donc pas pour lui, toi? Eh bien, écoute. Tu veux que je retourne avec toi?

CAMILLE.

Si je le veux! Ne le veux-tu donc pas aussi?

FLORA.

A une condition. Tu ne permettras pas à cet homme de t'aimer. Il ne te parlera plus. Tu ne le reverras jamais.

CAMILLE.

Est-ce sérieux, ce que tu demandes là? Quelle folie! Tu crois donc...

FLORA.

Camille, tu hésites, tu l'aimes!

CAMILLE.

Comment pourrais-je déjà l'aimer? Mais, si cela était, le sacrifice aurait quelque mérite, et je serais heureuse de le faire pour te sauver.

FLORA.

Avec ou sans mérite, fais-le donc, je l'exige.

CAMILLE.

Eh bien, je le ferai.

FLORA.

Tu le jures?

CAMILLE.

Je m'y engage. Tu vas revenir?

FLORA.

Partons!

CAMILLE, l'embrassant.

Oh! merci, merci, ma sœur! (Elle va au fond.)

FLORA, à part.

Ah! je serai vengée de lui!

CAMILLE, revenant.

Voilà Nina. Tu veux bien la revoir, à présent? Elle va être si heureuse! (Elle va au-devant de Nina et du Maestro, qui entrent par le fond.)

SCÈNE VI

FLORA, CAMILLE, NINA, LE MAESTRO.

NINA, courant à Flora.

Ah! méchante, cruelle enfant! vilaine folle! nous as-tu fait du mal! (Elle l'embrasse en pleurant.)

CAMILLE, à Nina.

Oh! pas de reproches! tu me l'as promis!

FLORA.

Laisse-la dire, si ça lui fait du bien. Et vous, signor maestro? vous ne me dites rien? voyons, les quolibets, les duretés d'habitude! vous devez en avoir fait provision en voyage?

LE MAESTRO, d'un ton rude qui dément ses intentions.

Flora, mon enfant, vous me voyez fort sérieux et fort triste. Tant mieux pour vous, si vous pouvez être en humeur de plaisanter : quant à moi, au lieu de faire provision d'ironie ou d'amertume contre vous, je me suis laissé gagner par la pitié, et c'est du fond de mon âme que je vous plains aujourd'hui!

FLORA.

Maître, cette pitié est fort charitable peut-être, mais je vous prie de me la garder pour le jour où je sentirai en avoir besoin.

NINA.

Allons, voilà que vous recommencez déjà à vous quereller?

LE MAESTRO.

Non, ma bonne âme, sois tranquille. Je serai juste et paternel avec elle; car j'ai fait bien des réflexions en venant ici. Je me suis surtout demandé si je n'étais pas coupable de sa faute.

FLORA, se radoucissant.

Vraiment, maître? si je vous disais qu'en effet...

LE MAESTRO.

Dites, dites-le, ma pauvre Flora, afin que cela ne m'arrive plus. Oh! je sais bien que j'ai été trop doux, trop faible! n'est-ce pas, c'est là mon tort? c'est moi surtout qui vous ai gâtée?

FLORA, riant avec dédain.

Vous? ah! par exemple, voilà qui prouve comme on se connaît et comme on se juge soi-même. Vraiment? vous vous repentez de votre indulgence envers moi?

LE MAESTRO, naïvement.

Sans doute! alors, que me reprochez-vous donc?

CAMILLE.

Rien! elle vous aime, elle est bonne, elle est raisonnable. Elle revient avec nous. Prends ton mantelet, Flora, et allons-nous-en bien vite.

NINA, voyant Flora prendre un mantelet élégant.

Pas celui-là. Il n'est pas à toi.

FLORA, jetant le mantelet avec répugnance, mais se défendant.

Si fait. Je l'ai acheté en voyage.

NINA, baissant la voix.

Avec quoi? tu avais oublié ta bourse.

CAMILLE.

Il n'est pas joli, j'aimais mieux le tien. (Elle lui met le mantelet qu'à la première scène Flora a laissé sur une chaise et l'embrasse.) Allons, sois gaie, sois aimable! tu n'auras plus de chagrins avec nous, n'est-ce pas? tu seras heureuse?

FLORA, s'arrangeant pour partir.

Peut-on l'être quand on se sent haïe?

NINA.

Eh bien! qui donc te hait, chez nous?

FLORA, montrant le Maestro.

Lui!

LE MAESTRO.

Moi? est-ce que vous pensez ce que vous dites là, Flora?

FLORA.

Vous ne dites pourtant pas le contraire?

LE MAESTRO, lui prenant le bras.

Écoute, enfant, injuste cœur, crois-tu donc que, si j'avais sur toi le droit qu'un père a sur sa fille, je ne t'étranglerais pas de mes propres mains, dans ce moment-ci? ne vois-tu pas que, pour laisser tes sœurs reprendre avec elles une fille perdue, il faut que je sois stupide et débonnaire à l'excès? tu m'as souvent reproché ma partialité pour Camille; c'est possible... une sympathie particulière, une préférence d'artiste... que sais-je! eh bien, vois-tu, c'est à cause de cela que je te ménage, afin qu'on ne dise pas que je te sacrifie; autrement je te renverrais sur l'heure avec tes pareilles, et je ne te retiendrais pas sur le penchant du vice.

FLORA à Camille, exaspérée.

Voilà les douceurs et les ménagements que tu me promettais!

CAMILLE.

O maître! vous manquez à vos serments!

LE MAESTRO.

Qu'ai-je donc dit de trop? veut-elle que je rie de sa situation et que je l'encourage à y retomber? ne sait-elle pas que trois tours de roue dans le carrosse qui l'a amenée ici devaient suffire à la perdre de réputation?

FLORA.

Oh! que dit-il! l'homme cruel! voyez comme il me hait! comme il me tue! (Elle se jette dans le sein de Camille) C'est donc vrai, ce qu'il dit, que je suis déshonorée, moi?

NINA, la caressant.

Non, non! on ne le saura pas, nous le nierons mordicus, et si le prince en parle, on dira qu'il en a menti!

FLORA.

On ne vous croira pas, et vous allez rougir de moi, vous autres!

CAMILLE, l'embrassant.

Non! la terre entière t'accuserait que je ne t'en aimerais que davantage. Oui, oui, serre-toi contre mon cœur, voilà ton refuge!

FLORA.

Camille!... tu es bonne!... mais lui! (montrant le Maestro) il est impitoyable!

LE MAESTRO.

Non, Flora, repentez-vous, et je ne vous parlerai jamais du passé. Mais il faut le réparer.

FLORA.

Que faut-il donc faire pour cela, selon vous?

LE MAESTRO.

Une chose bien simple. (Lui montrant ses sœurs.) Il faut aimer qui vous aime.

FLORA.

Mes sœurs... oui! elles m'aiment, je le sens! mais vous... oh! vous!...

LE MAESTRO.

Moi, je vous aime aussi, Flora, car je vous défendrai, et croyez bien que l'affection et la protection d'un honnête homme ne sont plus à dédaigner pour vous.

FLORA, à Camille.

Oh! Dieu! tu l'entends! chaque mot qu'il me dit est un coup de poignard! je n'ai plus droit à l'estime! Un honnête homme ne pourrait plus m'aimer que par pitié, et à cause de toi, peut-être! (D'une voix étouffée en lui montrant le Marquis qui entre par la porte du fond.) Tiens! tiens, regarde! le voilà!

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

LE MAESTRO, courant à lui.

Ah! enfin! j'étais diablement inquiet de vous!

LE MARQUIS, un peu pâle et essoufflé, après avoir serré les mains du Maestro.

Ah! Camille! maestro! chère Nina! (Regardant Flora.) La voilà! vous êtes heureuses!

FLORA.

Allons, monsieur le marquis! puisque vous prenez tant de part aux secrets de la famille, adressez-moi donc aussi votre réprimande!

LE MARQUIS.

Non, signora, tel n'est pas mon rôle; je m'étais chargé d'arriver à temps pour préserver votre réputation, j'ai eu le bonheur d'y parvenir. La personne qui avait surpris votre confiance n'en abusera pas. Elle va partir.

LE MAESTRO.

Vous avez donc vu le prince?

CAMILLE.

Mon Dieu! ne vous êtes-vous point querellés ensemble!

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, nous sommes maintenant dans les meilleurs termes, et l'issue de notre explication est celle-ci : Je

n'ai rien à refuser à la divine Corsari, a-t-il dit; j'eusse obéi à une lettre d'elle; mais puisqu'elle a jugé à propos d'employer un intermédiare, je déclare devant témoins que je n'ai aucune prétention (avec intention), aucun droit contraire à sa volonté, et que je remettrai sa sœur entre ses propres mains.

CAMILLE, au Marquis.

Merci! (Elle lui tend la main.)

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous dis merci, Camille! à vous, qui m'avez permis de faire quelque chose pour vous!

FLORA.

Monsieur le marquis craint qu'on ne lui attribue un peu d'intérêt pour moi-même dans tout ceci!

LE MARQUIS.

Oui, signora, je le craindrais, et si vous connaissiez la méchanceté du monde, vous trouveriez bien naturelle la franchise avec laquelle j'ai dû agir. Écoutez, Camille! (Au Maestro et à Nina.) Vous aussi!... Je ne devais pas laisser prendre le change sur le motif qui me faisait provoquer une explication de la part du prince. Je n'ai donc pas hésité à lui dire mes vrais sentiments...

CAMILLE.

Pardon... je ne comprends pas.

LE MARQUIS.

Alors, permettez-moi de vous les dire à vous-même.

LE MAESTRO.

Vous êtes pâle, mon ami, qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS.

Rien! je me suis hâté, j'ai couru!... et puis une émotion profonde!...

LE MAESTRO.

Quoi donc? Vous nous effrayez! vous pâlissez davantage!

LE MARQUIS.

Oui, je veux parler... je sens que je le dois et que le temps presse. Je ne veux laisser croire à personne qu'en me déclarant tout haut le champion, le chevalier de Camille, je nourrissais des espérances indignes d'une femme comme elle. (Très ému.) Maître... aidez-moi... protégez-moi, grand Dieu! car ceci est le moment le plus solennel de ma vie!

LE MAESTRO.

Comme vous tremblez! Paolino, vous souffrez?

LE MARQUIS.

Oui! et si cette angoisse se prolonge, il me semble que je vais mourir. Camille!... (s'appuyant instinctivement sur le Maestro et tremblant visiblement.) Laissez-moi vous dire devant lui... (il montre le Maestro), devant elle (il montre la Nina), que je vous aime avec passion! que du moment où je vous ai entendue, j'ai senti que j'étais l'amant de votre génie; que du moment où je vous ai vue, j'ai senti que j'étais l'époux de votre âme. Ah! béni soit ce jour où j'ai vu comme vous savez aimer! Eh bien, c'est ainsi que j'aime, moi, Camille! Je suis riche... oh! peu vous importe, je le sais, mais je remercie ma position qui me fait indépendant : je suis le dernier de ma famille, je ne me dois à personne qu'à Dieu et à vous. J'ai un nom sans tache, ma vie a toujours été pure : par là, du moins, je suis digne de vous, et, pour tout le reste, le cœur, le dévouement, l'adoration, suppléeront à ce qui me manque pour être votre égale. Camille, acceptez-moi pour votre appui, pour votre époux, et vous ferez de moi le plus reconnaissant, le plus fier des hommes! Il s'est mis à genoux.)

CAMILLE éperdue, regardant Flora.

O mon Dieu!

LE MAESTRO, relevant le Marquis, qui se soutient à peine.

O Paolino! mon enfant! mon fils! Oui, oui, il dit ce qu'il pense, Camille! C'est un homme de cœur et de parole, lui! Je

le connais, je l'ai élevé! Il n'a pas changé, il ne changera pas! Réponds-lui, accepte! mets ta main dans la sienne : c'est moi qui suis sa caution!

NINA.

Oh! il est sincère, je le vois bien, parle-lui, Camille!

FLORA, hors d'elle-même.

Eh bien, oui, Camille, parle donc!

CAMILLE, avec effort.

Monsieur le marquis, je suis honorée... reconnaissante... mais... tenez! c'est impossible!... Je ne suis plus libre de vous écouter. (Le Marquis se relève, met sa main sur sa poitrine et reste comme pétrifié, debout, le regard fixe.)

LE MAESTRO.

Vous n'êtes plus libre, Camille?

CAMILLE, avec effort.

Non, maître!... Partons, mes sœurs! Je ne puis rester ici plus longtemps..

LE MAESTRO.

Eh bien, oui, partez!... Partez tout de suite! La voiture qui nous a amenés ici vous attend! Moi, je reste pour consoler l'ami que vous me tuez!

NINA.

Mais c'est impossible... elle ne...

LE MAESTRO, avec force.

Emmenez-la, je le veux! Ne voyez-vous pas comme il souffre?

NINA, résistant à Camille qui veut l'emmener.

Qu'est-ce qu'il a donc? On dirait...

FLORA, à part.

Oh! comme il l'aime!

LE MAESTRO, le secouant.

Ami, ami! Paolino!... je suis là, moi... je ne te quitte pas... Est-ce que tu ne m'entends plus?

LE MARQUIS.

Pardon, pardon, mon ami! sortons! je me sens bien mal.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PRINCE, avec un chirurgien qu'il fait passer le premier, et qui prend l'autre bras du Marquis.

LE PRINCE.

Venez vite, docteur! Il se trouve mal... J'en étais sûr!... Là!... cette chambre est libre! (Il les conduit à la chambre de Flora.) — (Au marquis.) On vous l'avait bien dit, mon cher, qu'il vous fallait du repos! (Il l'emmène vers la chambre de gauche.)

LE MAESTRO, le suivant.

Qu'a-t-il donc?

LE PRINCE.

Pardieu! il est blessé!

LE MAESTRO.

Blessé? comme vous dites ça! (Il suit le Marquis avec empressement et entre à gauche avec le docteur qui soutient le Marquis.)

LE PRINCE.

Eh bien, comment veut-il donc que je le dise?

SCÈNE IX

LE PRINCE, CAMILLE, FLORA, NINA.

FLORA, très-agitée.

Blessé, mon Dieu! Avec qui donc s'est-il battu?

NINA.

Tu le demandes!

FLORA, au Prince.

Avec vous?

CAMILLE, pâle et tremblante.

Et pour toi, malheureuse enfant!

FLORA.

Ah ciel!... Est-ce qu'il est en danger?

LE PRINCE, allant vers la porte de gauche qui est restée entr'ouverte. et s'y arrêtant un instant.

Qui sait! J'en serais désolé, car, en fin de compte, s'il est un peu fou, c'est un très-galant homme!

NINA.

Oui! c'est un fou, à vos yeux, celui qui défend l'honneur d'une pauvre famille!

CAMILLE, à demi-voix.

Ne parle pas à cet homme-là, ma sœur!

LE PRINCE, qui l'a entendue.

Ah! voilà un cruel reproche, signora, et de la part d'une de nos gloires, il m'est fort sensible. Allons, j'espère me faire pardonner un jour : en attendant, je peux bien vous jurer que je n'ai jamais eu le dessein...

CAMILLE.

Pardon, prince. Une pareille explication entre nous serait trop délicate; épargnez-la-moi... Dans ce moment surtout!... (A Nina.) Ne peut-on savoir de ses nouvelles?

LE PRINCE, toujours avec aisance.

Tout ce que je peux vous en dire, c'est que j'ai fait mon possible pour ménager votre chevalier, et que je n'ai jamais vu d'homme plus déterminé à donner sa vie pour une femme!

FLORA.

Ah! vous l'avez tué, je parie!

LE PRINCE.

Et vous aussi, ingrate, des reproches? (Il entre dans la chambre de gauche.)

SCÈNE X

CAMILLE, FLORA, NINA.

NINA, *à Camille qui est retombée sur sa chaise.*

Camille, tu sembles malade aussi, toi? Ah! tout cela te fait du mal, pauvre bon cœur!... comment donc ça se fait-il que tu n'aies pu lui dire un mot de consolation en le quittant?

CAMILLE, *fondant en larmes.*

Ah! c'est moi qui le tue!

FLORA.

Tu l'aimais, Camille!... tu pleures!... tu l'aimes!...

CAMILLE.

Je n'en sais rien! mais que t'importe, à présent qu'il va mourir?

FLORA.

Mourir!... mais ce serait affreux!...

SCÈNE XI

CAMILLE, FLORA, NINA, LE MAESTRO,

sortant de la chambre où est le Marquis.

FLORA, *courant à lui.*

Eh bien?

LE MAESTRO.

Qui, quoi? Qu'est-ce que vous demandez?

FLORA.

Comment va-t-il?

LE MAESTRO.

Est-ce que ça vous regarde, vous?

CAMILLE.

Est-ce une blessure grave?

LE MAESTRO.

Est-ce que ça t'intéresse, toi? Laissez-moi, je ne connais plus aucune de vous!

NINA.

Eh bien, et moi?

LE MAESTRO.

Ni vous non plus. Est-ce ainsi que vous avez surveillé vos sœurs? Je me reposais sur vous aveuglément, sottement... En voici une qui se fait enlever... l'autre...

FLORA.

Eh bien, l'autre?... que reprochez-vous à Camille?

LE MAESTRO.

Je ne vous parle pas! Je lui reproche d'avoir désolé ma vieillesse et flétri mon cœur par son manque de confiance en moi, par son manque de dignité envers elle-même peut-être!

CAMILLE.

Oh! mon ami!...

LE MAESTRO.

Qu'est-ce que c'est donc, mademoiselle, qu'un engagement si secret qu'un ami comme moi doive l'ignorer? Celui que vous avez choisi ne peut être qu'indigne de vous, puisque vous me l'avez caché si bien!... nommez-le donc, voyons! je vous en défie!... (Camille garde le silence.) Vous voyez bien! vous vous taisez! c'est bien! moi, je vous abandonne... Je devrais vous maudire!

CAMILLE.

Ah! tuez-moi tout de suite, si vous ne m'aimez plus!

LE MAESTRO, ému.

T'aimer... (En colère.) Non, je ne veux plus t'aimer! Pourquoi aimer des enfants ingrats! Est-ce que tu m'aimes, toi qui as disposé de ton avenir sans mon aveu?

CAMILLE, à sa sœur.

Oh! Flora! tu n'avais pas prévu que j'aurais tout cela à souffrir!

NINA, au Maestro d'un ton de reproche.

Ah! tenez! Vous avez des moments, vous, où, si l'on ne vous aimait pas, on vous détesterait! Voyez donc le chagrin que vous lui faites!...

LE MAESTRO.

Eh bien, qu'elle se confesse, qu'elle se repente, et si elle a pris quelque parti absurde, qu'elle y renonce!

NINA.

Voyons, au fait, dis-nous la vérité.

CAMILLE.

Ah! ne m'interrogez pas. Consolez-moi, soutenez-moi. J'en ai plus besoin que vous ne pensez, car je souffre plus que vous-mêmes, et c'est peut-être plus que je n'en peux supporter. (Elle tombe étouffée de larmes sur la chaise de droite. Le Maestro ému fait un pas vers elle. Flora le retient et plie les genoux devant lui.)

LE MAESTRO.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez, vous?

FLORA, à genoux.

Maître, bénissez Camille et maudissez-moi, c'est moi qui suis coupable.

LE MAESTRO.

Eh! nous le savons! Il ne s'agit plus de ça!

FLORA.

Non, vous ne le savez pas! J'ai été pis que folle, j'ai été mauvaise, envieuse!... c'est moi qui lui ai dicté un refus... un mensonge!

LE MAESTRO.

Toi?... Ah çà! c'est donc un démon que cette fille-là!

CAMILLE.

Non, maître, la pauvre Flora aime votre ami, et moi... qui ne l'aimais pas...

FLORA.

Tu mens! et quant à moi, tu te trompes. Je ne l'aime pas, je n'aime personne... que toi... et Nina, et vous, maître, si vous voulez me pardonner. C'était de l'orgueil, du dépit, rien de plus, je le jure; reprends ton serment, ma sœur, je l'exige, sois heureuse!

CAMILLE, l'embrassant.

Merci, Flora! mais c'est impossible.. Pour me rétracter après ce que j'ai dit, il faudrait expliquer ce qui s'est passé entre nous. T'humilier devant le marquis... (Elle relève sa sœur.) Te faire une situation inacceptable auprès de nous!... jamais! et d'ailleurs, à quoi bon tout cela? ne sens-tu pas, au silence du maître, que celui qui est là... va mourir? (Au moment où elle désigne la chambre de gauche, le Marquis en sort.)

SCÈNE XII

LE MAESTRO, CAMILLE, FLORA, NINA, LE MARQUIS, LE PRINCE. (Camille n'ose quitter sa place. Le Marquis moins faible, mais toujours très-pâle, se dégage doucement du Prince qui le soutenait et fait un pas vers Camille.)

LE MARQUIS.

Signora, je regrette vivement qu'on vous ait causé un moment de trouble et de retard, pour cette blessure qui est sans gravité. J'en emporte une plus profonde et plus douloureuse. Vous êtes trop grande et trop bonne pour ne pas me plaindre; mais ne vous faites aucun reproche. En vous quittant pour jamais, j'ai besoin de vous dire que mon amour-propre n'est point ici en jeu, et que je pars pénétré d'estime et de respect pour votre loyauté. (Il salue et se dirige vers la porte avec le Maestro.)

FLORA.

Non, monsieur, restez!... restez! vous dis-je!

CAMILLE.

Flora, que vas-tu faire! Non...

LE MARQUIS, à Flora, qui veut l'attirer vers Camille.

Ah! Signora, c'en est assez.

LE MAESTRO, à Flora qui hésite.

Allons, Flora, du courage! un bon mouvement.

FLORA.

Oh! quelle honte! j'étouffe!... Je ne peux pas... eh bien, maître, parlez, faites ma confession!

LE MAESTRO.

Oui, je m'en charge!

CAMILLE.

Et moi, je m'y oppose!

LE MAESTRO, bas à Camille.

Sois tranquille. (Haut.) (Au Marquis.) Ami, ne nous quittez plus. Camille accepte vos offres! c'est cette enfant... (Flora se jette dans les bras du Maestro en cachant sa figure.) Cette pauvre enfant!... qui avait exigé d'elle qu'elle ne se marierait pas! que voulez-vous? c'est notre enfant gâté! Elle était jalouse!...

LE PRINCE, qui s'est assis tranquillement au premier plan avec son lorgnon dans l'œil.

Ah vraiment?

LE MAESTRO, élevant la voix avec intention, tenant toujours Flora dans ses bras.

Oui. jalouse de la tendresse de sa sœur, au point de vouloir l'accaparer. Ne s'imaginait-elle pas que Camille la négligerait en aimant un mari? mais elle a compris qu'elle se trompait, et que désormais chacun de nous l'aimera davantage, (Il l'embrasse au front) si c'est possible!

CAMILLE, *baisant la main du Maestro.*

Oh merci!

FLORA.

Vous êtes le meilleur des hommes!

LE MARQUIS.

Et moi le plus heureux!

FIN DU DÉMON DU FOYER.

MAITRE FAVILLA

DRAME EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DE L'ODÉON,
LE 15 SEPTEMBRE 1855.

A MONSIEUR ROUVIERE

—

C'est à vous, monsieur, que je dédie l'ouvrage dramatique dont vous avez bien voulu vous faire l'interprète principal. C'est à vous que je dois l'accueil chaleureux et sympathique que le public a bien voulu faire à un personnage tout idéal en apparence, et très-réel selon moi, surtout depuis que j'ai l'honneur de vous connaître. J'avais senti ce personnage vivre dans mon cœur et dans ma pensée; je l'avais fait simple et bon, vous l'avez fait grand et poétique; vous lui avez prêté des accents d'un lyrisme puissant et d'une suavité exquise, une physionomie que les poëtes et les peintres ont comparée avec raison aux types saisissants et touchants des plus belles légendes d'Hoffman, enfin un enthousiasme sorti du cœur encore plus que de l'art, qui se communique comme une flamme à toutes les âmes élevées.

Trois des plus grands artistes de notre temps, MM. Frédérick Lemaître, Bocage et Bouffé, ont eu ce rôle dans les mains. Des circonstances indépendantes de leur volonté et de la mienne les ont empêchés de le remplir. Après eux, j'eusse désespéré de trouver un type assez puissant et assez original pour rendre éclatant le type si simplement indiqué par moi, si je ne vous eusse vu jouer Hamlet. Je me suis dit, ce jour-là, tout naïvement, que qui peut le plus peut le moins, et que

comprendre et traduire ainsi Shakspeare, c'était avoir en soi le feu sacré qui donne la vie à toutes choses, aux humbles créations du sentiment comme aux sublimes œuvres du génie.

J'ai dès lors osé présenter au public une pièce d'une extrême simplicité, avec la confiance que sa sincérité extrême serait accueillie, grâce au rayonnement de votre foi et au magnétisme de votre conviction. J'ai eu foi moi-même en mon œuvre, sans m'abuser sur son importance, mais en me disant que le romanesque d'une donnée de ce genre, personnifié en vous, paraîtrait aussi naturel qu'il me le paraissait à moi-même.

Le public semble donc, cette fois, m'avoir entièrement pardonné l'ingénuité, peut-être un peu surannée, qui me porte à croire que les bonnes natures et les généreuses actions ne sont pas des *fantaisies* insupportables. Je vous en suis bien reconnaissant, monsieur, car une seule critique m'a affligé, dans ma vie d'artiste : c'est celle qui me reprochait de rêver des personnages trop aimants, trop dévoués, *trop vertueux*, c'était le mot qui frappait mes oreilles consternées. Et quand je l'avais entendu, je revenais, me demandant si j'étais le bon et l'absurde don Quichotte, incapable de voir la vie réelle, et condamné à caresser tout seul des illusions trop douces pour être vraies.

J'avais, je vous assure, une sorte d'effroi de moi-même, comme ce pauvre Favilla dont vous peignez si bien les angoisses secrètes quand il dit par votre bouche : *Qu'a donc Marianne? Est-ce elle, est-ce moi...* qui déraisonne?

Et, vous le savez par vous-même, monsieur, dans cette incertitude-là, ce n'est pas l'orgueil de l'artiste qui souffre, c'est sa croyance, c'est sa meilleure aspiration qui se révolte contre le doute. S'entendre dire que le sentiment de l'idéal est une lubie, c'est vraiment cruel pour ceux qui sentent l'amitié, l'abnégation et le désintéressement naturels et possibles.

Eh quoi! ces choses ne sont-elles pas plus naturelles et plus possibles que leurs contraires? Le mal n'est-il pas la chose surprenante, quand on pense que l'homme est très-intelligent, que la vertu le rend très-heureux, que la perversité est toujours le résultat d'un calcul et quelquefois l'objet d'un grand travail auquel on se condamne pour conquérir des soucis infinis? Oui, certainement, le mal est un fruit très-amer et que l'on ne cueille pas sans beaucoup de peine: aussi faut-il beaucoup de science pour l'expliquer et beaucoup d'art pour le peindre. J'avoue que cet art me manque et que ma paresse ne le cherche pas beaucoup. Mais en quoi ma recherche et mon goût, qui me poussent vers les délices du bien, seraient-ils incommodes et blessants sur la scène?

Voilà ce que je me demandais, et ce qui ne m'a pourtant pas empêché de persévérer, car les gens sont incorrigibles quand ils rencontrent, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, d'admirables caractères et d'admirables amitiés qui leur font oublier en un jour des années de douleurs et des montagnes de déceptions.

Nous serions tous plus heureux, si nous étions plus justes et plus confiants dans notre appréciation des êtres excellents qui se rencontrent sur la terre. Je ne suis pas optimiste au point de dire qu'ils sont très-nombreux; mais, si leur rareté fait leur excellence, pourquoi serions-nous ingrats envers le ciel qui nous prête un peu de sa lumière pour les voir et les comprendre? Un juste pèse plus dans la balance divine que mille insensés épris de la chimère du mal. Le juste seul voit clair : donc lui seul compte pour quelque chose, lui seul existe, lui seul est l'être réel et vrai; et si la raison admet ceci, si le cœur le sent, pourquoi donc serait-il défendu à l'art de le montrer?

C'est par une profonde adhésion intérieure à cette logique si claire du sentiment que vous êtes, monsieur, un artiste si

entraînant quand vous faites vibrer les cordes de l'enthousiasme. C'est que vous abordez alors une sphère de vérité où tous les tristes et pénibles raisonnements sur le positif s'écroulent et s'effacent comme de vrais rêves ; c'est que vous entrez dans cette vision du vrai que l'on appelle illusion romanesque, faute de réfléchir à la facilité qu'on a de le voir et à la nécessité charmante qu'on subit de l'aimer aussitôt qu'on l'a vu.

Remercions ensemble les excellents artistes qui nous ont secondés avec tant de zèle et d'affection dans l'étude de ce petit roman de théâtre : d'abord, puisque nous parlons des caractères prétendus *romanesques,* et selon moi les seuls logiques en ce monde, Mme Laurent, cette femme de cœur et de génie qui est, dans la vie réelle comme dans la fiction scénique, l'idéal de l'honnête femme et de la tendre mère ; puis, en procédant par l'importance de leurs rôles dans la pièce, la touchante et naïve Bérengère, qui n'a besoin que d'être elle-même pour rendre la grâce, la candeur et le charme de la jeunesse ; MM. Fournier et Métrème, un débutant plein d'avenir et un jeune homme déjà rompu aux habiletés de la scène ; enfin M. Fleuret, un pur et vrai talent, qui, par amitié pour moi, a bien voulu réciter admirablement quelques mots de moi, et prêter sa noble figure et sa belle parole à un vieux serviteur aimé pour ses vertus.

Tout à côté de vous et de Mme Laurent, vous voulez, n'est-ce pas ? que je place Barré, ce comique si naïf et si fin, à qui je dois aussi le succès de la représentation ; car en permettant à *Keller* d'être amoureux de *Marianne* et d'oser le lui dire, je ne me dissimulais pas ce que l'on appelle un *danger* au théâtre, celui d'accuser trop durement un ridicule. Mais je savais que Barré ferait tout un poëme bouffon de ses réticences, et qu'il aurait le sentiment délicat de son rôle, l'innocence de la gaucherie dans l'entraînement d'une idée perverse mal digérée, et l'effroi d'une mauvaise pensée avortée aussitôt

que conçue. Il a compris que le gros bourgeois allemand ne pouvait pas être Tartufe, et que, partagé entre sa vanité de fraîche date, sa sensualité irréfléchie et ses bons et honnêtes instincts, il devait subir un combat intérieur plus risible que révoltant.

Barré est un artiste justement aimé du public; il a la rondeur et la bonhomie de la personne avec la finesse d'un esprit chercheur et amoureux de détail. Chacun de ses mots a une portée vive et franche, et il lui faut souvent faire de généreux efforts pour ne pas absorber tout l'intérêt d'une scène, même dans le silence, tant sa physionomie est vraie et comiquement attentive. Il est jeune encore, et appelé, je n'en doute pas, à de très-grandes créations dans son genre.

Quant à vous, monsieur, vous n'avez pas, je crois, de genre proprement dit : je vous ai vu dans des rôles très-différents; quelquefois vous m'avez étonné par cette variété d'aptitudes, mais je vous ai vu sublime deux fois ; dans Hamlet, vous étiez à la hauteur d'un personnage dont le génie, au lieu de vous écraser, vous portait comme un oiseau des tempêtes : et ensuite dans ce rôle que l'on n'ose pas nommer à la suite d'Hamlet, mais où, jeté dans des régions inférieures, vous planez comme l'aigle tranquille sur les flots apaisés.

On vous a beaucoup discuté, et quelquefois repoussé, me dit-on : c'est le sort des hommes de génie. Consolez-vous; vous avez eu et vous aurez encore de belles revanches, où le public, qui finit toujours par être juste, se dira que ce n'était peut-être pas vous qui vous égariez, mais lui qui se trompait. Moi, je ne vous ai jamais vu vous tromper; mais quand même cela vous serait arrivé, qu'importe? Tant mieux peut-être, si c'est en reconnaissant des erreurs de goût que vous êtes arrivé à ce goût exquis et suprême qui vous fait trouver des choses si admirables maintenant, et dire des mots, — des mots insignifiants par eux-mêmes en apparence, comme le

Tais-toi de Favilla, — où vous mettez toute une âme, toute une vie de douleur et de bonté. Vous avez découvert des trésors que d'autres artistes de génie n'avaient pas cherchés et qui ne sont apparus qu'à vous. Ces découvertes vous sont propres, et elles feront école un jour ou l'autre : je l'entends dire autour de moi, et cela me paraît certain, inévitable.

Si j'y ai un peu contribué, monsieur, je serai plus touché d'un tel résultat que de ce qui peut m'être personnel dans le succès de mon petit travail.

George Sand.

PERSONNAGES

MAITRE FAVILLA (50 ans).............	MM.	ROUVIÈRE.
KELLER (45 ans)........................		BARRÉ.
ANSELME, fils de Favilla (19 à 20 ans)....		MÉTRÈME.
HERMAN, fils de Keller (19 à 20 ans)......		FOURNIER.
FRANTZ, intendant du château (60 à 65 ans)		FLEURET.
MARIANNE, femme de Favilla (36 ans)....	Mmes	LAURENT.
JULIETTE, fille de Favilla (16 à 17 ans)...		BÉRENGÈRE.

Costumes de la fin du dernier siècle.

La scène se passe au château de Muhldorf, en Allemagne.

MAITRE FAVILLA

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon sans trop de profondeur, d'un style Louis XIV allemand, c'est-à-dire un peu lourd, d'une richesse seigneuriale. Au premier plan, à la droite du spectateur, une cheminée sans feu ornée de candélabres. Au second plan, à droite, porte donnant dans les appartements de Keller. Au premier plan, à gauche, grande croisée donnant sur les jardins. Au second plan, à gauche, porte donnant dans la serre. Le fond du salon est ouvert, au milieu, par une grande porte; à droite et à gauche, par des ouvertures moins larges, fermées à hauteur d'appui. Sur ces appuis des vases garnis de fleurs, au troisième acte seulement. Ces trois ouvertures sont fermées, de haut en bas, par des tentures relevées ou baissées, selon les besoins de la scène. Par la porte du fond et les panneaux vides, on aperçoit la bibliothèque avec ses fenêtres, ses meubles et ses rayons garnis de livres. Lustre dans le salon, et meubles dans le style de l'appartement; tapis. A l'extrême gauche, un grand fauteuil tourné le dos au public. Un peu au-dessus, près du fauteuil, un guéridon sur lequel est une potiche sans fleurs. Une chaise près du guéridon. Près du panneau à jour de gauche, une harpe. Un fauteuil de chaque côté de la porte du fond. A droite, à l'avant-scène, au tiers du théâtre, une grande table chargée de partitions, de livres et d'atlas; ce qui est sur la table ne doit pas être rangé, afin que, pendant la première scène, Frantz s'occupe à faire le classement des livres. Un pupitre dans le haut, à droite. Près de la fenêtre, à droite, un fauteuil; une chaise devant la table.

SCÈNE I

KELLER, HERMAN, FRANTZ.

(Keller est assis à gauche, près de la croisée. Il regarde dehors d'un air ennuyé, en fumant sa pipe. Il a une toilette assez négligée. Herman, en habit du matin assez élégant, mais rappelant l'étudiant allemand, est assis à la grande table, tourné le dos au public. Frantz est devant lui, tenant des in-folio.)

FRANTZ.

Tout ce désordre vient de ce que l'on ne s'occupait plus

guère ici que de musique dans les dernières années de sa vie. Les partitions, les gravures, les atlas, tout cela se trouve mêlé, mais rien ne manque!

KELLER.

Oui, oui! il se ruinait en musique, le cher homme.

FRANTZ, étonné.

Il se ruinait?...

KELLER.

N'avait-il pas une bande de musiciens à gages?

FRANTZ.

Mais, monsieur, son orchestre se composait de ses fidèles serviteurs et d'honnêtes artisans de la paroisse.

KELLER.

Oui, vous jouez tous de quelque chose, dans ce pays-ci! Mais cette famille d'Italiens qui est encore là, dans le château?

FRANTZ.

Ils vont partir, monsieur.

KELLER, à Herman.

Est-ce que tu les as vus, toi? On ne les aperçoit pas plus que s'ils étaient morts, et on ne les entend pas davantage.

HERMAN.

Je ne les ai pas encore rencontrés non plus.

FRANTZ.

Ces dames ne sortent pas de leur appartement, dans la crainte d'être indiscrètes.

HERMAN.

Pourtant, je désirais leur faire une visite de politesse, et vous m'avez dit qu'elles étaient souffrantes. Il me paraît qu'elles ne veulent recevoir personne.

KELLER.

Eh bien! laissons-les tranquilles; je ne me soucierais pas du tout de les voir continuer à s'installer...

FRANTZ.

Oh! elles n'y songent point, monsieur. (A Herman.) Je peux me retirer, monsieur Herman?...

KELLER.

Oui!

FRANTZ.

Pardon, monsieur Keller. Je voudrais savoir si vous me conservez mes fonctions dans le château?

KELLER.

Intendant! Eh! mon cher, donnez-moi le temps de vous connaître.

FRANTZ.

Oh! je suis connu, ou je ne le serai de ma vie; il y a trente ans que je gouverne la maison, et jamais...

HERMAN, avec bonté.

Et jamais vous n'avez encouru un reproche; nous savons cela.

FRANTZ.

Ni un soupçon, monsieur.

HERMAN.

Aussi mon père est-il fort disposé...

KELLER.

Oui, oui, attendez huit jours, que diable! Il n'y en a que trois que je suis ici! Donnez-moi le temps de me retourner!

FRANTZ.

J'attendrai huit jours, monsieur... (Il salue et sort. Herman se lève pour lui rendre son salut. Keller ne se dérange pas.)

SCÈNE II

KELLER, HERMAN.

KELLER.

Ces vieux domestiques de grande maison! ça vous a un orgueil...

HERMAN.

Celui-ci a une réputation et un air de probité...

KELLER.

Oui, mais il faut voir, il faut voir! Ah çà! c'est donc bien précieux, tous ces vieux bouquins?

HERMAN.

Très-précieux, mon père, et très-intéressant.

KELLER.

Que de livres, que de livres! Que diable peut-on faire de tant de livres?

HERMAN.

Ah! c'est surtout une rare collection musicale, que celle du vieux baron.

KELLER.

Dis donc du jeune baron, Herman! puisque tout cela est à toi, la bibliothèque aussi bien que le château, le château aussi bien que les terres, et les terres aussi bien que la baronnie.

HERMAN.

Mais non, tout cela est à vous, mon père!

KELLER.

Oh! les livres, je te les donne, tout de suite: quant à l'argent, ce qui est au père est au fils un jour ou l'autre... et quant au titre... ça, j'avoue que ça me flatte un peu, à cause de toi, surtout! On dira le baron Keller de Muhldorf et le jeune baron Muhldorf Keller!...

HERMAN.

Et pourtant, si vous vouliez bien penser comme moi, nous ne prendrions de titres ni l'un ni l'autre.

KELLER.

Pourquoi donc, puisque celui-là nous appartient par droit de succession?

HERMAN.

Permettez, mon père : mon grand-oncle maternel était de noble race. Il était bien, lui, de père en fils, le baron de Muhldorf ; mais nous, bourgeois de père en fils, nous qu'il connaissait fort peu, et qui nous trouvons, par rencontre, alliés à sa noblesse, sachons nous contenter d'une fortune sur laquelle nous ne comptions guère, et n'ayons pas l'air de vouloir usurper...

KELLER, fâché.

Bien !... te voilà déjà orgueilleux, toi !... Tu méprises donc la condition de ton père ? Tu crois donc qu'un négociant n'est pas digne de devenir baron ?

HERMAN.

Je m'explique donc bien mal, car je pense, au contraire, que c'est pour nous un assez beau titre que celui d'honnête commerçant, et c'est pour cela que je ne tiendrais pas à en effacer le souvenir.

KELLER.

Laissons cela. As-tu bientôt fini ? On dirait que tu comptes te faire libraire ?

HERMAN, se levant.

Si vous avez quelque chose à m'ordonner...

KELLER.

Non, rien !... Ah ! dame ! je suis actif, moi ! Levé avant le jour, j'ai déjà visité mes domaines ; je peux dire qu'en trois matinées je me suis mis au courant de tout ici, comme si j'y étais depuis trois ans. Tiens, je sais déjà, à un thaler près, la valeur et le produit, année moyenne, de chaque pré, bois, champ, moulin, étang, carrière. Ah ! c'est admirable, la propriété de Muhldorf... (il bâille) admirable !...

HERMAN.

Et cependant...

KELLER.

Cependant, quoi? Vas-tu me répéter que je m'ennuie déjà ici?

HERMAN.

C'est qu'il m'avait semblé vous voir rêveur, inquiet.

KELLER.

Non! Mais... que veux-tu? dans mon magasin, je ne me reposais pas une minute, moi!... Du lever au coucher du soleil, j'étais sur le dos des caissiers, sur les talons des commis; ici, tout est affermé, réglé... tout a l'air de vouloir marcher sans que je m'en mêle!

HERMAN.

Et puis, vous ne vous étiez jamais occupé d'agriculture.

KELLER.

Certainement, non! Je sais bien comment on fait le drap et la toile, mais je ne sais pas faire pousser le fil dans les champs et la laine sur le dos des moutons; je n'ose pas faire trop de questions à ces benêts de paysans, qui ont l'air de se moquer de moi...

HERMAN.

Je me mettrai vite au courant, et si vous voulez...

KELLER.

Toi? non pas, non pas! Tu as de l'instruction, c'est vrai; je t'ai envoyé à l'Université, je tenais à ce que mon fils fût étudiant. C'est joli, ça, d'avoir étudié! Mais je te connais, tu es romanesque! tu es comme feu ta pauvre mère, tu ne regardes à rien, tu ne veux discuter avec personne, tu crois qu'on s'enrichit en donnant et en prêtant à tout le monde; tu serais bien vite la dupe de tous ces petits fermiers qui sont plus fins que toi... et que moi aussi, peut-être!

HERMAN.

Je ne m'occuperai de vos affaires qu'autant qu'il vous plaira, mon père. Mais que ferai-je donc aujourd'hui pour vous aider

à passer le temps? Allons voir la forêt, que je ne connais pas encore; je prendrai mon fusil...

KELLER.

Oh! la promenade, j'en ai assez. Ce grand air m'étourdit. Je ne suis pas habitué à vivre en plein vent, comme un pommier, moi! Tiens! j' vas fumer une autre pipe; sors, si tu veux.

HERMAN, qui a été au fond du théâtre et qui regarde dans la galerie.

Ah! tenez, voilà qui vous distraira peut-être: une visite, une figure agréable.

SCÈNE III

LES MÊMES, FAVILLA, en habit noir, culotte de soie, souliers à boucles, cheveux sans poudre, la canne à la main; il entre comme chez lui, le chapeau sur la tête et sans voir personne; il est pensif et comme absorbé dans une mélancolie douce. Il est propre et soigné.

KELLER, se levant pour le saluer.

Monsieur... je... (Favilla ne fait pas attention à lui et va déranger sur la table la pile de livres qu'Herman vient de ranger.) Monsieur, vous...

FAVILLA va au grand fauteuil et regarde le vase de Chine, se parlant à lui-même.

Plus de fleurs!

KELLER.

Monsieur, que désirez-vous?

FAVILLA, en se retournant, voit Herman qui s'est mis entre son père et lui.

Ah! le nouveau bibliothécaire, sans doute. Pardon, monsieur, je ne vous voyais pas. (Il ôte son chapeau.) Vous vous porez bien?

HERMAN, souriant.

Parfaitement bien, monsieur, et vous aussi?

FAVILLA.

Pas mal, merci... la tête un peu douloureuse, le matin surtout.

HERMAN.

Ah! c'est fâcheux! (A son père.) C'est un original, un habitué de la maison, probablement.

KELLER.

Il faut savoir, il faut voir! (A Favilla.) Monsieur! monsieur! à qui ai-je l'avantage de parler?

FAVILLA, le regardant avec un peu de surprise.

Ah! vous ne me connaissez pas, mon ami? C'est tout simple, vous êtes nouveau dans la maison.

KELLER.

Comment, nouveau? J'y suis nouvellement installé, c'est vrai, mais...

FAVILLA.

Vous y resterez longtemps, toujours, si nous nous convenons mutuellement. Oh! mon Dieu! moi, voyez-vous, je ne veux rien changer aux manières d'agir de mon prédécesseur. Il traitait avec bonté tous les fonctionnaires de sa maison; il en faisait ses amis, quand ils en étaient dignes.

KELLER, irrité et jetant malgré lui un regard sur sa mise négligée.

Ah çà! vous me prenez donc pour un domestique? et qu'est-ce que ça signifie, votre *prédécesseur?*

FAVILLA, qui est retombé dans sa méditation.

Vous dites? Pardon, vous êtes mon domestique? je le veux bien, si c'est mon intendant qui vous a choisi. J'ai été souffrant pendant quelques jours, je n'ai pu m'occuper de rien, mais j'approuve tout ce qu'il a fait. C'est un digne homme et fort bien élevé; ayez beaucoup d'égards pour lui, vous me ferez plaisir! (Il s'assied à la table.)

KELLER.

Voyons, monsieur, vous moquez-vous?... Je perds patience, et je vas... (Il va pour sonner au fond.)

HERMAN, l'arrêtant doucement, en remontant.

Attendez, mon père, c'est peut-être tout simplement un

voisin fort distrait qui croit être entré chez lui; laissez-moi l'interroger. (A Favilla avec politesse, en passant à droite*.) J'ai l'honneur de parler... peut-être... à monsieur le conseiller?...

FAVILLA, souriant avec tristesse.

Baron, baron, mon cher enfant, si vous tenez à cela; mais moi, je n'y tiens guère.

HERMAN, de même.

Vous êtes établi dans les environs?... propriétaire de...

FAVILLA.

Eh! mais, du château de Muhldorf, comme vous voyez.

KELLER, stupéfait, redescendant.

Du château de Muhldorf?

FAVILLA.

Hélas! oui, mon cher, hélas! oui.

KELLER, indigné, le toisant.

Du château de Muhldorf!

FAVILLA.

Ah! ne m'en faites pas compliment, mes amis, il me coûte assez cher.

KELLER.

Où donc, et quand l'avez-vous acheté?

FAVILLA.

Je ne l'ai point acheté... il m'a été donné par mon meilleur ami, un grand artiste, allez, et un grand cœur!

KELLER.

Ainsi, vous prétendez être l'héritier du baron de Muhldorf, mon oncle!

FAVILLA, se levant.

Votre oncle, vous dites?... Il n'avait qu'un neveu... un neveu de sa femme... qui s'appelait... Keller, je crois; c'est

* Keller, Favilla, Herman.

vous? Ah! j'en suis charmé. (A Herman en le regardant avec intérêt.) Et vous, vous êtes?

HERMAN.

Herman Keller.

FAVILLA.

Ah! que ne vous a-t-il connu! Une aimable, une noble figure! Vous êtes artiste, je parie?... (Keller derrière, en le regardant des pieds à la tête.)

HERMAN.

Un peu.

FAVILLA.

Eh bien, si vous êtes les parents de mon ami, vous êtes les miens désormais... Je vous aime! (Il leur tend les mains. Keller hausse les épaules et remonte au fond. Herman prend avec sympathie les deux mains de Favilla.) Et tout ce qui est à moi est à vous... Mais vous êtes dans l'aisance, m'a-t-on dit?

KELLER, avec humeur en descendant au milieu.

Dans l'aisance! dans l'aisance!..

FAVILLA.

Seriez-vous gêné?... tant mieux, je veux vous aider à rétablir vos affaires... J'ai connu le malheur aussi, moi! Mais, voyez-vous, la fortune, ça vient, ça s'en va, on ne sait comment... Il faut avoir du talent, avant tout, et je vous en donnerai, Herman, je vous ferai travailler.

KELLER, à son fils.

Ah çà! je n'y suis plus du tout, moi! Est-ce que nous ne serions pas les seuls... (A Favilla.) Est-ce que vous prétendez être aussi parent du baron, monsieur?

FAVILLA, assis dans le fauteuil où était Keller.

Son frère, monsieur, son frère!

KELLER, vivement.

Son frère? il n'en a jamais eu!

FAVILLA.

Son frère par l'esprit et par le cœur! Ah! pauvre ami! ne pas pouvoir pleurer!

KELLER.

Diantre! je le crois bien, que vous ne pleurez pas, si vous héritez!... Mais où sont donc vos titres?... Depuis quand...

FAVILLA, absorbé.

Mourir avant moi! ah! c'est le seul chagrin qu'il m'ait jamais causé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANTZ, venant du fond.

FRANTZ, au fond.

Ah! il est ici! Maître, ces dames vous cherchent.

FAVILLA.

Ma femme? ma fille? Eh bien, je suis là; qu'elles viennent!

FRANTZ, l'attirant doucement et faisant des signes à Herman et à Keller.

Elles veulent vous consulter... Venez, venez!

FAVILLA.

Non! elles ne veulent pas me laisser ici! elles croient que j'y souffre trop! C'est le contraire; je suis plus courageux, plus calme, en présence... (Keller, impatienté, tourmente le grand fauteuil sur lequel il s'était appuyé; Favilla s'en aperçoit, s'élance vers lui.) Keller... ne touchez pas à ce fauteuil, je vous en prie! ne vous y asseyez jamais, je vous le défends...

KELLER, étonné et comme subjugué, s'éloigne du fauteuil.

Parce que?...

FRANTZ, à Favilla.

La signora vous attend.

FAVILLA, à Frantz, qui lui donne sa canne et son chapeau.

Allons, tu me tourmentes, tu me gouvernes aussi, moi?

FRANTZ.

Oui, mon bon maître! venez!

KELLER.

Son maître?

FAVILLA.

Pardon, monsieur Keller, je reviens! à revoir!... (Il sort. Frantz le suit jusqu'à la porte et revient, sur l'appel de Keller.)

SCÈNE V

KELLER, FRANTZ, HERMAN.

KELLER, irrité.

Monsieur Frantz, qu'est-ce que ça veut dire? Pourquoi appelez-vous cet homme-là votre maître?

FRANTZ.

Pardon, monsieur Keller, c'est...

KELLER.

Je suis le baron de... Keller, monsieur Frantz. Il n'y a que moi de baron ici!

HERMAN, prenant le milieu

Eh! mon père, ne comprenez-vous pas que nous venons de voir un brave homme qui rêve tout éveillé?

FRANTZ.

Justement, monsieur Herman, son idée est de se croire l'héritier.

KELLER, en allant s'asseoir à la table.

Ah bah! c est un maniaque? Que ne le disait-il tout de suite! je me serais diverti de sa manie.

FRANTZ.

Hélas! monsieur, cela est tout nouveau! c'était l'homme le plus sage... un grand talent!... et si bon! Monsieur le baron, qui l'estimait et le chérissait, l'avait pris ici avec sa famille...

KELLER.

Tiens, tiens, c'est cet Italien, ce maître de chapelle? comme ils disent.

FRANTZ.

Oui, monsieur, c'est maître Favilla, qui, à force de soigner, de veiller et de regretter monsieur le baron... Pendant quelques jours on a craint pour sa vie; il est guéri, mais il lui est resté cette malheureuse idée fixe.

KELLER.

Alors, c'est le chagrin de n'avoir pas été favorisé de quelque legs qui lui a troublé la cervelle, car mon oncle est bien mort sans tester, il n'y a pas à dire.

FRANTZ.

Sans doute, puisque...

KELLER.

Puisque j'hérite. Après?

FRANTZ.

C'est votre droit, monsieur, personne ne le contesto.

HERMAN.

Mais ce brave maestro n'est pas dans la misère?

FRANTZ.

Peu s'en faut, monsieur Herman; il va sortir d'ici aussi pauvre qu'il y est entré.

KELLER.

Et, en attendant, il se promène comme ça dans mes appartements, comme chez lui? C'est fort commode!

FRANTZ, qui va au fond.

Il en avait tellement l'habitude!... Nous avions réussi, depuis votre arrivée, à le retenir dans le pavillon qu'il habite, et il s'est glissé jusqu'ici, je ne sais comment... mais je vais tâcher... car il est encore là, et sa femme ne pourra pas l'empêcher de revenir.

KELLER.

Ah çà! est-ce qu'il est méchant? Il faudrait faire enfermer cet homme-là, que diable! (A Herman qui a suivi Frantz au fond et qui regarde.) Que fais-tu donc là, Herman? Ferme les portes... je ne me soucie pas...

FRANTZ.

Oh! n'ayez pas peur, monsieur, il est aussi bon, aussi doux qu'auparavant.

HERMAN.

J'irai saluer ces dames de votre part, n'est-ce pas, mon père? Il ne faudrait pas les affliger: ce n'est pas leur faute...

KELLER.

Sans doute... sans doute!... Fais comme tu voudras. (Herman sort.)

SCÈNE VI

KELLER, FRANTZ.

KELLER.

Et qu'est-ce que c'est que ces dames? des chanteuses, des comédiennes?...

FRANTZ.

Ces dames sont des personnes du plus grand mérite, monsieur, et que respectent tous ceux qui les connaissent.

KELLER.

Tiens, tiens, tiens! elles ne sont donc pas des artistes?

FRANTZ.

Pardonnez-moi.

KELLER.

Il n'y a qu'une fille?

FRANTZ.

Et un fils qui est chef d'orchestre à Nuremberg, un excellent sujet.

KELLER.

Et le baron ne leur a pas donné quelque chose de la main à la main?... Vous devez savoir ça, vous?

FRANTZ.

Je sais qu'il ne l'a pas fait.

KELLER, inquiet.

C'est singulier, qu'il n'ait pas songé à ses serviteurs, à ses amis... Convenez que, grâce à la musique, il était devenu un peu fou, lui aussi!

FRANTZ.

Pas le moins du monde, monsieur; il ne croyait pas mourir si vite. Voilà pourquoi il a paru oublier ceux qui l'avaient servi. Mais il les a comblés de bonté pendant sa vie, et tous chérissent sa mémoire... Quant à aimer la musique, on n'est pas fou pour cela, et si Monsieur ne l'aime pas, ce n'est pas une raison pour...

KELLER.

Mon Dieu! je ne la déteste pas, la musique; ça me chatouille agréablement l'oreille comme à tout le monde; mais, à l'heure de ma mort, je songerai à régler mes affaires plutôt qu'à rendre l'âme au son d'un violon. Car on m'a raconté des choses assez baroques là-dessus. C'était donc ce Favilla! Voyons, dites-moi au juste comment ça s'est passé, car vous y étiez, vous?

FRANTZ, venant en scène.

C'est un triste souvenir pour moi, monsieur, mais si vous l'exigez...

KELLER.

Oui. (A part.) Je me méfie de ce Favilla, je ne sais pas pourquoi. (Il s'assied sur le grand fauteuil.)

FRANTZ.

Eh bien, monsieur, c'était le vingt-deux du mois dernier.

KELLER.

Oui, il y aura bientôt un mois.

FRANTZ.

Monsieur le baron, qui avait l'habitude d'écouter la musique dans cette salle, où nous voici, était assis sur le grand fauteuil où vous voilà...

KELLER, se levant.

Hein?... Ah! (Il repousse le fauteuil et prend un autre siége près du guéridon.) Continuez, monsieur Frantz.

FRANTZ, montrant le fond.

Nous étions là, dans la galerie, pour accompagner le chant principal, monsieur le baron ne voulant pas entendre les instruments de trop près, à cause de son état de faiblesse. Favilla, seul, était près de lui jouant le *solo;* à la seconde reprise, Favilla ne joua pas. Je rentrai, étonné de ce silence : je trouvai les deux amis immobiles; l'un était évanoui, l'autre...

KELLER.

Était mort? A la bonne heure! Mais alors, comment et pourquoi ce... musicien s'est-il imaginé...

FRANTZ.

Il prétend qu'à cette heure suprême, monsieur le baron, se sentant mourir, lui a prescrit deux choses : la première, de répéter avec nous, dans ce même lieu, le vingt-deux du mois prochain, qui sera le jour de la Sainte-Cécile, patronne des musiciens, ce même motif de Hændel, tiré de...

KELLER.

Je ne connais pas, n'importe! La seconde chose?

FRANTZ.

C'était, suivant Favilla, l'ordre de rendre heureux ses vassaux et ses protégés, au moyen de l'héritage qu'il lui laissait.

KELLER, agité.

Qu'il lui laissait!... Par quel acte?

FRANTZ.

Oh! cela, monsieur, c'était un rêve, car rien de semblable

n'a été retrouvé, ni ici, ni ailleurs. J'ai assez cherché, vous pouvez m'en croire. (Il monte vers la table.)

KELLER, se levant.

Et vous n'avez aucun indice dans le passé... d'une intention...

FRANTZ.

Aucun. Monsieur le baron était assez mystérieux dans ses projets.

KELLER.

Pourtant, cet homme persiste... On n'essaye donc pas de le détromper?

FRANTZ.

On n'y a pas réussi; c'est d'autant plus difficile qu'à tous autres égards il est rempli de sagesse et de pénétration. Il a toujours été un peu distrait, mais ce n'en est pas moins une intelligence d'élite. C'est à cause de cela qu'on espère; mais les médecins, voyant comme la contradiction le faisait souffrir, ont bien recommandé de la lui épargner; ils croient que, de lui-même et peu à peu, il retrouvera la notion des faits réels, ou qu'il perdra le souvenir du rêve qui l'a frappé.

KELLER.

C'est bien, merci, monsieur Frantz. (A part.) Cet homme-ci paraît avoir de l'éducation : il pourra m'être utile. (Haut, allant porter la chaise où il s'était assis au fond, à droite.) A propos, j'ai réfléchi, je vous garde à mon service... c'est-à-dire au service des affaires... de la maison. (Frantz s'incline en silence.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, HERMAN, puis FAVILLA, MARIANNE, JULIETTE.*

HERMAN, accourant le premier.

Vous ne m'en voulez pas, mon père... Il désire absolument

* Juliette, Marianne, Favilla, Herman, Keller.

vous présenter à sa femme et à sa fille. Elles refusaient... j'ai insisté avec lui, de votre part...

KELLER.

Voyons, voyons... sont-elles bien?

HERMAN, à Marianne et à Julien qui entrent avec Favilla.

Venez, de grâce, mesdames, mon père veut vous assurer de son respect.

FAVILLA, à sa femme et à sa fille.

Quand je vous le disais! Mon cher monsieur Keller, ma femme se joint à moi pour vous affirmer que vous êtes ici le bienvenu, et pour vous inviter à vous regarder comme étant chez vous. Plus vous agirez ainsi, plus vous nous ferez plaisir, n'est-ce pas, Marianne?

MARIANNE, souriant tristement.

Certainement, mon ami. (Elle va vers Keller en faisant signe à Juliette et à Frantz d'occuper Favilla.)

KELLER, à part regardant Marianne.

Ma foi! oui, elle est bien, l'Italienne! peste! (Juliette qui a emmené son père auprès de la table, ouvre une partition, comme pour le consulter. Frantz se joint à elle pour donner à Marianne le moyen de parler à Keller, Herman se mêle timidement à leur entretien, en regardant Juliette avec émotion. Groupe de Favilla, Juliette, Frantz et Herman auprès de la table. Keller et Marianne de l'autre côté de la scène.)

MARIANNE, à Keller avec effort.

Monsieur le baron, je...

KELLER, à part, la suivant.

Voilà une femme qui s'exprime bien. (Haut.) Madame, je... (Il est gauche et embarrassé.)

MARIANNE.

Je dois vous demander pardon d'être encore ici avec ma famille; nous nous disposons...

KELLER.

Vous ne me gênez pas; prenez le temps qu'il vous faut!

MARIANNE.

Deux ou trois jours nous suffiront, j'espère; je compte sur l'ascendant de mon fils, que j'attends d'un moment à l'autre, pour décider mon mari...

KELLER.

Oh! mon Dieu, le pauvre homme, je ne lui en veux pas, je le plains.

MARIANNE.

Il a échappé aujourd'hui à notre surveillance; ma fille n'avait pas pris l'air depuis deux jours... mais nous ferons en sorte qu'il ne revienne plus vous déranger. Nous comptons sur vos bontés...

KELLER.

Comment donc! je me ferai un plaisir... et un avantage... Voyons, ma belle dame, je ne m'entends guère aux compliments... je suis un homme tout franc, tout rond; j'irai au fait. Votre pauvre mari est fou, le vieux baron vous a oubliés, vous êtes dans le malheur? Eh bien! foi de baron, je m'intéresse à vous; tenez, contez-moi ça : dites-moi vos peines.

MARIANNE, *avec douceur et tristesse.*

Je vous remercie, monsieur, mais vous vous méprenez sur le sens de ma prière, je n'ai parlé ni de folie, ni de misère chez nous; mon mari perdra une illusion dont la cause est bien respectable. J'ai un fils honnête homme et laborieux; notre travail nous soutiendra, et nous n'avons pas besoin d'être secourus.

KELLER.

A la bonne heure! (*A part.*) J'aime mieux ça! (*Haut.*) Alors... que puis-je faire...

MARIANNE, *montrant son mari timidement.*

Ne pas le détromper brusquement... Vous ne voudriez pas aggraver nos peines, j'en suis bien sûre!

KELLER.

Non, non, certainement, ma chère dame; je n'ai pas un

mauvais cœur, et mon fils a dû vous dire... tenez, il aime déjà votre mari, et le voilà qui l'écoute comme un oracle.

FAVILLA, qui tient une partition ouverte et qui est entre la table et la fenêtre.*

Oui, mes enfants... oui, certes... voilà le maître des maîtres, Mozart! Celui-là n'est ni un Italien ni un Allemand, il est de tous les temps et de tous les pays, comme la logique, comme la poésie, comme la vérité; il sait faire parler toutes les passions, tous les sentiments dans leur propre langue. Il ne cherche jamais à vous étonner, lui, il vous charme sans cesse; rien ne sent le travail dans son œuvre. Il est savant, et vous n'apercevez pas sa science. Il a le cœur ardent, mais il a l'esprit juste, le sens clair, la vue nette. Il est grand, il est beau, il est simple comme la nature! (A Herman.) Vous autres Allemands, vous ne le trouvez pas assez mystérieux; vous aimez un peu ce que vous ne comprenez pas tout de suite; voilà Frantz qui joue de la flûte comme un maître, et qui trouve cependant le *Papagéno* trop naïf; mais voyez donc le soleil : est-ce qu'il est jamais plus beau que dans un ciel pur! Si vous demandez des nuages entre lui et vous, c'est que vous avez des yeux faibles. (A Frantz.) Tiens! regarde ce bassin d'eau brillante et tranquille (Il parle en montrant le jardin) qui reflète les arbres immobiles et les oiseaux voyageurs, comme un miroir de cristal! voilà Mozart!

KELLER, à Marianne.

Je ne connais pas beaucoup Mozart, mais je trouve que votre mari parle avec facilité. (Il s'approche avec elle de la fenêtre. Herman et Juliette un peu en avant de la scène.)

HERMAN, à Juliette.

Ah! votre père est un grand artiste, mademoiselle, il a le feu sacré, et vous êtes, j'en suis sûr, une élève digne de lui.

* Frantz, Favilla, Herman, Juliette, assise le dos au public, Marianne, Keller.

JULIETTE, intimidée.

Je fais mon possible pour profiter de ses leçons.

HERMAN.

Votre voix doit être l'expression de son âme et de son génie. Que je serais heureux de pouvoir vous entendre lire ces partitions, qui sont la propriété de votre père et la vôtre!

JULIETTE.

Mais non, monsieur; rien de tout cela ne nous appartient!

HERMAN.

Mon père m'a donné toute la bibliothèque, et je ne suis pas digne de posséder des richesses musicales qui reviennent de droit naturel, de droit divin, à maître Favilla. (Juliette fait un mouvement pour se rapprocher de son père. Herman reprend avec une vivacité timide.) Vous ne comptez pas quitter la maison tout de suite... c'est impossible!

JULIETTE.

C'est mon frère qui fixera le jour..

HERMAN, troublé, faisant des efforts pour retenir la conversation.

Ah!... vous avez un frère!... oui,. de votre âge à peu près?

JULIETTE.

Du vôtre plutôt, je crois.

HERMAN.

Tant que cela! Madame votre mère paraît toute jeune encore. Elle est bien belle, votre mère... et...

JULIETTE.

N'est-ce pas? et si bonne!...

HERMAN.

Comme elle doit vous aimer!

MARIANNE, qui a causé avec Keller près de la fenêtre, s'écriant.

Ah! Juliette, ton frère! ton frère qui arrive!

JULIETTE, courant au fond.

Ah! quel bonheur!...

FAVILLA, la retenant.

Qui donc? mon fils!... vrai?... courons!... (Il est tremblant et prêt à défaillir.)

KELLER.

Attendez... attendez... cela lui fait un effet!... Que votre fils vienne ici... amenez-le, Frantz! (Frantz sort par la serre.)

MARIANNE, auprès de Favilla.

Ah! c'est que nous ne l'avons pas vu depuis près d'un an! (A Favilla.) Eh bien! mon ami... c'est de la joie... Allons! tiens, le voilà!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANSELME, amené par Frantz*.

ANSELME.

Ah! ma mère!... mon bon père! (Il l'embrasse. A Marianne, en descendant en scène.) Ah! qu'il est changé! (A Juliette.) Ma sœur, ma Juliette! que tu es grande... et belle...

MARIANNE, lui montrant Keller qui s'avance.

Monsieur Keller!

ANSELME, le saluant.

Monsieur, excusez-moi... nous nous retirons...

KELLER.

Rien ne presse, rien ne presse, jeune homme.

HERMAN.

Nous partageons vos émotions! votre père nous intéresse vivement, croyez-le bien.

ANSELME, à Keller.

Merci, monsieur. (A Herman.) Merci du fond du cœur! (Retournant à Favilla.) Eh bien! mon père, c'est moi, votre fils... qui

* Keller, Herman, Marianne, Anselme, Favilla, Juliette, Frantz au fond, dominant le tableau.

croit rêver aussi en se retrouvant près de vous! Vous ne m'attendiez pas sitôt; mais j'étais si pressé de vous revoir... Comment! mon arrivée vous fait du mal? vous pleurez?

FAVILLA.

Pleurez, moi?... hélas! non, j'ai eu trop de peines dans ces derniers temps, vois-tu; je ne pleure plus maintenant ni de chagrin ni de plaisir!... Mais ce n'est pas tout ça : nous voici dans des circonstances graves, mon Anselme, et il faut avoir toute sa raison, toute sa volonté pour se montrer digne d'une position comme la nôtre.

ANSELME, à sa mère.

Mon Dieu! est-ce qu'il va parler de...

MARIANNE, bas.

Ne le contredis pas!

FAVILLA.

Écoute, écoute, mon fils. Nous avons perdu notre ami, notre père! le meilleur des hommes; tu sais qu'il a voulu nous consoler en nous faisant riches, il s'est trompé! il a ajouté, à la douleur de sa perte, la charge de bien grands devoirs. Anselme, mon enfant, te voilà libre, te voilà seigneur! eh bien! crois-moi, ne sois pas plus enivré que moi de tout cela; travaillons, cultivons l'art, comme par le passé, sans nous refroidir. Gouvernons en vrais pères de famille les vassaux dont le sort nous est confié; faisons comme celui qui nous donnait l'exemple de toutes les vertus; soyons charitables comme lui, écoutons toutes les plaintes, et que ce qui nous a été donné pour profiter aux autres profite aux autres plus qu'à nous-mêmes.

ANSELME, à Marianne.

Ah! son âme n'a pas changé!

KELLER, observant Favilla, à son fils, à part.

Une folle tête et un bon cœur!

FAVILLA, montrant les Keller à Anselme.

Tiens, voilà ses neveux! qu'ils soient nos amis! Je te recommande ce jeune homme; il a une physionomie sympathique, n'est-ce pas? il comprend le beau... et le bon! Donne-lui des conseils, aime-le comme ton frère! (Herman, attendri, tend les mains à Anselme, qui les lui serre avec effusion.)

ANSELME.

Mon père, tout ce que vous dites là, c'est le devoir d'un noble esprit et d'une bonne conscience! (Regardant Keller avec intention, d'un air digne.) Dans quelque position de la vie que je me trouve, je vous jure de n'avoir jamais d'autre règle de conduite.

MARIANNE.

C'est bien répondu, mon fils! et, à présent, venez : votre père veut nous conduire à la tombe de notre bienfaiteur. (A Favilla.) N'est-ce pas, mon ami? c'est le premier devoir qu'il lui faut remplir.

FAVILLA.

Oui, oui, tu as raison, bien raison, ma femme! Allons!... Venez, Keller, venez prier avec nous!

KELLER, sans se déranger.

Oui, oui, je vous suis.

MARIANNE, à Keller en sortant.

Je vous rends grâces pour votre indulgence, monsieur, nous en abuserons le moins possible.*

FAVILLA, revenant.

Ah! j'y pense! il y a toujours de braves gens autour de cette tombe vénérée, des pauvres qu'il assistait, lui!... et moi, je ne sais comment cela se fait... (Tâtant ses poches.) Le manque d'habitude! je n'ai jamais rien à leur donner! Frantz, il me faut de l'argent, ça me gêne à présent d'avoir toujours les mains vides. (Frantz porte la main à sa poche, Keller l'arrête.)

* Keller, Frantz, Favilla, Herman, au fond Marianne, Juliette et Anselme.

KELLER.

Eh bien! que faites-vous? j'espère que...

FRANTZ.

C'est sur mes petites économies, monsieur. (Pendant ce temps, Herman a mis vivement sa bourse dans la main de Favilla.)

FAVILLA.

Ah! vous me prêtez, mon cher enfant? Bien, merci! Frantz vous rendra ça. (Il sort avec la bourse; Keller n'a pas vu cela, il cause avec Frantz.)

MARIANNE, à Herman.

Ah! monsieur...

HERMAN.

Ah! madame, vous ne pouvez pas m'empêcher de faire l'aumône par ses mains.

JULIETTE, bas à Anselme en sortant.

Eh bien! il a une très-bonne âme, ce jeune homme-là. (Ils sortent tous, moins Keller et son fils.)

SCÈNE IX

KELLER, HERMAN.

KELLER, retenant Herman qui veut aller avec eux.

Reste donc, tu vois bien que c'est un prétexte pour l'emmener!

HERMAN.

Mais... pourquoi n'irions-nous pas...

KELLER.

Bah! pleurer le baron? Ce serait de l'hypocrisie de notre part; nous ne le connaissions guère, et si nous héritons, ce n'est peut-être pas sa faute; qui sait! il aimait ces gens-là mieux que nous!

HERMAN, dans le fond et suivant des yeux Juliette.

Ah! mon père!...

KELLER.

Quoi donc? à quoi songes-tu?

HERMAN.

A ce que vous dites, précisément; en effet, nous n'avions aucun besoin de cet héritage, nous autres! Nous avions de l'aisance, vous étiez actif, heureux... je ne souhaitais rien de plus! Et voilà un homme de bien, un homme de génie, une famille admirable... une fille... un ange... ah! la fortune est aveugle et jette ses dons au hasard.

KELLER.

Allons, allons, pas d'exagération, Herman; on les assistera, ces pauvres gens. J'y songe, ils m'intéressent aussi, moi... (A part.) La mère est bien, très-bien... (Haut.) Je ne veux pas les renvoyer comme ça tout d'un coup!

HERMAN.

Oh non! vous ne le voulez pas, mon père! vous ne me causeriez pas cette douleur!

KELLER, le regardant à part.

Diable, diable!... mon fils a lu des romans! et puis cette musique!... ça ne vaut rien pour la jeunesse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. Le grand fauteuil a disparu, ainsi que le vase de Chine et le guéridon. Près de la fenêtre, premier plan, un pupitre avec un violon dessus.

SCÈNE I

KELLER, FRANTZ, puis FAVILLA.

(Keller est mis avec assez de recherche, il est assis à la table que l'on a transportée à gauche et remplacée par un fauteuil. Il compulse des registres; Frantz est debout au milieu du théâtre; Keller lui tourne le dos.)

KELLER.

Mais enfin, il y a un grand mois, plus d'un mois que je suis ici...

FRANTZ, un peu préoccupé.

Oui, monsieur; c'est le vingt-deux.

KELLER.

Bon, je sais! C'est aujourd'hui la Sainte-Cécile, et vous ne pensez qu'à votre concert; ce n'est pas une raison pour ne pas m'expliquer pourquoi cet homme est encore chez moi.

FRANTZ, tressaillant.

Qui?... maître Favilla?... Ah! monsieur!

KELLER.

Je ne vous parle pas de lui; mon Dieu! lui, je le tolère. Mais ce Péters qui travaille au jardin, pourquoi le garder quand son mois est fini, et que je vous disais de me le remplacer par un bon ouvrier ayant bras et jambes! C'est désagréable d'avoir un estropié sous les yeux!



FRANTZ.

C'est que... comme l'accident lui est arrivé dans la maison...

KELLER.

Ah! c'est différent, celui-là... (pendant ce temps, Favilla est entré doucement et distrait*) je ne vous dis pas; mais vous en avez comme ça par douzaines des infirmes, qui me grugent... Ah! vous voilà, maestro; bonjour!

FAVILLA.

Qu'est-ce que vous faites donc là, Keller? Vous aidez Frantz à tenir mes comptes? Vous prenez trop de peine pour moi, mon cher ami; il n'y a pas besoin de tant de chiffres, Frantz est au courant de tout. Que les choses aillent comme elles allaient auparavant, c'est tout ce que je demande.

KELLER, haussant les épaules.

Bon, bon! (A Frantz.) Tout ce que je vois là dedans, c'est qu'on se ruine en tolérances et en prodigalités de tout genre, en travaux inutiles, en secours sans fin. — Je suis humain autant qu'un autre, mais je vois qu'en allant de ce train-là, il n'y a pas moyen ici de mettre un ducat de côté au bout de l'année, que le revenu de la terre passe tout entier à l'entretien de la terre, que l'ordre est bien établi dans vos dépenses, mais non pas l'économie, et qu'il y a de quoi perdre la tête de voir ce gaspillage!

FAVILLA.

C'est bien, c'est bien, Keller, à votre point de vue; mais au mien...

KELLER.

Laissez-moi donc tranquille, vous, avec vos points de vue! (A Frantz.) Il faut réformer tout ça, entendez-vous? autrement, avec les mauvaises années, les réparations et les impôts, j'ai-

* Favilla, Keller, Frantz.

merais autant envoyer le tout au diable! (Il repousse les registres avec humeur, se lève et passe à gauche.)

FRANTZ, soupirant.

Je suis ici pour obéir. Je ferai ce que m'ordonnera monsieur le baron.

FAVILLA.

Certainement, certainement, mon vieux Frantz. Laisse dire monsieur Keller, il a bonne intention, je le sais; mais il voit les choses à sa manière; c'est tout simple! un négociant!

KELLER, piqué.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez à dire contre les négociants, s'il vous plaît!

FAVILLA.

Moi? rien! pourquoi donc ça?

KELLER, même jeu, suit cette scène avec anxiété et passe à l'extrême gauche.

C'est que vous avez toujours l'air de me jeter ça à la tête!

FAVILLA.

Je n'ai rien à vous jeter, mon ami; j'estime toutes les professions où l'on est honnête, et je n'ai jamais mis en doute votre probité. Mais raisonnez donc un peu...

KELLER.

Ah! c'est vous qui allez m'apprendre à raisonner, à présent!

FAVILLA.

Mais oui, puisque vous raisonnez mal.

KELLER.

Et comment ça, je vous prie? Je suis curieux de vos raisonnements, à vous!

FAVILLA.

Ils sont bien simples. Vous êtes négociant, vous n'existez que par le calcul des profits et des pertes. Ce n'est pas seulement une question de succès: c'est surtout, pour un homme de bonne foi comme vous, une question d'honneur.

KELLER.

Bien !

FAVILLA.

Mais il y a des devoirs relatifs aux diverses conditions de la vie. Dans les affaires où l'on vit de crédit, c'est-à-dire d'estime et de confiance, il arrive souvent qu'on est forcé de faire taire le cœur, dans la crainte de compromettre des intérêts qui sont ceux d'autrui. Là, l'économie, la rigidité, la méfiance même, sont des nécessités auxquelles vous n'avez pas toujours le droit de vous soustraire. La propriété n'est jamais qu'un dépôt dans nos mains, voyez-vous, et dans le commerce, le dépôt est si direct, si personnel, qu'il n'y a pas moyen de l'oublier un seul instant. (Favilla va à la table.)

KELLER.

Très-bien ! (A Frantz.) Si cet homme-là n'était pas fou, il ne serait pas sot ! (A Favilla.) Alors, vous voyez donc bien que j'ai raison de crier...

FAVILLA.

Dans votre boutique, oui ! l'économie est une vertu ; mais dans ce château, c'est différent, ce serait une petitesse, un ridicule.

KELLER.

Et pourquoi donc ? Vous dites que toute propriété est un dépôt...

FAVILLA, revenant.

Raison de plus. Le dépôt par héritage impose des vertus plus faciles et plus douces. Dans ma position, j'ai à me faire pardonner l'opulence que je n'ai pas acquise par mon travail.

KELLER, haussant les épaules.

Ah ! parbleu, vous !... mais c'est de moi qu'il est question.

FAVILLA.

Eh bien, si vous étiez à ma place, ce serait la même chose. Supposez que vous ayez hérité de la seigneurie.

KELLER, *qui a regardé Frantz.*

Allons, oui! supposons, je veux bien.

FAVILLA.

Vous seriez comme moi un seigneur par aventure, et, ne fût-ce que par amour-propre, vous ne voudriez pas faire dire de vous : Voilà un baron qui sent fort le marchand de toile!

KELLER.

Hein?...

FAVILLA.

Dame! ce serait comme ça. Vous ne seriez pas estimé de vos voisins, s'ils vous entendaient maudire l'impôt qui assure la protection de vos richesses; vous ne seriez pas respecté par vos serviteurs, s'ils vous voyaient tourmenté de méfiances blessantes et vaines; vous ne seriez pas aimé de vos vassaux, s'ils manquaient de tout, pendant que vous accumuleriez vos revenus. Non! richesse oblige, mon bon ami, et c'est par une conduite noble que l'on devient digne de porter des titres; autrement, on vous accable sous l'épithète de roturier (*Frantz passe derrière entre eux*), ce qui n'est pas un affront pour soi-même, mais ce qui le devient quand on a mérité de l'entendre prononcer avec irônie.

KELLER, *embarrassé, dit à Frantz pour le faire sortir.*

Serrez tout cela, monsieur Frantz, allez! allez! nous en causerons.... plus tard. (*Frantz sort avec les registres, Keller reconduit Frantz.*)

SCÈNE II

KELLER, FAVILLA.

KELLER, *devant, à droite.*

Ah çà! où avez-vous appris ces choses-là, vous, qui...

FAVILLA.

Moi, qui n'étais qu'un pauvre joueur de violon! Ah! mon

cher ami, je ne vous dirai pas que les artistes devinent tout, non! nous sommes bien assez vains de nos talents, nous autres, et l'orgueil ne sied à personne. Je vous dirai seulement que j'ai vécu longtemps dans la société d'un homme dont le caractère était à la hauteur de sa situation. (Il devient triste et regarde autour de lui.)

KELLER, à part.

Toujours la comparaison... Ah! ça m'a manqué, à moi, de vivre avec des gens de qualité!

FAVILLA.

Ah çà!... où est donc le fauteuil, Keller?

KELLER.

Vous avez demandé vous-même qu'on ne s'en servît plus.

FAVILLA.

Oui, c'est bien! mais, ce soir, il faudra le remettre à sa place accoutumée.

SCÈNE III

LES MÊMES, HERMAN. ANSELME.*

FAVILLA.

Ah! Anselme! et le violon? Il faut que ce soit le même... je n'y ai pas touché depuis le jour...

ANSELME.

Personne autre que vous n'y touchera, mon père, et vous l'aurez ce soir. C'est Frantz qui le garde comme une relique.

HERMAN.

Et moi, si vous le permettez, je ferai ma partie dans ce concert. Je priais justement Anselme de me la faire répéter tout de suite.

* Herman, Anselme, Favilla, Keller.

FAVILLA.

Toi, mon cher enfant! certes! je le veux. Ah! s'il t'avait connu... ce ne serait pas moi... mais... j'ai mon idée!

HERMAN, ému.

Vrai?

FAVILLA.

Est-ce que tu la devines déjà?

ANSELME, inquiet, vivement à son père.

Quoi donc?

FAVILLA, posant un doigt sur ses lèvres.

Pas encore... pas encore! (A Keller.) Tenez, Keller, regardez ces deux amis! voilà nos vrais biens, à nous deux! voilà ma richesse et la vôtre.

KELLER.

Oui, mais il ne faut pas dire ça devant eux, il ne faut pas gâter la jeunesse. Allons, vous allez déchiffrer?... (A Favilla.) Laissons-les racler leurs violons, et allons faire un tour de promenade!

ANSELME, à Keller, qui vient prendre son chapeau et sa canne pendant qu'Herman parle avec Favilla.

Monsieur, je crains que mon père n'abuse involontairement de votre condescendance, si...

KELLER, sortant avec Favilla.

Non, pas du tout! il m'amuse. Venez, maestro.

SCÈNE IV

HERMAN, ANSELME.

HERMAN, qui n'a pas entendu le mot de son père.

Qu'as-tu? comme te voilà triste!

ANSELME.

Ah! Herman, ne le comprenez-vous pas?

HERMAN.

Oh! d'abord, si vous ne voulez pas me tutoyer...

ANSELME.

Si fait! toi, tu as des sentiments élevés...

HERMAN.

Eh bien! mon père ne m'en donne-t-il pas l'exemple?... vous a-t-il jamais fait sentir... ce que tu craignais tant?

ANSELME.

Je n'en souffre pas moins de voir les miens à sa charge. Ce n'est pas de l'ingratitude, Herman, ne le crois pas... mais...

HERMAN.

Mais c'est de l'orgueil! Ah! mon ami, je voudrais que nous pussions changer de rôle : tu verrais si je souffre de te devoir l'hospitalité!

ANSELME.

J'ai tort!... Pourtant!...

HERMAN.

Pourtant, quoi?

ANSELME.

Non, rien. (Il va chercher le pupitre qui est à la fenêtre, et l'apporte près de la table.)

HERMAN.

Parle-moi donc avec franchise, Anselme. Depuis quelques jours tu es soucieux, tourmenté plus que de coutume; ta mère et ta sœur elles-mêmes...

ANSELME.

Ma sœur... ma sœur est une enfant d'un heureux caractère, très-calme, très-insouciante.

HERMAN.

Insouciante! Juliette...

ANSELME.

Mais certainement; que t'importe, d'ailleurs?

HERMAN.

Si tu me parles sur ce ton-là!... Tu ferais mieux de m'encourager. A notre âge, on comprend la gravité de certains secrets du cœur.

ANSELME, railleur.

A notre âge, mon cher Herman, le cœur est toujours plein de gros secrets qu'on fait mieux d'oublier que de confier; c'est plus facile, crois-moi. Voyons, veux-tu prendre ta leçon? (Il lui donne le violon qui est sur le pupitre.)

HERMAN.

Non, pas encore... Tu dis?

ANSELME.

Je t'en prie, j'ai la manie du professorat, tu sais, et puisque tu connais ma sotte fierté, tu dois comprendre que je tiens à ne pas te laisser perdre le temps en causeries inutiles.

HERMAN, à part.

Hélas! il se méfie de moi.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIANNE, entrant à gauche par la serre.

MARIANNE.

Ah! vous commencez? je voulais te parler, Anselme, mais tu viendras me trouver quand vous aurez fini.

HERMAN, posant le violon.

Non pas! c'est moi qui attendrai, madame. (A Anselme.) Tu m'appelleras, tout mon temps t'appartient. (Il sort par la droite en saluant Marianne respectueusement.)

SCÈNE VI

MARIANNE, ANSELME.

ANSELME, *inquiet et regardant sortir Herman.*

Où est Juliette?

MARIANNE, *montrant la gauche.*

Là, dans la serre. Elle choisit des fleurs pour ce soir; oh! je ne la perds pas de vue... Et toi aussi, à ce qu'il paraît?

ANSELME.

Moi? non.

MARIANNE.

Si fait, tu as remarqué quelque chose, puisque tu me demandais...

ANSELME, *remontant le pupitre au fond.*

Non, vrai, je n'en sais rien... mais je crains... je m'imagine...

MARIANNE.

Et tu as raison; Herman aime ta sœur. C'est de cela justement que je venais te parler. Ah! quelle angoisse, mon enfant! N'était-ce pas assez pour moi d'avoir à veiller sur ton pauvre père!

ANSELME.

Mais mon père n'est plus malade, physiquement du moins; le trouble moral semble se dissiper...

MARIANNE.

Oui, à la condition qu'on n'en réveillera pas la cause. Mais ce matin encore, à propos de la Sainte-Cécile, j'ai essayé de ramener son esprit; il a fait de grands efforts de mémoire... il ne paraissait pas souffrir. Tout à coup il est devenu pâle, il a eu un tremblement nerveux... j'ai cru qu'il allait s'évanouir encore! Je me suis empressée de le distraire, mais je

vois bien que le moment n'est pas encore venu! Et puis, que faire? où aller? Sans état, sans ressources...

ANSELME.

N'as-tu pas les miennes? C'est de quoi faire le voyage, nous établir et attendre.

MARIANNE.

Hélas! faut-il te dépouiller...

ANSELME.

Mère! tu ne l'as plus, ce que je t'ai apporté! Si tu l'avais encore, tu ne me ferais pas l'injure de me refuser... Ou bien, je croirais... que tu ne m'estimes plus!...

MARIANNE, l'embrassant.

Tais-toi! tais-toi! mauvaise tête bien-aimée; ne plus t'estimer! Est-ce qu'on dit de ces choses-là?

ANSELME.

Pardonne-moi, mais conviens que tu ne l'as plus, notre petite fortune. Mon père...

MARIANNE.

Oui, ton père l'a trouvée et donnée.

ANSELME.

Mon bon père! il se croit riche!... C'était un an de travail. Eh bien, cela lui a procuré un moment de bonheur! Ne le regrettons pas! J'emprunterai... à Frantz!... Je suis sûr de pouvoir lui rendre bientôt... et nous nous en irons, avant que Juliette se doute...

MARIANNE.

Il est trop tard, va! Juliette sait déjà qu'elle est aimée.

ANSELME.

Déjà! et comment donc?

MARIANNE.

Je l'ignore, mais je t'assure que d'aujourd'hui elle le sait.

ANSELME.

Elle t'en a parlé?

MARIANNE.

Hélas! non; mais tout à l'heure, comme nous étions ensemble dans la serre, vous passiez dans le jardin, Herman et toi; elle s'est penchée dehors, et quand elle s'est retournée vers moi... elle n'était plus la même; il y avait dans ses yeux, dans sa voix, dans tout son être, quelque chose qui m'a épouvantée.

ANSELME.

Alors... il faut qu'elle s'éloigne d'ici... avec moi... Oui, je l'emmènerai; nous dirons à mon père qu'elle le désire.

MARIANNE.

Le séparer d'elle!... Ah! c'est bien cruel pour nous tous!

ANSELME.

Dans quelques semaines, qui sait? dans quelques jours, vous pourrez venir nous rejoindre... Allons, ma bonne mère, du courage!

MARIANNE.

Oui, oui, tu as raison, je vais parler à ta sœur. (Ils vont ensemble vers le fond.)

ANSELME, regardant à gauche.

Que fait-elle donc? Elle est assise! elle rêve!

MARIANNE, regardant aussi.

Elle tient un crayon, elle dessine une fleur? Non! elle relit une lettre... Ah! elle écrit! Pourquoi? A qui écrit-elle?

ANSELME.

Elle se lève... elle vient!... Tâche de savoir... Je vous laisse ensemble... (Il sort par le fond, à droite.)

SCÈNE VII

MARIANNE, puis JULIETTE.

MARIANNE, restée vers la porte de gauche et regardant toujours.

Elle s'arrête... elle essuie ses yeux... elle pleurait!... (Reve-

nant.) Oh! mon Dieu! elle l'aime! Pauvre ange!... Il est si doux, le premier sourire de l'amour dans une âme pure! et celui qui, tout à l'heure, te faisait si radieuse et si belle, est déjà voilé par les larmes! Le premier soleil, le premier beau jour de ta vie!... je ne peux pas te le laisser! il faut que je dissipe tes illusions, et que j'étouffe en toi le premier frémissement du bonheur! Ah! qu'elle est rude, la tâche des mères! (Elle tombe accablée sur un siége. Juliette entre. Marianne, pour lui cacher son émotion, ouvre un cahier de musique et feint de corriger une copie.)

JULIETTE.

Ah! tu es toute seule, maman? Je te croyais avec Anselme.

MARIANNE.

Tu es restée bien longtemps dans la serre?

JULIETTE.

Je t'attendais!

MARIANNE.

Je n'ai pas voulu te déranger, je te voyais si occupée...

JULIETTE, interdite.

Tu me voyais?

MARIANNE.

Oui, écrire sur ton genou... Ferais-tu des vers, par hasard?

JULIETTE, avec un sourire forcé.

Des vers?... précisément! j'ai essayé d'en faire pour Cécile, la nièce de Frantz; c'est sa fête!...

MARIANNE.

Vraiment! Voyons-les donc.

JULIETTE.

Oh! c'était trop mauvais, je les ai déchirés.

MARIANNE.

Non! tu viens de les mettre dans ta poche... Eh bien! qu'as-tu?

JULIETTE, tremblante.

Ah! maman!... (Elle va à sa mère.)

MARIANNE.

Quoi donc, ma chérie? parle.

JULIETTE.

Ce n'est rien... une envie de pleurer... je ne sais pas pourquoi.

MARIANNE.

Ni moi non plus. (Elle se remet à écrire.)

JULIETTE, après un moment d'hésitation.

Maman !

MARIANNE, un peu froide, avec effort.

Ma fille !

JULIETTE, à ses pieds.

Tu sembles mécontente de moi !

MARIANNE.

Es-tu mécontente de toi-même ?

JULIETTE.

Oui, bien mécontente, parce que je vous cache quelque chose ; et cependant Dieu m'est témoin que c'est la crainte de vous inquiéter... vous, déjà si tourmentée... qui me fait hésiter à vous dire...

MARIANNE.

Ce que je sais déjà... quelqu'un t'a écrit.

JULIETTE.

Ah ! vous le saviez ?... Monsieur Herman...

MARIANNE, la relevant.

Je sais que monsieur Herman est riche, et qu'il n'épousera pas Juliette, parce qu'elle est pauvre.

JULIETTE.

Cependant, il croit... Lis sa lettre, maman.

MARIANNE.

Quelle qu'elle soit, elle est coupable, puisqu'elle t'a été remise à mon insu.

JULIETTE.

Remise? Oh! je ne l'aurais pas reçue! Je l'ai trouvée dans mon voile, que j'avais laissé au jardin.

MARIANNE.

C'est d'autant plus mal de la part de ce jeune homme... de vouloir surprendre ainsi ta bonne foi! Je l'estimais, pourtant; ton frère l'aimait...

JULIETTE.

Et mon père! mon père l'aime de tout son cœur!

MARIANNE.

Et pour nous remercier de notre confiance, il nous trahit! il cherche à faire entrer chez nous la honte et le désespoir! Et toi, pauvre fille innocente, comment as-tu pu mériter un pareil outrage? toi qui n'es ni coquette, ni vaine; toi qui es fière comme la vertu, et que personne encore n'avait osé regarder sans respect?

JULIETTE.

Ah! ma mère, tu as raison; son amour est une offense, et je dois en être humiliée!

MARIANNE.

Tu le lui as fait sentir dans ta réponse?

JULIETTE, confuse.

Ma réponse! (Elle hésite encore, regarde sa mère, et lui remet une autre lettre qu'elle avait dans sa poche.) Vois, maman! lis! Si tu ne la trouves pas assez sévère, je recommencerai; tu me dicteras.

MARIANNE, jetant les yeux sur la lettre et passant à gauche.

Elle me paraît bien : veux-tu que je la lui remette? Il croira peut-être que c'est moi qui te contrains.

JULIETTE.

Tu penses que je ferais mieux de ne pas répondre!

MARIANNE.

Cela me paraîtrait plus fier, plus digne de toi... Est-ce ton avis?

JULIETTE.

Oh ! certainement !

MARIANNE.

Mais cela ne suffira peut-être pas pour lui ôter l'espoir offensant qu'il a de te plaire. Peut-être seras-tu forcée de t'éloigner pour quelque temps.

JULIETTE.

M'éloigner de... pas de toi, j'espère !... (Apercevant Herman au fond et tressaillant.) Ah !

MARIANNE, l'observant.

Va rejoindre ton frère, il te dira... Passe par ici. (Elle lui montre la gauche ; pendant qu'elle sort, sa mère va précipitamment brûler sa lettre à la cheminée, en disant :) Ne faisons pas d'erreur ! (Herman entre.)

SCÈNE VIII

HERMAN, MARIANNE.*

HERMAN.

Pardon, madame, j'avais vu sortir Anselme, je croyais pouvoir...

MARIANNE.

Reprenez possession de vos appartements, monsieur, et reprenez aussi cette lettre que ma fille m'a remise sans l'ouvrir. Je l'ai ouverte, moi, mais je ne l'ai pas lue. En voyant la signature, j'ai pensé que vous vous étiez trompé, et qu'une distraction vous avait fait écrire le nom de Juliette sur l'adresse.

HERMAN.

Non, madame, non ! Il faut que vous la lisiez, cette lettre, car je vois bien que vous m'accusez d'une trahison. Oh ! mon Dieu ! quand je vous vénère, quand mon amour pour Juliette

* Herman, Marianne.

est tout mon avenir, toute ma vie! J'espérais si peu le voir partagé, que je n'aurais jamais osé m'adresser à vous sans son consentement; demander officiellement la main d'une jeune fille qui ne vous a encouragé ni par un mot ni par un regard, cela m'a toujours paru un acte de présomption qui doit la blesser. Il me fallait ce regard ou ce mot, que vingt fois j'ai été sur le point d'implorer! Eh bien! j'ai manqué de courage; et c'est parce que ni ma bouche ni mes yeux n'ont pu se décider à parler, que ma main s'est permis d'écrire... Ah! madame, ce billet, que vous regardez comme une insulte, c'est un cri d'angoisse... de peur... presque de désespoir! Vous ne voulez pas qu'elle l'entende? Eh bien! daignez alors plaider ma cause. Dites-lui que je ne cède pas à un moment d'enthousiasme, mais à une passion vraie; dites-lui que j'aime tout en elle : sa modestie, ses malheurs, sa famille; que le rêve de ma vie est de me consacrer à vous tous, et de faire que l'illusion de maître Favilla n'ait pas de réveil amer!... Mon âme tout entière est dans vos mains : ayez pitié, madame. C'est à vous, maintenant, que cette prière s'adresse. (Il lui tend la lettre.)

MARIANNE.

Non, monsieur Herman, je ne veux pas avoir à vous plaindre. Songez à nos souffrances, pires que les vôtres, et ne les aggravez pas par des rêveries dont tout le monde, ici, ne saurait peut-être pas se préserver.

HERMAN.

Des rêveries? (Keller paraît dans la galerie de droite.) Ah! vous croyez sans doute que mon père... Tenez, madame, le voilà, vous allez apprendre à le connaître; il n'est pas expansif, mais sa tendresse pour moi est immense... et il vous dira...

SCÈNE IX

LES MÊMES, KELLER.*

KELLER.

Ah! ah! déjà? Tu veux me mettre au pied du mur?

HERMAN.

Dites que vous savez, que vous approuvez...

KELLER.

Oui, oui, c'est bon, c'est entendu. Laissez-moi parler à madame, je venais justement pour ça. — Va donc, enfant que tu es! je sais m'exprimer, j'espère! (Herman sort par le fond; à gauche.)

SCÈNE X

KELLER, MARIANNE.

MARIANNE.

Moi, monsieur, je ne m'abuse pas, veuillez le croire...

KELLER lui offre un fauteuil à gauche, où Marianne s'assied, puis il va prendre une chaise et vient près d'elle.

Voyons, voyons, ma chère dame! nous ne sommes pas des enfants, nous autres... Bien que vous soyez encore jeune... et belle, vous avez de la raison... de la fierté même, je sais cela! La petite est sage, bien élevée, votre fils est un honnête garçon... votre mari a une lubie, mais ça ne l'empêche pas d'être une compagnie agréable pour moi de temps en temps... Oui, vous êtes tous de braves gens... mais convenez que c'est bien difficile d'entendre à ce mariage-là.

MARIANNE.

Mais, monsieur, c'est parce que je le regarde comme impossible...

* Frantz, Keller, Marianne.

KELLER.

Impossible, impossible!... Ce n'est pas comme ça qu'il faut dire. Herman est dans la fièvre... Dame! je comprends ça, moi... il a une tête si exaltée!... il tient de moi. Ma foi, je n'ai pas eu le courage de lui dire non; je lui ai dit : Patience, il faut voir!... Soyez prudente aussi, ma petite dame. Il ne faut jamais brusquer ouvertement les folies de la jeunesse. Qu'est-ce que ça nous fait de ménager un peu nos expressions?

MARIANNE.

Quoi! monsieur, vous voudriez tromper ce jeune homme!

KELLER.

Le grand mal! votre fille n'y risque rien, vous êtes sûre de sa vertu; dites-lui de prendre ça en riant, de ne pas y attacher d'importance. Voilà ce que le bon sens conseille, il me semble. Moi, je n'ai pas vos talents, votre esprit; mais je suis pour le bon sens, et si vous voulez voir les choses comme elles sont...

MARIANNE.

Je ne les vois que trop ainsi, monsieur; c'est pour cela...

KELLER, gracieusement.

Non! vous ne les voyez pas toutes! On pourrait ne jamais se quitter si... et même, ma foi, qui sait? ce mariage... A force d'amitié on se fait des concessions! et si Herman persistait, plutôt que de me séparer de vous, je...

MARIANNE, surprise.

De moi?...

KELLER, embarrassé.

De... vous autres!... Je ne m'ennuie pas mal ici, moi, et votre compagnie ne me ruine pas; vous y mettez une discrétion... et je m'attache à vous d'une manière... étonnante!... Allons!... ça ne peut pas vous fâcher.

MARIANNE, se levant.

Loin de là, monsieur; nous sommes reconnaissants de vos bontés...

KELLER.

Eh bien, alors, sapristi!... je ne peux pas... vous ne pouvez pas trouver mauvais que... et puis... enfin... mais c'est égal, vous voyez bien que... moi, ma foi, j'en perds la tête... oui, croyez bien... que... il y a des sentiments qui... des sentiments... (*Il lui baise la main, à part en s'en allant.*) Ah!... ça n'est pas trop mal tourné!

SCÈNE XI

MARIANNE, *seule, puis* FAVILLA.

MARIANNE.

Est-ce que je comprends... est-ce une déclaration? Oui!... Ah! mon Dieu, j'aurais dû comprendre plus vite et plus tôt peut-être! Mais comment (*elle passe à droite*) pouvais-je songer à cela, moi? — Allons, oui! je n'étais pas assez malheureuse, apparemment, il me fallait encore être insultée. (*Voyant entrer Favilla.*) Et lui!.. Pour sauver sa dignité, il faut le faire souffrir, il faut l'arracher d'ici!

FAVILLA, *venant s'asseoir à gauche de la table.*

Ah! Marianne!... je suis en colère, très en colère!

MARIANNE.

Toi?

FAVILLA.

Eh bien! oui, moi! On se lasse d'être bon, à la fin!

MARIANNE.

Ah! mon ami, que dis-tu là?

FAVILLA.

Que veux-tu? Ce Keller est un tracassier! et Frantz est d'une faiblesse! Croirais-tu qu'ils ont rogné la pension du pauvre Wolf? C'est une vilenie, oui! voilà le mot! et c'est ainsi à propos de tout. Ils ont parlé de renvoyer Péters, parce

qu'il est boiteux, et comme si j'avais besoin d'un coureur pour bêcher mon jardin! Keller commande et Frantz obéit, et moi, je ne suis rien, je n'existe pas.

MARIANNE, s'appuyant sur une pile de livres.

Tiens, Favilla, tu n'es plus heureux ici.

FAVILLA, lui tendant la main.

Si fait! où ne serais-je pas heureux auprès de toi?

MARIANNE.

Mais tu l'étais davantage avant...

FAVILLA.

Oui, sans doute! j'étais tout entier aux joies de la famille, aux rêves de la poésie! A présent, il me faut songer à tant de choses et à tant de gens! Il l'a voulu!... Mais si la religion de l'amitié ne me fermait pas la bouche, je dirais que c'est bien cruel de sa part. Ça me va si peu de surveiller, de commander, de gronder!... Pauvre cher Frantz, je lui ai parlé sévèrement tout à l'heure, je l'ai affligé... j'ai vu des larmes dans ses yeux! lui, qui nous aime tant! Oui, oui, c'est cruel d'être obligé...

MARIANNE.

Tout cela te fait du mal... il y aurait un remède... (Ayant fait doucement le tour de la table, elle vient s'appuyer sur l'épaule droite de son mari.)

FAVILLA.

Oui, se brouiller avec Keller, mais cela est impossible. (A part.) Ce pauvre Herman!

MARIANNE.

Absentons-nous. Monsieur Keller ne sait pas vivre seul. Il s'ennuiera et il retournera à ses affaires.

FAVILLA.

Non, tu te trompes, Marianne! Il s'installera d'autant plus qu'il ne sentira pas de contrôle : je le connais! C'est un pédant d'économie, il ferait du mal ici! Ce serait de la faiblesse

de ma part, et, dans certains cas, la faiblesse est une lâcheté! Non, non, je ne céderai pas!

MARIANNE, *à part, le regardant s'assombrir.*

Il faut trouver un autre moyen. (*Elle s'assied près de lui, en lui prenant les mains et le tirant de sa rêverie.*) Écoute, Favilla, écoute-moi bien; crois-tu que je t'aime?

FAVILLA.

Toi?... Eh bien! que croirais-je donc, si je doutais de ça?

MARIANNE.

Te l'ai-je bien prouvé? t'ai-je jamais demandé un sacrifice difficile, douloureux, en vue de moi seule?

FAVILLA.

Jamais! et quand tu me l'aurais demandé!

MARIANNE.

Tu ne me l'aurais pas refusé?

FAVILLA.

Non, certes; comment aurais-je pu trouver difficile ou douloureux de te complaire?

MARIANNE.

Eh bien! j'ose te demander, pour la première fois de ma vie, de souffrir quelque chose pour l'amour de moi; tu aimes cette résidence, tu y es attaché par la reconnaissance, par les souvenirs; moi, je ne l'aime plus, j'y souffre, j'y mourrais; veux-tu que nous la quittions?

FAVILLA, *se levant en lui prenant les deux mains.*

Tout de suite! Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? Tu y mourrais!... Mon Dieu! partons!... Mais tu es donc malade? Tu me le cachais?... Oui, dangereusement, peut-être... Ta figure est tout altérée. Oh! mon Dieu, qu'est-ce donc que tu as! (*Il l'emmène sur le devant de la scène.*)

MARIANNE.

Rien de grave jusqu'à présent, c'est plutôt un malaise moral.

FAVILLA.

Oui!... En effet, je t'ai trouvée préoccupée dans ces derniers temps; tu avais l'air de ne pas me comprendre; tu disais des choses que je n'entendais pas moi-même... Si bien que plusieurs fois je me suis demandé : Qu'ai-je donc dans l'esprit, ou que peut donc avoir Marianne? Est-ce elle ou moi... Alors, vois-tu, je te regardais, je t'écoutais comme dans un rêve... et j'avais peur.

MARIANNE.

De quoi?...

FAVILLA.

Je ne sais pas... c'était de moi que j'avais peur!...

MARIANNE, *vivement.*

Tu avais tort! c'est moi qui... Écoute, j'ai eu bien de la fatigue, tu sais, dans ces derniers temps; les veilles... le chagrin, ton chagrin surtout... les femmes sont nerveuses!... Il s'est fait en moi je ne sais quel trouble, une inquiétude sans but, un effroi sans cause, enfin je ne me reconnais plus!

FAVILLA.

Ah! un affaiblissement de la mémoire, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Précisément!

FAVILLA.

Des impatiences... des illusions!

MARIANNE, *avec douleur, le regardant.*

Oui, oui, c'est cela, c'était comme un désordre dans la pensée.

FAVILLA.

Alors, je comprends! Que veux-tu? Quand je te voyais ainsi... Oh! il eût mieux valu que ce fût moi... Pourtant, non! car toi, je réponds que tu guériras, je le veux; et d'ailleurs, Dieu n'abandonnerait pas le plus pur de ses anges. Au

lieu que si c'était moi... moi, ton soutien, celui de nos enfants... Mais qu'est-ce que je deviendrais donc, si je ne pouvais plus vous offrir un dévouement actif, éclairé? si je vous fatiguais de visions exaltées, moi, un homme! Ah! je ne me le pardonnerais pas, j'aimerais mieux être mort que funeste à ceux que j'aime.

MARIANNE.

Eh bien! c'est à moi qu'il faut pardonner d'être ainsi, et tu me le pardonneras, toi, j'en suis sûre; tiens, j'ai absolument besoin de changer d'air et de situation; allons-nous-en, aide-moi à tromper nos enfants sur la cause de ce voyage. Ils n'ont pas ton énergie, ta raison, ils s'inquiéteraient outre mesure; toi, tu m'entoureras de soins, tu me distrairas... Je compte sur toi, sur toi seul, entends-tu bien, pour me rendre le calme et le bonheur!

FAVILLA.

Ah! merci, merci, ma chère femme, ma sainte femme! Pauvre bien-aimée! Oui, oui, tu guériras, j'en réponds; nous irons où tu voudras.

MARIANNE.

Eh bien! à Nuremberg, avec Anselme! et nous y vivrons comme autrefois, avant de venir ici, quand nos enfants étaient tout petits et nous tout jeunes! isolés, ignorés, sans protection, sans liens avec le monde extérieur, et si heureux chez nous, souviens-toi!

FAVILLA.

Oh! si je me souviens!... C'était le temps des grandes luttes, et des grands enthousiasmes, et des grandes joies... Artiste sans nom, incertain et insouciant du lendemain, je n'aurais pas sacrifié une heure de ta tendresse pour chercher un brillant avenir; l'avenir! je ne l'ai jamais rêvé qu'en toi, Marianne! dans ton estime, dans ta confiance, dans ton amour! Eh bien! ce rêve, tu me l'as donné, je le tiens, je le possède!

Crois-tu qu'il ait perdu de son prix ? Non, non, une passion comme la nôtre ne s'affaiblit pas. Elle se retrempe dans les souvenirs, elle se sent plus jeune et plus forte, à mesure que des années de certitude lui font une base d'or pur et de diamant ! Viens, viens, ma femme, partons !... revoyons les lieux que tu regrettes, et retournons à la liberté : l'univers est à nous, puisque nous avons encore les ailes de l'amour et de la poésie ! (Il remonte vers le fond.)

MARIANNE.

Oui, oui ! merci !

SCÈNE XII

LES MÊMES, JULIETTE, ANSELME, venant des appartements.*

FAVILLA.

Venez, enfants, et réjouissez-vous ! Nous ne te quitterons pas, Anselme ! nous te suivons.

ANSELME.

Ah ! mon père ! est-il possible ?

JULIETTE.

Ah ! maman ! je ne me sépare pas de toi !

MARIANNE.

Votre père est le bon ange qui nous rend tous heureux ! Je vais tout préparer.

JULIETTE.

J'y vais avec toi...

MARIANNE, au milieu.

Non, Frantz m'aidera. (Bas à Anselme.) Restez avec lui, montrez-lui beaucoup de joie.

ANSELME, de même.

Mais comment as-tu fait ce miracle ?...

* Favilla, Anselme, Marianne, Juliette.

MARIANNE.

En invoquant sa tendresse, son dévouement! Ah! c'est nous qui étions insensés de douter de lui! (Elle sort par le fond.)

ANSELME.

Cher père! comment vous remercier...

FAVILLA, avec une joie naïve, venant au milieu.

Vous êtes contents? je suis tout remercié!... Mais toi, Juliette?... (S'apercevant qu'elle est triste.) On dirait... tu es pâle!...

JULIETTE.

C'est donc la surprise... le contentement!...

SCÈNE XIII

FAVILLA, ANSELME, JULIETTE, KELLER, HERMAN, par le fond.*

HERMAN, vivement.

Est-ce vrai, ce que dit la signora Marianne?... (Juliette s'efface et cache sa douleur, Favilla l'observe.)

KELLER.

Non! ça ne se peut pas... vous ne vous en irez pas comme ça! Dirait-on pas que je vous chasse? Pour qui me prenez-vous donc?

ANSELME, à Keller.

Pour un hôte honorable que nous remercions sincèrement; mais, de grâce, monsieur, n'insistez pas... laissez-nous profiter d'un moment...

KELLER.

Si fait, j'insiste! Voyons, maître Favilla...

ANSELME.

Mon père, veuillez donc dire que vous êtes décidé...

* Keller, Herman, Anselme, Favilla, Juliette.

FAVILLA, qui ne fait attention qu'à Juliette.

Ne me demande rien! regarde! Qu'a donc Juliette!

ANSELME.

Mais, rien! rien du tout, mon père!

FAVILLA.

Mais si, je te dis! oh! je vois clair aujourd'hui, j'observe... Juliette! (Juliette tressaille et se retourne vers lui.) Je te croyais heureuse de suivre ton frère, et voilà que tu regrettes quelque chose ou quelqu'un!

HERMAN, avec joie, à part.

Quelqu'un... Oh! mon Dieu! si c'était...

ANSELME, sévèrement.

Taisez-vous, monsieur!

KELLER, à son fils, avec bonté.

Eh! oui, tais-toi donc!

FAVILLA, à Herman.

Oui, tais-toi, Herman! j'ai compris.

JULIETTE, éperdue, dans les bras de son père.

Oh! ne croyez pas...

FAVILLA, avec une douceur paternelle.

Que je ne croie pas... et tu pleures!... Allons, allons, Keller, il ne faut pas faire le malheur de ce que nous avons de plus cher au monde. Confiez-nous Herman, il voyagera avec nous.

KELLER.

Avec vous? eh bien, par exemple!...

FAVILLA, après une pause et à Keller.

Vous ne voyez donc pas? vous ne comprenez donc rien?...

KELLER.

Si fait! mais...

HERMAN.

Mon père!... (Anselme l'interrompt en lui saisissant le bras avec autorité.)

FAVILLA.

Keller, je vous devine !... (A Anselme qui veut parler.) Tais-toi ! Vous êtes tous des enfants ! Vous vous imaginez qu'il y a des obstacles... (souriant) invincibles ! n'est-ce pas ? Ah ! Keller, vous me jugez par vous-même ! vous croyez que vous ne pouvez pas prétendre... parce que je suis baron, parce que je suis riche... Pourquoi donc ça ? Je ne suis pas plus noble que vous, et quant à la fortune... si j'en ai davantage... oui, il paraît que ma baronnie vaut mieux que votre commerce, vous le dites quand vous êtes de bonne humeur ; eh bien ! tant mieux, votre fils n'aura rien à envier au mien ! et sachez que ç'a été mon idée dès le premier jour que je l'ai vu. Oui, oui ! et chaque jour depuis je me suis dit : Voilà celui que la loi désignait pour succéder à mon ami ; le ciel l'en a rendu digne. S'il est agréé de ma fille, de ma femme...

ANSELME.

Mon père, la voici ; consultez-la, au moins. (Il court à sa mère qui entre et Juliette aussi.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MARIANNE, FRANTZ.*

FAVILLA, pendant qu'Anselme dit à sa mère quelques mots à voix basse.

Je n'ai pas besoin de la consulter : son cœur et le mien, c'est un seul et même cœur, aujourd'hui comme toujours !... Viens, ma chère Marianne ! viens bénir un doux projet, un bel avenir.

KELLER, bas à Marianne.

Patientez, patientez un peu ! moi, je n'ai rien dit : l'avenir...

* Herman au fond, à gauche, Keller, Marianne, Favilla, Juliette, Anselme au fond, à droite, observant.

MARIANNE, bas à sa fille qui a couru vers elle aussi.

Juliette, vous ne comprenez donc pas que monsieur Keller vous dédaigne et nous raille?

FAVILLA, à Juliette qui s'est précipitée dans les bras de sa mère.

Allons! oui, ouvre ton cœur à ta mère, mon enfant. (A Anselme.) Laissons-les s'expliquer ensemble. (Il lui parle bas avec vivacité ainsi qu'à Frantz, au fond.)

MARIANNE, à Juliette, de manière à être entendue de Keller et d'Herman.

Bien, ma fille! je vois ce qui se passe. Monsieur Herman a parlé, malgré moi, malgré son père! et vous subissez cette humiliation malgré vous? Eh bien! subissons-la ensemble! demain nous ne serons plus ici!

KELLER.

Bah! bah!

HERMAN, à Keller.

Mais dites-lui donc...

KELLER.

Sois donc tranquille! Prends donc patience! (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc contre moi?

FAVILLA, à Marianne.

Eh bien! c'est entendu, n'est-ce pas? Nous emmènerons Herman?

MARIANNE.

Il nous rejoindra, mon ami. (Bas à Herman, qui est venu près d'elle.) Je vous défends d'essayer de nous revoir jamais.

FAVILLA, passant au milieu.

Bien, bien! Et nous reviendrons plus tôt que tu ne pensais. Leur amour enchantera pour toi cette demeure où tu as souffert! Allons, ma Juliette, pas de crainte, pas de tristesse, pas de confusion, surtout! Pourquoi baisser la tête? C'est si beau, c'est si naïf, c'est si pur, le sentiment qui se révèle à toi!... (Lui montrant Herman plongé dans une tristesse profonde.) Regarde ton fiancé... ton silence l'inquiète... Tu ne veux pas lui dire

un mot? (A Herman, lui montrant Juliette.) Et toi, tu n'oses pas non plus? Cette affection-là, mes enfants, c'est une chose sainte, puisque le cœur de vos parents s'en réjouit sous l'œil de Dieu! (A Juliette.) Allons, embrasse-moi, à présent, et dis-moi tout bas que tu n'es pas trop mécontente de ton père! (Juliette, éperdue, se jette dans ses bras. Marianne et Anselme, consternés et appuyés l'un sur l'autre, se regardent. — Herman, agité, regarde Juliette.) Eh bien, Keller, me trouvez-vous enfin raisonnable?

KELLER, qui est à gauche.

Très-bien! très-bien!...

FRANTZ, à Favilla, s'approchant pour faire diversion.

Et la Sainte-Cécile! N'oublions pas!...

FAVILLA.

Oh! j'y songe, va, et m'y voilà mieux préparé que je ne l'étais ce matin. Oui, me voilà réconcilié... avec ma position! Allons, mes amis, plus de regrets amers. Ce n'est pas une pensée lugubre qui va nous réunir : c'est l'art divin qui évoque les pieux souvenirs et les images chéries! (Avec exaltation.) O toi qui vis toujours dans ma pensée! toi que je vois toujours et partout près de moi, autour de moi! tu m'approuves, tu m'inspires, tu me commandes! Oui, oui, il faut que ces enfants soient heureux, pour que ta mémoire soit sanctifiée! (Il prend les mains d'Herman et de Juliette, les tient convulsivement, et dit avec animation : *) Oh! amitié sainte, je suis digne de toi, j'espère! (A Herman et à Juliette.) Eh bien! vous pleurez! C'est de joie? Oui! c'est de la joie! Oh! regardez, regardez là-haut; ne voyez-vous pas les séraphins qui, dans les jardins du ciel, tressent en chantant les couronnes de votre hyménée?

* Keller, Herman, Favilla, Juliette, Anselme, Marianne.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor. Le grand fauteuil est près de la cheminée, comme au premier acte. Le vieux lustre et les candélabres sont allumés. Le vase de Chine est plein de fleurs, et posé sur le guéridon qu'on a placé à gauche. La grande table est rangée près de la fenêtre de droite. Il y a des pupitres de musique et deux ou trois violons dans la galerie du fond. La tapisserie dè gauche est baissée. La fenêtre, premier plan, est fermée. Il y a du feu dans la cheminée, et une harpe près de la fenêtre du fond, à gauche.

SCÈNE I

FRANTZ, JULIETTE.

(Frantz finit d'allumer les bougies des candélabres. Juliette arrange des fleurs dans le grand vase.)

JULIETTE.

Mettons surtout les fleurs qu'il aimait : mon père veut que tout soit arrangé ici comme la dernière fois...

FRANTZ.

Fiez-vous à moi. Je n'ai rien oublié.

JULIETTE.

Mais mon père était seul avec lui, ce jour-là, et j'espère qu'il nous permettra d'être ici : je craindrais...

FRANTZ.

Nous y serons ; mais ne craignez rien, il est en ce moment plein de courage et de calme.

JULIETTE.

Parce qu'il croit... Hélas ! comment ferons-nous ?... Monsieur Keller ne s'oppose pas...

FRANTZ.

A notre petite fête commémorative? non, ma chère Juliette; mais il s'opposerait bien...

JULIETTE.

Oh! je sais. Ne me parlez pas de cela, mon bon monsieur Frantz.

FRANTZ.

Pardon, ma chère enfant! je vous ai vue toute petite... élevée avec ma nièce, je me figure que je suis, non pas votre père, vous ne pouvez pas en souhaiter un meilleur que le vôtre, mais votre oncle aussi, à vous, et qu'il y a des circonstances où je peux, où je dois vous dire... ce que je dirais à Cécile. Monsieur Keller a une irrésolution apparente qui cache un esprit très-positif et une certaine adresse... Son fils s'abuse donc. Soyez assurée de ce que je vous dis; je ne parle jamais au hasard. Allons, excusez-moi, et venez rejoindre votre maman... à qui j'ai promis de ne pas vous laisser seule; elle ne veut pas que vous rêviez, que vous soyez triste! (Il remonte un peu et s'arrête.)

JULIETTE, préoccupée et abattue.

Pourquoi serais-je triste, monsieur Frantz, si maman est contente?

FRANTZ.

Ah! vous devez regretter cette maison... et les amis que vous y laissez! Je ne veux pas parler de moi : j'ai trop de chagrin... mais tous les gens d'ici vous chérissent! Allons, allons, puisqu'il le faut... (Ils vont pour sortir, Herman entre et les arrête.)

SCÈNE II

LES MÊMES, HERMAN.

HERMAN.

Un mot, un seul mot, mademoiselle!...

* Juliette, Frantz, Herman.

FRANTZ.

Sa mère l'attend, monsieur!... et je ne dois pas... je ne veux pas la quitter.

HERMAN.

Ah! c'est justement votre présence qui m'encourage, monsieur Frantz; j'ai à cœur de montrer que je ne mérite pas la méfiance cruelle qu'on me témoigne. La sienne me tue! Non, je ne peux pas m'y soumettre!

FRANTZ.

Ce n'est pas de la méfiance, monsieur, on vous sait noble et sincère; mais vous êtes jeune, et vous vous faites illusion!

HERMAN.

Non! non! vous dis-je... mon père m'a donné sa parole, et il l'aurait tenue, si la signora Marianne n'eût formellement refusé de l'entendre; c'est elle qui repousse mes prières.

FRANTZ.

Ce n'est pas elle seule, c'est Juliette aussi! (Bas à Juliette.) Dites donc un mot qui en finisse!

HERMAN, qui devine son intention.

Oh! ne dites pas que c'est vous aussi, mademoiselle! Ayez pitié de moi! laissez-moi partir avec la pensée que, si vous m'aviez mieux connu, j'emporterais au moins votre estime!

JULIETTE.

Partir?... vous voulez...

HERMAN.

Oui, oui, certes! celui qui doit quitter Muhldorf, c'est moi; je ne veux pas que votre père soit malheureux par ma faute, et qu'il aille chercher l'incertitude et les fatigues d'une vie errante. Puisque l'on doute de ma parole, puisque mon amour semble une offense, je m'en vais à l'instant même!

JULIETTE.

Ah! vous avez bien mauvaise opinion de nous, si vous croyez que nous consentirons à vous chasser d'ici!

HERMAN.

J'aurai un prétexte pour m'absenter sans alarmer la délicatesse de vos parents; Frantz comprend qu'il doit me garder le secret, et vous vous le devez encore plus que lui. Ne voyez-vous pas que l'épreuve de ce soir va être terrible pour maître Favilla, et que l'arracher d'ici en ce moment, c'est briser son cœur, sa raison ou sa vie!

FRANTZ.

Eh bien, vous avez eu là une idée généreuse et sage, monsieur Herman; et je crois que, pour quelques jours encore, Juliette doit accepter...

JULIETTE.

Oui, oui, j'accepte avec reconnaissance... pour quelques jours seulement.

HERMAN.

Pour toujours, Juliette, si vous ne m'aimez pas! Ah! si j'avais quelque espoir de ce côté, je me dirais que vous fléchirez votre mère, et que quand mon père aura parlé... mais je vois bien que vous ne croyez pas en moi, et la vie m'est odieuse.

FRANTZ.

Oh! monsieur Herman, que dites-vous là? C'est mal.

HERMAN.

Ne pensez pas que ce soit une menace! non, je ne suis pas une âme faible! je dois vivre, je vivrai pour celui qui, un jour, aura besoin de moi; mais à présent, il faut que je m'enfuie... loin, bien loin de ce pays, de ce milieu où tout me rappellerait mon rêve évanoui et mon espérance brisée! Adieu, Frantz; je vous connais depuis peu de temps, mais je vous respecte comme vous le méritez; je vous confie donc le soin de calmer les inquiétudes de mon père... et celui de mettre à l'abri du reproche le souvenir d'un malheureux qui n'a pas su se faire aimer.

JULIETTE.

Herman!... (Frantz fait un mouvement pour la faire taire.) Je vous aime!

FRANTZ.

Taisez-vous!

HERMAN.

Oh! mon Dieu!

JULIETTE, avec enthousiasme, à Frantz.

Ne craignez rien! (A Herman.) Je vous aime d'une amitié sainte que ma mère elle-même ne voudra pas combattre dans mon cœur en apprenant à vous connaître. Oh! je veux lui dire tout! et elle aussi vous bénira en secret!... Oubliez un rêve qui ne peut se réaliser, mais gardez, pour revenir ici quand nous n'y serons plus, une certitude profonde : c'est que vous avez en moi une sœur qui a foi en vous, et qui priera pour vous tous les jours de sa vie. Adieu, Herman, adieu pour toujours, mais que mon image reste en vous, pure comme cette fleur (elle lui donne une fleur qu'elle a gardée dans sa main), douce comme le parfum d'un souvenir béni!

HERMAN, recevant la fleur à genoux.

Juliette! ô Juliette!

FRANTZ, entraînant Juliette.

Monsieur Keller! Allons, venez! venez! (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE III

HERMAN, KELLER.

(Herman, ivre de joie, baise la fleur et la cache dans son sein. Keller en entrant regarde Juliette s'en aller.)

KELLER.

Ah! elle était là? alors tu ne t'en vas plus?

HERMAN.

Vous saviez donc?...

KELLER.

Le beau mystère! N'as-tu pas fait équiper tes chevaux?... Mais on peut leur ôter au moins la bride, n'est-ce pas?

HERMAN.

Non, mon père, je suis décidé...

KELLER.

Ah! c'est décidé?... comme ça?... sans mon aveu?... Vas-tu pas te tuer aussi, comme monsieur Werther?... c'est la mode, à présent.

HERMAN.

Oh! ne vous opposez pas...

KELLER.

Moi? Est-ce que je m'oppose jamais à quelque chose?... Mais je te demande une heure de patience, pas davantage. Donne-moi le temps de savoir... tout dépend de la mère... (A part.) Elle est si susceptible... elle s'imagine!... (Haut.) Mais elle vient ici, laisse-nous, et ne fais pas la sottise de décamper avant que j'aie parlé!

HERMAN.

Oh! non certes! (A part, en soi-même.) Puisque Juliette...

KELLER.

Va donc, va donc... (Herman sort par la droite.)

SCÈNE IV

MARIANNE, KELLER.

KELLER.

Hein! cette femme-là m'intimide... c'est singulier... J'ai été trop loin, à ce qu'il paraît... Je ne croyais pas que... Allons, je vais essayer de tout réparer!... Ah! c'est là qu'il me faudrait des allures de gentilhomme! *

* Keller, Marianne.

MARIANNE, venant du fond, voyant Keller qui s'est un peu effacé pour la laisser entrer sans méfiance.

Pardon, monsieur... (Elle veut se retirer.)

KELLER, barrant la sortie, sans affectation.

Oh! soyez sans inquiétude, madame! Écoutez-moi, je ne suis pas un séducteur, que diable! loin de là!... Je suis si gauche, que je ne me suis pas fait comprendre tantôt. Vous avez cru...

MARIANNE.

N'en parlons plus, monsieur; je vous fais ici mes adieux, et j'accepte vos excuses.

KELLER.

Mes excuses?... Je ne crois pas avoir été inconvenant; et vos adieux... je n'en veux pas.

MARIANNE.

Pardonnez-moi... nous ne vous demandons plus qu'une heure, pour accomplir ici un dernier devoir, après quoi...

KELLER.

Comment, ce soir? ce soir même?... sans vouloir entendre à rien? Ce n'est pas votre dernier mot? Et votre fille, vous ne l'aimez donc pas?

MARIANNE, avec fermeté.

Monsieur Keller, me demandez-vous la main de ma fille pour votre fils? Répondez.

KELLER, souriant.

Ah! enfin! convenez que vous ne refuseriez pas...

MARIANNE.

Répondez, je vous en prie.

KELLER.

Répondez.... répondez!... Vous me faites perdre la tête, et je ne peux pas m'expliquer comme ça... Vous avez une manière de traiter les affaires sérieuses, vous autres! Je ne suis

pas un poëte, moi, un bel esprit, pour faire deviner... des sentiments...

MARIANNE.

Vous voyez bien, monsieur, que j'avais compris, et ce qui eût dû vous le prouver, c'est mon empressement à quitter votre maison.

KELLER, avec une certaine fatuité.

Ah! alors, ce n'est pas à cause de mon fils... c'est à cause de moi...

MARIANNE.

C'est pour ces deux causes, monsieur; l'une, dangereuse; l'autre... je ne veux pas dire outrageante, mais ridicule!

KELLER, avec dépit.

Outrageante... ridicule!... Voilà les gros mots, tout de suite! Qu'est-ce qu'il y a donc de ridicule à rendre hommage à la beauté? On n'est pas un homme immoral pour cela, et je ne vous ai fait aucun outrage; je n'ai pas de mauvaises manières... avec les personnes distinguées; je me suis exprimé délicatement... très-délicatement! Et ma foi! vous vous gendarmez bien mal à propos, je trouve.

MARIANNE, haussant les épaules.

Ne parlez pas si haut, monsieur, on pourrait vous entendre!

KELLER.

Eh bien! dirait-on pas que je dois avoir peur de quelqu'un? Il y aurait là cent personnes, que je vous dirais devant elles... (Marianne s'en va.) que vous faites, ma foi, la prude bien mal à propos! (Marianne est sortie par la gauche, sans écouter la fin de la phrase et sans voir Anselme qui entre par le fond.)

SCÈNE V

KELLER, ANSELME.

KELLER, très-animé, continuant, sans voir Anselme.*

Et moi, je n'ai que quarante-cinq ans... je ne suis pas plus mal qu'un autre. On peut bien être vertueuse sans pour cela blesser les gens, que diable!... Ridicule! moi... ridicule!... dirait-on pas...

ANSELME, descendant.

Qui donc sort d'ici, monsieur?

KELLER.

Ah! vous cherchez votre mère? Elle s'en va par là.

ANSELME.

Et c'est à ma mère que vous parliez de la sorte?

KELLER, avec humeur.

Moi? Bah! je ne lui parlais pas.

ANSELME.

Mais je vous demande pardon!

KELLER.

Mais je vous demande pardon aussi... laissez-moi tranquille! Qu'est-ce que vous me voulez, vous?

ANSELME, irrité.

Je veux vous dire...

KELLER, l'interrompant.

Vous ne direz rien du tout; vous vous tiendrez coi, ou bien... c'est vous, qui serez ridicule! Vous compromettrez votre mère.

ANSELME.

Ma mère ne peut pas être compromise à propos de vous,

* Anselme, Keller.

monsieur, mais votre conduite n'en est pas moins indigne d'un galant homme.

KELLER.

C'est à moi que vous dites ça, malheureux! Sans respect pour...

ANSELME.

Pour votre âge? Oh! vous n'êtes pas d'âge à souffrir une insulte; vous venez de le dire; vous êtes très-jeune, monsieur Keller, et comme vous avez pris rang de gentilhomme, vous ne refuserez pas de me rendre raison...

KELLER.

Ah bien, oui, raison! raison à des visionnaires! Oui, vous êtes une famille de visionnaires! Laissez-moi en repos... Je n'ai pas peur de vos grands airs, moi! Mais je ne me bats pas pour si peu, et puisque vous riez de ma seigneurie, je vous dirai, moi, que ce n'est pas la coutume des gentilshommes d'accepter comme cela le défi du premier venu! (Herman paraît.)

ANSELME.

Alors, le premier venu a le droit de... (Il lève la main sur Keller, Herman s'élance entre eux.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, HERMAN, puis FAVILLA.

HERMAN.*

Arrêtez, monsieur, je suis à vos ordres!

KELLER, le repoussant.

Toi? Allons donc! de quoi te mêles-tu? Va-t'en au diable! laisse-nous.

HERMAN, résistant.

Non, mon père, non! Cette fois, je ne vous obéirai pas! C'est à moi de repousser une agression...

* Anselme, Herman, Keller.

KELLER, même jeu.

Je la repousserai bien moi-même, sois tranquille; car je vois que tout ça est une intrigue pour te faire épouser...

HERMAN, vivement.

Oh! mon père...

KELLER, hors de lui, renvoyant son fils, qui descend à la droite d'Anselme.

Oui! j'ai été trop bon, trop simple, et je m'en lasse, à la fin! C'est à nous deux, monsieur! et puisque vous croyez m'effrayer...

ANSELME.

C'est bien, monsieur, pas de bruit : nous nous reverrons tout à l'heure.

HERMAN.

Anselme! il est impossible que ce ne soit pas une méprise, que vous n'ayez pas tort contre lui! Rentrez en vous-même, priez-le d'oublier votre emportement... ou je jure... quoi qu'il m'en coûte, que je vengerai l'affront...

ANSELME.

Je n'ai point affaire à vous, monsieur!

HERMAN, sévèrement.

Oh! vous savez bien qu'on peut toujours contraindre un homme de cœur...

KELLER.

Toi, je te défends...

FAVILLA, qui est entré sans bruit, absorbé en lui-même, d'abord, à la vue des préparatifs de la Sainte-Cécile, et puis attentif peu à peu à ce qui se passe.*

Je vous défends à tous de dire un mot de plus : Anselme, si vous avez offensé à tort un homme plus âgé que vous, un homme qui est notre hôte, c'est à moi, qui suis calme, de lui demander pardon pour vous. Voyons, êtes-vous coupable au

* Herman, Anselme, Favilla, Keller.

point de ne pouvoir réparer vous-même... au moins, vous pouvez me dire le motif de votre colère? vous le devez!

KELLER.

C'est moi qui vous le dirai, *maestro,* puisqu'en somme c'est encore vous le plus raisonnable pour le moment. Moi-même, j'ai été un peu léger peut-être...

ANSELME, à Keller, en passant vivement derrière lui.

Quoi! vous oseriez...

KELLER.

Et pourquoi donc pas? C'est vous qui voulez faire de rien une grande affaire... mais je ne mords pas à ça, moi! (A Favilla.) Voilà ce que c'est!... je causais avec votre femme. Je lui parlais... de choses et d'autres... ne s'est-elle pas imaginé... (Favilla, par un mouvement de délicatesse, éloigne Herman, qui déjà de lui-même se tenait au deuxième plan.) Elle m'a dit un mot blessant, j'ai eu de l'humeur, je l'ai traitée de prude. Je crois que j'ai lâché ce mot-là, j'ai eu tort, mais ce n'est pas à monsieur votre fils que j'en demanderai pardon, par exemple!... Il a des façons peu civiles, j'ose dire!... Moi, je suis vif... mais je ne suis pas méchant; qu'il dise qu'il en a du regret, et je n'y pense plus. (Il va trouver son fils dans le fond à gauche.)

FAVILLA, sévèrement.

Est-ce la vérité, Anselme?

ANSELME, regardant Keller avec intention.

Oui, certes, mon père! J'ai beaucoup de regret... de n'avoir pas témoigné à monsieur Keller (Keller descend en s'entendant nommer) les sentiments que je lui porte; mais je compte, pour m'en acquitter, sur une meilleure occasion que le moment où nous sommes. (Keller, ne comprenant pas le sens, a l'air satisfait et remonte vers son fils.)

FAVILLA.

C'est-à-dire que vous persistez à exiger une réparation que je condamne et que je vous interdis! Un duel pour votre

mère! Malheureux enfant! vous faites-vous, de son honneur et du mien, une idée si vulgaire que vous le croyiez entaché... (baissant la voix pour qu'Herman n'entende pas) par une mauvaise pensée ou par une sotte parole?

KELLER, qui s'est rapproché de Favilla, un peu en arrière.

Hein?

FAVILLA, à Anselme.

Laissez-moi le soin d'une explication où toute violence de notre part serait comme l'aveu indigne et mensonger de la faiblesse de notre cause. (Haut et pour que Herman l'entende.) Retirez-vous, en me jurant sur votre honneur d'attendre mes ordres pour donner suite à cette querelle... Vous hésitez? Je le veux, mon fils!

ANSELME, s'inclinant et sortant par le fond.

Je le jure, mon père...

KELLER, à Herman.

Et toi aussi, au moins!

HERMAN, lui montrant Anselme.

Sa parole vous répond de la mienne.

KELLER, bas.

Et ne t'éloigne pas! tout va s'arranger, je t'en réponds! (Herman sort par la serre.)

SCÈNE VII

FAVILLA, KELLER.

KELLER.

A la bonne heure! vous comprenez bien, vous, que je n'ai jamais eu l'intention d'offenser...

FAVILLA.

Ah! l'intention est tout... monsieur Keller! Que vous ayez parlé sans convenance... c'est possible. Vous manquez souvent de tact, j'ai remarqué cela.

KELLER.

Ah! vous trouvez?

FAVILLA.

Aussi je ne fais pas plus d'attention qu'il ne faut à ce que vous dites. Mais ce que vous pensiez de ma femme, en vous servant de paroles qu'elle a pu mal interpréter, voilà ce qui m'occupe, et ce que je vous invite à me dire.

KELLER.

Ce que je pensais... Ah! parbleu, voilà qui est plaisant, de vouloir me confesser! Je me flatte d'avoir été un mari aussi respecté qu'un autre... et quand on aurait dit à ma femme qu'elle était agréable, loin de me fâcher, ça m'aurait flatté dans mon amour-propre; du moment que j'étais sûr de sa conduite! Mais vos idées s'embrouillent aisément; parlons d'autre chose.

FAVILLA.

Non pas; mes idées sont très-nettes, et c'est vous qui me répondez vaguement... et même d'une manière évasive!... Tenez, Keller, regardez en vous-même, votre conscience ne vous reproche-t-elle rien?

KELLER.

Ma conscience?... Vous doutez que je sois un honnête homme?

FAVILLA.

Non; mais vous êtes un hôte loyal, un ami sincère?

KELLER.

Moi?... mais. (*A part.*) On dirait que, quand il s'y met, il voit plus clair qu'un autre!

FAVILLA.

Répondez-moi donc! Vous sentez-vous toujours digne de l'accueil que je vous ait fait, et de la confiance que je vous ai montrée?

KELLER, embarrassé et dépité.

L'accueil... la confiance...

FAVILLA.

Dites l'affection, si vous voulez. Je ne sais pas tendre la main à un homme sans lui ouvrir aussi mon cœur. Eh bien! je vois que le vôtre a méconnu la noblesse de nos relations, et je comprends pourquoi ma femme, répugnant à vous accuser, voulait sortir d'ici; ce ne serait pas juste, Keller, convenez-en.

KELLER.

Certainement, non! il ne faut pas vous en aller pour ça.

FAVILLA.

Alors, vous comprenez que c'est à vous...

KELLER, étonné.

A moi de...

FAVILLA.

Oui. Laissez-nous, Herman; que nos enfants ne devinent pas ce qu'il y a de sérieux dans ce désaccord; vous reviendrez pour le mariage... On peut se voir sans vivre ensemble. Feignez de recevoir une lettre, et partez demain; c'est à regret que je vous en prie, mais je dois cette satisfaction à la dignité de ma femme.

KELLER, riant.

Comment! vous prétendez me renvoyer de... (Passant à droite.) Ah! ah! c'est un peu fort, par exemple!

FAVILLA.

Ne résistez pas! ne me contraignez pas...

KELLER.

A quoi? à appeler *vos gens*, peut-être!

FAVILLA.

Mes gens... contre vous?... non certes! jamais! C'est moi, moi seul qui vous ferai sentir mon autorité.

KELLER.

Vous!... Allons, allons, mon brave homme, ne devenons pas...

FAVILLA.

Ennemis? Dieu m'en garde! je ne connais pas la haine, mais je sais à quoi l'honneur m'oblige.

KELLER.

L'honneur? Ah! parbleu! vous avez peut-être aussi la fantaisie de vous battre avec moi, vous?

FAVILLA.

Eh bien! oui, certes, monsieur Keller, j'ai non pas cette fantaisie, mais cette intention-là, puisque vous ne me laissez pas d'autre moyen...

KELLER.

Le beau moyen! Vous pensez donc que je suis homme à reculer?

FAVILLA, *s'animant.*

Si je le croyais, ma provocation serait lâche, et je n'ai pas le goût des lâchetés!

KELLER.

Ni moi non plus; et c'en serait une de ma part d'accepter le défi d'un homme... qui... qui ne doit ni ne peut...

FAVILLA.

Et pourquoi donc cela, s'il vous plaît? Je ne suis pas plus âgé que vous, monsieur; et aujourd'hui, comme il y a vingt ans, je suis le chevalier dévoué, c'est-à-dire l'ardent défenseur d'une femme aimée... Ainsi ce soir... dans une heure!... (*Il regarde autour de lui.*)

KELLER, *grommelant.*

Oui, oui, c'est ça! Dans une heure! si vous n'êtes pas couché et malade!

FAVILLA, *s'animant.*

Ah! vous raillez, je crois!

KELLER, *irrité, repassant à gauche.*

Allez au diable, avec vos extravagances! Vrai, j'en ai assez!

FAVILLA, *de même.*

Et moi aussi, des vôtres!

KELLER.

Eh bien! puisque vous me poussez à bout, vous allez entendre une bonne fois la vérité que je vous cachais!

FAVILLA, *avec force.*

La vérité!... Allons donc, monsieur, je voyais bien que vous mentiez avec moi!

KELLER.

Comme vous voudrez! Je me suis prêté à la circonstance, ça m'amusait... Eh bien! ça ne m'amuse plus; ça va trop loin, et je trouve votre famille blâmable d'entretenir...

FAVILLA.

Quoi donc?

KELLER.

Votre folie, là! puisqu'il faut tout dire. Je me moque bien que vous ayez une crise de nerfs... vous n'en mourrez pas, et d'ailleurs ce n'est pas vivre, que de rêver sans cesse! Apprenez, mon cher, que vous n'êtes pas plus seigneur de Muhldorf que le Grand-Turc; vous n'avez pas hérité d'un florin. Mon oncle n'a jamais testé en votre faveur, et c'est même parce qu'il vous a un peu trop oublié, que j'ai le procédé de vous garder chez moi jusqu'à ce que la raison vous revienne... Tenez-vous donc à votre place; je ne vous reproche pas ma complaisance; mais ne me rendez pas la vie insupportable, car je me verrais forcé de vous dire: Partageons le domicile: je garde le dedans... prenez le dehors!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIANNE, ANSELME*, JULIETTE, HERMAN, FRANTZ.

FRANTZ, d'abord à la cantonade, au fond.

Oui, mes amis, placez-vous là dans la galerie, on vous avertira! (Marianne et Juliette viennent de la porte de droite; puis viennent Anselme et Herman.)

MARIANNE, allant à Favilla, qui s'est assis sur le grand fauteuil, brisé par les paroles de Keller, et les yeux fixes.

Eh bien, mon ami, commençons-nous?

FAVILLA, lui prenant vivement la main.

Marianne... dis-moi... est-ce vrai ce que je viens d'entendre?

KELLER, à Marianne, qui le regarde avec surprise.

Eh bien! oui, je lui ai dit les choses comme elles sont! Il était temps! Il parlait de me mettre à la porte de chez moi, et vous lui rendiez un très-mauvais service...

ANSELME.

C'est bien maladroit, ou bien cruel à vous, monsieur, de risquer...

KELLER.

Je ne suis ni cruel ni maladroit, je me conduis suivant la règle du bon sens; et vous voyez bien que, devant la vérité, le voilà guéri et tranquille.

FAVILLA, avec doute.

Guéri?... tranquille?... J'étais donc...

MARIANNE, auprès de Favilla, avec Anselme et Juliette.

Ne cherche pas, je te dirai tout. Monsieur Keller a cru de-

* Keller, Herman, Frantz, Marianne, Favilla assis dans le fauteuil à droite, Anselme, Juliette à genoux devant son père.

voir agir sans ménagement; nous ne pouvons lui en savoir gré; mais nous ne reculerons pas devant la situation qu'il nous impose. Fais seulement un effort, non pas pour ressaisir des souvenirs pénibles, mais pour te laisser guider par nous. Ne t'effraye pas d'avoir été trompé. Vois dans nos yeux si l'amour et le respect que nous te portons ont diminué dans cette épreuve. Non, non! va! nous te chérissons plus que jamais, nous te vénérons davantage, s'il est possible; car, en te croyant riche et puissant, tu as montré tous les trésors de bonté, tous les grands instincts que ton âme renferme!

ANSELME, s'inclinant vers lui avec respect et tendresse.

Oui, mon père, vos enfants n'ont jamais été plus fiers de vous.

JULIETTE, à ses genoux.

Et plus heureux de vous obéir!

HERMAN, prenant la main de Frantz.

Et vos amis...

FAVILLA.

Merci... merci, à vous tous, nobles cœurs!

KELLER.

Eh bien, et moi! C'est moi qui vous sauve, car sans moi...

FAVILLA, se levant avec fermeté, et prenant le milieu.

Sans vous, Keller, je croirais encore à l'existence d'une preuve... qui, je le vois, a disparu!

KELLER.

Quand on vous dit qu'il n'y a jamais eu... Allez-vous recommencer?

MARIANNE, à Anselme, regardant Favilla.

Oh! mon Dieu, il persiste...

FAVILLA, rêveur.

Qui donc peut l'avoir perdue?... moi seul! car tu l'as vue, cette preuve, Frantz! (Frantz fait signe que non d'un air triste.) Tu l'as

vue ! non ?... Pourtant elle était dans ma main... c'est alors que, voyant ses lèvres blanchir et ses yeux s'éteindre... Je ne sais plus, moi, ce que j'ai dit, ce que j'ai fait !... Oh ! oui, dans ce moment-là, ma tête s'est égarée... il m'a dit un mot, un dernier mot... Ah ! ce mot ! il m'a foudroyé ! c'était l'éternel adieu !... Mais sa volonté ! je me la rappelle bien ! elle était écrite de sa main, je la vois encore !...

KELLER, effrayé.

Où donc ?

MARIANNE.

Hélas !

HERMAN, impétueusement.

Mais c'est la vérité qu'il nous révèle ! Cherchons cette preuve.

JULIETTE, passant à son père.

Non ! non ! vous voulez donc le tuer ! Que nous importe...

FAVILLA, repoussant un peu Juliette qui veut le calmer.

Oh ! il m'importe, à moi, de ne pas être un insensé !... un fou !... C'est affreux cela : on n'est plus rien, on n'est pas un homme, on n'est plus digne d'être époux et père ! Non, non ! je ne veux pas être fou !... Je retrouverai... je dirai... Mon Dieu ! mon Dieu !... quel travail, quelle angoisse ! (Un timbre sonne lentement huit heures.)

MARIANNE.

Favilla, n'y pense plus, au nom du ciel ! songe à l'heure qui sonne... à ta promesse, à ton art !

FAVILLA, écoutant sonner l'heure.

Oui ! c'est l'heure solennelle... Écoutez ! c'est l'ange de la mort qui passe sur nos têtes pour nous dire : Songez à ceux qui ne sont plus ! Obéissons ! (Il fait signe à Frantz d'introduire les musiciens, qui viennent se ranger silencieusement ; à Anselme, qui lui présente son violon :) Donne ! (Frantz va au fond et fait signe à l'orchestre qui est dans la galerie ; Favilla prend son archet, hésite et s'arrête.) C'était...

MARIANNE, lui rappelant.

L'air de Hændel !

FAVILLA, faisant à plusieurs reprises le geste d'attaquer le violon.

Je le sais bien... (Marianne va pour chanter le morceau.) Mais... tais-toi !... oui... Eh bien... c'est etrange !

MARIANNE, vivement.

Qu'as-tu ?

FAVILLA, cherchant toujours.

Rien... je... Eh bien, non ! qu'est-ce donc ! Mon Dieu ! c'est bien vrai... c'est fini... ma tête est perdue ! Cet air...

MARIANNE.

Eh bien ?

FAVILLA, bas à Marianne.

Je ne m'en souviens pas !

MARIANNE *.

Vite ! ne le laissons pas chercher ! Juliette ! (Juliette court à la harpe et exécute la première phrase du morceau de Hændel.) Dieu de grâces et de bonté, dissipe les ténèbres qui l'environnent ! N'a-t-il pas assez souffert, lui, qui n'avait rien à expier ! Rends ta lumière à cette âme si pure, et que, délivrée de son trouble, elle savoure le seul bonheur qui lui convienne, celui d'être ardemment aimée !...

FAVILLA, dans un grand trouble, donne son violon à Anselme.

Continuez !... (L'orchestre du fond exécute le motif de Hændel ; Anselme, le dos au public, joue le premier violon ; pendant l'exécution, Favilla a une pantomime très-animée jusqu'au tremolo. Faisant un cri.) Ah ! je me souviens !.. mais c'est affreux !... ce mot, ce mot terrible... *Favilla, je le veux !* — Et il était trop tard... mais pourquoi donc trop tard !... qu'avais-je fait de... attendez ! Il était là, lui... (plaçant le fauteuil comme au premier acte, le dos au public) et moi... (il va à la

* Keller, Juliette à la harpe, Favilla, Marianne, Herman au fond, Anselme à l'orchestre, Frantz au fond.

cheminée*) ici !... Je tenais l'écrit; je disais... Non, non! pas de récompense! votre amitié! rien que votre amitié!... et alors... (Il touche le flambleau qui est sur la cheminée.) Ah !... oui! c'est cela... (Reculant d'un pas et regardant le feu.) Je l'ai brûlé!

TOUS.

Brûlé?

FRANTZ, vivement, comme frappé aussi d'un souvenir, en descendant.

C'est vrai! il n'y avait pas de feu, et quand je suis rentré, la flamme éclairait le foyer!

KELLER, descendant aussi.

Brûlé!... un testament en sa faveur!

FAVILLA, naïvement.

Eh bien! oui! Cela vous étonne?

TOUS, moins Keller.

Non...

MARIANNE, tendant la main à son mari.

Oh! non, certes!

FAVILLA.

Oh! mon ami, tu me pardonnes! Tu as prié pour moi, puisque la lumière s'est faite!

MARIANNE, à Favilla.

Et maintenant...

FAVILLA.

Oui, j'entends. Adieu, Herman; tu continueras l'œuvre d'une noble vie, toi, et tu penseras quelquefois au pauvre fou qui a trouvé dans son cœur l'inspiration de ne pas vouloir te dépouiller! (Il embrasse Frantz, et passe successivement à sa femme. — Entre Anselme et Juliette.) Allons, Marianne, ma bien-aimée, viens; venez, mes chers enfants! C'est pour vous que j'ai résisté à la voix de mon ami! Je voulais qu'on pût dire de nous : Ils

* Anselme, Juliette, Marianne, Favilla, Keller, Frantz au fond, à droite.

n'ont emporté de cette maison que ce qu'ils avaient en y entrant, le gagne-pain de l'artiste! (Il saisit son violon avec exaltation.)

HERMAN, vivement.

Oh! mais je vous suivrai, moi!

KELLER, passant à Marianne.

Attendez!... attendez un moment!... Que diable! .. je... je ne suis pas.. (Bas, à Marianne.) Oui, madame, j'ai été ridicule!... mais je retourne à mon bon sens (haut) et à ma boutique. J'en ai assez, moi, de ne rien faire, et je n'aime pas la campagne. Mais (montrant son fils) voilà le baron de Muhldorf, et je vous demande... oui, madame, je... je vous demande pour lui la main de votre estimable demoiselle. (Marianne unit les mains d'Herman et de Juliette en regardant son mari. Herman tombe à genoux devant elle.)

MARIANNE, à Favilla.

Ils sont heureux!... Tu le vois, le voilà réalisé, ton beau rêve!... (Juliette tombe dans les bras de sa mère. Herman à genoux. Favilla prend la main d'Anselme, lui montrant les heureux qu'il vient de faire. Keller est satisfait de lui, et Frantz, un peu au second plan, à gauche, contemple ce tableau avec bonheur. — Le rideau baisse.)

FIN DE MAITRE FAVILLA.

FRANÇOISE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DU GYMNASE
LE 3 AVRIL 1856.

C'est aux éminents artistes du Gymnase-Dramatique qu'il m'est doux d'attribuer le bon accueil que le public a fait à cette pièce. Mme Rose Chéri est un talent hors ligne. Ardent et passionné sous les traits charmants de Diane de Lys, effrayant de vérité sous le calme infernal de madame d'Ange, ce talent si sûr et si souple vient de donner au personnage de Françoise une adorable pureté, une tendresse vraie, des larmes déchirantes.

Berton accuse avec l'exquise délicatesse d'une science consommée et avec le charme d'une nature d'élite les agitations plus ou moins profondes du cœur humain. Qu'il soit amoureux ou épris, ambitieux ou repentant, il est toujours l'objet d'une émotion profonde pour le public et un modèle pour les artistes. L'excellent Ferville est toujours ce type de vérité saine et de haute distinction que l'on apprécie et que l'on aime dans toutes ces créations.

Dupuis, ce comique si fin et si élégant, vient de trouver dans le rôle d'un homme de cœur des accents de passion généreuse qui lui ont valu un véritable succès. M. et Mme Lesueur ont déployé leur remarquable esprit d'observation dans les types comiques de deux parvenus, bonnes gens au fond, mais enivrés de l'espèce de vanité propre au paysan, l'envie de s'égaler à la noblesse. On sent chez Lesueur-Dubuisson le respect instinctif du fils des serfs pour le fils des preux, à travers une affectation de moquerie et de dédain; chez sa femme, un éblouissement plus naïf et une ostentation pleine de bonhomie et de gaieté. Mlle Delaporte est une ingénue délicieuse qui fait grand honneur à un grand maître, M. Samson. Enfin Mlle Mélanie, fidèlement vraie et consciencieuse dans les moindres détails, a sa part méritée dans le succès de la pièce et dans la gratitude de l'auteur.



Si je dois de vifs remercîments aux artistes du Gymnase, je n'oublie pas que j'en dois aussi à ceux du Théâtre-Français, qui avaient commencé l'étude de cette pièce. Des circonstances particulières m'ont amenée à la changer de scène, mais j'avais eu le temps d'apprécier la physionomie remarquable que chacun d'eux commençait à donner aux personnages principaux.

C'est encore un agréable devoir à remplir que de signaler l'heureuse mise en scène et le merveilleux ensemble que le théâtre du Gymnase reçoit de son habile directeur, M. Montigny; il est impossible d'apporter à la représentation des pièces plus de goût et de vérité. Ce n'est pas là un remercîment purement personnel. On doit une reconnaissance réelle, que l'on soit artiste ou spectateur, à l'homme qui pousse l'art et la science du théâtre dans une telle voie de progrès, et qui donne à la scène l'aspect de la vie réelle, opulente ou mesquine, élégante ou comique. Le public ne s'y trompe pas, et, lorsqu'il applaudit un décor, ce n'est pas seulement la dépense qu'il approuve, la libéralité du directeur qu'il récompense : c'est le tact qui préside à l'arrangement du tableau placé sous ses yeux qu'il apprécie. C'est l'harmonie de ces demeures ouvertes à l'intimité ou au luxe avec les caractère ou les scènes auxquels elles servent de cadre. Sous ce rapport, l'esprit, l'œil et la volonté qui choisissent et dirigent, font œuvre d'art, il faut le reconnaître.

Quant à la pièce, l'auteur y a cherché l'étude d'un travers assez répandu dans notre monde d'aujourd'hui. Ce monde-là manque plutôt de grandes qualités qu'il n'abonde en grands travers. Le châtiment de son dédain pour l'idéal est d'aspirer malgré lui à ces vrais biens qu'il laisse échapper. Cet idéal, que quelques-uns portent tranquillement en eux-mêmes, est cependant des plus simples. L'amour de la famille et du travail, le dévouement, l'honneur et l'amitié, quoi de plus natu-

rel aux bons esprits? Pourtant l'esprit et les mœurs du temps rendent souvent difficiles ces douces tendances et ces humbles vertus. Le combat d'un homme aux prises avec les vives tentations du siècle et les charmes paisibles du devoir m'a paru avoir sa part de vérité bonne à dire. Nous avons tous assisté à cette lutte, nous avons tous connu cet homme-là. Il n'était ni scélérat ni odieux; il était souvent aimable et bon, sa conduite n'était pas volontairement lâche : aussi on le plaignait, on se dévouait à lui. Il n'abusait pas sciemment de cette pitié, il la repoussait, il en avait peur. Il n'avait ni le courage de l'accepter ni celui de s'en passer; une soif avide de bonheur le rendait malheureux : il avait des remords stériles; des élans de cœur impuissants.

Quel était donc son vice? L'absence de foi et de lumière, une fausse notion des pures joies de la vie, l'ignorance aveuglée qui jette sa proie pour en saisir l'ombre, le besoin de ne pas se donner de peine, un rêve de repos dans la mollesse et d'amusement dans l'inaction : chimères funestes, résultat d'une civilisation matérielle qui n'a pas encore amené avec elle la vraie civilisation morale, et qui sent le besoin encore vague, mais déjà douloureux, de prendre son équilibre et de mettre son bien-être intellectuel au niveau de son bien-être physique. Nous ne sommes plus, Dieu merci! au siècle des roués de la Régence. Les jeunes gens complétement dépravés, s'il en existe, ne peuvent plus être aujourd'hui que des imbéciles. L'intelligence est trop répandue pour que le vice s'affiche, pour que l'impudence se sente fière d'elle-même. La jeunesse a généralement de bonnes aspirations; c'est pour cela qu'elle souffre en les étouffant, et Dieu, qui le veut ainsi, sait probablement ce qu'il fait.

GEORGE SAND.

Paris, 10 avril 1856.

PERSONNAGES

FRANÇOISE LAURENT................	Mme ROSE CHÉRI.
HENRI DE TRÉGENEC................	M. BERTON.
LE DOCTEUR LAURENT, père de Françoise....................................	M. FERVILLE.
JACQUES DE LA HYONNAIS.........	M. DUPUIS.
CLÉONICE DUBUISSON..............	Mlle DELAPORTE.
MADAME DUBUISSON................	Mme LESUEUR.
M. DUBUISSON..........................	M. LESUEUR.
MARIE-JEANNE, servante du docteur....	Mlle MÉLANIE.

La scène se passe à Bourges et aux environs.

FRANÇOISE

ACTE PREMIER

CHEZ LE DOCTEUR, A BOURGES

Un salon annonçant une vie simple et aisée, du goût et de l'ordre. — Au fond, une large porte vitrée donnant sur un cabinet de travail, que l'on voit en partie. — A gauche, porte donnant sur l'antichambre. — Porte à droite, conduisant à la salle à manger. — Au milieu, un guéridon. — A droite, cheminée.

SCÈNE I

M. DUBUISSON, MARIE-JEANNE, entrant tous deux *.

DUBUISSON.

Et comme ça, Marie-Jeanne, il n'est point chez lui?

MARIE-JEANNE.

Eh non, monsieur Dubuisson; ce n'est point encore son heure de rentrer.

DUBUISSON.

Il a une bonne clientèle, le docteur Laurent. C'est le médecin le plus achalandé dans la ville de Bourges et les environs. Il doit gagner gros, ton maître?

* Marie-Jeanne, Dubuisson.



DUBUISSON.

Rien! Voyons! comptes-tu ton argent?

MARIE-JEANNE.

Oh! ma foi, non! vous savez mieux compter que moi. Attendez, on sonne. (Elle sort par la gauche.)

DUBUISSON, regardant la note.

Pas moins, il a oublié deux visites, le docteur!... C'est peut-être pour m'éprouver! c'est un malin, lui!... D'ailleurs, il ne me prend pas cher, il n'écorche pas le monde, et j'ai le moyen. (Il ajoute à la somme restée sur la table.)

SCÈNE II

MARIE-JEANNE, DUBUISSON, HENRI.

Ils entrent par la gauche.

MARIE-JEANNE, à Henri.

Oui, oui, tout le monde va bien ici; mais si vous venez pour déjeuner, c'est trop tôt.

HENRI.

J'attendrai. (Il prend un livre et s'assied près de la cheminée.)

DUBUISSON, bas, à Marie-Jeanne.

Dis donc, ma payse, est-ce que c'est lui, le jeune comte?

MARIE-JEANNE.

Oui, c'est M. Henri. (Sonnette.) Allons, v'là qu'on sonne encore! c'est tous les jours une procession comme ça, ici. (Elle sort.)

SCÈNE III

DUBUISSON, HENRI.

DUBUISSON, à part.

J'aurais envie de l'accoster... mais ces grands messieurs, on

ne sait par où les prendre!... Bah! j'irai au fait. Monsieur le comte!

HENRI, sans se lever.

Plaît-il, monsieur?

DUBUISSON.

Monsieur le comte de Trégenec n'a pas l'honneur de me connaître, mais...

HENRI, souriant.

Ma foi, non, monsieur, je n'ai pas du tout cet honneur-là.

DUBUISSON.

Je voulais dire... c'est égal. C'est moi qui suis Dubuisson le banquier.

HENRI, saluant et lui montrant un siége.

Monsieur!... (A part.) Je le prenais pour un huissier. (Haut.) Pardon, monsieur Dubuisson, si je n'ai pas salué tout d'abord mon voisin de campagne; mais j'habite si peu la province... et d'ailleurs, vous êtes nouvellement établi dans cette ville, je crois?

DUBUISSON, s'asseyant.*

Deux ans, pas plus, et je sais que vous restez à Paris. Ma femme y passe les hivers.

HENRI.

Je sais cela. On m'a parlé de bals qu'elle a donnés...

DUBUISSON.

Oui, elle prétend marier notre fille dans le beau monde; c'est une paysanne parvenue, comme moi, ma femme!

HENRI.

Il paraît qu'elle fait cas des titres.

DUBUISSON.

Oui, ça l'amuse.

HENRI.

Attendez donc!... on m'a parlé du mariage de mademoiselle

* Henri, Dubuisson.

votre fille avec un Portugais de haute race, un certain duc de Belver.

DUBUISSON, ricanant.

Un de vos amis?

HENRI.

Non pas! bien au contraire!

DUBUISSON.

Je sais ça.

HENRI.

Ah!

DUBUISSON.

Oui, oui, ce monsieur qui n'a que son nom, son rang et des dettes, et qui prétend à ma fille...

HENRI.

Permettez! il a aussi sa laideur et son âge! C'est un capital considérable!

DUBUISSON, riant.

Oui, oui, un œil de moins et un capital entre cinquante et soixante ans. (A part.) Il est gentil! il est drôle! (Haut.) Méchant comme un diable avec ça! Vous pensez si elle est pour son nez, ma fille!

HENRI, railleur.

Si mademoiselle votre fille tient de vous...

DUBUISSON.

Elle est gentille, et moi, je suis laid, aussi laid que le duc.

HENRI.

Ah çà, mais il est dans ce pays-ci, le duc! Il chasse aux environs, m'a-t-on dit?

DUBUISSON.

Oui, c'est une manière de se faufiler chez nous; il y perd son temps; mais il se trouve qu'il nous a parlé de vous.

HENRI.

Et il vous a certainement dit du mal de moi?

DUBUISSON.

Non, mais je sais qu'il en pense. Dame! il est vieux, pauvre, désagréable... Il avait pourtant une maîtresse assez gentille, et vous la lui avez soufflée...

HENRI, se levant.

Plus bas, monsieur, je vous prie!

DUBUISSON, se levant aussi.

Ah! oui; à cause de la demoiselle de la maison d'ici... Vous lui en contez donc aussi à mademoiselle Françoise? Il paraît que vous êtes un séducteur?

HENRI.

Non, monsieur; je suis l'ami respectueux de mademoiselle Françoise Laurent, et les incidents de ma vie légère ne doivent pas profaner son oreille. Quant à la maîtresse du duc, je ne sais déjà plus son nom, et certes elle ne méritait pas ses regrets.

DUBUISSON.

Enfin, il a du dépit, et il dit que vous avez fait des petites folies pour cette demoiselle-là... et pour d'autres! ce qui fait que vous auriez aussi de petits embarras... Bref, vous avez l'intention de vendre votre terre de Luzy, qui *joute* la mienne, et dont je pourrais peut-être m'arranger, si vous aviez des prétentions raisonnables.

HENRI, à part.

Ah! nous y voilà. (Haut.) Le duc a parlé sans savoir, monsieur Dubuisson; je n'ai fait part à personne de mes intentions, et je vous remercie des offres que vous voulez bien me faire. (Il remonte.)

DUBUISSON.

Pardon! je vous croyais gêné *... Hein?... plaît-il?

HENRI, prenant un journal.

Je n'ai pas répondu, monsieur.

* Dubuisson, Henri.

DUBUISSON.

Pardon, je croyais!... C'est que si vous vouliez vous défaire de Luzy... comme c'est enclavé dans mon bien... comme ça touche le faubourg par un bout... j'avais l'idée de faire une route, une avenue depuis ma maison de ville jusqu'à mon château.

HENRI.

Et c'est moi qui vous gêne?... J'en suis désolé; mais...

DUBUISSON.

Mais ça n'est pas votre dernier mot, vous y penserez! Mieux vaut vendre en bloc que de se laisser exproprier.

HENRI.

Exproprier?

DUBUISSON.

Dame! ça peut arriver à tout le monde! Serviteur, monsieur le comte! à revoir!

HENRI.

A revoir, monsieur! (Dubuisson sort par la gauche.)

SCÈNE IV

HENRI, puis MARIE-JEANNE.

HENRI.

A revoir, avec ce regard et ce sourire de paysan madré, ressemble à une menace... à une prédiction, tout au moins!... Ah! il serait bien temps d'en finir avec cette absurde manière de dépenser ma fortune, ma jeunesse... mon âme peut-être! (Voyant Marie-Jeanne qui est entrée.) Marie-Jeanne, est-ce que Françoise est levée? Tu ne réponds pas? tu prends ton grand air! Voyons! qu'est-ce qu'il y a, ce matin? tu ne m'aimes plus?

MARIE-JEANNE.

Si fait! mais vous venez trop souvent chez nous!

HENRI.

Tu ne sais pas ce que tu dis !

MARIE-JEANNE, fâchée.

Merci, monsieur.

HENRI, l'embrassant.

Tu boudes ? Bonjour, Marie-Jeanne !

MARIE-JEANNE.

Méchant enfant ! m'embrasser, moi, à son âge !

HENRI, riant.

Ma foi, oui, je me permets ce larcin ! n'es-tu pas ma bonne, ma vieille amie, presque ma mère ? Est-ce que j'ai eu une autre mère que toi ? je n'en sais rien, moi qui n'ai jamais connu la mienne.

MARIE-JEANNE, à part.

Comment se fâcher ? il est si aimable ! s'il savait aimer comme on aime !

HENRI.

Françoise n'est donc pas encore descendue ?

MARIE-JEANNE.

Non, Françoise ne reçoit personne quand son père n'est pas là.

HENRI.

Elle a raison, mais moi ! je ne suis pas quelqu'un. Je parie qu'elle est là ! (Il va vers le cabinet du docteur et revient.) Non ! qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ?

SCÈNE V

LES MÊMES; LA HYONNAIS, tenant un journal, sort du cabinet et s'assied au fond, près de la porte, sans paraître voir Henri.

MARIE-JEANNE, à Henri.*

C'est un monsieur qui veut consulter le docteur pour sa santé ; il l'attendait dans son cabinet.

* Henri, Marie-Jeanne, la Hyonnais.

HENRI.

Pourquoi en sort-il? (Regardant de loin.) Ah! c'est que Françoise vient d'y entrer.

MARIE-JEANNE.

C'est un homme qui sait vivre; il vous donne l'exemple : restez là.

HENRI.

Il la regarde, pourtant! il la regarde même beaucoup pardessus son journal.

MARIE-JEANNE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... un malade!

HENRI.

Il a l'air malade comme moi, ce gaillard-là. Tiens, je connais cette figure! où diable l'ai-je déjà vue? Ah! j'y suis! c'est en Bretagne... Comment se trouve-t-il ici?

MARIE-JEANNE.

Eh bien, parlez-lui, si vous le connaissez, ça le désennuiera, depuis le temps qu'il est là!... Il vous regarde aussi.

HENRI.

Et tu vois qu'il ne me dit rien! voyons donc s'il me saluera. (Il fait quelques pas vers le fond *. La Hyonnais le regarde et ne bouge pas. — Avec ironie.) Monsieur, si vous êtes malade, ce courant d'air ne vous vaut rien : vous ne devriez pas rester devant cette porte. (La Hyonnais sourit, s'incline imperceptiblement et ne se dérange pas. — A Marie-Jeanne.) Sais-tu qu'il a l'air impertinent, ce monsieur?

MARIE-JEANNE.

Dame! vous aussi, je trouve.

HENRI.

Il semble me braver, et je sais que son nom est odieux à mon père... des haines politiques de province... Ça, ça m'est égal!... mais j'ai envie de profiter de l'occasion pour lui dire que sa figure... C'est dommage qu'elle ne me déplaise pas.

* Marie-Jeanne, Henri, la Hyonnais.

SCÈNE VI

MARIE-JEANNE, LE DOCTEUR, HENRI, LA HYONNAIS.

LE DOCTEUR, à Marie-Jeanne qui a été au-devant de lui, et qui lui annonce la Hyonnais.

Bien, bien ! (A la Hyonnais.) Pardon, monsieur, je suis en retard ; c'est la coutume de Berry ! (Il se débarrasse de son chapeau, de sa canne et de divers papiers.) Je suis à vous. (A Henri.) Ah ! te voilà, mon enfant ! bonjour. (Il lui serre la main. — A Marie-Jeanne.) Et ma fille ?

HENRI, montrant le cabinet.

Elle est là qui range vos livres, mais ce dragon de Marie-Jeanne m'empêche de lui dire bonjour !

LE DOCTEUR.

Moi, je te le permets ; n'êtes-vous pas frère et sœur ? D'ailleurs, notre fille est majeure, et c'est par habitude que sa vieille bonne la garde comme une petite pensionnaire.

MARIE-JEANNE, bas au docteur.

Mais c'est pour le qu'en dira-t-on !

LE DOCTEUR, de même.

Et tu fais bien ; va avec eux. (Marie-Jeanne suit Henri dans le cabinet)

SCÈNE VII

LE DOCTEUR, LA HYONNAIS.

LE DOCTEUR.

Maintenant, monsieur, si vous voulez passer dans ma chambre...

LA HYONNAIS.

Inutile de vous déranger, monsieur le docteur ; je ne suis

pas malade. Je désire seulement causer avec vous de la personne qui était ici tout à l'heure, de M. Henri de Trégenec.

LE DOCTEUR.

Ah ! vous le connaissez ?

LA HYONNAIS.

De vue seulement ; mais je désire le connaître davantage, et c'est pour cela que je m'adresse à vous.

LE DOCTEUR.

Asseyons-nous, monsieur : j'ai tant couru, ce matin ! (Ils s'asseyent au guéridon.) De quoi s'agit-il, et à qui ai-je l'honneur de parler ?

LA HYONNAIS.

Jacques Mahé, baron de la Hyonnais, noblesse de campagne, fortune suffisante, existence sans éclat, mais sans tache.

LE DOCTEUR.

Bien, monsieur ! Après ?

LA HYONNAIS.

Vous, monsieur, vous êtes un homme d'intelligence et un homme de bien. Je vous connais pour avoir lu un livre de science et de philosophie qui devrait être la loi et la morale de tous les hommes de votre profession.

LE DOCTEUR.

Mon livre n'a d'autre mérite que sa bonne foi et sa simplicité. Est-ce que vous vous occupez de médecine... en amateur ?

LA HYONNAIS.

Je suis étudiant, j'espère avoir mon diplôme cette année.

LE DOCTEUR.

Ah ! quoique gentilhomme ?

LA HYONNAIS.

Parce que gentilhomme, et même un peu seigneur de village ; j'ai pensé qu'il était de mon devoir de me rendre utile et

d'exercer gratis, puisque j'ai un patrimoine ; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Permettez-moi de vous parler de vous, et de vous demander si je suis bien informé. Il y a vingt ans, à la prière de sa femme mourante, le marquis de Trégenec vous confia son fils unique, Henri, jusque-là élevé loin de ses yeux, au fond d'une de ses fermes.

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur; ma femme avait été au couvent à Paris avec madame de Trégenec; toutes deux moururent jeunes. Mais je gardai Henri, et le fis élever chez moi, parce que je l'aimais.

LA HYONNAIS.

Il vous intéressait parce qu'il était malheureux ; son père le haïssait, ses oncles ne voulaient pas entendre parler de lui ; une sorte de malédiction mystérieuse...

LE DOCTEUR.

Cela, monsieur, je l'ignore, et quand même je le saurais...

LA HYONNAIS.

Vous ne le diriez pas au premier venu; mais peut-être vais-je obtenir votre confiance. Il se pourrait, monsieur le docteur, que je fusse le frère d'Henri de Trégenec.

LE DOCTEUR.

Vous? Comment arrangez-vous ça?

LA HYONNAIS.

Oh! moi, je suis bien le fils de M. la Hyonnais; mais il n'est pas certain qu'Henri soit celui de l'homme dont il porte le nom. Je ne puis rien affirmer; mais, il y a six mois, mon père, qui était un homme de cœur et mon meilleur ami, m'a dit à son lit de mort : « Jacques, j'ai rendu ta mère heureuse, je n'ai rien à me reprocher envers elle ; mais, avant de la connaître, j'avais aimé une jeune fille qui, trop riche pour moi, fut mariée au marquis de Trégenec. Depuis ce jour, je ne l'ai revue qu'une fois, pour lui dire un éternel adieu. Mais cette

entrevue et la découverte de notre ancienne affection ont éveillé chez le marquis une jalousie implacable. Madame de Trégenec est morte de ce chagrin, et son fils Henri, élevé loin du toit paternel, confié à des soins étrangers, semble désavoué secrètement. Je n'ai pas voulu le connaître, c'eût été accréditer les soupçons; mais une lettre de sa mère mourante l'a mis, à tout événement, sous ma protection, et j'ai fait, dans mon cœur, le serment de ne pas abandonner au malheur le fils d'une femme dont le souvenir m'a toujours été cher et sacré. Jusqu'ici, j'ai veillé, de loin, sur lui. A présent, c'est à ton tour, si tu m'aimes ! » Mon père n'a pu s'expliquer davantage. J'ai juré... il m'a béni... il n'est plus, et je viens tenir ma parole.

LE DOCTEUR, lui tendant la main.

Monsieur de la Hyonnais, vous êtes un brave jeune homme! J'aime à croire qu'Henri sera digne de ce dévouement. Je ne dois pas vous dissimuler que son caractère est plus séduisant que solide. C'est une âme expansive et légère, tour à tour ardente et froide, éprise du vrai et du faux; mais une affection sérieuse comme la vôtre peut lui faire beaucoup de bien.

LA HYONNAIS.

Et sa position...

LE DOCTEUR.

Ne doit pas vous préoccuper. Il a la fortune de sa mère, que le marquis a placée en terres dans ce pays-ci; d'ailleurs, la loi lui garantit l'héritage de l'homme dont le nom ne saurait lui être contesté.

LA HYONNAIS.

Vous savez, monsieur, qu'on peut toujours éluder la loi, et je sais, moi, de source certaine, que le marquis y travaille; je sais aussi qu'Henri a des dettes, qu'il a formé depuis peu le dessein de se marier et qu'il a écrit au marquis pour savoir quel sort il comptait lui faire. Une réponse devait lui être adressée ces jours-ci, et c'est pour parer au coup fâcheux que

cette réponse peut apporter à ses projets et à sa situation que je suis venu vous trouver.

LE DOCTEUR. *Ils se lèvent.*

Se marier ! Il ne m'en a pas dit un mot. Je croyais avoir sa confiance ! Quant à ses dettes... j'ignore si elles sont considérables...

LA HYONNAIS.

Henri ne sait rien des douleurs de sa mère ; pensez-vous que je puisse passer la journée à Bourges et faire connaissance avec lui, sans lui causer trop d'étonnement ?

LE DOCTEUR.

Rien de plus facile. Voyons... vous allez à Vichy...

LA HYONNAIS.

Bien !

LE DOCTEUR.

Et vous vous êtes arrêté ici pour me consulter ; vous m'êtes recommandé par un confrère.

LA HYONNAIS.

Quelle est ma maladie ?

LE DOCTEUR.

La première venue... une céphalalgie ; qui est-ce qui n'a pas des migraines ?

LA HYONNAIS.

Moi, je ne sais ce que c'est. Je me porte comme le Pont-Neuf.

LE DOCTEUR.

Eh bien, un bon rhumatisme ?

LA HYONNAIS.

Encore moins. Mais j'aurai tout ce qu'il vous plaira.

LE DOCTEUR.

Va pour la migraine ! Or donc, je m'empare de vous, vous êtes mon malade ; vous causez avec Henri, et vous l'aimez, je n'en doute pas. Vous déjeunez avec nous...

LA HYONNAIS.

Pourrai-je manger, au moins ? J'ai un appétit de Breton et de voyageur !

LE DOCTEUR, riant.

Ce sera un symptôme de votre mal ! Allons, je vas chercher Henri et lui faire mon conte en deux mots, ainsi qu'à ma fille. (Il passe dans le cabinet.)

SCÈNE VIII

LA HYONNAIS, seul.

Sa fille !... Je m'étais imaginé que c'était elle qu'Henri voulait épouser. C'est une charmante figure ! On la dit pleine de talents et de qualités. Le docteur doit avoir de l'aisance Tout ici respire une vie calme et saine. Si ce jeune homme n'a pas l'esprit faussé par l'ivresse du monde, il me semble qu'il pourrait trouver sous sa main une heureuse destinée !

SCÈNE IX

LE DOCTEUR, HENRI, LA HYONNAIS.

LE DOCTEUR, bas, à Henri.

Puisque c'est lui qui demande à te voir !

HENRI.

A la bonne heure !

LA HYONNAIS, à Henri.

Monsieur de Trégenec, puisque le hasard nous rapproche, permettez-moi de vous saluer. Nos familles ne se voient pas, bien qu'elles vivent non loin l'une de l'autre, en Bretagne. Des nuances d'opinion...

HENRI.

Je sais cela, monsieur; mon père n'a pas beaucoup marché

avec son siècle; mais moi, je n'épouse pas toutes ses croyances. Plusieurs de mes amis qui vous connaissent vous tiennent pour un galant homme, et, si vous avez la même opinion de moi, qui suis à peu près inconnu en Bretagne...

LA HYONNAIS.

J'ai très-bonne opinion d'un homme qui a été formé par M. le docteur Laurent.

HENRI, gaiement.

Oh! il m'a bien mal élevé! Vous croyez qu'il s'entend à former la jeunesse, lui? Pas du tout! Il l'aime, il la choie, il veut l'instruire en l'amusant, il excuse toutes ses langueurs, il pardonne à toutes ses sottises!... Voilà pourquoi je suis un ignorant, un écervelé, un véritable enfant gâté... ici! Ailleurs, je me conduis mieux. Je me borne à être un désœuvré et un insignifiant de plus dans le monde. (Il passe devant le docteur, qui arrange des papiers sur le guéridon.*)

LE DOCTEUR.

Ah! ça, c'est possible! et je m'en lave les mains; mais, s'il n'a pas conservé un bon cœur, il est bien hypocrite, car l'amitié qu'il nous a gardée paraît vraie (avec intention) et loyale...

HENRI, vivement; il est assis près du guéridon.

Oh! pour cela, oui! elle est vraie! Comment donc! il n'y a que cela de sérieux dans ma vie.

LE DOCTEUR, bas, à la Hyonnais.

Vous voyez cette expansion charmante?

LA HYONNAIS, de même.

Oui, certes, il est aimable et paraît aimant.

LE DOCTEUR, haut.

Quant à son instruction, je n'ai jamais pu en faire un érudit; mais...

* Henri, le docteur, la Hyonnais.

HENRI, *se levant.*

Oh! oui, parlons de ça! Je n'ai guère appris et je n'ai rien retenu. Mais c'est la faute à Françoise.

LE DOCTEUR.

Ah bah! comment ça?...

HENRI.

Parce qu'elle apprenait tout à ma place! Quand j'ai vu qu'elle s'en tirait si bien, je lui ai laissé le soin de tout retenir; de telle sorte...

LE DOCTEUR.

N'exagérons rien : Françoise est une bonne, une excellente fille...

SCÈNE X

HENRI, LE DOCTEUR, FRANÇOISE, LA HYONNAIS.

FRANÇOISE.

Ah! vous parlez de Françoise; j'ai entendu mon nom! Eh bien, quel mal disiez-vous de moi, ingrats, pendant que j'avais la charité de vous faire servir le déjeuner? (*Voyant la Hyonnais; un peu intimidée.*) Ah! pardon, monsieur, je vous croyais... je... (*Gaiement et naturellement.*) Je parle trop haut, n'est-ce pas, et vous devez craindre le bruit. Faites-nous taire, en attendant que mon père vous guérisse.

LA HYONNAIS.

Il me semble que je suis déjà mieux, mademoiselle, car j'ai la foi. (*A part.*) Sa voix est sympathique et son regard pur comme le ciel.

HENRI.

Vous voulez savoir ce que nous disions de vous, Françoise? Eh bien, votre père disait d'un petit air horriblement fat : C'est une bonne personne!

FRANÇOISE.

Comme c'est difficile d'être bonne avec lui !

HENRI.

Et moi j'allais ajouter : Elle sait cinq ou six langues...

FRANÇOISE.

Je ne les sais pas du tout.

HENRI.

Elle brode comme une fée...

FRANÇOISE.

Les fées ne brodent pas.

HENRI.

Elle touche l'orgue comme sainte Cécile.

FRANÇOISE, raillant.

Au moins !

HENRI.

Elle lit des livres sérieux...

FRANÇOISE.

Il n'y en a pas d'autres ici !

HENRI.

Elle rit comme un enfant... Enfin c'est une femme supérieure. Et, chose rare ! en même temps, elle est la meilleure et la plus simple des femmes. (Françoise passe devant le docteur et Henri.*)

LA HYONNAIS, à part.

Allons ! c'est elle qu'il aime et qu'il épouse. Il a bien raison ! (Il cause avec le docteur.)

HENRI, à Françoise.

Eh bien, tu me boudes ?

FRANÇOISE.

Oui, quand tu me traites de femme supérieure, je suis furieuse ! Il me semble que j'ai des lunettes bleues et des ongles noirs.

* Françoise, Henri, le docteur, la Hyonnais.

HENRI.

Tu as des yeux adorables et des ongles roses. Tu es un ange de beauté, de douceur, de modestie et de dévouement. Enfin je ne sais pas pourquoi tu es si parfaite. C'est insolent, c'est désespérant!

FRANÇOISE.

A la bonne heure, si tu t'imagines tout cela.

LE DOCTEUR.

Ah çà, nous fais-tu déjeuner, ma fille? Voilà monsieur de la Hyonnais qui... (A la Hyonnais, en souriant.) Vous sentez-vous un peu d'appétit, monsieur?

LA HYONNAIS, de même.

Mais oui... un peu!

FRANÇOISE.

Je crois que tout est prêt.

LE DOCTEUR.

Toi, tu as déjeuné, Françoise; mais tu nous tiendras bien compagnie?

FRANÇOISE.

Oui, certainement, je vous servirai, pourvu que Cléonice n'arrive pas trop tôt!

HENRI.

Clé... quoi? qu'est-ce que c'est que ce nom-là?

LE DOCTEUR.

C'est la petite Dubuisson.

FRANÇOISE.

Ce n'est pas sa faute si sa mère l'a baptisée comme ça; elle est fort gentille.

MARIE-JEANNE, venant par les portes de côté à droite.

Monsieur est servi.

LE DOCTEUR, à la Hyonnais.

Venez! (Ils sortent par la droite.)

MARIE-JEANNE, à Françoise.

Et voilà la voiture aux Dubuisson qui s'arrête à la porte. (Elle suit le docteur.)

HENRI, à Françoise.

Elle est affreuse, ta jeune personne, puisqu'elle nous prive de toi!

FRANÇOISE.

C'est sa première visite de l'année; je ne peux me dispenser...

HENRI.

Renvoie-la bien vite!

FRANÇOISE.

Le plus tôt possible. (Henri sort après lui avoir baisé la main; Françoise le suit des yeux et tressaille comme au sortir d'un rêve quand Cléonice entre par la porte de gauche.)

SCÈNE XI

CLÉONICE, FRANÇOISE.

CLÉONICE, très-élégante, trop pour une demoiselle.

Enfin! me voilà! Embrassons-nous donc, ma bonne amie!

FRANÇOISE, l'embrassant au front.

Je ne vous demande pas de vos nouvelles, vous nous revenez si jolie et si pimpante...

CLÉONICE.

Eh bien, et vous? On a beau faire, on n'a l'air de rien du tout auprès de vous. Vous êtes mise à ravir dans votre simplicité. Comment faites-vous pour ne jamais avoir l'air d'une provinciale?

FRANÇOISE.

J'ai un peu de goût, apparemment. Comment va madame votre mère? (Elle lui montre un siége à droite, elles s'asseyent.*)

* Françoise, Cléonice.

CLÉONICE.

Très-bien; elle a été rendre visite à un tas de femmes d'avoués. Elle voulait m'y traîner. Ah bien, oui!

FRANÇOISE.

Vous êtes donc toujours une méchante espiègle? Toujours en révolte?

CLÉONICE.

Contre maman? Oh! ce n'est rien. Je suis bien plus méchante avec papa. Au moins, si maman est bavarde, elle est gaie, vivante! au lieu que papa... papa, voyez-vous, ma chère, c'est la plainte faite homme, c'est le grognement, c'est l'ennui... Enfin... papa, c'est la pluie, je ne peux pas mieux dire.

FRANÇOISE.

Et pourtant ces détestables parents vous gâtent et vous adorent.

CLÉONICE.

Oui, en attendant qu'ils me sacrifient; ah! ciel! quand des parvenus donnent dans le travers de la noblesse...

FRANÇOISE.

Comment, vous continuez... Est-ce que vous devenez mauvaise, chère enfant? Prenez garde de n'être plus drôle.

CLÉONICE.

Non, ma chère amie, je deviens chagrine. Figurez-vous que la manie de maman est de faire de moi une femme de qualité. Il faut que j'épouse un titre, un sot, parce qu'il est comte ou baron, ou un borgne, parce qu'il est duc ou prince... en Espagne!

FRANÇOISE.

Le duc de Belver, peut-être?

CLÉONICE.

Précisément, avec son œil de porcelaine!

FRANÇOISE.

C'est encore le meilleur de ses yeux, l'autre est si méchant!

CLÉONICE.

Heureusement, mon père ne le protége pas, cet hidalgo! mais si j'écoutais maman... (Se levant.) Est-ce que vous ne pourriez pas me trouver un mari qui aurait une espèce de blason et une espèce de figure humaine? Mais non : vous ne voyez presque personne, vous; vous devez bien vous ennuyer! (Elle passe à gauche.*)

FRANÇOISE.

Mais non! je suis gaie. Est-ce que j'ai l'air d'une élégie? (Elle se lève.)

CLÉONICE.

Ah bah! vous êtes raisonnable; c'est effrayant comme vous êtes raisonnable. Maman me dit toujours : « Je ne sais pas comment tu peux te plaire avec mademoiselle Laurent, qui n'a ni ton âge ni tes goûts. » Moi, je lui réponds que c'est une liaison qui me fait honneur, parce que vous êtes une personne de mérite. Alors elle dit : « A la bonne heure, si ça peut te faire passer pour instruite et spirituelle, car tu ne l'es guère; » et là-dessus mon père arrive et dit d'un ton lugubre : « Ça n'est pas faute d'avoir payé des maîtres et dépensé de l'argent. »

FRANÇOISE.

M. Dubuisson n'a pourtant pas la mine d'un tyran. Il cède toujours.

CLÉONICE.

En apparence! mais, au fond, jamais! Si vous l'aviez vu avec ce pauvre jeune homme qui m'aimait...

FRANÇOISE.

Ah! le fameux cousin? vous y pensez donc encore, à M. Jules Dubuisson?

CLÉONICE, se moquant d'elle-même.

Hélas! pas trop!

* Cléonice, Françoise.

FRANÇOISE, *riant.*

Alors vous n'en mourrez pas?

CLÉONICE, *de même.*

Qui sait?

FRANÇOISE.

Si vous l'aviez bien voulu, pourtant.

CLÉONICE.

C'est vrai, on aurait cédé. Mais qu'est-ce que vous en pensez, vous, de mon cousin Jules?

FRANÇOISE.

Je vous l'ai dit : il est trop jeune, trop...

CLÉONICE.

Trop blond? oui, il est trop blond!

FRANÇOISE.

Et trop myope.

CLÉONICE.

Avec ça, il ne veut pas porter de lunettes.

FRANÇOISE.

C'est par coquetterie!

CLÉONICE.

C'est drôle, je ne suis demandée en mariage que par ceux qui n'y voient pas. (*Regardant à droite, vers la salle à manger.*) Tiens, tiens! qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là? Et cet autre? Des gens très-bien! vous ne me disiez pas que vous aviez du monde, Françoise!

FRANÇOISE.

L'un est mon ami d'enfance.

CLÉONICE.

Ah! le jeune homme élevé chez vous! Il est marquis ou comte, je crois? Pourvu que maman ne le voie pas ici! Elle voudrait me le faire épouser tout de suite.

* Françoise, Cléonice.

FRANÇOISE.

Oh! rassurez-vous! son illustre père ne consentirait jamais...

CLÉONICE.

A une mésalliance? ah! oui-da! Eh bien, et vous? vous êtes mieux née que moi, je le sais; vous tenez à l'ancienne bourgeoisie du cru; mais enfin, vous n'êtes qu'une bourgeoise, et on dit partout qu'il vous épouse?

FRANÇOISE.

Henri? Voilà une belle histoire!

CLÉONICE.

Dame! il serait temps de vous décider, vous avez bien vingt ans...

FRANÇOISE.

Vingt-quatre, s'il vous plaît, petite fille, et je compte faire encore mes réflexions.

CLÉONICE.

Ou bien vous avez comme moi une passion dans le cœur!

FRANÇOISE.

Comme vous? Oh! non!

CLÉONICE.

Alors, c'est plus grave?

FRANÇOISE.

Mais voyez donc cette petite moqueuse! Que regardez-vous par là?

CLÉONICE.

Ce jeune comte, eh! bien, il a une très-jolie figure, et je vous félicite! Ah! les voilà qui viennent ici?

FRANÇOISE.

Si vous voulez ne pas les voir, venez dans ma chambre.

CLÉONICE.

Non pas! je veux bien les voir, moi! Après ça, si ça vous contrarie?

FRANÇOISE.

Allons! vous êtes une vraie folle!

SCÈNE XII

FRANÇOISE, CLÉONICE, LE DOCTEUR, HENRI LA HYONNAIS, puis MADAME DUBUISSON.

LE DOCTEUR.

Ah! voilà ma petite malade! Eh bien, vous êtes fraîche comme une rose, et vous n'aurez plus jamais besoin de moi, j'espère; et madame Dubuisson?

CLÉONICE.

Oh! maman étouffe de santé.

LE DOCTEUR.

Ah! c'est elle!

MADAME DUBUISSON. (Le docteur et Françoise vont au-devant d'elle. Cléonice reste sur le devant de la scène, à droite. Henri et la Hyonnais vont causer vers le fond à gauche.)

C'est moi-même. Ça va bien, monsieur Laurent? Et vous, mam'selle Françoise? Allons, tant mieux, moi aussi, bien obligée. Eh bien, ma fille? Tiens! vous avez compagnie?

LE DOCTEUR, désignant Henri.

Celui-ci est de la maison, c'est M. Henri de Trégenec.

MADAME DUBUISSON, saluant trop.

M. le comte de Trégenec? J'ai beaucoup entendu parler... (Françoise la fait asseoir.*) Ah çà! (Au docteur.) Nous venons vous voir; nous vous devons tant de reconnaissance! Nous vous devons la vie!...

LE DOCTEUR, regardant Cléonice.

Oh! ce n'était pas si grave que ça! un peu de nerfs, voilà tout.

* La Hyonnais, le docteur, Cléonice, madame Dubuisson, Henri, Françoise. — Henri seul reste debout appuyé à la cheminée.

MADAME DUBUISSON.

Pardonnez-moi ! quand une demoiselle ne dort pas, c'est toujours grave.

CLÉONICE, la tirant par sa manche.

Maman !

HENRI, à Françoise, bas.

Voilà une dame bien expansive !

MADAME DUBUISSON, au docteur.

Ah çà ! j'espère que vous viendrez nous voir souvent dans notre château, à présent? Nous voulons de la société, et nous comptons cultiver les personnes comme il faut de notre voisinage ; vous surtout, docteur, qui êtes si savant !

LE DOCTEUR.

Eh ! qu'auriez-vous à faire de ma science, bon Dieu ! ma chère dame, quand vous vous portez si bien ?

MADAME DUBUISSON.

Oh ! les personnes instruites, ça m'intéresse toujours, moi ; ça m'illustre ! J'aime les gens de mérite : tout le monde s'accorde sur le vôtre... (Se tournant vers Henri.) Quand on voit quels élèves vous savez faire...

HENRI, étonné.

Madame...

MADAME DUBUISSON, que sa fille avertit du regard.

Je parle de mam'selle Françoise : quand on voit une demoiselle si bien élevée, si raisonnable... (Bas à sa fille.) Comme te voilà dépeignée ! toujours l'air d'un chien fou ! Tu ne peux pas lisser tes cheveux ? Eh bien, M. Laurent ne me présente pas son jeune homme mieux que ça ? Le voilà qui nous tourne les talons ! (Henri a remonté ; il descend à gauche, prend un livre, et cause bas avec la Hyonnais.)

CLÉONICE.

Mais, maman, il vous l'a nommé, il vous a saluée, tout est

dit. C'est vous qui le mettez en fuite avec vos compliments.

MADAME DUBUISSON.

Moi ? je n'ai pas encore ouvert la bouche. (A Françoise.) Il n'a pas l'air fort avenant, monsieur le comte ; pourtant il ne roule pas sur l'or, à ce qu'il paraît !

LE DOCTEUR.

Mais pardon ! il est à son aise.

MADAME DUBUISSON.

Au fait, c'est juste : chacun est riche qui se croit riche ! Tout ça dépend des idées... Mais (élevant la voix) quand on a l'habitude du luxe, j'avoue que je me trouverais gênée si je n'avais pas cent mille livres de rente...

LE DOCTEUR.

Pourtant vous ne les avez pas toujours eues ? Votre mari...

MADAME DUBUISSON.

Mon mari, mon mari !... Moi, j'ai été élevée autrement. Je n'étais pas, si vous voulez, de la haute société ; mais j'en avais les instincts, et j'en ai pris les goûts. Oui, c'est comme ça ! Toute jeunette, je me disais : Il faudra que je sois riche, et je l'ai été.

LE DOCTEUR.

Vous pensiez que ça vous était dû ?

MADAME DUBUISSON.

La richesse est due à ceux qui savent la dépenser, voilà !

LE DOCTEUR.

Oh ! alors, c'est juste. Personne ne s'y entend mieux que vous.

MADAME DUBUISSON, vite et haut.

J'aime ça, moi, les belles maisons, les beaux meubles, les bijoux, les dentelles, les voitures, tout ce qui est nouveau, tout ce qui est à la mode ; j'ai des goûts d'artiste ! J'aime à me voir belle, ainsi que ma fille ! Il n'y a rien de trop cher

pour moi ! Tout me rit quand l'argent rit dans mes mains. Tenez, j'ai mon vieux château, qui avait déjà un certain genre; ah bien, oui ! je vous l'ai mis sens dessus dessous pour qu'il ait l'air d'une maison royale. Je n'épargne rien : j'ai deux cents ouvriers; ça me fait du bruit, de la poussière, ça m'est égal : c'est mon argent qu'on remue à la pelle ! J'ai des chevaux magnifiques : dix mille francs la pièce, mon cher ! Ils ont le diable au corps : tout à l'heure, ils se sont emportés, ils ont manqué tout briser. Ça ne me faisait rien, je riais ! je me disais : C'est mon argent qui galope ! (Henri sort par le cabinet avec la Hyonnais.) Eh bien, les voilà partis ?

LE DOCTEUR.

C'est par discrétion ! vous racontez vos affaires...

MADAME DUBUISSON.

Je ne fais pas mystère de ce que j'ai ! Il n'y a que les avares ou les poltrons qui cachent leur bourse !... Tout de même, ils sont bien froids, vos beaux messieurs. On ne sait pas seulement la couleur de leurs paroles.

LE DOCTEUR.

Convenez que s'ils avaient trouvé moyen de placer un mot, ils auraient été habiles !

MADAME DUBUISSON, piquée.

Sans doute monsieur le comte cause davantage quand on n'est pas là ! Au fait, je ne savais pas le trouver chez vous, moi ! sans quoi je n'aurais pas commis l'indiscrétion... (On se lève.)

LE DOCTEUR, un peu sèchement.

L'indiscrétion ?

MADAME DUBUISSON.

Ah ! tenez ! je dis tout ce que je pense, moi ; j'en ai le droit : j'ai toujours eu une conduite prudente et réfléchie... C'est à Françoise que je m'adresse. (Elle s'est avancée *; Cléonice a passé derrière le docteur.)

* Cléonice, madame Dubuisson, le docteur, Françoise.

FRANÇOISE.

A moi, madame !

MADAME DUBUISSON.

Oui, mon cœur. Vous êtes une bonne et honnête fille, j'en suis bien sûre ; mais, si vous voulez garder votre renommée de vertu, vous ne recevrez pas tant ce jeune homme. Ça fait un mauvais effet dans la ville. On dit qu'il vous aime et qu'il tente de vous épouser... C'est possible ! Alors mariez-vous bien vite, car vous êtes en âge, et il y a des langues...

LE DOCTEUR, fâché.

Très-sottes !

MADAME DUBUISSON.

A la bonne heure ! C'est un conseil d'amie que je vous donne, et vous devez m'en savoir gré !

LE DOCTEUR.

Infiniment !

CLÉONICE, qui a remis son chapeau.

Allons, maman, rentrons ! (Bas.) Vous avez fâché M. Laurent.

MADAME DUBUISSON, haut.

Fâché ? Pourquoi donc ça ? Par exemple ! moi qui l'aime tant et qui lui ai tant d'obligation ! N'est-ce pas, docteur, que vous ne m'en voulez pas, et que vous viendrez pendre la crémaillère dans mon château ? Je compte donner une fête dont il faut justement que je m'occupe. Ah ! ça me fait penser que vous avez là, tout à côté de mon parc, une petite maison de campagne... *La Chanterie*, ça s'appelle, n'est-ce pas ? Il faut que vous me vendiez ça. J'en ai besoin, nous voulons nous arrondir, et ça me convient tout à fait.

LE DOCTEUR.

Oh ! j'en suis fâché, mais cela, c'est à ma fille. et sa maisonnette lui convient aussi. (Il remonte.)

MADAME DUBUISSON.

Mais je la lui payerai ce qu'elle voudra, et vous en aurez une autre.

FRANÇOISE.

On ne vend pas des souvenirs.

MADAME DUBUISSON.

Nous reparlerons de ça! Adieu, docteur, à revoir! Ma chère Françoise, sans rancune, n'est-ce pas?

FRANÇOISE, que Cléonice vient d'embrasser.

Oh! il n'y a pas de quoi! (Elle les accompagne.)

SCÈNE XIII

FRANÇOISE, LE DOCTEUR, puis MARIE-JEANNE.

LE DOCTEUR.

Ma foi si, il y a de quoi. Cette femme-là est absurde!

FRANÇOISE.

Voyons, père, vous ne riez pas de ça? Vous voilà tout fâché!

LE DOCTEUR. Il passe à gauche.*

Eh bien, oui, je le suis! Il sied bien à l'ancienne hôtesse du *Buisson-Fleuri,* parce qu'elle a fait de son enseigne un nom de famille, de trancher avec nous de la protectrice et de te donner des conseils... à toi!

MARIE-JEANNE, qui est entrée comme pour ranger et qui entend sans écouter.

Et puis, je vous l'avais dit, moi; M. Henri vient nous voir en ville tous les matins depuis huit jours...

FRANÇOISE.

Comme tous les ans.

MARIE-JEANNE.

Non! les autres années, il vient trois ou quatre fois, et il ne reste pas au pays.

* Le docteur, Françoise, Marie-Jeanne.

LE DOCTEUR.

Marie-Jeanne a raison, et ce n'est pas pour rien que nous l'appelons la *judicieuse!* Il nous faudra dire à Henri...

FRANÇOISE, s'exaltant peu à peu.

Oh! vous voulez lui faire ce chagrin-là! Vous le trouvez donc trop heureux? lui qui n'a pour ainsi dire pas de famille, lui qui n'est réellement aimé que de nous! Ce pauvre Henri!... Nous allons briser ou détendre un lien sacré... une amitié de toute la vie!... Oh! c'est impossible, mon père! J'avoue que je vous obéirais de fait, mais non pas de cœur et de conviction, et ce serait la première fois de ma vie que je ferais votre volonté sans plaisir!

LE DOCTEUR, à part.

Quelle vivacité!... (A Marie-Jeanne) Où est-il?

MARIE-JEANNE.

Il est sorti pour montrer la ville à cet autre monsieur.

LE DOCTEUR.

Je vas les rejoindre.

FRANÇOISE.

Oh! mon Dieu! vous voulez absolument lui dire...

LE DOCTEUR.

De venir comme autrefois; rien de plus, rien de moins! Pourquoi changer le passé? Tout allait bien ainsi. Va, calme-toi! Il n'y a rien de si grave dans ce qui nous arrive. (Il l'embrasse pendant que Marie-Jeanne lui apporte sa canne et son chapeau. — A part.) C'est singulier! (Haut.) Adieu! (Il sort.)

SCÈNE XIV

FRANÇOISE, MARIE-JEANNE.

FRANÇOISE.

Méchante bonne! tu avais bien besoin...

MARIE-JEANNE.

Oh! tant pis! Si Henri ne comprend pas le tort qu'il peut vous faire... c'est un égoïste!

FRANÇOISE.

Égoïste, lui!

MARIE-JEANNE.

Oh!... Eh bien, oui, un peu! il a de ça!

FRANÇOISE, la caressant.

Fi! vilaine! C'est cela qui est égoïste, de vouloir que les gens qu'on aime ne pensent qu'à nous. (Elles remontent vers le cabinet.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

A LA CHANTERIE

Un petit salon de campagne simple et de bon goût; meuble en indienne. Porte au fond, donnant sur un perron. Fenêtre à droite du spectateur. Dans le pan coupé, cheminée en regard avec glace sans tain fermée d'un store. Portes à droite et à gauche au premier plan. Il fait sombre.

SCÈNE I

CLÉONICE, seule. Elle entre furtivement, laisse la porte ouverte derrière elle, et va ouvrir les volets en parlant.

Voyons s'il est arrivé ; ouvrons la fenêtre qui donne sur le jardin. (Elle ouvre.) Personne encore ! C'est une belle équipée que je fais là de donner un rendez-vous dans la maison de campagne du docteur ! Heureusement, il n'y vient guère, et Françoise m'y trouverait... Je vas faire comme si je cherchais dans sa musique. (Elle bouleverse des cahiers de musique.) J'ai sa clef pour ça ! C'est égal, le cœur me bat bien fort ! Car enfin sortir du parc... Il est vrai qu'il n'y a que la haie à sauter pour être ici, et d'ailleurs, il n'y a pas grand mal à échanger quelques paroles par la fenêtre d'un premier étage. Oh ! c'est qu'il le faut absolument ; je veux qu'il me restitue... Ai-je été assez sotte de lui écrire ! Dame ! il y a deux ans, j'étais une enfant, moi ; Dieu ! que cette lettre-là doit être bête ! Mais voyez s'il viendra ! Pourvu qu'il sache trouver la porte du jardin ; il est si myope ! on ne devrait jamais donner de rendez-vous à des myopes ! Et puis, c'est d'un mauvais cœur d'avoir exigé une

entrevue, lorsqu'il pouvait si bien me rendre cette lettre chez nous, dans un moment où l'on aurait eu le dos tourné. Diraiton pas qu'elle est grosse comme une malle ! Est-ce qu'il voudrait me compromettre ? Oh ! non, il est trop simple. Ah ! le voilà enfin. Eh bien, il ne voit donc pas la maison ? il s'en va dans le bassin. Hem ! Hem ! Est-ce qu'il est sourd aussi ? Il m'a vue... il vient. (Étouffant sa voix.) Eh bien, me voilà ; m'apportez-vous ?... Non ? Il me fait signe de me taire ; il y a donc du monde dans le jardin ? Il écrit quelque chose. (Écoutant vers le fond.) Ah ciel ! qu'est-ce qui arrive par là ? Je me sauve, moi ! (Elle s'enfuit par la porte de droite.)

SCÈNE II

HENRI, par le fond.

Les portes et les fenêtres ouvertes... donc ils sont ici. Mais je ne vois personne. Ah ! ils sont au jardin peut-être ! (Il va à la fenêtre.) Quel est donc ce monsieur, et que me veut-il ? Que de gestes ! Je ne comprends rien à sa pantomime. Je vas le saluer. (Entre ses dents.) J'ai bien l'honneur... Eh bien, il ramasse un caillou pour me le jeter ? Est-ce qu'il est fou, cet animal-là ? Il n'a pourtant pas l'air bien méchant. (Il se range ; un caillou enveloppé d'un papier arrive par la fenêtre et tombe au milieu du théâtre. Henri le ramasse.) Ah ! oui-da ! c'est de l'écriture moulée ! Si je lui rendais son caillou ! il y tient peut-être ! Non, le voilà qui s'enfuit. Ah çà ! que signifie l'aventure ? (Il lit.) « Vous voulez m'arracher le seul souvenir, la seule preuve que « j'aie de mon bonheur et de votre amour ! Je comprends que « vous allez vous marier. Eh bien, vous n'aurez cette lettre « qu'avec la vie de celui qui dédaigne de se venger ! » Il y a beaucoup de *que*. (Retournant le papier.) Pas d'adresse, et signé *Celui qui !* Il est évident que ce n'est pas pour moi. Pourquoi me

jette-t-on cela ? C'est donc pour Françoise ? Impossible ! elle n'est pas ici. Ah ! mon Dieu ! la voilà ?

SCÈNE III

MARIE-JEANNE, FRANÇOISE, HENRI.

FRANÇOISE, *au fond.*

Ah ! c'est toi, Henri ? tu es donc venu avec mon père ? Où est-il ?

HENRI.

Je ne l'ai pas vu ! Mais, avant tout, qu'est-ce que cela, Françoise ?

FRANÇOISE, *parcourant le billet.*

Je ne sais pas. D'où ça vient-il ?

HENRI, *montrant la fenêtre.*

De là.

FRANÇOISE.

Comment, de là ! Est-ce une méchanceté contre moi ? je ne me connais pas d'ennemis. Va donc voir, Marie-Jeanne, qui est-ce qui se permet une pareille plaisanterie. C'est bien spirituel !

HENRI.

Non ! j'irai, moi, si tu m'y autorises.

FRANÇOISE.

Mais oui, certes !

MARIE-JEANNE.

J'irai bien sans vous. Il ne manquerait plus que ça, que l'on vous vît ici prendre fait et cause...

HENRI.

N'en ai-je pas le droit ?

MARIE-JEANNE.

Non, monsieur, non ! (*Elle sort par le fond.*)

FRANÇOISE, retenant Henri.

Et puis... je crois que je devine... As-tu vu quelqu'un ici, Henri ?

HENRI, montrant le jardin.

J'ai vu là un petit monsieur, pas trop laid, ma foi !

FRANÇOISE.

Te voyait-il, lui ?

HENRI.

Mal : car je pense, à présent, qu'il m'a pris pour une femme.

FRANÇOISE.

Petit et la vue basse... je sais qui ! Donne-moi ce papier.

HENRI.

Il est fort compromettant !

FRANÇOISE.

C'est pour ça, donne !

HENRI, hésitant.

Oui, à condition...

FRANÇOISE.

Sans condition. (Il lui rend le billet.) A présent, qu'est-ce que tu veux ?

HENRI.

Jure-moi que cela ne t'est pas adressé.

FRANÇOISE, riant.

Oh ! je veux bien : je jure ! Pourquoi ?

HENRI.

Merci ! oh ! merci, Françoise !

FRANÇOISE.

Explique-moi ce ton solennel !

HENRI.

Oui, oui, ma chère Françoise, je vais m'expliquer. (Il la fait asseoir près de la table.)

MARIE-JEANNE, rentrant.*

Personne! Je ne sais pas ce que cela veut dire!

HENRI.

Oh! ça m'est égal à présent!

MARIE-JEANNE, préoccupée.

Mais à moi, non! je...

HENRI.

Eh bien, cherche encore, va. (Bas à Françoise.) Françoise, je veux te parler.

FRANÇOISE.

Eh bien, parle-moi.

MARIE-JEANNE.

Allez! on vous écoute.

HENRI.

Mais, toi, tu me gênes.

MARIE-JEANNE.

Ah bah! et depuis quand?

HENRI.

Depuis que tu es devenue épilogueuse en diable!

MARIE-JEANNE.

Un moment! Est-ce par la permission de Monsieur que vous venez à la Chanterie? Ne vous a-t-il pas dit avant-hier...

HENRI.

Oui; mais tu vas voir que j'ai le droit... Françoise (il la fait asseoir à gauche), je compte dire à ton père ce que je vais te confier... Tu peux le lui dire la première... (Il s'est assis près d'elle sur un pouf.)

FRANÇOISE.

Alors j'écoute. Comme tu es ému! (A part.) Et moi aussi... je ne sais pas pourquoi!

HENRI.

Ah! mon amie! ceci est le moment le plus sérieux de ma

* Marie-Jeanne, Henri, Françoise.

vie! Je veux me fixer, quitter la folle et sotte existence que je mène depuis cinq ans; je veux quitter le monde; je veux me marier, enfin!

FRANÇOISE, tressaillant.

Toi?

HENRI.

Est-ce que cela t'étonne beaucoup?

FRANÇOISE.

Oui, parce que... parce que... je ne sais pas. (Les larmes lui coupent la voix.)

HENRI, lui prenant les mains.

Qu'as-tu, Françoise? oh! tu pleures! (Marie-Jeanne laisse tomber son tricot.)

FRANÇOISE, se remettant.

Eh bien, oui! parce que j'ai pour toi une amitié de sœur et de mère. Tu m'avais dit cent fois que tu ne comptais pas te marier.

HENRI.

Et toi, tu disais la même chose!

FRANÇOISE.

Oui, pour d'autres motifs! Mais il ne s'agit pas de moi.

HENRI.

Si fait! j'ai besoin de ton avis, de ta pensée intime.

FRANÇOISE.

Eh bien, souviens-toi! Quand tu me demandais pourquoi je refusais tous les partis, je te répondais que, n'ayant pas usé mon cœur à de folles curiosités de sentiment, et n'ayant pas joué comme les enfants avec le feu, je m'étais fait de l'amour une si haute idée... Mais pourquoi parler avec exaltation d'une chose si simple! Mon vœu était de ne jamais me marier, à moins que d'éprouver un grand, un véritable amour; parce que l'union éternelle et absolue de deux âmes devrait

être, selon moi, le comble du bonheur et de la sainteté, ou celui de l'égarement et du désespoir.

HENRI.

Et moi je te répondais...

FRANÇOISE.

Oh! toi, voilà ce que tu me répondais... tout dernièrement encore : Il n'y a de vrai, de durable, qu'une amitié désintéressée comme celle que nous avons l'un pour l'autre. L'amour est égoïste, exigeant, fantasque...

HENRI, *embarrassé.*

Ai-je dit cela?

FRANÇOISE.

Et tu ajoutais : On voit bien, Françoise, que tu ne le connais pas; mais moi, à chercher cet idéal, j'ai déjà usé mes pauvres ailes; je n'ai plus la foi, je n'ai plus l'enthousiasme...

HENRI.

Je mentais!

FRANÇOISE, *continuant.*

Je n'aime réellement que la liberté, et j'ai fait pour toujours deux parts de ma vie, l'une pour l'amitié calme et sainte, l'autre pour le caprice. Moi, Henri, je te voyais heureux ainsi : je croyais que cela devait durer toujours! Tu me dis que tout est changé... tu vois bien que j'ai sujet de m'inquiéter de ton avenir.

HENRI.

Ah! mon amie! des obstacles que je croyais sérieux nous séparaient. Mais écoute, je suis libre! j'ai écrit à mon père il y a quelques jours; je lui demandais la permission d'aller le voir pour lui soumettre mes projets. Tu sais que M. de Trégenec est très-froid à mon égard, il n'a jamais rien fait pour moi; ce n'était pas nécessaire; mais le moment est venu où il doit s'occuper de mon sort. Il m'a répondu, ce matin, que c'est ton père qui doit en décider, qu'il remet tout entre

ses mains, et qu'il le charge de m'instruire de ma position. Voilà pourquoi je courais à Bourges. En passant ici et en voyant la maison ouverte, j'ai pensé que je vous y trouverais, et me voilà; me voilà à tes pieds, Françoise, pour te dire que c'est toi que je veux pour femme, si je n'ai pas rêvé que j'étais la seule affection de ta vie!

FRANÇOISE.

Moi?

MARIE-JEANNE, venant à lui.

Vrai? dites-vous vrai?

FRANÇOISE, se levant éperdue.

Oh! mon Dieu! est-ce que tu m'aimes, toi? (Retombant.) Non! c'est un rêve! Tu ne penses pas à ce que tu dis, cela n'est pas... c'est impossible!

HENRI.

Ah! tu doutes! c'est que tu crois me connaître, et tu ne me connais pas! J'ai toujours affecté avec toi une gaieté... une indifférence dont tu as été dupe. Je t'aime depuis...

FRANÇOISE, attentive et tremblante.

Depuis...

MARIE-JEANNE.

Ah! oui, depuis quand?

HENRI.

Depuis toujours! cela est né, je crois, avec moi-même. Je sais que tu avais quatorze ou quinze ans quand ton père nous sépara; plus tard je te revis... je partais..

FRANÇOISE, toujours attentive et inquiète.

Oui, tu pleuras beaucoup, mais tu étais cependant joyeux de t'en aller, tu étais curieux, avide de ta liberté! (Marie-Jeanne remonte, puis descend à droite.*)

* Henri, Françoise, Marie-Jeanne.

HENRI.

Oui, c'est vrai; je riais et je sanglotais tout à la fois. J'allais voir mon père et mon pays, que je ne connaissais pas! Je fus si tristement accueilli et si vite renvoyé! Je comptais revenir habiter Luzy pour vivre près de toi...

FRANÇOISE.

Mais tu t'arrêtas à Paris, et tu y restas deux ans sans songer à nous et sans presque nous écrire!

HENRI.

Que veux-tu? si jeune, abandonné à moi-même! mais l'ennui d'une vie dissipée me ramena près de vous, et, cette fois, je sentis que toi seule pouvais me rendre heureux.

FRANÇOISE.

Mais au bout de bien peu de temps... tu nous quittas encore...

HENRI.

Françoise! cet interrogatoire est glacial et terrible; on dirait que tu as résolu de nier l'affection que je t'apporte!

FRANÇOISE.

Non, mais je te connais; tu es impressionnable, mobile... moi, j'ai passé ma vie à me tourmenter de ce qui pouvait te rendre malheureux.

HENRI.

Et quand je te demande de te charger de mon bonheur, tu te mets à trembler pour toi-même!

MARIE-JEANNE.

Dame!... (Elle passe derrière Françoise.)

FRANÇOISE.

Pour moi?... oh! non, je ne pense pas à moi!... mon pauvre Henri! Jusqu'à présent, mon affection ne t'a fait que du bien, si, en changeant de nature, elle allait te sembler moins douce...

HENRI.

Pourquoi changerait-elle de nature? ton amitié est si généreuse!

FRANÇOISE.

Et mon amour serait confiant, je vais te le prouver. (Elle va dire un mot à Marie-Jeanne, qui sort à gauche.*) Écoute, tu es sans préjugés; mais tu te complais dans certaines idées chevaleresques, et, quand tu fais un serment, tu le fais avec un orgueil de gentilhomme breton... qui ne me déplaît pas, toute bourgeoise que je suis! Eh bien, je veux savoir si le *oui* que tu diras à l'autel, le jour de ton mariage, sera le oui du chrétien, du gentilhomme ou de l'homme du monde?

HENRI.

Que sais-je, moi? ce sera le serment de l'homme qui t'aime.

FRANÇOISE.

Eh bien, mon ami, je croirai à ce serment; mais, avant de le faire, réfléchis, je t'en supplie. Je ne dois rien te promettre, moi, car ce serait engager ton honneur, et je veux que tu puisses encore revenir sur ta résolution. Penses-y quelques jours avant de m'en reparler. J'ai tellement peur que tu ne te fasses illusion... et moi j'aurais tant de douleur si tu regrettais... mon attachement pour toi est si profond, si... (A part.) Ah! il faut que je m'en aille, car il verrait que je suis folle!

HENRI.

Pourquoi supposes-tu... Mais où vas-tu, Françoise? Tu me quittes ainsi?

FRANÇOISE, à qui Marie-Jeanne vient de parler à l'oreille.

Mon père me demande pour un instant. (Elle sort par la gauche.)

* Françoise, Henri.

SCÈNE IV

MARIE-JEANNE, HENRI.

HENRI.

Son père!... Marie-Jeanne, tu sembles inquiète! voyons, qui donc est là?

MARIE-JEANNE.

On vous l'a dit : c'est monsieur le docteur.

HENRI, regardant au fond.

Ah! il n'est pas venu seul.

SCÈNE V

HENRI, LA HYONNAIS.

HENRI.

Vous voilà déjà revenu de Vichy, monsieur? votre cure n'a pas été longue. (Marie-Jeanne sort.)

LA HYONNAIS.

Que signifie l'accueil que vous me faites?

HENRI.

Monsieur la Hyonnais, depuis quand connaissez-vous le docteur?

LA HYONNAIS.

Depuis que je vous connais vous-même.

HENRI.

Et... sa fille?

LA HYONNAIS.

Depuis le même temps : depuis deux jours.

HENRI.

Vous en donneriez votre parole d'honneur?

LA HYONNAIS.

Oui, monsieur, je vous la donne... A présent, me direz-vous quel soupçon...

HENRI.

Des soupçons! non; quand je vous regarde, votre figure m'est sympathique, votre air de loyauté me porte à la confiance. Je ne sais comment cela s'est fait, mais avant-hier, en vous parlant pour la première fois de ma vie, je vous ai ouvert mon cœur comme à un ami de vingt ans.

LA HYONNAIS.

Vous m'avez dit que vous aimiez mademoiselle Laurent, j'ai approuvé votre choix. Elle me paraît aussi intelligente et aussi bonne qu'elle est belle.

HENRI.

Oui! votre admiration pour elle m'a monté la tête.

LA HYONNAIS, surpris.

Monté la tête?

HENRI.

Je veux dire remonté le moral. Que voulez-vous? Je vous l'ai confessé, il y a en moi deux natures : l'une toute de tendresse et d'abandon, l'autre toute de méfiance et de personnalité. Le ciel et les leçons de M. Laurent ont fait la première, l'expérience et la réflexion ont fait la seconde. J'ai été si heureux, si choyé, si aimé ici, moi! Tenez, cette petite maison de campagne, c'est là que j'ai passé les plus tranquilles années de ma vie, c'est là que j'ai été romanesque, et c'est en y songeant que je le redeviens encore! Mais le monde est positif, et j'ai vécu dans le monde! Françoise était mon rêve, la réalité mon réveil; et à présent...

LA HYONNAIS.

A présent?

HENRI.

A présent, je suis maître d'agir, et j'ai parlé... Mais, au

lieu des transports de joie auxquels je m'attendais, car je me croyais ardemment aimé...

MARIE-JEANNE, qui apporte des fleurs, qu'elle met dans les vases.

Ah! vous êtes joliment fat, vous, par exemple!

HENRI, impatienté.

Laisse-moi donc tranquille, toi! Tiens, tu faisais partie de mon rêve de bonheur, avec tes soins, ta gaieté... et voilà que depuis quelques jours tu m'assommes!

MARIE-JEANNE.

Bien, bien, je m'en vas, monsieur.

HENRI.

Non! (Elle sort.) Si! va au diable! Tu me gâtes mon poëme. La Hyonnais, que feriez-vous à ma place? (Il s'assied sur la causeuse, à droite.*)

LA HYONNAIS.

Je vaincrais en moi celle des deux natures qui n'est pas la bonne et la vraie, j'écouterais et je développerais celle qui est sage et logique.

HENRI.

Ah! oui, vous êtes un homme moral, vous! un philosophe!

LA HYONNAIS.

Vous me faites bien de l'honneur; je ne suis peut-être qu'un égoïste, qui entend mieux que vous son affaire! Tenez, Henri, vous êtes supérieur à ce milieu frivole que vous appelez le monde positif. Vous y poursuivez des illusions. Quoi de plus trompeur et de plus fugitif que la richesse et les avantages dont elle nous leurre? C'est la rouge et la noire des maisons de jeu : on y cherche des systèmes, on y combine des martingales, rêvant toujours de faire sauter le banquier, et, après mille émotions poignantes, indignes d'un homme sérieux, on saute soi-même, et on reconnaît que les chances du hasard ne

* La Hyonnais, Henri.

peuvent être enchaînées par les prévisions humaines. Croyez-moi, tout calcul qui ne repose pas sur les éléments du vrai bonheur, c'est-à-dire sur l'étude des vérités morales, sur l'amour de la famille, de la patrie, de l'honneur et de l'humanité, est faux et rentre dans le domaine de l'illusion et de la fantaisie. Rien ne nous obéit, rien ne nous est assuré dans ce combat que nous livrons à la destinée. Chercher l'argent, le succès, l'approbation, le repos ou la liberté dans le caprice des événements, c'est être enfant, c'est être aveugle, c'est être ce que j'appelle romanesque. Trouver le calme dans sa propre conscience, l'indépendance dans sa propre dignité, l'aisance dans son propre travail, l'amour dans son propre cœur, sanctuaire de la religion domestique, voilà ce qui est réel, assuré, positif, ce que le sort contraire peut difficilement nous interdire et ce que Dieu encourage en nous, ce qu'il bénit autour de nous; car, là, son action s'appelle la Providence et non plus le hasard.

HENRI, à lui-même.

Oui... qui sait?

LA HYONNAIS, à part.

Il réfléchit... Puisse son bon génie l'emporter! (Entre le docteur.)

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, LA HYONNAIS, HENRI.

LE DOCTEUR.

Ah! vous voilà! (Henri est resté absorbé sur la causeuse.)

LA HYONNAIS.

Quel air agité...

LE DOCTEUR.

J'ai du chagrin...

LA HYONNAIS.

Du chagrin !

LE DOCTEUR.

A cause de lui... Son père... le marquis m'a écrit.

LA HYONNAIS.

Eh bien ?

LE DOCTEUR.

Je sais tout. Henri sera complétement dépouillé.

LA HYONNAIS.

J'en étais sûr.

LE DOCTEUR.

Comment lui dire ?

LA HYONNAIS.

Le faire douter de l'honneur de sa mère...

LE DOCTEUR.

C'est impossible !

LA HYONNAIS.

Votre devoir est de le tromper.

LE DOCTEUR.

Oui, allez m'attendre en bas, je vous verrai tout à l'heure. (*La Hyonnais sort par le fond. — A Henri.*) Eh bien, te voilà soucieux ?

HENRI, *venant à lui.*

Ah ! mon ami ! que de choses j'ai à vous dire et à vous demander !

LE DOCTEUR.

Ce que tu as à me dire... je le sais... Françoise vient de me le confier.

HENRI, *agité.*

Et que décide-t-elle ? que décidez-vous ?

LE DOCTEUR.

Rien encore. Il faut que je te parle du marquis ton père...

HENRI.

Oui, c'est vrai ! Il vous a écrit ? Voyons sa lettre.

LE DOCTEUR.

Non, c'est inutile; elle est si sèche...

HENRI.

Oh! j'y suis habitué, n'importe!

LE DOCTEUR.

Je ne l'ai pas sur moi... mais je sais par cœur... (à part) ce que je peux en extraire! (Haut) Elle est en deux points très-nets.

HENRI.

Le premier?

LE DOCTEUR.

« J'ai beaucoup d'estime pour vous, monsieur le docteur, et pour mademoiselle votre fille. M. Henri est libre de son choix. »

HENRI.

Oui, c'est comme avec moi! style laconien. Et le second point?

LE DOCTEUR.

Je te le dirai tout à l'heure. Il faut que d'abord tu me mettes au courant de tes affaires.

HENRI.

Je croyais que, pour vous, l'important...

LE DOCTEUR.

L'important pour moi, c'est ta conduite passée et future As-tu entamé ton héritage maternel?

HENRI.

Oui, un peu.

LE DOCTEUR.

Un peu, ou beaucoup?

HENRI.

Beaucoup.

LE DOCTEUR.

Et comment vis-tu maintenant?

HENRI.

Je vis comme toujours ; j'ai fait comme tous les fils de famille, j'ai hypothéqué ma propriété. J'ai droit à une très-grande fortune dans l'avenir. Je suis fils unique; mes créanciers, me connaissant pour un galant homme, m'ont traité royalement. Capital et intérêts, je rendrai le tout ensemble, et, jusque-là, je vis sans privations ni soucis.

LE DOCTEUR.

Voilà le vrai moyen de se ruiner.

HENRI.

Non! c'est le seul moyen de vivre quand on a des parents trop rigides. Il veulent que nous ne connaissions le plaisir qu'à l'âge où le plaisir n'existe plus! Nous rétablissons les choses suivant l'ordre de la nature, nous nous faisons escompter l'avenir.

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire qu'on s'exerce à frustrer les enfants qu'on aura de l'aisance dont on a été privé soi-même, afin d'être maudit par eux comme on a maudit ses parents; joli système! (Il s'assied à gauche de la table.)

HENRI.

Ainsi va le monde, ce n'est pas moi qui l'ai inventé.

LE DOCTEUR.

Tu ne l'aurais pas fait meilleur, puisque tu suis le même courant.

HENRI.

Mon père me refuse donc les moyens de m'établir? Ce n'est pas possible!

LE DOCTEUR.

C'est possible, et cela est.

HENRI.

Quoi rien? absolument rien?

LE DOCTEUR.

Rien, et tu connais son caractère obstiné.

HENRI.

Que trop! Alors, après lui...

LE DOCTEUR, à part.

Ah! voilà l'explication difficile. (Haut.) Après lui... tu ne dois pas te flatter d'un meilleur sort. Lui aussi... il a fait des dettes.

HENRI.

Oh! que non! Qui vous a dit cela?

LE DOCTEUR.

Lui; il a joué à la Bourse. Il doit tout ce qu'il possède, et il me le prouve : c'est clair, c'est net, c'est un fait accompli.

HENRI, avec un sourire forcé.

Vraiment? Je ne l'aurais pas cru si jeune, monsieur mon père! (Il brise un couteau à papier. — Il est assis sur le bord de la table devant le docteur.)

LE DOCTEUR.

Comme tu es nerveux et pâle! Voyons, la vérité : combien dois-tu?

HENRI.

Tout ce que j'ai!

LE DOCTEUR.

Il faut vendre Luzy et t'acquitter. Autrement les intérêts feront la boule de neige, et tu te verras bientôt insolvable.

HENRI.

Oui, je le ferai... et j'irai en Californie... c'est aimable!... c'est gai! (Il passe à gauche.*)

LE DOCTEUR.

Et c'est incertain, pour toi surtout qui n'as pas l'énergie des grandes aventures. Tu dois donc plus que tu ne possèdes?

* Henri, le docteur.

HENRI.

Oui.

LE DOCTEUR.

Combien en plus ?

HENRI.

Peut-être cent mille francs.

LE DOCTEUR, *se levant.*

Diable !... Allons, je te prête cette somme sans intérêts. (*Henri fait un geste de refus.*) Tu me la rendras ! Tu es assez instruit pour embrasser une carrière : nous la chercherons ensemble ; je t'aiderai à la trouver. Le travail est le grand remède aux écarts de la jeunesse, et, quand tu en auras goûté, tu verras qu'à quelque chose malheur est bon !

HENRI.

Oui, oui, quand j'aurai travaillé dix ans... vingt ans... quand j'aurai péniblement amassé de quoi racheter mon honneur, je me trouverai à la fin de ma jeunesse sans sécurité, sans récompense, sans famille... Car tout m'accable à la fois ; je venais vous demander d'être votre fils ; je croyais vous apporter une certaine considération dans le présent et une belle fortune plus tard... Je vais me retirer couvert de honte !

LE DOCTEUR.

Non ! il n'en sera pas ainsi. Je te retiens, je te garde.

HENRI.

Vous oubliez que vous m'avez presque chassé. La réputation de Françoise...

LE DOCTEUR.

Françoise t'aime comme son frère, sois digne qu'elle t'aime encore plus. Il n'y a pas besoin de dix ans pour cela. Car, moi, je n'attendrai pas que tu m'aies rendu mon argent pour t'appeler mon fils ; il me suffira de te voir à l'œuvre... voyons... mettons une année ! et de t'entendre me dire, après cela, que

tu veux persévérer, pour avoir confiance en toi. Calme-toi donc, mauvaise tête; prends une bonne résolution. Réfléchis un quart d'heure; je reviendrai avec Françoise, et, si elle t'ordonne d'attendre et de mériter... allons, mon cher enfant, tu n'auras pas trop le droit de te plaindre !

HENRI.

Ah ! mon ami, vous...

LE DOCTEUR.

Ne me dis rien maintenant; je te connais, quand tu as du chagrin, tu déraisonnes !... Attends-moi là. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII

HENRI, puis CLÉONICE.

HENRI.

Excellent homme ! Mais faire pitié ! cela est odieux ! On dira, on croira que je me rattrape à la petite fortune de Françoise. Elle pourra le croire elle-même, le jour où elle s'apercevra que je n'ai pas le courage d'un héros et les mœurs d'un patriarche ! Voyons, les choses en sont-elles à ce point? Est-il possible que mon père soit ruiné entièrement? J'irai en Bretagne, oui ! il me recevra mal, mais je braverai sa mauvaise humeur et je connaîtrai mon sort. Voilà ce qu'il faut faire, et bien vite, avant de voir Françoise... On m'a donné un quart d'heure. Laissons-lui un mot qui me dispense d'une explication pénible, un motif qui ajourne tout projet... C'est cela... (Il s'assied sur la causeuse et écrit.)

CLÉONICE, entrant sur la pointe du pied.*

Ils sont tous ici, et je peux revenir m'assurer qu'on ne s'est aperçu de rien. (Voyant Henri.) Ah ! c'est le jeune comte; sa-

* Cléonice, Henri.

chons s'il n'a pas vu fuir mon maudit cousin. (Elle tousse. — Henri se lève.) Continuez, monsieur! vous êtes occupé, moi, je viens voir Françoise. C'est bien là le salon? (Avec intention.) Je ne suis jamais venue ici, moi. (A part.) Pas le plus petit sourire d'incrédulité... Allons, je respire; d'ailleurs, s'il m'avait aperçue... j'ai changé de toilette.

HENRI, préoccupé.

Je vais faire avertir mademoiselle Laurent..

CLÉONICE.

Non! elle est occupée aussi, à ce que l'on a dit à ma gouvernante. Je l'attendrai. (Henri fait le mouvement de sortir.) Mon Dieu, monsieur, comme vous avez peur d'avoir ma visite sur les bras! Vous écriviez? ne vous dérangez donc pas. Je n'ai pas besoin qu'on me tienne compagnie. J'aime la solitude. (Elle prend un livre.)

HENRI, à part.

Drôle de petite fille! (Agité, se remettant à écrire. — Haut.) Puisque vous l'exigez. C'est bien grossier de ma part... mais..

CLÉONICE, assise à gauche.

C'est, au contraire, une preuve de déférence dont je vous sais gré. (Henri la regarde étonné.) Je parle sérieusement! Profiter de l'occasion pour faire l'aimable et le coquet avec une héritière, c'est le fait des jeunes gens de province. Moi, je n'ai bonne opinion que de ceux qui ne s'occupent pas de moi.

HENRI, à part, écrivant et écoutant.

Eh! ce n'est pas trop bête!

CLÉONICE, à part.

Il ne m'entend seulement pas. Voyons donc si je l'arracherai à sa méditation. (Haut, se levant.) Ah! voilà Françoise! non. je me trompe... elle s'en va. Est-ce que... (A Henri, qui s'est levé.) Est-ce que je ne suis pas indiscrète de la venir voir aujourd'hui?

HENRI.

Aujourd'hui ! pourquoi cette question ?

CLÉONICE.

Mon Dieu, sur quel ton de dépit ou de chagrin vous me dites cela !

HENRI, étonné et contrarié.

Moi ? mais vraiment, mademoiselle, vous êtes très-railleuse.

CLÉONICE.

Moi, railler une inclination !... Dieu m'en garde ! Heureux ceux qui peuvent obéir à leur penchant !

HENRI.

Vous n'aurez pas ce bonheur-là, vous. La grande richesse est un obstacle à la liberté du choix !

CLÉONICE, à part.

Est-ce une allusion ? (Haut.) Oh ! il n'est pas question de moi. Je ne suis guère intéressante, car il se trouve que je suis gâtée au point de pouvoir choisir qui bon me semble.

HENRI.

Ah ! vous êtes libre à ce point ? et vous allez sans doute bientôt écouter ce jeune cœur ?

CLÉONICE.

Je ne demanderais pas mieux ; mais le moyen d'écouter un muet ! (A part.) Attrape, curieux.

HENRI, à part.

Elle est gentille... mais... (Il se retourne vers la table et prend sa lettre comme pour la plier.) Bah ! pourquoi partirais-je tout de suite ? Françoise sera inquiète, blessée peut-être ! (Il met la lettre dans sa poche après l'avoir froissée.)

CLÉONICE.

Ah ! tenez, c'est elle, cette fois, déridez-vous.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, entrant par la gauche et passant devant Cléonice.

Je vous ai fait attendre, chère enfant *. (Bas, à Henri.) J'ai à te parler.

CLÉONICE.

Ah! je vous gêne; je m'en vas.

FRANÇOISE.

Mais non; quelle idée!

CLÉONICE.

Si fait! Il y a chez vous un parfum d'hyménée qui me donne le migraine. Que voulez-vous? Moi, quand je pense au mariage, depuis qu'il m'est apparu sous la figure du duc de Belver, ça me rend verte de frayeur.

HENRI.

Ah! vous vous disiez libre de choisir, et pourtant...

CLÉONICE.

Et pourtant ce personnage daigne m'offrir son nom, son cœur et son œil! Mais je suis libre de le refuser, et j'en use! Allons, adieu!

FRANÇOISE.

Mais...

CLÉONICE.

Non, non, vrai, adieu, je reviendrai! (Fausse sortie.) Ah! un mot seulement! c'est peut-être de circonstance! Quand on se marie, on prend des arrangements. Mon père m'a chargée de dire au vôtre de se rappeler... C'est son idée fixe, à papa; il veut absolument acheter Luzy à M. de Trégenec.

* Cléonice, Françoise, Henri.

HENRI.

Ça, par exemple, ça se trouve bien; maintenant je veux le vendre.

CLÉONICE.

Si vous dites comme ça, mon père vous en offrira trois sous! Je vois que vous n'entendez rien aux affaires!

FRANÇOISE.

Et vous? Quel procureur vous faites!

HENRI.

Oh! mademoiselle est très-persifleuse!

CLÉONICE.

Ah! c'est vilain, ce que vous dites là! quand il s'agit de ce qui peut intéresser Françoise!

FRANÇOISE.

Mais, ma chère...

CLÉONICE.

Gardez vos secrets, mais comptez sur moi. (Fausse sortie*.) Ah! j'oublie encore quelque chose : maman me charge de vous prévenir qu'elle ouvre solennellement les portes du château de la Rive le 1er juillet, dans deux mois; ce sera l'inauguration des embellissements qu'elle s'imagine y avoir faits. La fête sera d'un luxe étourdissant et d'un goût détestable, je vous en avertis. Quant à vous, monsieur, maman compte vous envoyer une invitation, et j'espère que Françoise vous permettra de me faire danser.

FRANÇOISE.

Vous voulez absolument vous en aller sur ce beau discours-là?...

CLÉONICE.

Ah! comme vous avez peur que je ne reste! (Sortant par le fond.) Adieu! adieu!

* Françoise, Cléonice, Henri.

SCÈNE IX

FRANÇOISE, HENRI.

FRANÇOISE.

D'où viennent toutes ces plaisanteries, et de quoi donc parliez-vous ensemble?

HENRI.

De tout et de rien... Elle est très-amusante. Iras-tu à ce bal, Françoise?

FRANÇOISE.

Il me semble que nous avons à nous occuper de projets plus sérieux, maintenant que nous sommes seuls. Mon père m'envoie vers toi... Tu es accablé du présent, effrayé de l'avenir...

HENRI.

Mon avenir... j'ignore s'il est perdu; quant à mon présent... le voilà devenu tout à coup si problématique, mon amie, que je suis honteux de ma précipitation de tout à l'heure. Je te supplie de me la pardonner, de l'oublier...

FRANÇOISE.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut me parler à moi, Henri! J'ai une fortune modeste, mais claire et assurée, et, quels que soient nos rapports ou nos liens, ce qui est à nous...

HENRI.

Oh! merci! De grâce, Françoise, pas d'offres de service! Dans la situation où nous sommes maintenant vis-à-vis l'un de l'autre, rien ne serait plus blessant pour moi que ce genre de dévouement.

FRANÇOISE.

Eh bien, en supposant... que ton affection pour moi fût assez sérieuse pour te faire persister dans l'idée du mariage,

crois-tu que ta mauvaise fortune changerait quelque chose à mes sentiments pour toi?

HENRI.

Tes sentiments pour moi, ma chère Françoise, sont ceux d'une sœur généreuse, je le sais; mais ton âme calme, ton esprit ferme, ne sauraient admettre l'état d'abaissement où je vivrais à tes pieds en te devant tout.

FRANÇOISE.

Certes; mais tu peux, par ta propre volonté...

HENRI.

Oui, je peux m'occuper utilement, ton père le croit. J'en suis moins certain que lui! D'ailleurs... tiens, Françoise, il faut que je réfléchisse, il faut que je m'interroge. Suis-je assez courageux, assez sérieux, assez résigné pour être digne de toi, maintenant que ma situation est si changée? (Il prend son chapeau.)

FRANÇOISE, effrayée.

Mais où vas-tu? que vas-tu faire? que vas-tu devenir?

HENRI.

Oh! ceci me regarde, et je te supplie, ma bonne sœur, de ne pas t'en préoccuper trop vivement. Je vais en Bretagne d'abord m'assurer de mon désastre... et puis je vendrai ce que j'ai... à M. Dubuisson peut-être, le plus cher possible : la petite a raison! Je verrai mon avoué aujourd'hui, et mettrai cette affaire en train, pour qu'à mon retour je la trouve avancée... Je ferais peut-être bien... oui... d'aller faire une visite à ce Dubuisson. C'est tout près d'ici, j'y cours.

FRANÇOISE.

Henri! tu me quittes comme cela?

HENRI, lui baisant la main.

Oh! je serai de retour dans un mois au plus tard. Je te demande la permission de t'écrire de là-bas et de me regarder toujours comme ton frère et ton ami. Tu le sais bien, est-ce

qu'il peut en être autrement? Allons, à revoir ma bonne Françoise, à revoir. (Il sort par le fond.)

SCÈNE X

FRANÇOISE, puis LA HYONNAIS, LE DOCTEUR, MARIE-JEANNE.

FRANÇOISE, atterrée, assise près de la table.

Et voilà ce grand amour, ce rêve de toute sa vie!...

LA HYONNAIS, entrant du fond.

Eh bien, il part?

LE DOCTEUR, entrant de la gauche, suivi de Marie-Jeanne.

Quoi? que dites-vous?

FRANÇOISE.

Il est parti!... Il va en Bretagne... pour s'occuper de ses affaires.

LE DOCTEUR.

Ah! il ne songe qu'à ses intérêts? Il n'a donc pas compris ce que nous lui offrons?

FRANÇOISE.

Il ne veut rien de nous.

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire qu'il ne nous aime pas!

LA HYONNAIS.

Voulez-vous que je coure après lui? que je le ramène?

LE DOCTEUR.

Non, certes! il ne mérite pas notre dévouement.

FRANÇOISE.

Mais il va être si malheureux! Il est parti si agité!... Mon Dieu! j'y songe! s'il allait se tuer!... (Elle va à la cheminée et lève le store de la glace, qui est sans tain.)

LE DOCTEUR.

Que regardes-tu?

FRANÇOISE.

Il est sorti du jardin, il est dans le parc de la Rive avec Cléonice... il lui donne le bras... elle rit... Allons, Dieu soit loué! nous pouvons être tranquilles!

MARIE-JEANNE, *la soutenant dans ses bras.*

Eh bien, eh bien, qu'avez-vous donc, mademoiselle? (*Elle la fait asseoir.* *)

FRANÇOISE.

Rien! je... j'étouffe... un peu...

LE DOCTEUR.

Elle s'évanouit! Ah! j'en étais sûr, qu'elle l'avait toujours aimé!

* Marie-Jeanne, Françoise, la Hyonnais, le docteur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

AU CHATEAU DE LA RIVE

Un salon très-luxueux, garni de fleurs et illuminé. Porte à droite, conduisant vers les salles de danse. Porte à gauche, conduisant à des salles où l'on doit jouer. Divan circulaire au milieu, siéges et causeuses.

SCÈNE I

DUBUISSON par la gauche, puis **MADAME DUBUISSON** par la droite.

DUBUISSON, aux domestiques qui achèvent d'allumer.

Allons! vous avez déjà allumé ici! Ça n'est pas la peine de brûler tant d'huile et de cire une heure d'avance!

MADAME DUBUISSON.

Comment, monsieur Dubuisson, tu n'es pas plus habillé que ça?

DUBUISSON.

Eh bien, qu'est-ce qui me manque donc?

MADAME DUBUISSON.

Tu as gardé ta cravate de couleur! Tu as l'air d'un jardinier! Ne fais donc pas toujours comme ça le paysan, c'est ridicule!

DUBUISSON.

Ma mie Louison, il n'y a de ridicule que de vouloir faire oublier son origine. Ma fierté, à moi, c'est de rappeler à tous ces beaux messieurs que j'ai été berger, maquignon... aubergiste... à l'enseigne du *Buisson-Fleuri*. (Madame Dubuisson fait un

mouvement d'impatience.) Oui, oui, et tout ça sous leur nez!... que j'ai saigné leurs bœufs, troqué leurs chevaux et tondu leurs laines... avec des ciseaux qui coupaient plus ras que les leurs. Ça les fait rire!... ah bien, oui! d'un rire bien jaune, va!... Ils ont plus mangé que semé, les uns comme les autres; et moi, j'ai semé et récolté, ah! oui-da!...

MADAME DUBUISSON.

Allons, c'est bon, c'est ton plaisir de les écraser! C'est raison de plus pour marier ta fille au petit comte de Trégenec: tu ne trouveras jamais mieux!

DUBUISSON.

Si son père lui donnait quelque chose... mais puisqu'il ne donnera rien!... (Il remonte.)

MADAME DUBUISSON.

Eh bien, tant mieux : moins il lui donnera, plus il lui laissera...*

DUBUISSON.

Mais, en attendant, le jeune homme nous fera de la dépense. Il paraît qu'il l'aime bien, la dépense! j'en sais quelque chose.

MADAME DUBUISSON.

Toi?

DUBUISSON.

La maison Bargat et Pacaud en sait quelque chose aussi...

MADAME DUBUISSON.

Comment ça?

DUBUISSON.

Je m'entends! Je te dis seulement qu'il aime la dépense...

MADAME DUBUISSON.

Bah! c'est un goût qui passe avec les années...

* Madame Dubuisson, Dubuisson.

DUBUISSON.

Ça ne t'a point passé à toi, ma mie Louison!... (Il s'assied sur le divan.)

MADAME DUBUISSON.

Je ne fais rien sans ton consentement!

DUBUISSON.

Consentement n'est pas toujours contentement...

MADAME DUBUISSON.

Plains-toi donc! Nous nous entendons toujours! Toi tu veux la terre de Luzy, c'est ta *manomanie!* moi je veux un gendre titré, il me le faut, ou j'en ferai une maladie mortelle! Et puis il faut marier Cléonice. D'une part, elle a un petit sentiment pour son cousin Jules; de l'autre, nous l'avons refusée au duc de Belver, ça nous fera un ennemi dans la haute société.

DUBUISSON.

Eh! je me moque bien du duc et du cousin, moi! j'ai envoyé Jules à Paris.

MADAME DUBUISSON.

Mais avant de partir il a fait amitié, je ne sais pas comment, avec le duc : un bavard avec un méchant! Ils ont mis leurs rancunes dans le même sac, et je crains qu'ils ne fassent des propos. Le duc déteste M. Henri!... Il va justement le voir chez nous.

DUBUISSON.

Tu l'as donc invité, le duc?

MADAME DUBUISSON.

Il fallait bien!

DUBUISSON.

Dis donc, Louison, c'est drôle tout de même, un duc et un comte autour de notre fille!

MADAME DUBUISSON.

Et nos toilettes, et nos chiffons, qui t'ont fait geindre toute

la semaine! Tu crois que ça ne fait pas damner les grandes dames de nous voir attifées comme ça!

DUBUISSON.

C'est bien cher!... c'est bien cher! Quand je pense que ta fille et toi, vous en avez aujourd'hui sur le corps pour la valeur de trente bonnes paires de bœufs au marché de Poissy!

MADAME DUBUISSON.

Eh bien, ça nous va mal, peut-être? Regarde si ma mine ne reluit pas bien dans le diamant! Je ne mets pas de fard, moi, comme toutes ces jeunes femmes poitrinaires!... Et ta fille, vois si elle est vilaine dans le rose!

SCÈNE II

CLÉONICE, MADAME DUBUISSON, DUBUISSON.

CLÉONICE, entrant par la gauche.

Me voilà prête; comment me trouves-tu, maman?

MADAME DUBUISSON.

Pas trop mal. Embrasse ton père, ma fille!

CLÉONICE, allant à son père.

Ah! mon Dieu! pourquoi donc ça? Est-ce qu'il est toujours fâché contre nous à cause du mémoire de la couturière? (Elle l'embrasse.)

MADAME DUBUISSON.

Non, non! est-ce qu'il est jamais fâché, lui!

CLÉONICE, à part.*

Maman le flatte, il y a quelque chose là-dessous.

* Madame Dubuisson, Dubuisson, Cléonice.

MADAME DUBUISSON.

Ah çà, ma fille, nous avons à te dire qu'un beau mari se presente pour toi.

DUBUISSON, bas, à sa femme.

Tu vas déjà lui parler de ça? (Il remonte.*)

MADAME DUBUISSON.

Certainement! le temps presse : il va venir.

CLÉONICE.

Maman, vous me faites peur; je ne crois plus aux beaux maris depuis que vous avez eu l'idée de me faire épouser le duc!...

MADAME DUBUISSON.

Il n'est plus question de ça. Qu'est-ce que tu dirais du jeune comte de Trégenec?

CLÉONICE.

Vous n'y songez pas, maman! L'amoureux de Françoise!

MADAME DUBUISSON.

Il n'a jamais songé à elle.

CLÉONICE.

Vous êtes sûre de ça? Au fait, Françoise s'en défend aussi. Mais pourquoi veut-il m'épouser, ce monsieur? il ne me connaît pas : nous nous sommes vus deux fois... il y a deux mois.

DUBUISSON.

Elle a raison... ils ne se connaissent pas.

MADAME DUBUISSON.

Si on se connaissait, on ne s'épouserait jamais.

CLÉONICE.

C'est peut-être vrai, mais ça n'est pas gai.

DUBUISSON.

Est-ce qu'il te déplaît, ce jeune homme?

* Dubuisson, madame Dubuisson, Cléonice.

CLÉONICE.

Non! mais... si je lui déplais, moi?

MADAME DUBUISSON.

Eh bien, qu'est-ce qui le force à te demander?... Est-elle sotte!

CLÉONICE.

Ce qui le force... c'est peut-être bien ses créanciers.

DUBUISSON.

Dame! elle ne se trompe guère!

MADAME DUBUISSON, bas, à son mari.

Monsieur Dubuisson, tais-toi!... (Haut.) Elle en tient toujours pour Jules, tu ne vois pas ça?

CLÉONICE.

Ah! mon Dieu! vous m'y faites toujours penser, à ce pauvre Jules! Sans vous, maman, je l'aurais oublié depuis longtemps.

DUBUISSON, fâché.

Ah! mais il faut l'oublier tout de suite, ou sinon!

CLÉONICE, à part.

On se fâche? Je vas les faire enrager! (Haut.) Ça ne dépend peut-être pas de moi de l'oublier, mon père.

MADAME DUBUISSON.

Tu vois, monsieur Dubuisson, quand je te disais! Cléonice, vous voulez me faire mourir de chagrin!...

CLÉONICE.

Oh! non, maman! Mais, enfin, pourquoi ne voulez-vous pas...

MADAME DUBUISSON, pathétique.

Parce que je sais ce que c'est que les mariages d'inclination, ma fille! C'est des abîmes de douleur! On croit qu'on vous aime! Moi aussi, j'ai manqué de me laisser entraîner par mon cœur : M. Dubuisson est là pour le dire, que je ne

voulais pas de lui! Mais j'ai écouté la voix de la raison et celle de mes parents. Quel est le bonheur d'une jeune femme? C'est d'avoir des toilettes, des voitures, des bals, des spectacles. Il n'y a que ça de sérieux dans la vie, vois-tu, mon enfant; le reste, c'est des illusions. L'amour, ça passe; le rang, ça reste. Allons, ma fille, j'entends les voitures qui arrivent, sèche tes larmes!...

CLÉONICE, à part.

Mes larmes?...

MADAME DUBUISSON, agitée.

Monsieur Dubuisson, va donc changer de cravate!

DUBUISSON.

Bah! ma cravate!...

MADAME DUBUISSON.

Eh bien, occupe-toi du souper.

DUBUISSON.

Ah! ça, c'est différent, il faut empêcher le gaspillage! (Il va au fond causer avec les domestiques, et sort par la gauche.)

MADAME DUBUISSON.

Oui, ma fille, le cœur nous entraîne à notre perte. (Elle lui arrange sa coiffure.) Voilà une épingle qui sort de ton bandeau... Et moi qui te parle, j'ai souffert aussi; car, Dieu merci, la vie des femmes est toujours exposée!... (A deux domestiques qui regardent aux fenêtres du fond, d'une voix rude.) Qu'est-ce que vous faites là?... Tenez-vous à la grande entrée!... qu'on vous voie!... Dieu! qu'ils sont bêtes!... (Elle va vers eux et donne des ordres en s'agitant beaucoup*. — Revenant à sa fille.) Ainsi, il n'y a pas à dire...

CLÉONICE, rêvant.

Alors, vous me forcez à épouser le comte?...

MADAME DUBUISSON.

Oui!...

* Cléonice, madame Dubuisson.

CLÉONICE.

Et vous direz cela à Jules?

MADAME DUBUISSON.

Tiens! je m'en gênerai!...

CLÉONICE, à part.

Si, au moins, il m'avait rendu ma maudite lettre! Il prétend l'avoir brûlée!...

MADAME DUBUISSON.

Voyons, qu'est-ce que tu rumines? Je te dis que je prends tout sur moi!... Tiens! voilà M. Henri. Avoue qu'il est bien!...

CLÉONICE.

Il n'est pas mal.

SCÈNE III

CLÉONICE, MADAME DUBUISSON, LA HYONNAIS, HENRI.

(Henri entre seul par la droite.)

MADAME DUBUISSON.

Ah! vous voilà enfin de retour, monsieur le comte! Vous avez fait un bon voyage? J'ai cru que vous ne reviendriez jamais de votre Bretagne. (Saluant la Hyonnais, qui vient d'entrer.) Monsieur le baron, vous êtes revenu de Paris depuis huit jours, je crois? C'est bien aimable à vous d'avoir accepté notre invitation... Ah çà!... (A Henri.) Monsieur de Trégenec, je vous présente ma... c'est-à-dire que je vous présente à ma fille Cléonice!... (Bas.) Fais donc la révérence! (Haut.) C'est en qualité de gendre... c'est-à-dire de futur, que je te présente le comte de... (La Hyonnais a remonté, il descend à gauche.*)

* La Hyonnais, Cléonice, madame Dubuisson, Henri.

HENRI.

Vraiment, madame?... Vous voulez que déjà je me permette de croire... Je ne pensais pas...

MADAME DUBUISSON, *faisant l'agréable.*

Que votre demande fût agréée? Qui vous dit qu'elle le soit? Mais elle pourra l'être!... (*A Henri, le tirant à part.*) Ce n'est pas le moment de parler de ça! C'est avec moi d'abord qu'il faut en causer, entendez-vous! C'est moi qui gouverne la famille. Je vas vous attendre dans le grand salon. (*Haut, faisant la révérence.*) Monsieur le comte!... Ma fille, saluez donc!... (*Elle sort avec Cléonice par la droite.*)

SCÈNE IV

LA HYONNAIS, HENRI.

LA HYONNAIS.

Eh bien, c'est donc vrai! vous avez fait cette démarche? Je ne le croyais pas.

HENRI.

Vous le saviez déjà?

LA HYONNAIS.

Oui, par le docteur.

HENRI.

Qui le lui avait dit?

LA HYONNAIS.

M. Dubuisson est venu hier lui en faire part. Au reste, votre avoué...

HENRI.

Mon avoué a cru devoir agir...

LA HYONNAIS.

Il n'a pas fait cette démarche sans votre aveu!

HENRI.

Il m'a tant pressé... Mais, dites-moi, Françoise sait-elle...

LA HYONNAIS.

Que vous avez autorisé cette ouverture?... Probablement.

HENRI.

Et... viendra-t-elle à ce bal?

LA HYONNAIS.

Vous ne l'avez donc pas encore vue?

HENRI.

J'arrive. Il n'y a pas deux heures que je suis descendu de voiture.

LA HYONNAIS.

Le plus pressé n'était pas de venir ici!

HENRI.

Le plus pressé... le plus pressé, c'était justement de ne pas la voir. Elle ne viendra pas ici ce soir, n'est-ce pas?... Si elle sait...

LA HYONNAIS.

Henri, cette crainte de rencontrer vos meilleurs amis prouve que vous êtes mécontent de vous-même.

HENRI.

Oh! des sermons, mon cher...

LA HYONNAIS.

Vous m'évitiez aussi tout à l'heure! Si je ne m'étais attaché à vos pas...

HENRI.

Eh bien, il est vrai! Je crains vos conseils, vos idées. Pourquoi êtes-vous dans ce pays-ci encore une fois, et justement quand j'y reviens?... Vous ne me répondez pas?... Vous cherchez un nouveau prétexte, et vous ne savez pas mentir! Tenez, monsieur de la Hyonnais, je viens de passer deux mois dans un orageux tête-à-tête avec le marquis de Trégenec. Je l'ai pressé de questions, je l'ai irrité, il a perdu la tête; son aver-

sion, son ressentiment, l'ont emporté sur la prudence... Dans un accès de colère, il m'a tout dit!

LA HYONNAIS.

Il vous a dit?...

HENRI.

Je sais tout!... vous aussi, vous savez... Mais ne parlons jamais de cela.

LA HYONNAIS.

Henri!... ma conduite a dû vous prouver que je me faisais une loi sacrée du silence.

HENRI.

Votre conduite... oui, je la comprends maintenant. Jacques de la Hyonnais, c'était donc réellement de l'amitié pour moi?

LA HYONNAIS.

Qu'elle soit fondée sur un instinct secret ou sur une supposition romanesque, ma sollicitude pour vous, Henri, est réelle et profonde.

HENRI.

Jacques!... Ah! tenez!... (Se jetant dans ses bras.) Aimons-nous! Il faut que je sois aimé de quelqu'un, moi!... Moi qui viens d'être à jamais banni du toit paternel, j'ai besoin d'un cœur pour y répandre le mien!... Autrement, je sens que je suis perdu et que je vais être seul au monde!...

LA HYONNAIS.

Henri! ne doute pas de moi! je t'appartiens si tu le veux!... Songe à tes autres amis, et renonce à ce mariage d'argent!...

HENRI.

Il faudrait le pouvoir; mais ma position est perdue... Tiens, tiens, ne me détourne pas de ce mariage, car c'est plus qu'un mariage de raison, c'est un mariage d'honneur!...

LA HYONNAIS.

Eh bien, laisse-moi te sauver, accepte de moi, je t'en supplie. C'est moi qui serai l'obligé, c'est moi qui te devrai une

éternelle reconnaissance. Eh quoi !... ne comprends-tu pas que je suis un homme droit et simple !... que je place mon bonheur dans celui que je peux donner, et que...

HENRI, passant devant lui.*

Non ! non !... tu ne me donnerais pas le bonheur ! tu ne comprends pas la vie comme moi, tu aimes l'étude abstraite et la vie uniforme. Moi, j'aime l'esprit facile et la vie qui rayonne. Il me faut du mouvement, de l'imprévu, des chevaux, des voyages. Tu peux t'absorber dans la science d'un bouquin poudreux ; moi, je n'aime à lire les poëtes que dans une reliure d'or et de soie. J'ai des fantaisies, des curiosités, des enthousiasmes plein la tête, et mon cœur ressent avec délices les ardeurs de mon cerveau ! Car j'aime... Oui, le besoin d'aimer me tourmente, et j'ai là comme une soif de tendresse et de dévouement !... Mais que sais-je ? j'aime peut-être en artiste !... Il faut de l'air, de l'espace, du luxe, de la poésie, de la sécurité surtout, autour de mon sanctuaire. Je ne comprends pas mon bonheur enfermé dans une petite chambre, cloué à un bureau, troublé des pertes de la veille, effrayé des besoins du lendemain, comptant des sous dans un tiroir, des heures de travail à la pendule, des morceaux de pain sur ma table. Je rêvais d'associer Françoise à une existence digne d'elle et de moi... Mais la misère tue mes espérances !... Oui, la misère ! car j'en suis là, pour toujours, sache-le !... On me renie, on me dépouille !... Eh bien, puisqu'il ne me reste qu'un nom et un titre... puisque c'est le seul avantage que le marquis de Trégenec ne puisse m'arracher... ce nom, il faut qu'il me sauve et qu'il me serve à payer ma rançon par les mains de ces roturiers ambitieux ! (Il s'assied.)

LA HYONNAIS.

Ainsi vous renoncez à l'amour sans regrets, sans remords ?...

* Henri, la Hyonnais.

HENRI.

Sans regrets!... oh! non, certes! mais Françoise est supérieure à un dépit d'amour-propre. Je lui ai parlé avec franchise en la quittant; j'aurai toujours pour elle le plus profond respect.

LA HYONNAIS.

Et vous ne supposez donc pas qu'elle puisse vous avoir aimé dix ans sans vous le dire?

HENRI.

Oh! ne me le dites pas, vous!... Pauvre Françoise!... Oui, le bonheur eût pu être là! mais il est trop tard!...

LA HYONNAIS.

Non!... Il n'est jamais trop tard pour revenir à des idées vraies!... allons la voir!...

HENRI, effrayé. Il se lève.

Est-ce qu'elle est à la Chanterie?...

LA HYONNAIS.

Oui! c'est le parc à traverser.

HENRI, avec inquiétude.

Elle est peut-être au bal?

LA HYONNAIS.

Il n'est pas probable qu'elle y vienne

HENRI, hésitant.

Eh bien... mais non!... Je connais ma faiblesse, mes réactions... si je la vois, je suis perdu.

LA HYONNAIS.

Tu es sauvé, au contraire. Henri, au nom du ciel, viens! ta place n'est pas ici. Cette famille vulgaire et ridicule...

HENRI.

Tais-toi, la Hyonnais, tais-toi... je te dis qu'il est trop tard... Je me sens brisé par l'épouvante, et Françoise arriverait à me mépriser... Ici, aucune supériorité ne pèsera sur

moi, et, si ces parvenus me reprochent un jour de m'avoir enrichi, je pourrai mépriser leurs écus, ils n'ont que cela à me donner!... Tiens! il est trop tard aussi pour fuir. Voici Plutus qui vient me saisir sous la figure narquoise de ce paysan enrichi!

SCÈNE V

DUBUISSON, HENRI, LA HYONNAIS.

DUBUISSON, à part.

Ah! ah!... c'est lui!... je ne suis pas fâché de lui parler avant ma femme. (Haut.) Monsieur le comte de Trégenec, je suis votre très-humble. Monsieur le baron de la Hyonnais, avec qui j'ai causé hier chez le docteur... est votre pays... il paraît vous aimer beaucoup et comprendre les affaires; il n'est donc pas de trop ici. Monsieur le comte, je jouerai le franc jeu avec vous, et notre partie ne sera pas longue. J'ai trop d'expérience pour ne pas savoir que, s'il faut beaucoup de paroles avec les paysans, il n'en faut qu'une avec les gens de votre acabit. Vous me faites la complaisance de rechercher ma fille en mariage. C'est une fille de rien, vous savez!... Je ne m'en fais pas accroire. Nous sortons d'un tas de paille et d'une brouettée de terre, sa mère et moi. Vous, vous avez une *géologie* d'ancêtres...

HENRI.

Oh! moi, monsieur, je ferais pour ma dignité les mêmes réserves que vous faites ici fort adroitement pour la vôtre. Je ne souffrirais pas que les folies de ma jeunesse me fussent reprochées, et je ne consentirais point à entrer dans une famille qui me croirait trop l'obligé de sa richesse.

DUBUISSON, à part.

Ah! il est fier... Eh bien, ça me va mieux. (Haut.) Je savais

que vous étiez *susceptif*... aussi j'ai pensé à arranger les choses de manière à ne vous point mortifier. Nous n'avons point de sacrifices à faire pour vous. Nous rachetons votre bien... à vos créanciers, c'est-à-dire que nous purgeons toutes vos hypothèques et que je garde Luzy pour vos enfants à venir. De cette manière-là, si j'accepte... avec plaisir!... (Il salue) un gendre qui ne m'apporte rien, je ne paye pas son titre : c'est une chose trop conséquente... ça n'a point de prix! et, comme ça, vous n'êtes pas mon obligé ; c'est ce que vous souhaitez, pas vrai ?...

HENRI, souriant.

Je vois, monsieur, que Luzy a pour vous un charme tout particulier. Je m'en réjouis!... cet arrangement (à la Hyonnais) me délivrerait de mes affreux soucis, sans me rendre l'esclave de personne.

LA HYONNAIS.

Ainsi, vous consentez... déjà ?...

DUBUISSON.

Laissez-le répondre à son idée, monsieur le baron!

LA HYONNAIS.

Ne faiblissez pas! Avant de vous engager, consultez au moins le docteur. (Il remonte.)

DUBUISSON.

Dame!... si vous voulez le consulter... Pourtant, comme mademoiselle Françoise est malade...

HENRI.

Malade ?...

DUBUISSON.

Le docteur ne reçoit personne aujourd'hui.

HENRI, à la Hyonnais.

Ah! mon ami, courons la voir!...

LA HYONNAIS.

Non! votre bonne étoile luit encore. Les voilà.

DUBUISSON, à part.

Diantre!... heureusement ma femme est avec eux. (Il remonte.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME DUBUISSON, FRANÇOISE, LE DOCTEUR. (Ils viennent des salles de danse.)

MADAME DUBUISSON.

Venez vous reposer par ici, mon cœur!... Je suis sûre que vous souffrez.

HENRI, allant à elle.*

Mon Dieu!... est-il vrai, Françoise?...

LE DOCTEUR.

Elle ne s'est jamais mieux portée!...

MADAME DUBUISSON.

Pourtant la voilà pâle comme une morte!...

HENRI, à Françoise, que le docteur fait asseoir sur le divan.

Mais vous avez donc été souffrante?

FRANÇOISE, pâle et tremblante, se contenant.

Oh! bien peu, puisque me voilà ici...

HENRI, bas. Il s'est assis à côté d'elle.

Combien je suis ému de vous revoir!... me pardonnez-vous de ne pas vous avoir écrit?... (M. et madame Dubuisson se croisent au fond et se parlent bas. Ils viennent s'asseoir aux deux bouts.)

FRANÇOISE, haut.

C'est à mon père de vous pardonner votre oubli et votre silence.

LE DOCTEUR, haut, sévèrement.

Et je ne les lui pardonne pas!...

* Henri, Françoise, le docteur, madame Dubuisson.

DUBUISSON.

Ah! dame! il était occupé de projets... Je vous ai dit hier de quoi il retournait, docteur.

LE DOCTEUR.

C'est de lui, et non de vous, que j'aurais dû apprendre ces projets-là!... (La Hyonnais apporte une chaise à madame Dubuissson, qui s'assied, ainsi que le docteur.*)

FRANÇOISE.

Il est donc vrai, Henri...

MADAME DUBUISSON.

Oui, ma chère amie, il est question d'un mariage entre M. de Trégenec...

HENRI.

Pardonnez-moi, madame, M. Dubuisson et moi, nous en sommes encore à faire des projets... rien de plus!

FRANÇOISE.

Ah! en vérité?

HENRI.

Je compte réfléchir.

DUBUISSON, s'asseyant.

Mon Dieu! vous en êtes bien le maître, monsieur le comte, ne vous en gênez point! nous pouvons nous consulter là, tous ensemble.

MADAME DUBUISSON.

J'avais amené le docteur et sa fille ici pour ça. Peut-être que Françoise ne connaît pas la position de monsieur le comte?

FRANÇOISE.

Pardonnez-moi, Madame, je la connais.

DUBUISSON.

Elle n'est pas des plus meilleures...

* Madame Dubuisson, Henri, Françoise, le docteur, Dubuisson. — La Hyonnais au fond.

LE DOCTEUR.

Fort bien !... mais qu'a cela de commun avec un mariage ?...

MAMAME DUBUISSON.

Sans le mariage, monsieur est ruiné ; son avoué...

LE DOCTEUR.

L'avoué aurait dû commencer par vendre pour libérer son client.

DUBUISSON, sournoisement.

Libérer, oui... si monsieur le comte ne doit pas plus que sa terre ne vaut.

HENRI.

Qu'en savez-vous, monsieur ?

DUBUISSON, de même.

Est-ce que je me trompe ?

LE DOCTEUR.

Quels que soient tes embarras, tu sais que j'ai certaine somme à ta disposition... (Il se lève et remonte avec Françoise.)

DUBUISSON, se levant.

Ah ! si le docteur vous prête !... c'est bien différent ! n'en parlons plus !... ne parlons plus de rien !... tout est dit.

MADAME DUBUISSON.

Comment, tout est dit ? on nous aurait fait l'affront de nous demander notre Cléonice... et, parce que le docteur prête ses petites économies... il n'en serait que ça ?

DUBUISSON.

Ne t'emporte pas, ma mie. C'est très-beau, c'est très-gentil, ce que fait là le docteur !... Cent mille francs !... un médecin de campagne ne trouve pas ça tous les matins dans le pas de sa mule !... monsieur le comte est bien heureux !

HENRI.

Assez, monsieur, assez !... sachez que je n'accepterais point de pareils sacrifices ; je ne les mérite pas.

LA HYONNAIS, derrière le divan.

Vous pouvez les mériter.

MADAME DUBUISSON.

Oui, oui, certainement! il peut faire comme vous, étudier la médecine pendant *quatr'cinq ans;* après quoi le docteur lui céderait un peu de sa clientèle. Les paysans, ça ne paye guère, mais c'est si joli, de porter secours au pauvre monde! avec un bon petit cheval, quinze ou vingt lieues par jour... ou par nuit, hiver comme été...

LE DOCTEUR, revenant.*

Vous voyez bien que ça ne tue pas, puisque me voilà.

MADAME DUBUISSON

Et, au bout de vingt ans, on commence à gagner de quoi ne pas mourir de faim.

LE DOCTEUR.

Et même de quoi pouvoir sauver un ami dans l'occasion.

MADAME DUBUISSON.

A la condition qu'il reniera son rang et fera comme vous.

LE DOCTEUR.**

Renier son rang parce qu'il travaillera! En vérité, madame Dubuisson, vous avez des idées que les nobles n'ont plus! et c'est vous, enrichie par le travail...

MADAME DUBUISSON, se levant.

Moi!... Apprenez, monsieur le docteur, que je n'ai jamais travaillé! (Elle passe devant Henri, qui reste accablé sur le divan.)

LE DOCTEUR.***

Je croyais savoir le contraire, et je pensais que c'était là votre droit à la richesse, à vous qui n'avez pas d'aïeux.

* Madame Dubuisson, le docteur, Henri, Dubuisson

** Le docteur, madame Dubuisson, Henri, Dubuisson.

*** Le docteur, Henri, madame Dubuisson, Dubuisson. — Françoise est assise au fond, la Hyonnais est auprès d'elle.

DUBUISSON, *ricanant.*

Pour ça, le docteur a raison. Tu as aujourd'hui des mains blanches, ma mie Louison... mais autrefois !

MADAME DUBUISSON, *en colère.*

En voilà assez là-dessus !... Inutile de se chamailler ! puisque M. Henri n'est pas plus décidé que ça, il ne nous reste qu'à attendre son bon plaisir, à moins qu'un meilleur parti ne se présente pour notre fille, ce qui n'est pas impossible, peut-être.

DUBUISSON.

Allons, allons ! te voilà tout en feu !

MADAME DUBUISSON, *bas.*

Nous sommes joués et insultés !...

DUBUISSON, *de même.*

Non pas ! non pas !... tu vas voir ! (*Haut.*) Monsieur le comte, bien des pardons ; mais, pour une petite affaire pressante, deux mots, je vous en prie.

HENRI.

A moi, monsieur ?...

DUBUISSON.

Oui !... Restez, restez, mademoiselle Françoise ; restez, messieurs : c'est pour deux minutes. (*Il amène Henri sur le devant de la scène.**) Vous pensez que le docteur vous prêterait ?... ça me va ; je suis sûr alors d'être payé, moi !

HENRI.

Je ne vous dois rien, monsieur.

DUBUISSON.

Pardon ! n'avez-vous pas souscrit à la maison Pacaud et Bargat certaines petites lettres de change ?

* Henri, Dubuisson, madame Dubuisson assise à droite. Les autres personnages sont au fond.

HENRI, tressaillant.

Elles sont entre vos mains?

DUBUISSON.

Comme vous dites; avec une petite sauce poivrée de protêts, de jugements...

HENRI.

Hein?

DUBUISSON.

Et de contrainte par corps!

HENRI.

Ah!... c'est bien, c'est bien, monsieur!...

LE DOCTEUR, descendant à droite.

Qu'est-ce donc?

HENRI.

Rien, rien, mon ami; M. Dubuisson me disait...

LA HYONNAIS, descendant à gauche.

Quoi donc?

HENRI.

Plus tard... vous saurez... (Bas, à Dubuisson.) Gardez-moi le secret, monsieur; le docteur ne saurait trouver une pareille somme du jour au lendemain... moi j'aviserai... je...

LE DOCTEUR.

Mais je veux savoir...

HENRI.

Non! rien, rien, vous dis-je!... (A part.) Ah! je suis maudit!... (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins HENRI.*

DUBUISSON, regardant sortir Henri.

Ah! ah! nous avons enfin l'oreille basse! (A sa femme.) Laisse faire, ma mie, je n'ai pas fini avec lui... j'ai encore quelque chose à lui dire.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce donc qui se passe entre vous et lui?

DUBUISSON.

Quelque chose de plus malin que toutes les belles paroles de la philosophie!

LA HYONNAIS.

Ainsi, je le vois, monsieur, vous vous emparez de lui... vous allez disposer de son sort, peut-être!...

MADAME DUBUISSON.

Il paraîtrait!

LE DOCTEUR, avec force.

Mais, insensés que vous êtes! vous voulez donc risquer de faire son malheur et celui de votre fille!

DUBUISSON.

Bah! bah! vous n'y entendez goutte, monsieur Laurent. Vous êtes un savant, mais vous n'avez pas l'esprit tourné du bon côté... Sachez que là où il y a des écus, il n'y a jamais de malheur!... et que quand on a de ça... (Il frappe sur sa poche.)

LE DOCTEUR, étonné.

Quoi? du cœur?

DUBUISSON.

Non! non! des billets de banque! Tenez, mon pauvre doc-

* La Hyonnais, Françoise, Dubuisson, le docteur, madame Dubuisson.

teur, vous aurez beau travailler jusqu'à votre dernier jour, vous ne pourrez peut-être pas faire épouser à votre fille celui qu'elle voudra; *au lieur que* la mienne, voyez-vous, des barons, des marquis, des ducs, des comtes... elle n'a qu'à se baisser pour en prendre! (Il sort à gauche, sa femme à droite.)

SCÈNE VIII

LA HYONNAIS, LE DOCTEUR, FRANÇOISE.

LE DOCTEUR.

Ah! ma pauvre Françoise! Eh bien, tant mieux si tu n'as pas à te baisser pour ramasser un mari.

FRANÇOISE.

Mais lui, lui, mon père!... le laisserez-vous tomber sous les pieds de cette richesse insolente? Il est certain que quelque chose de grave le menace, en ce moment surtout! je le sens là!...

LE DOCTEUR.

Il résiste si mollement au danger! que peut-on faire pour lui?...

FRANÇOISE.

Sachez au moins pourquoi il est sorti si troublé, mon père! Ne lui retirez pas votre intérêt!

LE DOCTEUR.

Tu le veux!... allons! attendez-moi ici. (Il sort.)

SCÈNE IX

LA HYONNAIS, FRANÇOISE.

LA HYONNAIS.

Comme vous souffrez! Voyons, essayez de vous calmer, de vous reposer un instant!

FRANÇOISE, *fondant en larmes.*

Ah! oui, je souffre, allez!... Depuis deux mois, je ne vis pas!... et, depuis hier, il me semble que je suis morte! (*Elle s'assied sur le divan.*)

LA HYONNAIS.

Oui, depuis que vous savez ce projet! Mais ne vous découragez pas... vous pouvez encore l'en détourner.

FRANÇOISE.

Moi?... mais moi, je ne peux rien pour lui, puisqu'il ne m'aime pas!

LA HYONNAIS.

Il vous aime malgré lui, malgré tout! Il vous aime autant qu'il peut aimer.

FRANÇOISE.

Ah! tenez... oui! c'est cela; c'est cela qui est affreux à dire! c'est qu'il ne peut pas aimer davantage!... Ce n'est pas sa faute, et le mal est sans remède!

LA HYONNAIS, *ému.*

Il y a quelquefois, au milieu d'une horrible souffrance, une sorte de joie étrange à se dire qu'on aime sans espoir; ne le sentez-vous pas en de certains moments?

FRANÇOISE, *se levant.*

Autrefois... oui, je le sentais... C'est de cela que j'ai vécu dix ans, monsieur la Hyonnais! car, depuis l'enfance, c'était mon refuge. C'était ma force de me dire que ce secret-là mourrait avec moi! Mais il y a deux mois que je suis brisée! Le jour où il m'a semblé que je pouvais être aimée de lui, j'ai été faible, j'ai été lâche. J'ai laissé deviner cet amour que j'étais fière d'avoir su vaincre et cacher. Ah! ne comprenez-vous pas que, depuis ce jour-là, je suis comme brouillée avec moi-même!... Je me déplais, je me déteste, je me sens humiliée!... Le passé me devient amer... Des souvenirs si purs!... un silence si patient!... Je croyais n'avoir jamais à regretter qu'un beau rêve, et à présent, tenez... je rougis de mes larmes!

LA HYONNAIS, très-ému.

Non! non! vous ne devez pas rougir d'avoir si vaillamment souffert et si saintement aimé! Rougir, vous! quand cette fierté qui pourrait s'indigner n'accuse qu'elle-même et semble demander pardon à Dieu de sa propre douleur! Ah! tout ce que vous éprouvez, tout ce que vous dites, vous rend plus digne de respect et... d'amitié.

FRANÇOISE, lui tendant la main.

Vous pleurez avec moi!... vous êtes bon, vous!... oh! bien bon!... je le vois... je le sais!...

LA HYONNAIS.

Que cherchez-vous?

FRANÇOISE, qui cherche dans son mouchoir, dans son bouquet, etc.

Je ne sais pas... On m'a remis... j'ai perdu...

LA HYONNAIS.

Quoi donc?

FRANÇOISE.

Comme j'entrais dans le bal, quelqu'un, le duc de Belver, je crois... j'étais si préoccupée... m'a glissé un billet dans la main. Il déteste Henri : ce doit être quelque chose contre lui... Ah! le voilà!... (Elle retrouve le billet sur la causeuse.)

LA HYONNAIS.

C'est peut-être l'explication de l'air de triomphe de M. Dubuisson... Le duc est peut-être un des créanciers d'Henri... Lisez...

FRANÇOISE, essuyant ses yeux.

Je ne peux pas... je ne vois pas... Lisez, vous!

LA HYONNAIS, lisant.

« Vous pouvez retenir l'amant qui... » Oh! le misérable! il vous insulte!

FRANÇOISE.

Qu'importe! lisez toujours...

LA HYONNAIS.

Non !

FRANÇOISE.

Je le veux !... lisez !...

LA HYONNAIS, *lisant.*

« Vous pouvez retenir l'amant qui vous trahit pour certaine héritière. J'ai une lettre fort curieuse de cette demoiselle, une lettre d'amour à un jeune cousin, qui peut vous servir à rompre le mariage projeté. Faites-moi un signe, et je vous donnerai au moins le moyen de vous venger. »

FRANÇOISE, *avec mépris.*

Cette proposition-là est vraiment flatteuse !

LA HYONNAIS.

Et cet homme-là est infâme !

FRANÇOISE.

N'importe ! il faut ravoir la lettre de Cléonice.

LA HYONNAIS.

Pourquoi faire ?

FRANÇOISE.

Pour la brûler ! Autrement, il perdra cette jeune fille et me fera passer pour sa complice.

LA HYONNAIS.

Et pourtant, si cette jeune fille est souillée d'une faute... mon devoir, à moi, est peut-être d'avertir Henri...

FRANÇOISE.

Non, Cléonice est pure, c'est une enfant. Voyez le duc tout de suite, monsieur la Hyonnais. Demandez-lui cette preuve... de ma part... sans vous expliquer sur mes intentions.

LA HYONNAIS.

Quoi ! sans l'accabler de votre mépris et du mien ?

FRANÇOISE.

Ah ! vous êtes irrité contre lui ? Moi, cela ne m'atteint pas... (*Fausse sortie.*)

LA HYONNAIS.

Non, non, je serai calme... Vous ne devez pas parler à un pareil homme.

FRANÇOISE.

Vous me jurez de...

LA HYONNAIS.

Hélas! je n'ai pas le droit de le châtier... Françoise, je ne suis pas votre frère ! (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE X

FRANÇOISE, *seule, rêvant.*

Excellent ami ! Oh ! oui, celui-là a bien le cœur d'un frère ! Ah ! si mon pauvre Henri... La légèreté de cette petite fille ne le rebutera pas !... Elle est coquette, elle saura lui plaire... Il fera un effort pour mettre son cœur un peu d'accord avec sa conscience !... Il faudra que je lui parle, à elle... que je tâche de lui donner des idées plus vraies, plus sérieuses. Car enfin... si elle doit l'épouser... qu'au moins elle ne l'avilisse pas !... Oui, jusqu'au bout je ferai mon rôle de sœur... mon devoir d'amie... et puis après... Ah ! si je n'avais pas mon père, mon bon père !... Mon chagrin le tue !... Qu'est-ce donc que cette faiblesse de l'âme, qui nous rend si tendres pour les ingrats, et si ingrats nous-mêmes envers ceux qui nous chérissent !...

SCÈNE XI

LA HYONNAIS, *un peu agité,* FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Eh bien ? Vous paraissez...

LA HYONNAIS.

Non, je me hâtais... pour ne pas vous laisser seule... Le duc et moi nous nous verrons demain...

FRANÇOISE.

Demain ?

LA HYONNAIS.

Oui, pour cette lettre... Mais voici Henri qui me suit.

FRANÇOISE.

Ah !... Eh bien, sachez tout de suite ce qu'il a résolu de faire. Moi, je ne peux pas me montrer... mes pauvres yeux... Je vais parler à Cléonice, et je reviendrai ; tâchez de le retenir ici. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XII

HENRI, LA HYONNAIS.

LA HYONNAIS, la regardant sortir.

Elle semble plus calme... ou plus forte. (A Henri.) Voyons, dites-moi enfin...

HENRI.

Non ! c'est vous qui allez me dire pourquoi vous venez de souffleter le duc de Belver ?

LA HYONNAIS.

Ah ! vous avez vu cela ?

HENRI.

Très-bien ; et vous êtes convenus d'un duel pour demain matin.

LA HYONNAIS.

Ce monsieur traitait les médecins de charlatans et de cuistres. Je passais... j'ai entendu...

HENRI.

Et moi j'ai entendu le nom de Françoise !

LA HYONNAIS.

Françoise n'est pour rien...

HENRI.

N'essayez pas de me tromper; vous la vengez !

LA HYONNAIS.

Je ne venge personne; je suis le chevalier de la Faculté de médecine, voilà tout.

HENRI.

Mais, si Françoise est outragée, calomniée... ce ne peut être qu'à cause de moi !

LA HYONNAIS.

S'il en était ainsi, que feriez-vous ?

HENRI.

Je vous prierais... je vous sommerais de me céder...

LA HYONNAIS.

Mon duel avec le duc ? Pour justifier une telle prétention, il faut que vous ayez pris la résolution d'épouser Françoise ?

HENRI, effrayé.

L'épouser ?

LA HYONNAIS.

Oui; autrement, vous la compromettriez davantage, et je ne le souffrirais pas.

HENRI, étonné.

Vous ?

LA HYONNAIS.

Répondez : avez-vous renoncé à mademoiselle Dubuisson ?

HENRI.

Ne me demandez rien.

LA HYONNAIS.

Si fait ! Pourquoi avez-vous refusé tout à l'heure de vous expliquer devant nous ? Et maintenant, pourquoi êtes-vous agité ? pourquoi êtes-vous pâle ?

HENRI.

Parce que je viens de prendre une résolution désespérée.

LA HYONNAIS.

Quelle résolution!... dites...

HENRI.

La Hyonnais, ne me torturez pas!... Ces horribles dettes...

LA HYONNAIS.

Eh bien?

HENRI.

Ma liberté était menacée... M. Dubuisson vient de me rendre les titres qu'il avait contre moi; maintenant il a ma parole!... Mais, de grâce, ne me parlez plus de moi; c'est de Françoise qu'il est question.

LA HYONNAIS.

Oh! Françoise! du moment que vous renoncez à elle, vous perdez le droit de m'interroger sur son compte.

HENRI, *impétueusement.*

La Hyonnais! vous aimez Françoise!

LA HYONNAIS.

Ah! vous croyez?...

HENRI.

Je le vois!... Vous aussi, vous êtes agité... vous aussi, vous devenez pâle!...

LA HYONNAIS.

Et que vous importe?

HENRI, *avec douleur.*

Que m'importe, en effet?... (*s'animant.*) Pourtant il me semble que vous devriez la regarder comme votre sœur, puisque...

LA HYONNAIS.

Oui, si elle devait être votre femme, il en serait ainsi.

HENRI.

Il n'en est donc plus ainsi? Voyons, quel rôle jouez-vous entre elle et moi? je ne le comprends plus!...

LA HYONNAIS.

Eh bien, vous allez le comprendre, car je ne peux plus me taire. Oui, j'aime Françoise; oui, je l'ai aimée dès le premier jour où je l'ai vue. Ce n'est pas ma faute! Voué au travail de l'esprit, amoureux de science et de dévouement, je connaissais peu mes passions et ne me méfiais point de moi-même. Ce jour-là, je vous crus sérieusement attaché à Françoise; ce jour-là, je ne songeai point à envier votre bonheur, mais je le sentis profondément. Oh! oui! j'en sentis le prix mieux que vous!... Et cette émotion fût restée douce, votre union m'eût comblé de joie... jamais je n'aurais su que je pouvais regretter d'être venu si tard dans la vie de la femme que vous aimiez... Mais vous ne l'aimiez pas!

HENRI.

Grand Dieu!... je ne l'aimais pas!...

LA HYONNAIS.

Non, vous ne l'avez jamais aimée!... Et pourtant mon devoir était de vous rattacher à elle, et, jusqu'à ce jour, jusqu'à ce moment, au milieu de mille angoisses, en dépit de mille tortures, je me suis efforcé de la rattacher à vous. Ah!... je n'ai que trop réussi auprès d'elle!... Mais, puisque, auprès de vous, mon sacrifice est inutile, puisque vous ne trouvez point en vous-même la force de la mériter... eh bien, je vous le déclare, Henri, je ne suis plus maître de ma volonté, je ne peux plus étouffer le cri de mon âme... Le courage, la douceur, l'intelligence, le charme, la beauté morale de cette femme se sont emparés de moi. C'est une passion, c'est une adoration, c'est une fièvre et une extase, c'est de l'amour enfin! Et si vous revenez loyalement à elle, je vous dirai adieu à tous deux pour

toujours. Mais, si c'est le contraire, je jure que je ne la quitterai plus, que je la protégerai, que je vengerai ses injures, que je la servirai, et que je ferai tout au monde, oui, le possible et l'impossible, pour mériter son affection.

HENRI, troublé.

Ah!... vous seriez un rival redoutable;... car, je le vois, vous l'aimez éperdument!...

LA HYONNAIS.

Un rival!... Oh!... quel mot dites-vous là, Henri?

HENRI*.

Jacques!... tiens!... je ne sais ce que je dis!... je ne sais quel vertige s'empare de moi. Je ne sais pourquoi cette passion que tu me laisses voir me fait tant de mal!... Mon Dieu!... qu'est-ce donc qui se passe dans ma pauvre âme?... Elle se déchire, elle se brise!... J'ai renoncé à la plus belle, à la meilleure des femmes... J'ai eu peur du travail, de l'esclavage, de l'obscurité... j'ai cru me dérober à mille souffrances, et celle que j'endure maintenant est la plus cruelle de toutes!... (Il se jette sur le divan et cache sa figure dans ses mains. — Françoise entre et le regarde sans s'avancer.)

LA HYONNAIS.

Henri!... voilà Françoise!... (Henri tressaille.) Je vous laisse avec elle... Ce que je viens de vous dire, l'honneur vous défend de le lui révéler; mais ce que vous avez à résoudre, l'honneur vous commande de le lui déclarer avec franchise. (Il sort.)

SCÈNE XIII

HENRI, FRANÇOISE.

HENRI.

Françoise, ce que j'ai à vous dire, c'est un éternel adieu!...

* La Hyonnais, Henri.

FRANÇOISE.

Un éternel adieu!... Où allez-vous donc?...

HENRI.

Nulle part, mon amie, je roule dans un abîme!

FRANÇOISE.

Peut-être que vous vous y jetez?...

HENRI.

Non, non!... la destinée m'y pousse! Françoise, vous ne savez pas certain douloureux secret de mon existence... un père injuste, outragé peut-être!...

FRANÇOISE.

J'avais tout deviné!... C'est pour cela que je m'étais attachée à vous comme on s'attache au malheur... c'est pour cela que je m'attache encore à votre existence désolée!... Vous écouterez un dernier conseil que vous doit mon amitié. Henri! je vous connais, vous ne savez pas vous passer de fortune. (Mouvement d'Henri.) Je le sais, eh bien, cherchez-la dans une famille distinguée... ou bien, au moins, faites en sorte que vous puissiez aimer sérieusement la femme qui vous enrichira; l'amour purifie tout, l'amour ennoblit tout!...

HENRI.

Vous voulez que j'aime, je le voudrais aussi! Cette jeune fille est charmante, disent-ils!... Oui, c'est possible, je n'en sais rien. Je le croyais! Je m'imaginais pouvoir m'éprendre un peu de ses dix-sept ans, de son caquet, de sa parure... Mais je ne peux pas la regarder, je ne la vois pas, je ne l'entends pas!... (Il se lève.) Elle passe devant mes yeux comme un fantôme, comme un chiffre! Ah!... faites que je vous oublie, Françoise, avant de me dire d'en aimer une autre!

FRANÇOISE.

Ne parlons plus de moi, Henri!

HENRI.

Oh! si, ma sœur! parlons de toi, envers qui j'ai été si coupable... de toi, à qui j'ai fait tant de mal!

FRANÇOISE.

Je n'en sais rien, j'ai oublié ce qui m'est personnel... Estimez-moi assez pour me croire désintéressée dans cette question délicate, ma vanité de femme n'a ressenti, j'espère, aucune blessure de ce qui s'est passé entre nous.

HENRI.

La vanité! ange de douceur et de modestie!... Oh! va, je sais bien que, chez toi, ce n'est pas le dépit, c'est la tendresse qui souffre!... D'ailleurs... je ne t'ai pas trompée, n'est-ce pas, Françoise?...

FRANÇOISE.

Non!... (A part.) Je me suis trompée moi-même!

HENRI.

Le jour où je t'ai offert mon nom, je croyais devoir hériter, pouvoir emprunter...

FRANÇOISE.

C'est vrai! c'est vrai!

HENRI.

Et si dans ce même jour j'ai paru me dédire brusquement, c'est qu'un désastre complet, une révélation accablante...

FRANÇOISE.

Mon Dieu!... est-ce que je te reproche quelque chose?... (A part.) Ah! qu'il me fait de mal! (Elle s'assied sur le divan.)

HENRI.

Ainsi tu me pardonnes!...

FRANÇOISE.

Oui! oui!... tout ce qui a rapport à moi!

HENRI.

Et tu me gardes... tu me promets ton amitié?

FRANÇOISE.

Oui; car tu voudras en être digne, n'est-ce pas ?

HENRI.

Digne! Je cesserais donc de l'être en me mariant?...

FRANÇOISE.

C'est selon dans quelles conditions; ne peut-on se marier sans se vendre?

HENRI, effrayé.

Se vendre!

FRANÇOISE.

Mais, oui!... on est vendu à la femme que l'on n'aime pas...

HENRI.

Voyons, mon amie, tes principes sont rigides... Si je les froissais malgré moi, tu me repousserais sans pitié, sans regrets?

FRANÇOISE.

Te repousser, toi! non, jamais! J'aurais pour toi des plaintes et des larmes plein le cœur; mais, devant un aveu sincère, jamais de paroles dures, jamais de malédictions sur les lèvres!

HENRI, enivré et éperdu; il est assis presqu'à genoux.

Ah! tiens, Françoise, tu es l'ange de la miséricorde, et je ne comprends pas que je puisse jamais détacher ma main de la tienne! (Lui baisant les mains avec transport.) Non, c'est impossible, vois-tu! on ne sépare pas, on n'éteint pas deux cœurs unis comme les nôtres...

FRANÇOISE.

Henri! que dis-tu?... Songe...

HENRI.

Je dis... je dis que ce qui nous environne est un mauvais rêve! Il n'y a de vrai, il n'y a de réel, que ce qui se passe là dans nos âmes! Je ne comprends plus rien; je ne me rappelle plus rien de moi, sinon que je t'aime et que je ne peux pas te perdre. Ah! je ne le pourrai jamais, vois-tu! Je voulais

t'oublier, te quitter, et tout à l'heure encore te crier dans mon désespoir de ne plus m'aimer, d'en aimer un autre. C'était insensé! tu ne le pourrais pas non plus! tu sens, comme moi, que nous ne ferons jamais qu'une seule pensée, une seule volonté, un seul être!

FRANÇOISE, éperdue.

Ah! comme c'est bon, comme c'est vrai, ce que tu dis là!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE DOCTEUR, LA HYONNAIS.

(Ils ont entendu la réponse de Françoise.*)

LE DOCTEUR, venant de la droite.

Qu'est-ce donc qu'il te dit, Françoise? (Il l'éloigne d'Henri.)

FRANÇOISE.

Ah! tenez, mon père, sachez la vérité! Il m'aime, et moi je n'ai jamais pris mon parti sur son abandon! non, Henri! pas un jour, pas une heure! (A son père.) Que m'importent ses faiblesses, ses préjugés ou ses torts?... C'est lui, tout est excusé, du moment que c'est lui! N'est-ce pas ainsi depuis que j'existe?... n'ai-je pas toujours tout accepté de sa part?... Oui!... c'est mon souci, c'est mon tourment, c'est mon enfant, à moi! Dût-il briser cent fois mon cœur, j'ai pris l'habitude de souffrir pour lui. J'ai besoin de cela peut-être, et je crois que, le jour où je ne pourrais plus mettre un peu de bonheur dans sa vie, je ne saurais plus que faire de la mienne!

LE DOCTEUR.

Mon Dieu! pourquoi lui dis-tu cela, ma fille? est-ce qu'il renonce?... (A Henri.) Réponds! réponds donc!

* La Hyonnais, Henri, Françoise, le docteur.

HENRI, *comme égaré.*

Répondre à quoi ?

LE DOCTEUR.

Je veux savoir ce qui s'est passé entre toi et M. Dubuisson, ce qu'il refuse de me dire !

HENRI, *sortant comme d'un rêve ; il va au docteur.**

Ce qui s'est passé !... Quoi ? que s'est-il passé ?

LE DOCTEUR.

Tu hésites ?... C'est donc vrai, ce qu'on dit dans le bal !

FRANÇOISE.

Quoi donc ?

LE DOCTEUR.

Qu'ils sont d'accord et qu'il ne peut plus reculer; que le mariage est résolu ! (*M. et madame Dubuisson entrent.*)

FRANÇOISE.

Résolu ?

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME DUBUISSON, DUBUISSON.**

DUBUISSON.

Certainement, nous sommes d'accord; il en a le titre dans sa poche.

HENRI.

Non, monsieur; je vous rends ces titres, reprenez-les; je les sens là comme une souillure... ils me flétrissent, ils me brûlent !...

DUBUISSON.

Ah ! c'est comme ça ? Ça m'apprendra à avoir eu confiance en vous !

* La Hyonnais, Françoise, Henri, le docteur.

** La Hyonnais au fond, Françoise, le docteur, Henri, Dubuisson, madame Dubuisson.

LE DOCTEUR.

Confiance en lui ! (A Henri.) Ah ! malheureux ! on t'inflige là le châtiment de ta misérable faiblesse !

FRANÇOISE.

Mon père !... (Bas.) Ne l'humiliez pas devant eux

HENRI.

Françoise !

LE DOCTEUR.

Tais-toi ! tu n'as plus le droit d'invoquer l'affection ni la pitié de ma fille, toi qui, après une pareille faute... oui, l'instant d'après, étais là... lui disant...

FRANÇOISE.

Rien, rien ! il ne me disait rien, mon père !

HENRI.

Non ! oubliez-le !... j'étais fou !... Je suis faible ! mes sentiments ont de l'énergie, mes actions en manquent !... Vous me demandiez des vertus ; ici, l'on n'exigeait qu'un nom !... Je ne suis pas un héros, moi !... mais je ne suis point un lâche... (A Dubuisson.) Je ne possède plus que ma vie, monsieur, prenez-la si bon vous semble ! Je pars ! mais je ne fuis pas ! Vous ferez de moi ce que vous voudrez !... (Au docteur.) Adieu !... (A Françoise.) Adieu, Françoise ! adieu pour jamais ! (Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

A LA CHANTERIE

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE I

MADAME DUBUISSON, CLÉONICE, FRANÇOISE, assises en groupe : elles brodent en causant ; DUBUISSON, LE DOCTEUR, à la table.

LE DOCTEUR.

Ainsi vous pouvez prendre possession demain si vous voulez !

DUBUISSON, se retournant sur sa chaise et regardant Françoise.

Dame! si ça ne contrariait pas trop madamoiselle Laurent, j'y mettrais les ouvriers demain matin.

FRANÇOISE, tranquillement.

Cela ne me regarde plus, monsieur Dubuisson, du moment que vous êtes propriétaire!...

DUBUISSON.

Oh! mon Dieu! l'affaire est réglée à présent... Il n'y manquait que cette pièce-là... (il montre un papier) que monsieur votre papa vient de me remettre. J'ai payé comptant la semaine passée, et comme ça, je peux démolir dans cinq minutes si je veux!... (Il se lève et regarde les fenêtres, etc.)

FRANÇOISE, souriant.

Attendez au moins que nous soyons descendues au jardin... ces dames et moi!...

CLÉONICE.

Mais qu'est-ce qu'il dit donc, mon papa?... Il veut démolir cette maison...

DUBUISSON.

Dame, une fois enclavée dans mon parc, ça ne fera plus que me gêner, c'te bâtisse-là!...

MADAME DUBUISSON.

Le fait est que c'est trop petit pour nous!... Il n'y aurait pas seulement moyen d'y loger un de nos gardes!

CLÉONICE.

Mon papa, je vous demande de me donner ça, à moi!

MADAME DUBUISSON.

Et pourquoi donc?... (Bas.) Est-ce pour y donner encore des rendez-vous...

CLÉONICE, de même.

Maman! ne me parlez donc jamais tout bas, puisque vous ne savez pas baisser la voix!... grondez-moi quand nous sommes seules!... (Haut.) C'est par amitié pour Françoise que je voudrais garder la maison où elle a été élevée...

DUBUISSON.

Oui!... avec...

MADAME DUBUISSON, se levant et passant derrière.

Avec M. Henri!... (Bas à Françoise.) Vous le voyez, mon cœur, ma fille pense à lui, et vous, vous n'y songez plus, puisque...

FRANÇOISE.

Puisque...

MADAME DUBUISSON, haut.

Voyons, voyons, Françoise, expliquons-nous donc franche-

ment une bonne fois... épousez-vous ou n'épousez-vous pas M. de la Hyonnais?... (Elle s'assied à la table.)

LE DOCTEUR.

Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait, madame Dubuisson?

MADAME DUBUISSON.

Mon Dieu, vous savez bien que je suis toujours dans les mêmes idées sur le compte de M. de Trégenec, je ne m'en cache pas. Dites-moi, Françoise, recevez-vous quelquefois de ses nouvelles, à M. Henri?...

FRANÇOISE.

Depuis trois mois qu'il est à Paris pour ses affaires, tenez, depuis le jour de votre bal, je n'ai pas échangé une ligne, un mot, avec lui!...

CLÉONICE.

Ah! il ne vous écrit pas?...

FRANÇOISE.

Jamais!...

MADAME DUBUISSON.

Et M. la Hyonnais vous écrit, lui, depuis un mois qu'il est en Bretagne; je sais ça.

LE DOCTEUR.

Ah! vous vous informez à la poste...

MADAME DUBUISSON.

La buraliste est notre parente!... Dites-nous donc s'il va revenir bientôt, ce cher M. Jacques!

LE DOCTEUR.

Vous grillez d'impatience de le revoir?

MADAME DUBUISSON.

Certainement!... C'est un jeune homme si comme il faut! il s'est battu pour Françoise! avec ça, il est très-bien né; il a quelque fortune, il est reçu médecin, et tout ça conviendrait beaucoup mieux à votre fille que M. Henri, qui n'a plus rien et qui n'a pas été élevé à se priver et à se tourmenter.

FRANÇOISE, souriant.

Cléonice!... Quelle est votre opinion sur Henri?

CLÉONICE.

Ah! mon Dieu... je vous l'ai dit cent fois!... une très-bonne opinion, puisqu'il hésite tant à me demander en mariage... Nous l'avons revu à Paris quand nous y avons été dernièrement pour l'Exposition. Je suis sûre que s'il était moins fier... et moins ruiné...

FRANÇOISE.

Vous êtes sûre... qu'il vous épouserait?...

CLÉONICE.

Sûre... non! mais enfin... je crois qu'il n'a pas d'éloignement pour moi... et moi...

FRANÇOISE.

Et vous, vous n'en avez pas pour lui?...

CLÉONICE.

Loin de là!... je l'aimerais si... (Bas à Françoise.) Et je l'aime, malgré tout!

FRANÇOISE.

Ah! sérieusement?... (Cléonice fait signe que oui.)

DUBUISSON, qui la regarde.

Qu'est-ce que tu dis là, toi?... ne va pas te mettre ce garçon-là dans la cervelle. Il n'y faut plus penser...

MADAME DUBUISSON.

Parce que?...

DUBUISSON. (Il descend à gauche.)

Parce que nous ne le tenons plus!... ses lettres de change sont acquittées.

CLÉONICE.

Ah! ciel! vraiment? Depuis quand donc?...

DUBUISSON.

Depuis deux jours! la veille de l'échéance des trois mois que je lui avais accordés...

FRANÇOISE, souriant.

Vraiment?... il a trouvé de l'argent... (A Cléonice.) Eh bien, ma chère enfant, maintenant qu'Henri a pu racheter son honneur, s'il vous demande en mariage, vous pouvez vous aimer l'un l'autre. (On se lève.)

MADAME DUBUISSON.

Qu'est-ce qui lui a prêté ça?...

DUBUISSON.

Son avoué n'a pas voulu me le dire.

MADAME DUBUISSON.

Est-ce que vous le savez, docteur? (A Dubuisson, après avoir vainement attendu la réponse du docteur, qui se lève et prend son chapeau.) Il fait semblant de ne pas m'entendre. (Haut.) Françoise, vous saviez ça, que M. Henri avait payé? (A Dubuisson.) Elle évite aussi de me répondre. Ah! je comprends : c'est le docteur qui paye, c'est pour ça qu'on nous vend la Chanterie.

DUBUISSON.

Tu crois?... Tâche donc de savoir ça!...

MADAME DUBUISSON.

Oui, oui, je vas tant les tourmenter, qu'ils me le diront!... (Haut.) Vous allez donc au jardin, mesdemoiselles?... (Françoise est à causer au fond avec Cléonice, en prenant son chapeau de jardin.)

CLÉONICE.

Oui, maman, je veux causer avec Françoise..

MADAME DUBUISSON, à son mari

En ce cas, moi, je m'attache au docteur... (Haut.) Monsieur Laurent, donnez-moi le bras, je veux vous demander une petite consultation sur ma santé, pendant que je vous tiens!...

LE DOCTEUR, se laissant prendre le bras.

Bah! je la connais votre maladie, c'est la curiosité! (Ils sortent par le fond. Dubuisson achève de ranger les papiers.)

SCÈNE II

DUBUISSON, seul, puis HENRI.

Ma femme n'en démordra point, et la petite en tient pour lui. Le vieux Trégenec est riche... Voyons, qu'est-ce que je vas faire pour remettre la main sur lui ?... Il a emprunté, il n'en a que plus besoin d'argent pour vivre en gentilhomme... Je saurai lui faire prêter... (Voyant Henri à gauche qui hésite à entrer.*) Tiens, c'est lui ! Diantre, que vient-il faire ici ?... (Haut.) Comment, monsieur le comte, vous voilà au pays, et je n'en savais rien ?

HENRI.

J'arrive, je viens de chez vous, et, ne vous trouvant pas...

DUBUISSON.

On vous a dit où j'étais !... Et à quoi est-ce que je dois la complaisance de votre visite ?

HENRI.

Avant tout, monsieur, je vous dois des remercîments pour le délai que vous m'avez accordé.

DUBUISSON.

Bah ! bah ! ne parlons plus de ça : je vous aurais donné six mois... un an... mais vous voulez payer recta... au jour et à l'heure...

HENRI.

Hélas ! monsieur, je viens au contraire vous dire que je n'ai pas rassemblé la somme, que je ne suis point en mesure... et que, si vous voulez me traiter rigoureusement, je me mets à votre disposition...

DUBUISSON.

Qu'est-ce que vous me chantez donc là ?... Quand je vous dis que je suis payé ?

* Henri, Dubuisson.

HENRI.

Payé !... Par qui donc ?...

DUBUISSON.

Ce n'est donc pas par vous ?...

HENRI.

Non, monsieur, il y a là une erreur...

DUBUISSON.

Oh ! des erreurs, il n'y en a jamais avec moi !... Quelqu'un a payé vos lettres de change !... qui ? ça ne me regarde point, et c'est à vous de le deviner... Mais je suis bel et bien remboursé...

HENRI.

Monsieur Dubuisson, vous me croyez trop simple, c'est un détour ingénieux que vous prenez pour me lier envers vous... Mais sachez que...

DUBUISSON.

Monsieur le comte, je vous donne ma parole d'honneur que j'en suis incapable !... Je suis un homme franc, moi, et je ne fais point de ces tours-là... Ceux qui vous le jouent ne vous connaissent guère, et ne sont pas vos amis autant que je l'aurais été si vous aviez voulu...

HENRI.

Mes amis ?... Quels amis ?... Qui donc me rend, à mon insu, un pareil service ?...

DUBUISSON.

Je ne veux soupçonner personne ; mais si c'est le docteur, vous savez ? (A part.) Je vas lui couler ça. (Haut.) On vous a dit qu'il allait marier sa demoiselle ?

HENRI.

Vraiment ?...

DUBUISSON.

Et, vu sa petite position de fortune... il faudra bien que vous vous acquittiez un jour, le plus tôt possible...

HENRI.

Oh ! oui, certes !... Cette générosité me crée un supplice que j'avais repoussé !...

DUBUISSON.

Vous voyez donc bien !... Quand je vous le dis : je vous connais, vous êtes fier. Ils vous ont fait reculer devant un mariage qui vous souriait et qui vous convenait, pour arriver à quoi ?... à être forcé, à présent, d'en chercher un autre qui ne vous plaira peut-être pas tant... Est-ce que vous êtes fait pour rester garçon, vous ?... Non, vous êtes trop gentil pour ça !... Et pour être pauvre ?... Non, vous avez été trop bien élevé pour savoir gagner votre vie !... Eh bien...

HENRI.

Eh bien, monsieur ?...

DUBUISSON.

Eh bien, mordi !... faites vos réflexions, je ne vous dis que ça. Il y a des héritières laides, bossues ; mais il y en a aussi de jolies... quelques-unes, et qui n'ont pas été mal élevées non plus ; tôt ou tard vous y songerez... Je ne vous jette pas la mienne à la tête !... Dieu merci, je ne suis pas embarrassé de m'en défaire... Mais... sans vous dire que vous lui plaisez... j'ai cru voir que vous ne lui déplaisiez pas. Vous ne me devez plus rien, personne ne viendra vous dire que je vous achète... Voyons, est-ce que des paysans devenus seigneurs ne valent pas bien des seigneurs qui redeviennent paysans ? Voulez-vous bêcher la terre quand moi j'achète les vôtres ? ça ne serait pas naturel. Vous êtes né pour ne rien faire, comme j'étais né pour travailler. A présent je me repose, et je vous offre un fauteuil quand il ne vous reste pas seulement une pierre. Ne faites pas la grimace, asseyez-vous ! C'est votre état, c'est votre droit que je vous rends, moi Christophe Dubuisson, l'ancien valet de charrue.

HENRI.

Monsieur... Je vous remercie, monsieur Dubuisson! Vous êtes un brave homme, je le sais, je le vois. Certes, votre fille est aimable et jolie. Je m'estimerais heureux de lui plaire, et, dans la position où nous sommes désormais l'un vis-à-vis de l'autre, je ne rougirais pas de... Mais tenez, il m'est impossible de vous répondre en ce moment, je suis sous le coup de cet étrange événement... de ce service mystérieux que l'on vient de me rendre. Je souffre beaucoup de ne savoir qui je doir remercier ou accuser. Permettez-moi d'éclaircir le fait, de rassembler mes idées, et de ne pas me présenter à vous sans savoir ce que j'ai à refuser ou à accepter pour me sentir libre!

DUBUISSON.

A la bonne heure, prenez votre temps. Vous voulez voir le docteur?...

HENRI.

Oui, certes, il le faut; car je crains que ce ne soit lui!...

DUBUISSON.

Restez là, il est avec ma femme, je vas le faire venir.

HENRI.

Vous croyez qu'il consentira?...

DUBUISSON.

Oui! oui!... Pourquoi donc pas?... Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir. (Il lui tend la main.)

HENRI.

Au revoir?... vous croyez?...

DUBUISSON.

Oui! oui!... je vous en réponds. Vous y penserez. (Il sort.)

SCÈNE III

HENRI, seul.

Ainsi le docteur me sauve et Françoise m'oublie!... Que n'ai-je conservé ma fortune! j'eusse été heureux avec cette femme dévouée; elle m'eût choyé, gâté; des soins délicats avec une intelligence d'élite, j'eusse été fier de cette femme-là... Mais, avec la pauvreté, tout devient odieux, impossible, je le sais maintenant : trois mois d'expédients, d'inquiétudes et d'humiliantes privations viennent de me l'apprendre. Ah! c'en est assez! (s'arrêtant en face de la fenêtre) Le beau temps!... le doux soleil d'automne!... Le bois de Boulogne doit être délicieux aujourd'hui, avec une bonne voiture, bien légère, ou sur un beau cheval... Ah! le docteur, et Françoise avec lui!...

SCÈNE IV

FRANÇOISE, LE DOCTEUR, HENRI.

LE DOCTEUR.

Eh bien, te voilà donc?...

HENRI.

Mon ami! Françoise! je n'espérais pas vous revoir!... Vous me pardonnez donc tous les deux...

LE DOCTEUR.

Oui, c'est une habitude que nous avons comme ça.

FRANÇOISE.

N'êtes-vous pas toujours notre enfant gâté, Henri? et vous arrivez à propos, nous avions besoin de vous ici!...

HENRI, allant à elle.*

De moi!...

LE DOCTEUR.

Oui, pour une affaire de la plus haute importance, et qui t'intéresse particulièrement... Nous attendons M. de la Hyonnais aujourd'hui même, et nous savons par une lettre de lui qu'il a quelque chose à t'annoncer : ça lui épargnera la peine de t'écrire des détails que nous ne savons pas encore... Eh bien, qu'as-tu?

HENRI, troublé.

Mon ami, je vous entends : c'est la Hyonnais qui paye mes usuriers... Ce ne peut être que vous ou lui.

LE DOCTEUR.

Et pourtant ce n'est ni lui ni moi...

HENRI.

Comment se fait-il qu'on ne m'ait demandé aucune garantie, à moi, pas même ma parole?

LE DOCTEUR.

C'est une marque de haute confiance.

HENRI.

Ou de profond mépris!... Ne voyez-vous pas qu'il y a, dans la manière dont les choses se passent entre nous, une cruelle blessure pour mon âme? S'il est vrai que la Hyonnais revient pour...

LE DOCTEUR.

Achève!

HENRI.

Pour épouser Françoise...

FRANÇOISE.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien... eh bien, s'il en est ainsi, je demande à être sûr

* Françoise, Henri, le docteur.

que ce n'est pas lui qui paye mes dettes! Une telle assistance, si elle était honorable pour moi, agirait au grand jour. Mais, telle qu'elle s'offre à moi, elle s'impose comme une aumône! En suis-je là, mon Dieu! et faut-il me placer sous le poids d'un bienfait qui, dans une telle situation, équivaut à une insulte!

FRANÇOISE.

Une insulte!... Ah! si vous le prenez ainsi, je ne dois plus vous taire...

HENRI, passant devant elle.

N'essayez pas de le justifier, Françoise... On ne supplante pas un ami comme un rival ordinaire... et dans tous les cas on ne lui inflige pas l'humiliation d'avoir à vous remercier! Que M. la Hyonnais ne compte donc pas sur ma reconnaissance, car il me tarde de lui dire à lui-même...

LE DOCTEUR, qui avait remonté.

Ose donc l'accuser, le voici!

SCÈNE V

LES MÊMES, LA HYONNAIS.

HENRI.*

Lui!

LA HYONNAIS, à Françoise et au docteur, très-ému.

Oui, oui, c'est moi! bien content de pouvoir vous annoncer...

LE DOCTEUR,* lui serrant les mains.

Vous avez réussi?

LA HYONNAIS.

Oui, et non sans peine.

FRANÇOISE.

Mais réussi... complétement?

* Henri, la Hyonnais, le docteur, Françoise.

LA HYONNAIS.

Au delà de toute espérance !

FRANÇOISE, *émue.*

Ah ! Henri ! au lieu de le méconnaître, embrasse donc ton meilleur ami !

LA HYONNAIS.

De me méconnaître ?

LE DOCTEUR.

Oui, il était en train de divaguer, mais ça va se passer.

HENRI, *avec hauteur.*

Non, la Hyonnais, je ne divague point ! Je vois clair, et je refuse vos services, sachez-le bien !

LA HYONNAIS.

Quoi ! un pareil accueil ? à moi ?

LE DOCTEUR.

Il s'imagine que vous venez de payer...

LA HYONNAIS.

Ses dettes ?... mais il ne sait donc pas ?... (*Regardant Françoise et s'approchant d'elle.**) Il n'a pas deviné ?...

HENRI, *tombant sur un siége.*

Ah ! Françoise !... Grand Dieu ! elle !...

LE DOCTEUR.

Eh bien, oui, elle l'a voulu ! Elle m'a prouvé... j'ai consenti ! Elle a disposé du petit héritage que sa mère lui avait laissé. Cette terre, ce verger, cette maison même... (*Il descend à gauche.*)

HENRI.**

Tout ce que vous possédiez, Françoise ! Ce lieu qui vous était si cher !...

FRANÇOISE.

Oui ! (*regardant la Hyonnais*) tous mes souvenirs !

* Henri, le docteur, la Hyonnais, Françoise.

** Le docteur, Henri, la Hyonnais, Françoise.

HENRI.

Mais il ne vous reste rien!

FRANÇOISE, montrant le docteur.

Si fait! mon père a travaillé pour moi, et d'ailleurs, s'il fallait travailler aussi...

HENRI.

Ah! n'achevez pas, Françoise! vous me brisez! Quoi! pour réparer...Ah! Françoise! Françoise! tant de grandeur m'écrase, et je ne trouve pour te remercier que des larmes de honte et de désespoir!... Mais alors... quel service m'a donc rendu M. la Hyonnais?

LE DOCTEUR.

Quel service?... Oh! un grand service, et dont lui seul connaît toute l'étendue... Parlez, Jacques, dites ce que vous avez fait.

FRANÇOISE, à la Hyonnais.

Dites!

LA HYONNAIS, à Henri.

Une femme... une femme s'immolait pour vous avec énergie... Je n'ai pas voulu lui laisser porter seule le poids de son dévouement. Il fallait trouver un moyen de vous réhabiliter, vous, l'homme qu'elle aimait... J'ai cherché ce moyen... Vous étiez repoussé, abandonné par votre père; il fallait le ramener à la pitié, peut-être à la justice : j'ai résolu de le faire. Votre mère avait été accusée, votre légitimité contestée... Il fallait découvrir la vérité, chercher des preuves; je les ai trouvées! Il fallait réunir ces preuves, les rendre évidentes, produire des témoins dignes de foi. Il fallait porter en secret cette cause palpitante au tribunal d'un seul homme, juge, prévenu, époux irrité! J'ai plaidé cette cause et je l'ai gagnée! Je vous rapporte l'affection d'un père qui vous appelle et vous attend... Je vous rends une famille, une fortune, un avenir... Je vous rends surtout le droit d'épouser la femme (sa voix est

étouffée) la plus noble... la plus digne des femmes !... Voilà ce que j'ai fait pour vous, Henri... et croyez-moi, davantage serait impossible... les forces de l'âme... Enfin, voilà ce que j'ai fait, moi !...

HENRI.

Oh ! c'est un rêve !... Ma mère justifiée !... mon père... mon honneur... l'amour de Françoise... l'amitié... le dévouement... le pardon !... Tout ! tout à la fois !... (*Allant à la Hyonnais.*) Et c'est vous, Jacques, vous envers qui j'ai été ingrat... vous à qui je ne suis plus rien... vous qui... Ah ! je me souviens !... pardon, pardon, mon ami, j'avais tout oublié ! Pardonnez-moi l'ivresse de mon bonheur !

LA HYONNAIS.

J'ai fait mon devoir envers mon père, à qui j'avais juré de ne pas vous abandonner, et envers... moi-même, car je viens dire adieu à Françoise et à vous, comme je m'y étais engagé, Henri. Adieu !...

FRANÇOISE.

Jacques ! restez !...

LA HYONNAIS.

Non... je ne puis !

LE DOCTEUR.

Restez, c'est elle qui vous en prie.

FRANÇOISE.*

Monsieur de la Hyonnais, donnez-moi votre main !... elle est glacée ! laissez-la dans les miennes.

LA HYONNAIS.

Françoise !... ah ! vous me tuez !... adieu !

FRANÇOISE.

Non, ne me retirez pas cette main loyale et pure, qui m'a soutenue dans ma douleur et qui s'est étendue entre moi et le

* Le docteur, la Hyonnais, Françoise, Henri est resté au fond.

désespoir... Ne rougissez pas de ces larmes qui vous échappent; vous avez vu couler les miennes, et, pour les calmer, vous avez eu l'éloquence du cœur; vous m'avez vue faible, brisée, et vous n'avez maudit ni ma faiblesse ni celle de l'homme que je pleurais! vous l'avez servi, relevé, comblé, lui! Pour cela, je vous bénis, et j'appelle sur vous la bénédiction de mon père!

LA HYONNAIS.

Mon Dieu! que dites-vous?

HENRI, descendant.*

Françoise!

LE DOCTEUR.

Parle, ma fille, dis-leur tout.

FRANÇOISE.

Henri! je t'ai aimé d'une affection maternelle. C'était une ardeur, une soif de dévouement; tu étais malheureux! Le jour où j'ai pu te sauver avec un peu d'argent... ah! c'est bien peu de chose, ce que j'ai fait pour toi! j'ai racheté bien aisément ton repos... et le mien! Oui, Henri, le jour où j'ai pu me dire : J'ai tout donné pour lui, je n'ai plus rien! j'ai pu me dire aussi : Je suis calme, je suis guérie! Mon dévouement est assouvi, ma passion est satisfaite; je me sens bien, je me sens vivre, je vais donc respirer enfin et songer à moi-même.

HENRI.

Et, en disant cela, c'est à Jacques...

FRANÇOISE.

C'est à Jacques que je songeais!

LA HYONNAIS, tombant sur un siége, éperdu.

A moi?

HENRI, éperdu.

Françoise!... une femme comme toi ne peut pas se lasser de pardonner!

* Le docteur, la Hyonnais, Françoise, Henri.

FRANÇOISE.

On se lasse de souffrir sans profit pour personne. De quoi viens-tu te plaindre, Henri? et comment peux-tu encore me parler de toi, à moi qui sais maintenant ce que c'est qu'une passion vraie! Ah! grand merci, mon pauvre aveugle! j'ai ouvert les yeux à l'éclat du vrai soleil! Et ce que je sens là dans mon âme, cette admiration, cette flamme sainte, cette foi enthousiaste, cette ivresse lucide... oui, Jacques, c'est là le feu divin, c'est l'amour, fils du ciel! (Tendant la main à la Hyonnais.) Et voilà ce que Dieu m'envoie pour me récompenser d'avoir beaucoup souffert et beaucoup pardonné!

LA HYONNAIS.

Ah! Françoise! (Henri se détourne.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME DUBUISSON, CLÉONICE, DUBUISSON.

MADAME DUBUISSON, entrant par la gauche.

Eh bien, a-t-il dit son dernier mot?

FRANÇOISE, haut.

Pas encore, mais voici le mien : j'épouse M. de la Hyonnais.

CLÉONICE, embrassant Françoise.

Ah! que vous êtes gentille!

MADAME DUBUISSON.

Oui, oui, bien bonne personne!

DUBUISSON, au fond.

Allons, on fera peut-être les deux noces ensemble! (Il descend à droite.)

LE DOCTEUR, allant à Henri.

Tu pleures?

HENRI, de même.*

Ah! que ne suis-je resté pauvre!

LE DOCTEUR.

Tu n'aurais jamais su être pauvre!

HENRI.

Aimé d'elle, j'aurais aimé le travail!

LE DOCTEUR.

Non! cet amour-là est une grâce au commencement, une récompense à la fin; et qui a repoussé l'une ne reçoit pas l'autre!

DUBUISSON.

Certainement, certainement! Monsieur le comte fera un beau mariage, un mariage d'argent!

LA HYONNAIS, à Françoise.

Et nous? c'est un vrai mariage de raison, n'est-ce pas?

FRANÇOISE.

Oui, Jacques, selon nous, puisque c'est un mariage d'amour!

* Madame Dubuisson, Cléonice, la Hyonnais, Françoise, le docteur, Henri, Dubuisson.

FIN DE FRANÇOISE.

TABLE

PARIS. — TYP. J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

